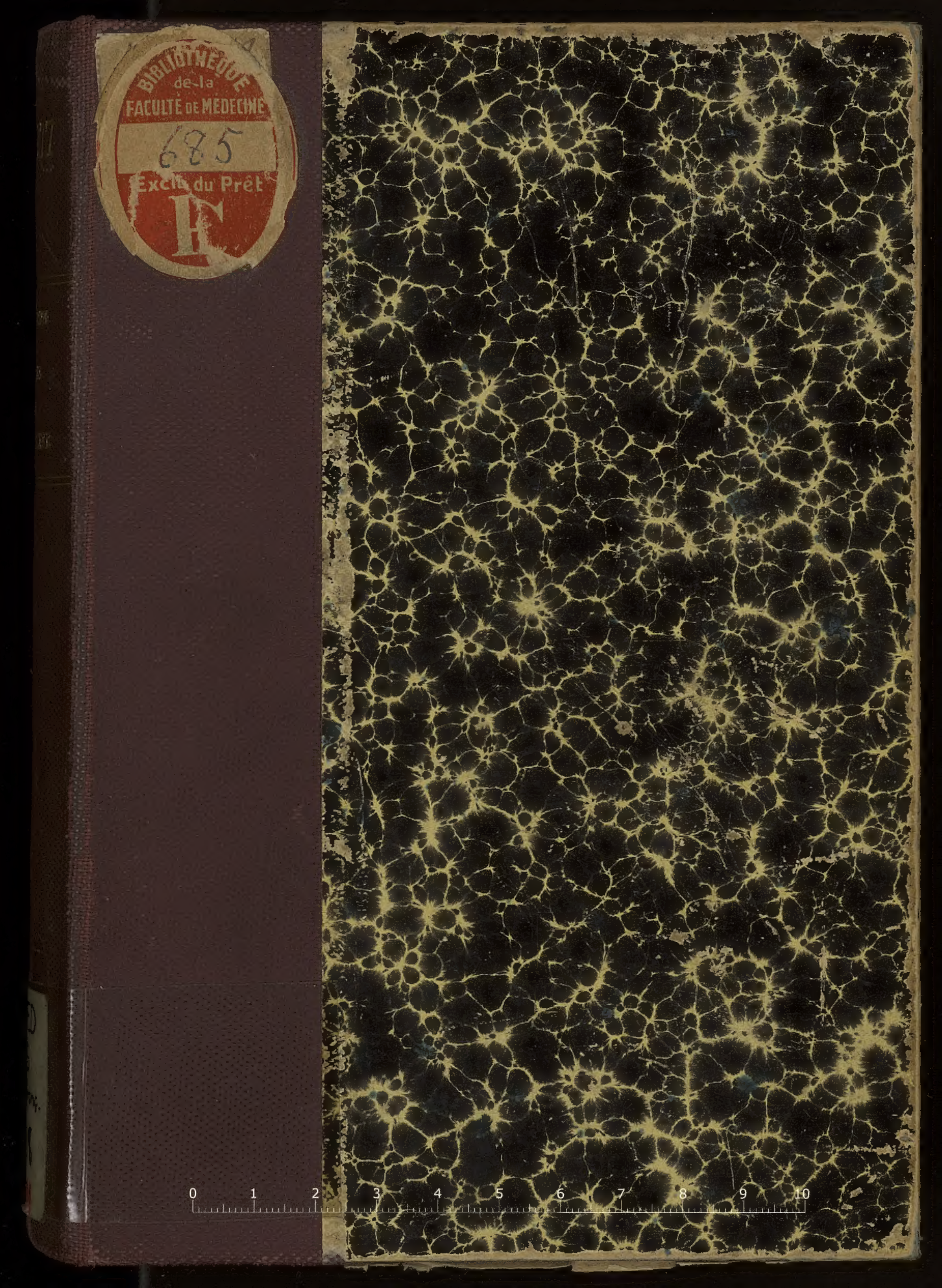

BIBLIOTHÈQUE
de la
FACULTÉ DE MÉDECINE
685
Excl. du Prêt
F
0
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10



BIBLIOTHÈQUE
de la
FACULTÉ DE MÉDECINE
685
Exclu du Prêt
C



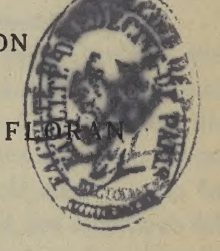
HISTOIRE
DE LA MÉDECINE

CHARLES GREENE CUMSTON, M D

HISTOIRE
DE LA
MÉDECINE

Du temps des Pharaons au XVIIIe siècle

TRADUCTION
par
Mme DISPAN DE FLORAN

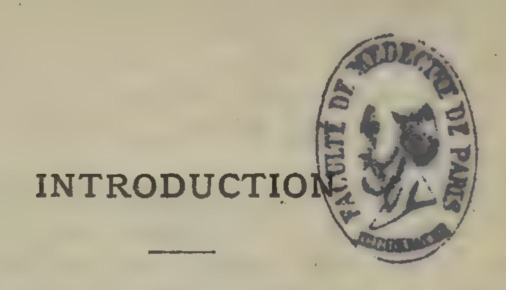




LA RENAISSANCE DU LIVRE
78, BOULEVARD SAINT-MICHEL, PARIS
—
1931



HISTOIRE DE LA MÉDECINE
DU TEMPS DES PHARAONS JUSQU'AU XVIIIe SIÈCLE



INTRODUCTION

On ne peut posséder entièrement une science tant qu'on ne connaît pas l'histoire de ses développements.

Ceci ne s'applique pas moins à la médecine qu'à la philosophie et à toutes les sciences en général. Il n'y a pas encore si longtemps qu'on ignorait la nature de certaines fièvres, endémiques sur les côtes de Grèce ; les médecins de marine qui avaient à les soigner croyaient avoir affaire à des formes particulières de la fièvre typhoïde ou à des affections fébriles nouvelles. Ce fut Littré qui, comparant les descriptions des médecins modernes avec certaines descriptions données dans les recueils hippocratiques, trouva le nom véritable de ces affections et leur signification réelle. Les recherches récentes ont démontré la justesse des observations d'Hippocrate, et l'on peut affirmer aujourd'hui que les maladies signalées dans ces régions sont identiques à celles décrites par Hippocrate voilà plus de vingt siècles.

Il en est de même pour la réduction des membres démis : le procédé le meilleur se trouve décrit dans la collection hippocratique. D'autre part, nous savons par les textes d'Auntyllus que l'opération de la cataracte était très fréquente chez les anciens, et dans le texte hindou de Susrata on peut lire une description précise et détaillée de la lithotomie.

La médecine d'aujourd'hui vit trop exclusivement dans la contemplation de ce qu'on appelle les découvertes modernes, et elle néglige l'œuvre non seulement des anciens, mais même de ses prédécesseurs immédiats. Voici par exemple Laënnec, les éditions de ses meilleurs ouvrages sont épuisées, et, bien que ses œuvres soient classiques, aucun éditeur connaissant son métier et les besoins du jour n'avait songer à les réimprimer.

Cependant, la méthode en médecine n'a pas changé. Elle est restée la même que celle d'Hippocrate, et il est à craindre, comme le dit si bien Leibnitz, que notre dédain envers ceux qui nous ont précédés ne nous entraîne dans les mêmes erreurs, les mêmes flottements qui, jadis, ont retardé les progrès scientifiques. Ces erreurs, nous les éviterons bien plus facilement en profitant des expériences du passé. « Négliger le passé d'une science, dit Daezeimeris, signifie, en réalité, qu'on devra le réapprendre tous les jours. »

Nous reconnaissons que les cas particulièrement bien observés ne perdent jamais leur valeur, mais les doctrines changent et demandent une révision continuelle. Il est certaines périodes où cette transformation se fait si rapidement, qu'elle prend presque la forme d'une révolution, et tel grand progrès laisse derrière lui une période de confusion propice à toutes les réactions. Il est également vrai qu'un culte excessif et exclusif pour l'histoire médicale mènerait à une inertie semblable à celle des médecins du quinzième siècle, qui ne cherchaient la vérité scientifique que dans les vieux auteurs, grecs, arabes ou romains, et pour cela ne sont plus pris au sérieux par personne. Cet état de choses provenait d'un excès de lectures savantes, mais rien de pareil aujourd'hui, et ce n'est pas l'abus de l'érudition qu'on peut craindre pour les médecins modernes.

En abordant l'étude de la médecine historique, il faut d'abord examiner la question de l' « histoire de la maladie »,

ou « pathologie historique ». C'est là un champ très vaste et qui, certainement, représente la partie la plus importante de l'art de guérir. Dans la « pathologie historique », nous trouvons les maladies étudiées dans tous les pays et à toutes les époques, et dont les descriptions pourraient s'appliquer exactement aux maladies étudiées de nos jours, et ceci nous démontre que certaines maladies sont et ont été toujours les mêmes, quels que soient l'époque et le pays. Ces maladies constituent le fond commun de la pathologie humaine; elles sont l'inévitable résultat du conflit de l'homme avec ce qui l'environne et de sa lutte contre les forces générales de la nature. Sans parler de ces traumatismes auxquels il a toujours été exposé en tous lieux et dans tous les temps, il y a encore les processus morbides provenant de l'influence du froid, de la chaleur, de la sécheresse ou de l'humidité. Il y a aussi cette cause éternelle de morbidité, le déchaînement des passions humaines, les excès de toutes sortes et la méconnaissance des règles de l'hygiène. L'histoire médicale nous enseigne encore que certaines maladies, bien que n'existant pas dans tous les pays, ont existé de tout temps.

Nous citerons comme exemples certaines affections fébriles continues ou intermittentes, certaines maladies résultant de la pauvreté, d'autres qui se produisent aux époques des grands bouleversements sociaux, et enfin les désordres qui résultent d'une intoxication par la nourriture ou la boisson.

La pathologie historique nous démontre aussi que le nombre des maladies augmente sans cesse, et, bien que ceci apparaisse comme une coïncidence paradoxale, qu'il augmente en dépit des progrès accomplis par l'hygiène sociale. Bien entendu, la plupart de ces maladies qui apparaissent tout le long de l'histoire médicale « ne sont pas des maladies nouvelles », elles ne sont que des maladies existant déjà et que les progrès de la science ont permis de distinguer comme des « types différents ». Ainsi, grâce aux progrès des méthodes pour établir le diagnos-

tic, certaines affections du cœur et des reins ont pris récemment une grande importance, ainsi que certaines autres qui sont spéciales au cerveau ou à la moelle épinière. Le progrès accompli dans ces différentes directions a été historiquement enregistré sous les noms de Corrigan, Bright, Rostan et Duchenne. Nous constatons, d'autre part, en étudiant la pathologie historique, que certaines maladies décrites par les anciens ne sont plus reconnues par nous, s'étant confondues avec d'autres, que d'autres ont complètement disparu, que d'autres enfin qui paraissaient dormir depuis des siècles semblent parfois sur le point de se réveiller.

La pathologie historique est suivie de l'histoire de la médecine. Ce fut d'abord la symptomatologie qui se développa et se perfectionna. La maladie ayant été étudiée d'après les signes extérieurs, de la surface pour ainsi dire, le temps vint enfin où chaque organe put être étudié individuellement, et du perfectionnement des instruments d'examen physique est résulté le perfectionnement du diagnostic.

Ce pronostic et l'actiologie générale de la maladie étaient la grande gloire des vieux praticiens; l'on peut dire sans exagération que nous y avons ajouté peu de choses. Cependant, la médecine moderne a merveilleusement perfectionné l'étude de la symptomatologie et du diagnostic, mais, ce faisant, elle n'a pu que vérifier l'exactitude des observations faites autrefois dans le domaine de l'actiologie et du pronostic des maladies ; quant à l'anatomie pathologique, c'est, il est vrai, une science moderne créée par le grand médecin italien Morgagni; il faut cependant sur ce chapitre rendre la justice qui lui est due à Théophile Bonet de Genève qui, dès 1679, publia dans cette ville son *Sepulchretum sive anatomia pratica ex cadaveribus morbo denatis*, qu'on peut considérer comme la pierre fondamentale de l'œuvre de Morgagni. Grâce à une connaissance plus complète des lésions organiques accompagnant les états pathologiques et les caractérisant plus spécia-

lement, l'anatomie pathologique nous a enfin donné une idée plus exacte des formes morbides. Cependant, l'histoire médicale nous montre que les vieux médecins possédaient déjà les notions nécessaires à la connaissance de certains processus morbides.

Dès le début, la thérapeutique a marché bien en avant des autres branches de la science médicale, et elle a, en réalité, précédé l'époque des observations exactes. Dans les temps les plus reculés, le sentiment inné qui pousse l'homme à soulager son semblable le poussa à chercher les moyens de guérir. Il invoqua d'abord la clémence des pouvoirs supérieurs et implora le secours de ses divinités familières. Les prières, les sacrifices, les incantations furent les premières tentatives de thérapeutique. On trouve encore certaines de ces pratiques dans des peuplades primitives, ou chez les peuples dont la civilisation est en décadence.

Puis vint une période où, contrairement à ce qui se passe aujourd'hui, l'homme de science ne chercha pas des indications générales pour établir son traitement, mais demanda à ceux qui possédaient une plus longue expérience par quelle plante on pouvait guérir tel ou tel symptôme. En thérapeutique, il n'y avait point alors de méthode, il n'y avait que des *remèdes*. Mais le nombre de ceux-ci s'accroissait tous les jours : à l'emploi des plantes, on ajouta celui des métaux. Dans l'école Islamique, ils acquirent une importance considérable. Ce n'était pas toujours grâce à un essai heureux mais empirique qu'une nouvelle drogue était introduite dans la thérapeutique, mais par quelque considération bizarre et futile, déduite de la mythologie ou de vagues ressemblances.

L'hygiène qui dérive de la physiologie et de l'actiologie est née de l'étude de la cause des maladies, ou plutôt de la terreur qu'on avait de ces maladies. L'hygiène a été un art avant d'être une science. En Égypte et dans tout l'Orient, elle faisait partie du culte; les prêtres imposaient au peuple certaines coutumes

et certaines pratiques qui sont aujourd'hui appliquées au nom de l'hygiène. Avec les Grecs, l'hygiène devint une science, et depuis eux elle n'a cessé de progresser.

Quoi qu'on puisse avancer pour soutenir le contraire, la quantité de connaissances accumulées dans les siècles passés est énorme, et la nosographie historique nous démontre qu'une large partie de ces connaissances est encore utilisée par la médecine moderne, car tout ce qui est basé sur l'observation demeure impérissable.

Mais les anciens ne se contentaient pas d'observer, ils éprouvaient le besoin de s'élever jusqu'à la conception de la nature même de la maladie et ne résistaient pas à la tentation de systématiser prématurément. L'histoire des doctrines médicales est la partie la plus instable de l'histoire générale de la médecine. Bien que la constatation des faits soit restée inébranlée, toutes les théories échafaudées sur ces mêmes faits se sont écroulées. Il ne pouvait en être autrement, car la physiologie qui aurait dû leur servir de base n'existait pas, et les sciences physiques étaient encore en enfance.

Pour juger avec impartialité ces tentatives ambitieuses, un moderne doit se placer dans le milieu intellectuel de l'époque, et l'étude des doctrines médicales ne peut être menée à bien qu'en tenant compte des relations de la médecine avec la science et la philosophie du temps.

De nos jours, la connaissance de l'être humain dans son état normal est à la base des recherches sur la pathologie. Mais cette connaissance, qui est celle de la physiologie et de l'anatomie, n'est venue que tard dans le développement de la thérapeutique. C'est très naturel, car dans les premiers temps le médecin n'avait d'autre fonction que de soulager la souffrance ou de combattre la mort. Plus tard, quand il eut les loisirs d'étudier, il dut chercher à mieux connaître la pathologie, mais il ne tarda pas à découvrir combien il est vain de discourir sur les troubles d'un organisme dont on ignore la structure;

le désir lui vint alors de connaître ce qu'il y avait sous la peau, de savoir ce qui était malade, ce qui faisait souffrir. La mort qui était alors comme elle l'est aujourd'hui la fin naturelle de toute existence revêtait pour lui un caractère mystérieux et solennel. En ces temps lointains, une épouvante religieuse entourait les restes de ceux qui avaient cessé de vivre.

Disséquer un cadavre était commettre une action d'une témérité presque folle en un temps où la loi frappait de mort les généraux accusés d'avoir laissé sans sépulture les corps des soldats tués ; les médecins qui le tentaient s'exposaient au châtiment suprême. Ils devaient se contenter des entrailles fumantes, des débris d'animaux que leur abandonnaient les prêtres et les sacrificateurs. Il est probable que les premiers anatomistes n'ont pas eu d'autres moyens d'information. Ni Aristote ni Hippocrate n'ont jamais ouvert un cadavre humain, et l'anatomie du corps humain eut pour premiers maîtres Erasistratus et Herophilus à l'école d'Alexandrie.

Comme il a déjà été dit, la physiologie se développa beaucoup plus tard que l'anatomie. Incontestablement, elle était connue des anciens, mais elle n'a formé un *corpus* que dans les temps modernes. Harvey et Lavoisier sont les deux grands noms qui marquent les débuts de sa vigoureuse croissance. Ainsi, pendant plusieurs siècles les médecins furent privés de cette science presque indispensable.

Il ne faudrait pas cependant croire qu'ils aient résisté pour cela à la tentation d'expliquer les phénomènes de la vie. En l'absence de physiologie positive, ils en créaient d'imaginaires, qui allaient se modifiant sans cesse selon les besoins et les tendances de la philosophie du temps.

Nous pouvons donc conclure que l'utilité de l'histoire de la médecine consiste dans ce fait, signalé voilà déjà un siècle par Littré, le grand historien de la médecine : « Il n'est rien dans la plus avancée des médecines modernes dont on ne puisse trouver l'embryon dans la médecine du passé. »

CHAPITRE PREMIER

L'ÉVOLUTION DE LA MÉDECINE

Rien n'a été aussi discuté que la médecine et n'a donné naissance à de si nombreuses querelles, raisonnables ou déraisonnables. Pour les esprits sans culture générale, la médecine est une sorte de procédé grâce auquel on doit guérir toutes les maladies. Le médecin est une machine à fournir des remèdes. S'il connaît bien son métier, il en fournira pour chaque cas particulier.

Les gens qui n'ont aucune notion de la hiérarchie intellectuelle et du lien qui unit entre elles toutes les connaissances humaines; qui croient qu'un art, une science peuvent être étudiés isolés, constituer un travail matériel entrepris séparé de toutes les notions fondamentales, ces gens-là sont, de notre temps, les représentants de la mentalité des hommes à l'époque où ils ne possédaient aucune notion générale, et où tout leur savoir se bornait à connaître la position de certaines étoiles. Dans ces temps lointains, la médecine existait déjà, mais à l'état embryonnaire. Car, dès son origine, l'homme a dû avoir l'instinct de la conservation et s'est efforcé de se protéger contre les éléments hostiles et d'éviter les conditions défavorables à sa santé. Cette hygiène rudimentaire fut la première médecine.

C'est ainsi que de nos jours les esprits encore incultes nous aident, par analogie, à deviner ce que pouvait être la thérapeutique primitive. Il reste cependant bien entendu qu'une assimilation complète entre l'ignorance moderne et l'ignorance antique est chose impossible. La méthode seule reste la même.

Les uns et les autres ne voient ou n'ont vu dans la médecine qu'un ensemble de moyens découverts par hasard, ou après une expérience sommaire, et grâce auxquels on peut combattre les maladies, ou plutôt leurs manifestations morbides. Cette mentalité provient de ce que les uns et les autres étaient et sont également ignorants des liens qui unissent la médecine aux autres sciences, et qu'ils ne savent pas qu'une thérapeutique rationnelle ne peut être établie qu'après qu'on a également établi scientifiquement la nature de la maladie. L'erreur ne consiste donc pas à croire que le but de la médecine est la guérison de la maladie et la conservation de la santé, mais à croire qu'on peut atteindre ce but du premier coup et sans avoir acquis les connaissances variées dont la médecine est dépendante. Et cette opinion qui, de nos jours, est encore celle de la majorité du public nous permet de comprendre la mentalité des hommes primitifs.

Cette opinion repose sur des suppositions, et nous n'en eussions pas parlé si, grâce à ces suppositions, nous n'arrivions pas à expliquer l'opinion populaire, qui bien souvent repose au contraire sur des réalités et doit toujours être prise en considération. Nous constatons que dans l'opinion populaire la thérapeutique est toute la médecine, alors qu'elle n'en constitue qu'une partie; séparer la thérapeutique de toutes les autres connaissances médicales, n'est-ce pas ce que faisaient les guérisseurs antiques, et n'est-ce pas ce que font aujourd'hui les rebouteux de village ? Il existe donc encore aujourd'hui les représentants de cette médecine instinctive qui a précédé même la médecine théologique.

Et ici, nous désirons qu'il soit bien établi qu'en adoptant quatre divisions — ou époques — pour l'évolution de la médecine, c'est-à-dire : la médecine *instinctive*, *théologique*, *métaphysique* et *scientifique*, nous ne prétendons pas que ces divisions soient mathématiques comme durée ou comme nature, ou qu'elles se soient succédé régulièrement comme

les saisons de l'année ; mais dans l'ensemble ces divisions réelles.

L'observation nous permet d'affirmer qu'à travers l'histoire trois tendances ont prévalu pour expliquer successivement les phénomènes médicaux :

La première explique tout par l'intervention de puissances supérieures :

La seconde par des *forces* ou entités factices :

La troisième par des phénomènes naturels.

Dans le cours du temps, ces tendances se sont mêlées en proportions plus ou moins variées, les divers époques empiétant souvent les unes sur les autres.

C'est ainsi que de nos jours nous constatons encore des théologiens médicaux, des médecins métaphysiciens et des guérisseurs qui représentent la médecine instinctive telle qu'elle existait dans les caves des troglodytes, et qui continueront à la réprésenter tant que l'instruction générale n'aura pas atteint un niveau plus élevé. Dans sa poursuite de la vérité, l'homme n'est pas invariablement passé de la théologie à la métaphysique, et de la métaphysique à la science. Diverses influences sont intervenues qui parfois ont modifié sa marche; il serait plus exact de dire que l'esprit humain est successivement passé du spiritualisme au sensualisme et au mysticisme pour aboutir enfin à l'éclectisme.

Nous avons essayé de montrer qu'avant même la première organisation théologique, c'est-à-dire avant même l'aube de la civilisation, il existait une médecine dérivée de l'instinct et qui fut la première médecine. Si, continuant l'examen des opinions régnantes, dans le but de les comparer avec celles des phases historiques, nous essayons de découvrir de nos jours la prolongation des temps où l'on croyait à une intervention constante des pouvoirs surnaturels, nous sommes soudain impressionnés par ce fait : Il existe encore dans la société moderne nombre de gens qui placent dans le Paradis les médecins suprêmes et en font

des dieux ; il en est d'autres qui croient même à des relations directes entre *Dieu* et la maladie. Ils affirment que les épidémies sont envoyées pour châtier les hommes aux époques d'impiété et considèrent certains phénomènes tangibles et dus à des causes purement physiques, tels que l'extase ou le sommeil cataleptique, comme des manifestations d'un pouvoir divin.

Certains traitements à la mode où l'on emploie les pratiques religieuses et les prières — la prière se transformant ainsi en moyen thérapeutique — démontrent suffisament que pour certains esprits il est impossible de séparer la médecine de la foi en un pouvoir suprême. Et cette mentalité nous paraît semblable à celle des anciens qui allaient consulter les oracles, alors que la médecine était aux mains des prêtres, des héros et des rois, et que les maladies étaient considérées comme un signe de la vengeance divine, quand les Asclépiades, descendants d'Esculape, avaient seuls le droit d'exercer la médecine et qu'on croyait à des dieux spéciaux pour chaque maladie et chaque misère des hommes. Le monothéisme remplaça par une volonté unique cette pléiade de demi-dieux, mais la méthode resta la même. L'homme, toujours dévoré du désir de tout expliquer, mais incapable de le faire, faute de connaître suffisamment la terre, son domaine et la composition des corps, mais surtout faute de se connaître lui-même ; l'homme qui manquait encore des moyens matériels pour acquérir ces connaissances et rechercher quelles influences climatériques, quelles perturbations organiques déterminent les maladies ou leur guérison ; l'homme trouvait plus simple d'attribuer tout à un administrateur suprême. Herbert Spencer le dit : « La théologie est née du sentiment de l'inconnaissable. » C'est ainsi qu'en Italie, lors d'une épidémie sévissant sur les nouveau-nés, on décida qu'elle était due à des sorciers qui venaient la nuit et suçaient le sang des enfants.

Aujourd'hui, l'opinion du grand public sur la médecine est

celle qui prévalait jadis parmi les médecins eux-mêmes et que nous appelons métaphysique. On ne se contente pas des recherches sur les choses mêmes, mais on en veut connaître encore les origines et les fins; on cherche ce que nous appellerons les architypes.

Appliquant cette définition au sujet qui nous occupe, nous constatons que cet état d'esprit a produit chez les médecins d'autrefois ce que nous appelons le métaphysisme médical; il ne faut donc pas s'étonner que de nos jours tant de gens qui ne sont pas médecins en soient encore à cette manière de penser et s'efforcent de résoudre avec leurs seules ressources intellectuelles les phénomènes pathologiques ou leur guérison.

Ils considèrent la médecine comme un art semblable à tous les autres et supposent qu'il y entre une bonne part d'inspiration personnelle. C'est, à notre avis, la manière de raisonner qui prédominait avant le grand développement des sciences médicales, et elle correspond à la période métaphysique du développement de la médecine. Aujourd'hui, une série de constatations précises et positives ont changé cette conception et ont ouvert toutes grandes les portes de la médecine clinique. Cependant, les idées qui en sont le résultat n'ont pas eu le temps de pénétrer partout, et si nous observons autour de nous nous ne tarderons pas à constater que nous nous trouvons encore entourés de pures conceptions métaphysiques. La notion d'*entité*, de *forces*, de *causes générales* et abstraites prédomine encore, elle a succédé à la conception d'une force supérieure réglant toutes choses. Allant plus loin, nous examinerons cette période métaphysique qui a précédé la période scientifique représentée par Bichat, le véritable créateur de la biologie moderne. Cette période fait de plus en plus rapidement disparaître les vestiges de la période précédente. Les progrès en ont été surtout rapides depuis les débuts du XIXe siècle, ils avaient cependant commencé longtemps avant, grâce à certaines découvertes importantes.

Ainsi la découverte d'Harvey ne constitue-t-elle pas un pas gigantesque fait vers la connaissance de l'homme, l'explication de ses maladies et le perfectionnement de la technique médicale ? Sans Harvey, pratiquerions-nous les saignées rationnelles, la transfusion du sang, les injections intraveineuses qui sont entrées dans la médecine courante ? Ainsi les nouvelles conquêtes scientifiques s'ajoutent et se superposent sans cesse, modifiant et changeant à la fois l'art et la science du médecin, ou ce que nous pourrions appeler l'empirisme et la science du médecin. Aujourd'hui, l'opinion du grand public est cependant encore que la médecine est un art comme tous les autres arts, c'est-à-dire une collection de procédés compliqués pour la guérison des maladies, procédés qui varient considérablement de médecin à médecin. Les hommes sont lents à se convaincre que la médecine a pour base des éléments positifs, et qu'à l'origine d'un état morbide se trouvent des lésions matérielles. Ceci provient de ce que le public ne voit que deux choses : d'une part, des symptômes ou un symptôme, c'est-à-dire des signes qui le frappent et pour la disparition desquels il doit exister un remède ; de l'autre, un médecin qui, selon son habileté plus ou moins grande, appliquera ce remède plus ou moins bien. Ainsi le seul critérium d'après lequel on juge le médecin est la disparition plus ou moins rapide des symptômes alarmants. En fait, cette manière de voir découle nécessairement d'un état de choses ; quand on est scientifiquement incapable d'établir une connexité entre différents phénomènes, on ne peut en admirer que les résultats pratiques ; on commet tout naturellement l'erreur de croire que la science et la pratique, si elles ne sont point antagonistes, sont tout au moins indifférentes l'une à l'autre. Il existe encore aujourd'hui un préjugé très répandu qui sépare le médecin pratiquant de l'homme de science. Est-il cependant nécessaire de démontrer que toute découverte scientifique a sa répercussion sur la pratique de la médecine, que sans celles

de Galvani et de Volta, par exemple, nous serions encore incapables d'atteindre le pédicule d'un polype avec le thermocautère ?

Ces diverses opinions sur la médecine que nous venons d'énumérer rapidement, d'où qu'elles viennent et de quand elles datent, restent entièrement subjectives. Ceci devient encore plus évident quand il s'agit de trouver une explication aux maladies elles-mêmes. Tout médecin a pu constater de nombreux exemples de ces naïves tentatives : le malaise provient « du mauvais sang ou de la bile aiguë, de ces humeurs que Molière qualifie de *peccantes, crasses, fuligineuses* ou *féculentes*, et qui datent du temps de la médecine *humorale* qui a laissé de si fortes empreintes parmi les illettrés. Tout cela est sans grande conséquence et provient seulement de cette mauvaise méthode qui consiste à chercher aux choses des explications *aprioristiques* ; et nous devrons y revenir souvent quand nous parlerons de la médecine *per se*.

Admettre pour expliquer une maladie un changement hypothétique dans quelque liquide organique qui nous est inconnu, c'est bien, il faut le reconnaître, une méthode un peu métaphysique; c'est surtout l'aboutissement d'une longue série d'hypothèses et d'appels au surnaturel. C'est grâce à cette manière de procéder qu'ont été créées de toutes pièces ces *forces*, ces *entités*, ces êtres vagues qui n'ont jamais eu qu'une vie subjective dans le cerveau de leurs créateurs. Grâce à eux, on a pu trouver des explications pour tous les phénomènes, sans prendre la peine d'en vérifier la valeur. Pour ceux qui croient à ces explications, les mots santé et maladie n'ont plus le sens que nous leur donnons. L'ignorance de la physiologie et de l'anatomie les a amenés à conclure que l'état pathologique est indépendant de l'état normal. Pour eux, la maladie constitue un être à part possédant une existence qui lui est propre. Nous, nous savons, au contraire, que l'état morbide est en relations constantes avec l'état physiologique et que les perturba-

tions se produisant dans l'organisme proviennent d'une exagération ou d'une diminution dans les fonctions normales des divers organes.

Ils devient donc évident que toutes ces explications plus ou moins ingénieuses se sont indûment substituées à celles qui devraient découler de la connaissance des divers organes et de leurs fonctions naturelles. Prétendre comprendre une maladie sans connaître l'organe affecté, ses fonctions et ses transformations pathologiques, c'est-à-dire sans en connaître la lésion et les symptômes de cette lésion, cela mène naturellement aux conclusions les plus fantastiques. Cependant, dans le passé, on a érigé des systèmes entiers sur de pareilles erreurs.

Science et Art médical.

Dans ce qui va suivre, nous ne prétendons pas dogmatiser et décider sans appel si la médecine est un art ou une science. Nous croyons au contraire qu'il est impossible de trancher la question, que tout, dans les choses humaines, a commencé par être un art pour devenir une science. L'alchimie a précédé la chimie, l'astrologie a précédé l'astronomie; on construisait des maisons avant d'avoir découvert les lois de la géométrie et de la mécanique, et avant que la médecine s'appuyât sur la science il existait des médecins qui avaient l'art de soigner les malades. Dans le langage ordinaire, ces deux mots ont deux sens différents ; en réalité ils sont synonymes quand on examine les divers plans du développement de la médecine. Ce que nous voudrions démontrer, c'est que la médecine, après s'être laissé envahir par des éléments étrangers à son objet — comme l'intervention des dieux et autres puissances surnaturelles, — a petit à petit éliminé ces éléments et, à mesure que ses connaissances s'accroissaient, les a remplacés par des conceptions nouvelles.

Au temps bienheureux de la scholastique, la question eût

été traitée dogmatiquement ; mais de même que les sujets de thèses proposés en cette lointaine époque, comme, par exemple, celui-ci : « La femme est-elle un ouvrage imparfait de la nature ? » auraient été mal accueillis dans les périodes qui suivirent, de même, on aurait, dans des temps plus éclairés, jugé bizarre d'employer la méthode d'Aristote pour discuter une théorie médicale. Cette remarque est nécessaire, car on pourrait croire que nous perdons de vue notre objet, qui est de montrer quelles furent les transformations subies par la médecine dans ses différentes phases, les caractères divers qu'elle a revêtus et les doctrines philosophiques successives qui lui ont été appliquées; la médecine ayant été tantôt artistique, tantôt scientifique selon qu'elle traversait une phase théologique, métaphysique ou scientifique.

Tout bien examiné, on peut affirmer que la médecine est de moins en moins artistique ; mais que cette qualification lui est de plus en plus applicable à mesure qu'on remonte vers les débuts de son histoire. Cependant rien n'est tout à fait absolu, et dans tous les temps on trouve des médecins qui sont des artistes ; dans tous les temps aussi il en est qui furent des hommes de science ; parfois même les deux qualités se combinent dans le même homme.

Durant le XVIII[e] siècle, il n'y eut ni hésitation, ni compromis. Nous évoquerons la voix qui a eu le plus d'échos, celle de Voltaire ; il a dit : « Le médecin, dont l'art est d'opérer avec la tête et avec la main, redonne la vie à celui qui est près de la perdre ». Et il dit encore : « Vingt médecins peuvent se tromper, mais celui qui a le meilleur jugement et les yeux d'un bon charpentier devine le caractère de la maladie. » Dans tous les arts, il existe des Virgiles et des Mœvius.

Il n'y a pas dualité entre l'art et la science : chaque art est dépendant d'une ou de plusieurs sciences. L'agriculture demande la connaissance de la chimie, de la physique, de l'astronomie et de la physiologie; la médecine, celle de la

physique, de la chimie, de la biologie. Chaque science fondamentale prête son aide à plusieurs arts, et réciproquement à chacun de ces arts appartiennent quelques-unes de ces sciences fondamentales. Ainsi l'art médical dépend directement de la biologie. Les sciences sont donc le fondement des arts.

Cependant, bien qu'il soit vrai que les arts s'appuient sur les vérités scientifiques, il est également vrai que les arts ont précédé les sciences, et que chaque science a commencé par être un art. Cela revient à dire que la pratique a précédé la théorie, et c'est un résultat des nécessités humaines. Les sciences correspondant à ces arts se développèrent successivement, à mesure que l'homme, mieux protégé matériellement, eut la possibilité d'étudier les phénomènes naturels. Alors les arts et les sciences se développèrent parallèlement, et c'est, de nos jours, la théorie qui précède la pratique dans presque toutes les branches des connaissances humaines. Tout ce que nous venons de dire peut être résumé dans les trois propositions suivantes :

1. Il n'existe pas d'antagonisme ou de différences radicales entre les sciences et les arts; ce ne sont pas des choses différentes, mais deux parties distinctes d'une même chose.

2. Chaque art est en relation directe avec une ou plusieurs sciences, et ils se développent ensemble.

3. L'art, c'est-à-dire la pratique, a nécessairement précédé la théorie et la science avec laquelle il est cependant en relation.

Et ceci nous amène à rechercher les causes immédiates qui ont retardé les progrès de la médecine. Nous savons que la médecine est une application de la biologie, mais puisque cette science a été la dernière à se développer, il devient évident que les autres sciences médicales : anatomie, physiologie, embryologie, devaient rester également lentes à se développer. C'est un fait, enregistré par l'histoire, que du temps d'Archimède et d'Appollonius il existait déjà une admirable géométrie. Tandis qu'en plein XVIIIe siècle, au siècle d'Harvey, la phy-

siologie était encore en enfance. Auguste Comte remarque que la biologie y a été sans cesse tiraillée entre la métaphysique qui s'efforçait de la garder et la physique qui voulait la prendre, entre l'esprit de Stahl et l'esprit de Boerhaave. La vérité est que les propriétés des corps vivants organisés étant complexes et difficiles à analyser, même les grandes intelligences ont été menées à les expliquer les unes par les forces imaginaires, les autres par de simples actions chimiques et mécaniques qui sont les conditions indispensables du phénomène vital, mais ne représentent pas toute la vie, laquelle consiste en des propriétés particulières à la substance organisée et aux éléments qui la composent.

Médecine instinctive.

Tous les écrivains antiques déclarent et répètent que la médecine est un don de Dieu; la tradition veut qu'Esculape soit le fils d'Apollon. Il est probable que les maladies existaient avant que les puissances célestes eussent pensé à les guérir. Les dieux ont mis du retard dans l'envoi des remèdes : il eût peut-être été préférable et plus charitable à eux de tout garder et de ne rien envoyer, ni les remèdes, ni les misères qu'ils guérissent.

Tâchons maintenant de découvrir la cause de l'apparition de la médecine chez les premiers hommes. Il nous est impossible de préciser quelles étaient, en ces temps lointains, les maladies les plus fréquentes; mais il est logique de supposer qu'une médecine rudimentaire s'est établie du jour où l'homme a commencé à développer ses instincts. Les changements atmosphériques, la chaleur du jour, le froid de la nuit lui ont imposé le besoin de réagir contre ces variations et l'ont poussé à construire les premières habitations; de là ont dû venir aussi les premières notions d'hygiène et les premières pratiques curatives.

Cependant, comme nous ne possédons là-dessus aucune donnée positive, nous ne pouvons présenter que les hypothèses. Essayer de décrire la médecine antédiluvienne serait une tentative par trop hasardeuse ; mais il est permis de raisonner par analogie et de chercher en quoi consistent les pratiques médicales chez certains sauvages et même chez certains animaux.

Et tout d'abord existe-t-il chez certains animaux des pratiques qu'on peut qualifier de médicales ? Sans nous enchevêtrer dans les hyperboles de Pline qui affirme que les animaux connaissent la médecine, sans accepter aveuglément la vieille histoire de l'hippopotame pratiquant la saignée ou celle de la douche intestinale que l'ibis s'administre à l'aide de son long bec, il nous faut reconnaître qu'il peut y avoir un fond de vérité dans ces assertions. Les animaux n'ont pas de médecine dans le sens strict qu'on donne à ce mot, car le peu qu'ils en pratiquent n'est pas perfectible, et depuis des milliers d'années ce peu est resté stationnaire et purement instinctif.

Les animaux qui ne paraissent avoir ni religion ni *beaux arts* sentent, cependant, le chaud et le froid ; ils sentent aussi le plaisir de manger et celui de l'amour. Ils connaissent le moyen de protéger leur existence et celle de leurs petits. La gymnastique leur est familière et ils font preuve d'une prudence remarquable dans le choix de leur nourriture. C'est à quoi se bornait la médecine primitive, et ces instincts que l'on voit persister chez les animaux en sont probablement des vestiges. Mais cette dernière médecine devint de plus en plus compliquée à mesure que l'homme agrandissait son domaine matériel et intellectuel ; il n'en reste pas moins certain que l'origine de la médecine fut l'instinct de la conservation.

Médecine théologique.

Nous allons maintenant montrer, par des exemples tirés de l'histoire, que la médecine est passée par les phases que nous avons indiquées et qu'elle a employé, pour expliquer les phénomènes de l'univers, les méthodes qui subsistent encore. Il n'est pas étonnant que, selon l'époque, la pensée humaine ait trouvé des interprétations différentes aux phénomènes naturels; que des courants divers d'opinion se produisent, jusqu'au moment où le plus fort absorbe tous les autres. Il est essentiel qu'une idée générale, une théorie, rassemble à un moment donné toutes les notions acquises sur le monde et l'humanité, les réunisse et les tienne sous sa dépendance. Cette idée dominante est la conception de *cause*, que l'esprit humain attribue aux phénomènes observés, et cette idée a son origine dans ce besoin de connaître et d'expliquer dont nous avons déjà parlé. Mais cette conception de *cause* n'est pas toujours la même.

Un temps arriva où «l'inclination de l'homme, à supposer que dans toute cause il existe une volonté semblable à la sienne», lui fit d'abord adopter le système théologique, il fut alors fétichiste, polythéiste ou monothéiste, et les événements humains se développèrent d'abord sous l'influence des divers systèmes théologiques que nous examinerons du point de vue de l'histoire et de la médecine.

Ainsi, que les maladies soient envoyées par les puissances célestes et que ce soit leur clémence qui nous en accorde la guérison, cela, c'est de la médecine théologique. Nous étudierons rapidement cette période durant l'antiquité; et notons d'abord qu'il eût été bien difficile à la médecine de revêtir alors une autre forme. Nul n'ignore qu'aux temps où prédominait la mythologie grecque, certains dieux exerçaient un contrôle direct sur la santé des hommes. Puis les dieux passèrent

cette fonction aux prêtres-médecins qui, bien qu'alors la thérapeutique fût des plus rudimentaire, n'en tiraient pas moins leur pain des autels et de leurs annexes pharmaceutiques. Nous connaissons tous l'histoire des temples d'Esculape et d'Apollon, de l'Asclépéion de Cos et plusieurs autres, habilement érigés dans les pays les plus salubres et confiés à la garde des Asclépiades. Nous n'ignorons pas les étonnantes guérisons obtenues par ces prêtres, réunies et inscrites par eux sur les tablettes votives dans le but d'exciter la confiance des nouveaux malades. Il nous paraît donc absolument certain que durant cette période il y avait une étroite relation entre la personnalité du prêtre et celle du médecin. Avant Hippocrate, l'art médical était confié aux Asclépiades, doublement respectés, et comme dispensateurs de la santé, et comme mandataires des dieux. Certains passages de la collection hippocratique jettent un peu de lumière sur cette période de la médecine, comme par exemple celui-ci : « La connaissance des dieux est inhérente à la médecine, parce que dans l'étude des maladies et de leurs symptômes on trouve d'innombrables raisons de les honorer. Les médecins reconnaissent la supériorité des dieux, parce que si le Tout-Puissant ne réside pas dans la médecine même, ce sont, il est vrai, les médecins qui soignent les maladies, mais par la grâce des dieux qu'elles sont guéries. » Nous devons ajouter qu'Hippocrate lui-même, parlant d'une maladie plus particulièrement infligée par la divinité, dit : « Il en est ainsi pour le mal appelé « sacré » qui me paraît n'être ni plus sacré, ni plus divin que les autres, mais provenir, comme tous, d'une cause naturelle. »

Est-il nécessaire de rappeler les milliers de divinités mâles ou femelles qui, dans les premiers temps de Rome, gouvernaient la santé publique et présidaient à toutes les fonctions naturelles? Un écrivain contemporain nous parle et nous décrit quelques-unes de ces divinités médicales : « Nona et Decima sont gardes-malades; les trois Nixi sont accoucheuses.

Nous avons encore celles qui donnent leur lait aux nourrissons Educa et Potina, et Carna, la berceuse dont la branche d'aubépine les préserve des mauvais rêves. » Et plus loin : « Mena agite les vierges et la douce Rumina protège les seins des nourrices gonflés de lait et striés de veines bleues. » Ces citations sont suffisantes pour donner une idée de l'époque romaine. Voici ce que dit César, le conquérant des Gaules : « Les Gaulois sont adonnés à la superstition; quand ils sont frappés de maladies graves, ils immolent, ou font vœu d'immoler, des victimes humaines, croyant qu'on n'apaise la colère des dieux qu'en leur donnant vie pour vie. »

Par tout ce qui précède, nous espérons avoir amplement démontré le caractère religieux et théocratique de la médecine des anciens.

Durant le moyen âge, ce caractère s'accentue encore. Il ne faudrait pas croire que à cette époque où la religion catholique parvenue à son apogée présidait à l'évolution humaine le progrès fût arrêté et que tous les liens fussent rompus entre l'antiquité païenne et le positivisme moderne. On doit au moyen âge la protection des faibles que le catholicisme déclara les égaux des plus forts. Un commencement de fortune industrielle et commerciale résulta de la sécurité qu'amena l'institution du servage; les serfs furent délivrés de la crainte perpétuelle des guerres qui, de systématiquement offensives, étaient devenues défensives. Bien que plongé dans un excès d'ascétisme religieux et de foi superstitieuse, le moyen âge fut une grande époque; en art, il nous a donné l'architecture gothique, les vitraux, la musique d'église. Dans le commerce, la loi des échanges; dans l'industrie, l'invention des horloges et des miroirs; tandis qu'avec la seule aide de son empirisme scientifique il a inventé l'imprimerie, la poudre et la boussole.

Mais le moyen âge n'en infligea pas moins une médecine infestée de théologie et de croyances absurdes : on croyait aux sorciers, à l'influence du Diable et à celle des astres.

Comment en eût-il été autrement alors que cette mentalité théologique entièrement abandonnée par les hommes de science était encore vivace dans les classes ignorantes et devait l'être bien davantage à l'époque dont nous allons parler, c'est-à-dire à la fin du moyen âge et durant les siècles qui le suivent immédiatement.

Les doctrines d'Hippocrate et de Galien — prédominantes durant des siècles — ne s'étaient pas encore débarrassées de leurs conceptions théologiques ; les trois âmes de Platon et d'Aristote, la théorie des esprits, etc., encourageaient les successeurs de leurs deux grandes écoles — surtout les Galiénistes — à supporter encore le joug de la médecine surnaturelle, de l'alchimie et de la kabbale. Ainsi nous voyons que, dès le début du xvie siècle, Jérôme Fracastor, dans son traité sur la sympathie et l'antipathie, attribue ces sentiments au passage d'atomes invisibles et indivisibles qui vont d'un corps dans l'autre, ce qui n'est pas si différent de la théorie de nos modernes magnétistes. Alors et par analogie on crut aussi à une relation de même espèce entre les constellations et le monde terrestre.

Parallèlement à la croyance en ces phénomènes abstraits se développent les croyances en des influences divines ou démoniaques, parce que les démons, disait-on, ne sont que des produits divins transformés, et qu'ainsi, comme le dit Sprengel : « Dieu redevint la cause immédiate et effective de tous les phénomènes ; » et la physique fut transformée en une véritable théosophie. L'Europe était parcourue par des sorciers et des philosophes errants, mêlant à leur prétendue science certains secrets dérivés du magnétisme oriental et de la doctrine de Zoroastre. Ils avaient pour règle d'user de mots hébreux, afin que leurs formules magiques fussent plus puissantes, l'hébreu étant la langue que Dieu emploie pour s'entretenir avec les anges et avec les hommes. A ces philosophes errants, nous devons la doctrine des signes, d'après lesquels les planètes correspondent

aux divers organes du corps humain, et les pouvoirs de certaines herbes se reconnaisssent grâce à des systèmes d'anatomies compliquées et d'imaginaires ressemblances. Ainsi la pulmonaire soulageait les affections du poumon parce que ses feuilles sont tachetées, et une autre herbe, appelée vulgairement herbe hirondelle, était employée dans les maladies de foie parce que le suc en est jaune. Le Diable était attiré par les humeurs acides des patients atteints de mélancolie; mais Dieu, par ses exorciseurs, se chargeait de faire déménager ce mauvais esprit plus ou moins vite.

Les démons régnaient sur les planètes dont dépendaient les métaux. Il s'ensuivait qu'une volonté démoniaque pouvait opérer des merveilles dans la manipulation de ces mêmes métaux, et rien ne s'opposait à la croyance de leur transmutation. Tout ceci avait préparé le triomphe de Paracelse et de son illusionisme, les fonctions du corps étaient expliquées par certaines relations harmonieuses entre les divers viscères et la céleste intelligence, entre le macrocosme astral et le microcosme viscéral.

Les beaux jours de ces théories étaient proches.

Des événements singuliers s'étaient déjà produits, décelant dans la mentalité populaire des dispositions morbides propres à lui faire accepter toutes les doctrines de la magie et de la kabbale. En 1374, la danse épidémique de Saint-Vitu fit sa première apparition.

Des troupes composées de convulsionnaires qui s'élevaient de deux à trois cents jusqu'à plusieurs milliers allaient d'une ville à l'autre et semaient sur leur passage la contagion de la chorée dont ils étaient affligés. En 1458, dans plusieurs parties de l'Allemagne, les enfants furent pris tout à coup d'un irrésistible désir de se rendre en pèlerinage au Mont-Saint-Michel, en Normandie; ceux auxquels on ne cédait pas languissaient et finissaient par mourir de leur désappointement. A la suite des grandes pestes qui désolèrent le moyen âge, des bandes de

flagellants parcouraient les pays, chantant des hymnes et s'imposant toutes sortes de pénitences corporelles dans le but d'apaiser la colère divine. Partout on les recevait avec enthousiasme et vénération; il n'était pas rare de voir le même vertige gagner la population, et les villes qu'ils traversaient se vider, sur leur passage, de la moitié de leurs habitants.

Si ces symptômes ne s'étaient manifestés que parmi les malades ou dans les masses ignorantes, sans que les médecins d'alors leur accordassent la moindre confiance, nous aurions quelque hésitation à les placer dans l'histoire de la médecine théologique, mais nous savons qu'ils attribuaient ces phénomènes morbides à des influences surnaturelles; les mêmes médecins n'hésitaient pas à considérer l'anesthésie hystérique de la peau et certains autres troubles de l'innervation et de la motilité comme l'œuvre du démon. Ces aberrations mentales qui ont continué jusqu'en plein XVIIIe siècle ont marqué la pratique médicale de ces différents siècles du sceau de la théologie. Sous le règne de Louis XIV, roi de France, les illuminés, qu'on appelait les *Camisards*, entendaient le son des harpes célestes et voyaient planer devant leurs yeux des visions angéliques. Si, grâce à l'intervention de *Bossuet*, ils n'eurent pas à subir les *Dragonades*, ils n'en éprouvèrent pas moins ces symptômes pathologiques auxquels les praticiens d'alors prêtaient une origine surnaturelle.

Quand plus tard la vigne de Saint-Médard devint le théâtre d'une cette célèbre épidémie de convulsions, il fallut une forte dose de gallicanisme pour mettre fin aux miracles sans l'intervention de la police royale, car la philosophie n'avait aucune suggestion à opposer, pour l'explication de ces faits, à celle qui prévalait dans les masses populaires.

Avant de les réduire à leur explication positiviste, ces faits auraient eu à passer à travers des explications métaphysiques dont nous aurons à parler bientôt et qui, toujours, ont été en corrélation avec les interprétations théologiques. Cependant

pendant toute la durée du moyen âge, l'interprétation théologique dominait, ainsi que nous le démontrerons quand nous traiterons de la médecine métaphysique durant la même période.

Nous devons donc reconnaître que durant celle dont nous parlons, le moyen âge étant près de finir, la médecine s'était laissée encombrer par une multitude d'éléments étrangers aux buts qu'elle doit poursuivre. Il y avait l'alchimie, l'inspection des étoiles, etc. Le fait que certaines croyances similaires persistent encore de nos jours n'est pas en contradiction avec notre conception des trois phases de la médecine et de l'ensemble historique que nous avons adopté. Certains savants, il est vrai, estiment que la foi religieuse est compatible avec l'interprétation positive et scientifique du monde. Tant que ces savants ne se laissent pas aller à ajouter leurs appréciations subjectives sur les fins et les origines des choses à celles qui découlent de leurs recherches scientifiques, ces savants peuvent réunir le même faisceau de preuves expérimentales, ils peuvent user des mêmes procédés d'analyse et de synthèse employés par ceux qui refusent aux faits toute explication surnaturelle. Ils ne resteront pas moins séparés de ces derniers par une barrière infranchissable. En d'autres termes, ils resteront toujours séparés de ceux qui n'acceptent que les explications accessibles à notre entendement, car s'ils s'aperçoivent que les fondements de la méthode théologique sont ébranlés par la méthode positive ils se réfugient dans le miracle.

Voici ce qu'écrivait saint Chrysostome dès le IVe siècle : « Autrefois l'Esprit répandait ses dons même sur ceux qui ne les méritaient pas, parce que l'Église avait besoin de miracles, mais aujourd'hui que les miracles ne sont pas nécessaires, ces dons ne sont pas accordés, même aux plus méritants. » Il semblerait donc que l'Église a une fois de plus besoin de miracles, car on en relate sans cesse de nouveaux, et ce qui est remarquable, c'est qu'ils appartiennent tous au domaine de la biologie médicale.

Nous voudrions insister sur ce fait, c'est que la période théologique de la médecine n'est pas restée confinée à l'antiquité et au moyen âge.

Voici le début du serment prêté par les apothicaires du XIIIe siècle : « Avant tout, je jure de vivre et de mourir dans la foi catholique... *Item* : De n'administrer jamais de potion abortive, etc. », et quatre siècles plus tard, dans le XVIIe, Guy Patin, avec ingénuité ou malice, nous déclare ceci : « Ce qui a sauvé la vie du roi, ce sont trois bonnes saignées et les prières des bonnes gens comme nous. » Revenons encore de trois siècles en arrière, et nous entendrons Guy de Chauliac railler impitoyablement « les sectes de bonnes femmes et de simples d'esprit qui remettent les malades et leurs maladies entre les mains des saints, sous ce prétexte : « Dieu accordera ce qu'il lui plaît », etc.

De nombreux et déplorables vestiges de la méthode théologique ou supra-naturelle subsistent encore aujourd'hui. Nous avons les tables tournantes, les esprits frappeurs, les médiums et l'ectoplasme. Autant de pratiques qui sont des restes de la magie et de la sorcellerie du moyen âge. Elles sont d'un grand intérêt pour les médecins, car il est évident qu'il existe une étroite parenté entre leurs divers phénomènes, entre les hallucinations, l'extase et les troubles nerveux qui accompagnent les pratiques spirites. Les sciences occultes du temps passé ont donc encore des adeptes parmi nous et remplacent l'alchimie et la kabbale.

Nous avons essayé de démontrer que la période théologique de la médecine s'est prolongée jusqu'à nos jours et que, par conséquent, l'ordre de la division que nous avons adopté n'est pas absolu mais relatif. La même remarque s'applique à la phase métaphysique que nous examinerons maintenant.

MÉDECINE MÉTAPHYSIQUE.

C'est la méthode métaphysique de l'interprétation des faits qui occupe la plus grande place dans l'histoire de la médecine. Autrefois, elle régnait absolue ; aujourd'hui elle est englobée dans certaines de nos doctrines modernes. Son expansion et sa longue durée s'expliquent par le désir, inné chez les hommes, de connaître les causes et les fins de tout et la facilité que donne pour les expliquer la supposition d'êtres abstraits que l'esprit humain ne peut comprendre. On trouve ces entités imaginaires non seulement dans la médecine vitaliste, spirite et animiste, mais encore dans nombre d'écoles grecques ou latines. Depuis le temps où Hippocrate attribuait les maladies à la qualité et aux mélanges divers des *quatre humeurs* (sang, pituite, bile noire et bile jaune), jusqu'à celui de *Hahnemann*, qui dit que « la cause de la maladie est dans l'observation dynamique de notre vie spirituelle », la médecine à été bourrée d'hypothèses plus ou moins ingénieuses, mais toujours imaginaires. Il n'est pas besoin d'ajouter que, durant les premières tentatives d'organisation médicale, ces hypothèses étaient excusables, parce que dues à une ignorance réelle et aux erreurs anatomiques et physiologiques qui leur servaient de base.

Diogène d'Apollonie, cité par Aristote, nous donne la description suivante du système veineux : « Il y a deux longues veines qui traversent le ventre jusqu'à l'épine dorsale, l'une à droite l'autre à gauche, toutes deux aboutissent dans la cuisse correspondante, etc ». Pour Hippocrate et ses successeurs, les artères contenaient de l'air ; de là, la conclusion que l'air était transporté par tout le corps afin d'en entretenir la chaleur naturelle. Ces erreurs anatomiques ont duré jusqu'à Harvey et Heller, qui, eux, établirent des vérités fondamentales. Les explications métaphysiques restaient néanmoins

fréquentes, parce que les découvertes positives étaient rares et peu importantes.

Il est clair que nous n'avons plus éprouvé le besoin d'imaginer un souffle animant le corps depuis que la structure du système nerveux central et ses relations avec les nerfs de la périphérie nous ont été connues. Que ferions-nous des esprits vitaux et animaux depuis que nous connaissons les phénomènes de la nutrition?

D'une manière générale, on peut dire que la métaphysique appliquée à la médecine c'est la recherche de l'*essence* de la maladie, au lieu de la recherche de ses facteurs et de leur cause naturelle. C'est pourquoi l'*humoralisme*, le *méthodisme*, l'*iatrochimie* et autres doctrines célèbres ne sont que des créations métaphysiques, en ce sens qu'elles ne sont pas fondées sur l'observation des faits, mais sur les facultés intellectuelles de leurs inventeurs, qui n'ont édifié leurs doctrines qu'à l'aide de leurs propres conceptions. Un grand nombre de théories et de systèmes médicaux présentent ce caractère. Il est nécessaire d'en connaître quelques-uns, afin de montrer en les comparant aux idées modernes ce qui constitue le caractère métaphysique. Dans ce qui va suivre, nous trouverons beaucoup de noms célèbres dans les annales de la médecine, et nous nous efforcerons de démontrer que leurs erreurs étaient inévitables et en connexion avec l'évolution de la science médicale.

D'après *Celsus,* c'est Pythagore qui, le premier, trouva la théorie des *jours critiques* dans l'évolution des maladies ; cette doctrine fut plus tard développée par Hippocrate et Galien.

Elle contient une part de vérité expérimentale, mais son erreur est dans l'affirmation qu'un pouvoir supérieur détermine l'ordre numérique de ces jours critiques. Selon Galien, les crises survenant le sixième jour de la maladie sont fatales, celles qui surviennent le septième sont au contraire favorables.

Les dynamistes de l'école de *Cos*, bien que recommandant

l'étude de l'anatomie et proclamant l'importance des faits, accordent au raisonnement pur une importance qu'il ne peut avoir en médecine; ils croyaient qu'avec le seul raisonnement on arrivait à découvrir la cause et l'essence de toute maladie. Ils prétendaient, par les seules ressources de l'esprit et l'addition de quelques rares observations, atteindre la notion de cause et les raisons primordiales du phénomène initial.

Plus tard, la secte des *Pneumatiques* croyait à l'existence d'un esprit aérien gouvernant les solides et les liquides du corps.

Opposé au dogmatisme et en contradiction avec lui, mais moins enclin aux hypothèses, l'empirisme ne se contentait pas de rejeter le raisonnement, il rejetait aussi l'étude de l'anatomie. On ne devait pas chercher à interpréter les faits, ni en rechercher les causes, on n'admettait aucune tentative pour rattacher un phénomène fonctionnel morbide à un trouble humoral ou à tout autre trouble. Les empiriques estimaient que ces raisonnements reposaient sur de pures hypothèses, et comme conclusion l'Empirisme tomba dans les dangers mêmes qu'il cherchait à éviter. Les empiriques se bornaient à enregistrer les symptômes et le résultat des remèdes appliqués au hasard; après avoir réuni des séries de ces types, ils dressaient une liste de maladies et de leur traitement, et cela constituait le recueil des théorèmes empiriques. Tout ceci est de la pure métaphysique, car rien ne prouve que la succession des symptômes durant une maladie donnée soit fatalement la même dans toutes les maladies, et le fait qu'on a pu la constater dans un grand nombre de cas n'implique pas la certitude qu'elle se reproduise identiquement dans tous les cas qui pourront se présenter.

Les vieux empiriques déclaraient que raisonner était futile, et oiseuse la recherche des causes cachées, et que l'anatomie et la physiologie n'étaient que des preuves spéculatives, inutiles à l'art médical. Les empiriques modernes affirment que toutes les grandes découvertes telles que la circulation du sang,

l'irritabilité et la contractibilité des nerfs ont été faites grâce à la seule observation clinique. Cependant, Broussais, qui est du XIXe siècle, constate très justement que toutes les grandes découvertes sont amenées par le raisonnement et l'induction: « Il est trop évident qu'on n'arrive à découvrir quoi que ce soit dans n'importe quelle branche du savoir humain qu'après un long travail préparatoire. »

Le *méthodisme* nous présente un exemple frappant de la prétention d'expliquer les phénomènes pathologiques par les forces imaginaires ou les facteurs modifiables. Selon Asclépiade, qui a, le premier, avancé les théories plus tard reprises et amplifiées par ses disciples, les tissus du corps sont percés d'innombrables et invisibles pores incessamment traversés par des atomes. Dès que le courant de ces atomes est gêné par la dilatation ou la contraction des pores, la maladie survient. L'épaississement du sang empêche le libre passage de ces atomes, immédiatement la douleur apparaît. Tout le traitement consistait donc à dilater ou à contracter les pores selon les différents cas; le système est remarquablement clair et d'une simplicité magistrale, malheureusement, il ne repose que sur une spéculation subjective.

Ne voulant pas anticiper sur ce que nous dirons plus loin, nous ne citerons que quelques lignes de Celsus sur Asclépiade et sa doctrine : « Son unique règle était, dit Celsus, que le médecin doit guérir ses malades *tuto, celeriter et jucondo* », et ce serait certainement la meilleure des thérapeutiques, n'était le danger d'aller justement trop vite et trop gaiement. Il faisait un grand usage de l'hydrothérapie, mais combinait son emploi avec les pratiques d'une « absurde magie ». Comme le remarque Broussais, cet habile dogmatisme lui servait surtout à exploiter les riches de son temps.

Donner aux maladies une explication vaguement métaphysique, leur appliquer un traitement facile et amusant, d'accord avec le goût de chacun de ses clients, en y mêlant un brin de

mysticisme et un soupçon le charlatanisme, telle était la médecine d'Asclépiade.

Thémison, son disciple, n'eut pas la même prudence, et avec lui le méthodisme apparaît dans toute sa raideur solennelle. D'après lui, il existait trois types d'états morbides : le *strictum* et le *laxum*, plus un état mixte qui était une combinaison des deux autres. Il ressort donc de ce que nous venons de dire que, par l'exagération de la synthèse, le méthodisme se rattache à la médecine métaphysique, et que l'empirisme s'y rattache au contraire en poussant l'analyse et la division jusqu'à leurs plus extrêmes limites.

Quant à la secte des Pneumatiques dont Arétœus est le principal représentant, en voici la doctrine : l'esprit, ou *Pneuma*, est la cause de toutes les maladies ; selon qu'il est trop chaud ou trop froid, trop sec ou trop humide, trop subtil ou trop épais : l'humourisme vient et renouvelle, une fois de plus, toutes les théories de la pathologie. Il pose en principe la coexistence de quatre humeurs principales dont les changements déterminent les divers états pathologiques. Il y a lutte perpétuelle entre les êtres vivants et certains corps grossiers qui sont entièrement assimilés et sans aucun effort médical. Ces diverses humeurs sont dans un perpétuel état de fermentation, d'ébullition, de corruption, etc. Toutes ces affirmations reposent, bien entendu, sur de simples hypothèses, alors que la médecine moderne étudie aussi, il est vrai, les changements produits dans les sécrétions et les fluides du corps, mais en s'appuyant uniquement sur les travaux de laboratoire.

Il serait inutile de rechercher quelles furent les théories médico-métaphysiques du moyen âge, car on s'efforçait de trouver à tout des explications théologiques, mystiques ou surnaturelles. Quant à la médecine arabe et islamique, elle reproduit simplement les théories et les doctrines grecques. Ce n'est que dans le xvie siècle et les siècles suivants que nous retrouverons la médecine métaphysique plus

florissante que jamais et fortifiée par le progrès même de la science.

Immédiatement après la fin du moyen âge, nous trouvons Paracelse, et un peu plus tard van Helmont. En réalité, ils appartiennent encore au moyen âge, car ils sont à la fois mystiques et ontologistes. Paracelse croyait à l'influence des astres, à l'empreinte de Dieu sur les plantes et sur toutes les substances. Van Helmont, tout en étudiant la magie, s'efforçait d'obtenir l'inspiration divine. Mais l'un comme l'autre admettaient l'existence d'un esprit de vie, *un archeus*, qu'ils localisaient dans l'estomac. En d'autres termes, ils croyaient à un pouvoir surnaturel réglementant toutes choses, mais en même temps ils croyaient à l'existence d'entités qui produisaient directement tous les phénomènes vitaux.

Paracelse affirmait que le corps humain était un composé de soufre, de mercure et de sel. La maladie survenait quand le mercure était précipité, distillé ou limité, quand le soufre se coagulait ou se dissolvait, ou enfin quand le sel se calcifiait ou s'alcalinisait. Naturellement, puisqu'il était sûr de connaître les origines et la nature de toutes les maladies, sa thérapeutique découlait de cette certitude et ses remèdes consistaient en combinaisons et en réactions chimiques.

Quant à van Helmont, il attribuait la maladie à une mauvaise entente entre le principal *archeus* domicilié dans l'estomac, et le second ou subalterne *archeus* établi dans le foie et les reins ; tous deux, dominés et gouvernés par le grand principe vital, le *duumvirate*, qui siégeait à la fois dans l'estomac et dans la rate.

Durant le XVIe siècle, les plus fantastiques théories virent le jour. Il y avait les Iatrochimistes et les Iatromathématiciens avec leurs explications aussi bizarres que subjectives, les uns déclarant que la vie était le résultat de phénomènes physico-chimiques, les autres le résultat d'actes physico-mécaniques; tous procédés de pure imagination pour expliquer

le phénomène de la vie. Il serait presque impossible d'énumérer tous les systèmes métaphysiques, tous les chefs-d'œuvre de pure ontologie qui fleurissaient à cette époque, jusqu'à Boerhaave qui admettait l'existence et l'action des esprits animaux dont la région du diaphragme était plus spécialement le siège. Plus tard, tout à la fin du XVIIe siècle, c'est Stahl, le célèbre Stahl lui-même, qui couronnait l'étrange édifice bâti par les siècles précédents.

La doctrine de l'animalisme résume magistralement les efforts faits par tant de grands esprits pour comprendre les phénomènes au moyen d'hypothétiques raisonnements. La matière est passive, insensible, immobile; pour l'animer, il est besoin d'un être, ou principe immatériel, et ce principe c'est l'âme. L'influence de Stahl s'est étendue sur tout le XVIIIe siècle et n'a pas encore entièrement disparu. Les théologiens puisèrent une nouvelle force dans cette doctrine médicale. L'idée d'une indépendance absolue entre la matière et l'âme ou principe vital, idée à laquelle les *vitalistes* et *animistes* donnèrent encore plus de force, devint, pour beaucoup, une vérité reconnue. Dans la première moitié du XIXe siècle, Barthez lui donna une impulsion nouvelle qui a duré jusqu'à l'avènement du dogme scientifique et positif qui prévaut aujourd'hui. Aujourd'hui, nous ne reconnaissons ni propriété ni force sans matière, ni matière sans propriété ou force.

Pour nous résumer, nous dirons que ce qui constitue la médecine métaphysique ce n'est pas seulement d'admettre l'existence de certaines forces, d'un *archeus* et de principes vitaux qui en réalité n'existent pas, c'est encore d'attribuer aux phénomènes une importance qui ne leur appartient pas exclusivement et qui dérive d'autres phénomènes. C'est par là que le *mécanisme* et l'iatrochimie devraient être classés dans les systèmes médicaux métaphysiques; parce que attribuer une prépondérance exagérée aux phénomènes pathologiques

et physiologiques, aux réactions chimiques, aux lois purement physiques et en même temps négliger les phénomènes biologiques, c'est créer encore une doctrine nouvelle qui ne repose pas sur les faits. La vérité n'est dans aucune doctrine tant qu'aucune doctrine ne la contient tout entière. Par le mot métaphysique, nous entendons ce qui est au-dessus des choses sensibles, mais nous entendons aussi ce qui est en dehors du domaine de la nature et de ses réalités.

Nous espérons que ces quelques remarques aideront le lecteur à comprendre ce qui va suivre.

CHAPITRE II

MÉDECINE ÉGYPTIENNE

Dès l'apparition des hommes sur la terre, ils durent sentir le besoin d'une médecine. Mais les siècles s'écoulèrent avant que la médecine devînt vraiment une profession. Le premier venu expérimentait un remède sur lui ou sur ses voisins et en communiquait le résultat à qui voulait l'entendre. Hérodote nous conte que de leur temps les Babyloniens suivaient déjà cette coutume. Ils n'avaient pas de médecins, aussi portaient-ils leurs malades sur les places publiques, afin que les passants puissent les voir et les engager à faire ce que d'autres avaient fait dans des cas semblables; Hérodote ajoute que personne, en effet, ne serait passé devant ces malades sans s'arrêter, s'enquérir de leur cas et de la nature de leur mal. Strabon cite les mêmes faits à propos des Babyloniens, des Égyptiens et des Portugais. « Les Portugais, dit-il, avaient une ancienne coutume héritée des Égyptiens. Ils portaient leurs malades sur les grandes routes et les places publiques, afin que tous ceux qui, parmi les passants, avaient souffert des mêmes affections pussent leur donner des conseils. »

Les Égyptiens et les Babyloniens sont les deux premiers peuples qui aient laissé une histoire. Nous connaissons leurs mœurs et leur manière de traiter la maladie. Par eux, nous pouvons nous figurer ce que fut la médecine primitive. Le nombre des maladies connues allant s'accroissant sans cesse, il devint nécessaire, pour les soigner, d'avoir un corps de spécialistes qui consacraient leur vie à apprendre l'art de guérir. Dans

une histoire de la médecine, il est donc nécessaire de distinguer deux sortes de thérapeutique : celle qui avait suffi aux hommes primitifs, et que nous appellerons naturelle, et celle qui vint plus tard et était déjà un art ou une science.

La médecine naturelle à commencé en même temps que l'humanité, et dans tous les temps a été en usage dans toutes les nations ; ce qui a fait dire à Pline « s'il y a eu des peuples n'ayant pas de médecins, ils n'en avaient pas moins une médecine ».

La difficulté consiste à déterminer l'époque où le second type, c'est-à-dire la médecine considérée comme un art ou une science, a fait son apparition ; l'époque où les hommes ont eu ou cru avoir réuni une collection suffisante de *cas*, maladies, remèdes et guérisons, pour chercher à en dégager les règles, que ces règles fussent bonnes ou mauvaises, et les préceptes, que ces préceptes fussent faux ou vrais, là n'est pas la question. Nous cherchons seulement à préciser l'époque où le médecin est devenu « l'homme de l'art ou l'homme de science ». Ce fut, nous le croyons, sur les rives du Nil et sous la première dynastie des Pharaons.

La médecine considérée comme art ou comme science existait longtemps avant Hippocrate. C'est des Égyptiens que les Grecs et les Romains ont pris leur sagesse et leurs connaissances scientifiques, et tout ce que ces deux peuples ont dit ou écrit là-dessus reste encore probablement en deçà de la vérité.

Les créateurs de la médecine.

Toth, qu'on appelait aussi Hermès, était chez les Égyptiens la personnification même du sacerdoce. Selon Jablonski, le mot Thoth, Theyt, Thayt ou Thoyt signifie en égyptien une assemblée d'hommes possédant toutes les connaissances. C'était le collège sacerdotal d'une cité ou d'un temple. En un mot le *sacerdoce collectif* d'Égypte considéré comme une unité

était personnifié dans ce dieu auquel on attribuait l'invention du langage et de l'écriture. Il les avait, disait-on, apportés du ciel pour les donner aux hommes. Thoth était, en outre, l'inventeur de la géométrie, de l'arithmétique, de la médecine, de l'astronomie, des sons et du rythme ; il avait encore à son actif la création du culte et des cérémonies sacrées, de la gymnastique et de la danse ; et, enfin, c'est encore lui qui présidait à ces arts, moins utiles il est vrai, précieux cependant, la peinture, la sculpture et l'architecture. On lui attribuait des écrits si nombreux traitant de toutes les connaissances humaines, qu'aucun mortel n'eût été en état de les écrire durant la plus longue des vies. Aussi lui faisait-on honneur de toutes les découvertes, même de celles survenues longtemps après l'époque supposée de son séjour sur la terre. Le développement de l'astronomie et généralement les progrès nouveaux apportés par chaque siècle étaient considérés comme venant de ce dieu et s'ajoutaient à sa gloire, c'est pourquoi le nom des individus s'est perdu dans la renommée collective de cette réunion de prêtres, et tout l'honneur en est revenu au dieu qui leur servait de guide.

Pour bien comprendre la quantité de notions amassées par ces savants de l'ancienne Égypte, il faut se rappeler les quarante-deux volumes de la collection Hermétique : les deux premiers contiennent les hymnes sacrés et l'énumération de tous les devoirs des rois ; les deux suivants traitent des étoiles et de leurs positions, de la lumière du soleil, de la lune et des constellations. Dans les dix autres se trouvent la clef des hiéroglyphes, la description du Nil et la topographie de l'Égypte, l'ordre de toutes les cérémonies du culte ainsi que les noms des lieux où elles devaient être célébrées et l'énumération de toutes les choses nécessaires pour les sacrifices. Viennent ensuite des enseignements sur l'astronomie, la cosmographie, les courses du soleil, de la lune et de cinq planètes. Cinq autres volumes sont remplis par les instructions sur l'art de préparer

les victimes pour les sacrifices, de célébrer les rites sacrés les jours de fêtes et sur la manière de prier ; ce volume contient enfin tout ce qui se rattache à la religion du peuple d'Égypte : les livres sacrés étant en même temps des livres juridiques, on y trouvait, à côté de notions sur la connaissance des dieux et les devoirs des prêtres, la manière de distribuer les biens sacerdotaux.

Enfin les six derniers volumes étaient consacrés à la médecine et, fait digne d'être noté, ils en renfermaient déjà une théorie complète. Le premier traitait de l'anatomie, le second des maladies en général ; le troisième énumérait et décrivait les instruments nécessaires ; le quatrième s'occupait plus spécialement des drogues et différents remèdes ; le cinquième était consacré aux maladies des yeux, le sixième aux maladies des femmes. On ne peut nier la méthode qui avait présidé à cet arrangement. On débutait par une description du corps humain, démontrant ainsi qu'il faut tout d'abord bien connaître le sujet que l'on désire traiter ; après quoi on passait aux maladies qui frappent ou peuvent frapper ce sujet, aux remèdes, aux instruments nécessaires pour faire disparaître ces maladies, et on en venait enfin aux maladies des yeux et à celles des femmes, qui, plus nombreuses et plus fréquentes que les autres, méritaient d'être étudiées à part.

Comme on peut le voir par ce qui précède, la théorie de la médecine formait chez les Égyptiens une branche spéciale de l'enseignement, et ils la considéraient comme une science véritable. Aussi il est facile de comprendre l'avance et les progrès de la médecine dans ce pays, où on avait, du reste, un si grand besoin de médecins.

Les crues du Nil ont de tout temps été la cause de maladies nombreuses. Dès les premiers siècles de l'histoire d'Égypte, leur influence pernicieuse se faisait sentir, et cela d'autant plus que le drainage des eaux du fleuve était plus rudimentaire. Quant aux habitants qui vivaient loin du Nil, ils n'avaient

pour toute boisson que de l'eau saumâtre, souvent corrompue. Car l'eau du fleuve, généralement pure et bonne à boire, devient parfois, durant les grandes chaleurs, malsaine et chargée de germes morbides ; elle peut déterminer des maladies mortelles. Parfois aussi, durant les premiers mois du printemps, s'élève et souffle le terrible khamsin, le vent meurtrier dont l'haleine empoisonne. Ce vent charrie du sable brûlant en telle quantité que, parfois, le ciel en est obscurci et que le soleil se voile comme pendant une éclipse : « Quand il souffle du sud-est, dit Denon, cela devient épouvantable : ce vent sèche et enflamme le sang, irrite les nerfs et transforme la vie en supplice. L'oppression qu'il nous cause est si forte, qu'involontairement on cherche à mieux respirer, mais cette respiration nous brûle la bouche ; si on essaie de respirer par le nez, c'est le cerveau qui se trouve affecté, et quand on exhale sa respiration il semble qu'on vomisse des flots de sang. » Prosper Alpinus nous apprend que ce vent détermine diverses sortes d'épidémies. Plusieurs entraînent la mort, d'autres s'attaquent aux yeux et causent des ophtalmies très graves et très tenaces. Tout ceci nous explique pourquoi les Égyptiens, forcés de lutter contre tant de maladies, commencèrent si tôt à cultiver l'art de la médecine. Clément d'Alexandrie nous apprend que c'est d'Égypte que Moïse rapporta ses connaisances médicales, et ceci nous est une nouvelle preuve que dès les premiers temps de leur histoire les Égyptiens apprirent la médecine et la considérèrent comme une véritable science.

Le dieu Osiris (ou Apis) et sa femme Isis étaient également considérés comme ayant inventé l'art médical, selon Dodorus Siculus, Isis avait enseigné cet art à son fils Horus, ce qui avait permis à celui-ci d'être très utile aux hommes, soit par ses oracles, soit par les remèdes qu'il leur enseignait. Horus était un Dieu-Soleil. Chez tous les anciens, le soleil était regardé comme le dieu de la génération et aussi celui de la corruption ; c'est-à-dire le dieu de la santé et de la maladie, le dieu de la

vie et de la mort. Sous sa forme grecque, Apollon, il était à la fois le dieu qui inflige la maladie et celui qui la guérit. Il était en même temps que le dieu de la musique et de la poésie celui qui prophétise, parce que la musique et la poésie calment les douleurs physiques et morales, et que pronostiquer c'est déjà prédire. Dans leurs hymnes, les prêtresses de ses temples l'invoquaient sous le nom de Paon, qui vient du mot grec : guérir. Sous le nom de Bélénus, les Celtes adoraient en lui le guérisseur universel, c'est lui qu'ils invoquaient dans toutes leurs maladies. Cependant, le véritable dieu-médecin, l'équivalent du grec Asclepius ou Aesculapius, c'était Imhotep.

Pendant plusieurs siècles, les Égyptiens furent les premiers pour les arts comme pour les sciences. Quand la Grèce et Rome sortirent tour à tour de la barbarie, l'Égypte avait déjà traversé bien des vicissitudes et passé par plusieurs périodes de grandeur et de décadence. On a cru d'abord à l'origine phénicienne ou égyptienne de la civilisation grecque.

Depuis, on croit plutôt que cette civilisation est une survivance de celle de Minoa. N'oublions pas cependant que la vieille Égypte était regardée par les Grecs comme la source et l'origine de tout art et de toute civilisation.

Les quatre principaux papyrus dignes d'être mentionnés sont des traités de médecine ; ils sont arrivés jusqu'à nous dans un état plus ou moins complet de conservation. Celui qui a le moins souffert des ravages du temps a été trouvé près de Luxor par Ebers, qui l'a traduit ; le second, dont une partie est détruite, se trouve au Muséum de Berlin, où il est connu sous le nom de Papyrus médical de Berlin. Il a été trouvé enfermé dans un vase de terre, près des ruines de Saqquerah, à Memphis, qui fut la capitale de l'Égypte sous la première dynastie — Saqquerah est un village qui n'est pas loin du Caire. Il provient probablement de la bibliothèque médicale du temple de Ptah, dont parle Galien. Il existe une excellente traduction de ce papyrus faite par Brugsch et Chabas. Le troisième

papyrus se trouve au British Museum et date de la XVIIIe dynastie Égyptienne. Le quatrième papyrus fut, en 1862, acheté à Thèbes par Edwin Smith, Américain. A la mort d'Edwin Smith, le papyrus fut donné à la Société historique de New-York. Bien qu'encore imparfaitement déchiffré, il n'en jette pas moins une intéressante lumière sur la médecine égyptienne.

Les dix-sept colonnes d'écriture qui couvrent le recto de ce papyrus contiennent tout un traité de médecine; c'est plutôt une collection de cas types qu'un recueil de remèdes ou de moyens curatifs. Quarante-huit cas différents y sont relatés et classés avec soin, selon les organes qu'ils affectent, depuis la tête jusqu'aux pieds; y sont inclus tous les genres de traumatismes pouvant affecter les organes mâles. Les observations accompagnant ces différents cas sont toutes faites sur le même plan: D'abord le titre, puis la description des symptômes, le diagnostic, le traitement expliqué et le pronostic, et enfin, pour finir, quelques commentaires. Le papyrus d'Edwin Smith qui est un recueil de cas types se distingue nettement des trois autres, qui ne sont que des réunions de formules; mais ce qui lui donne un caractère tout spécial et ce qui en fait la valeur, ce sont les commentaires qui accompagnent la description des divers cas; il y en a soixante-dix en tout; nous pouvons, grâce à cet ouvrage, nous rendre un compte exact des connaissances anatomiques et physiologiques que possédaient les Égyptiens en l'an 1700 avant notre ère, et l'on peut affirmer qu'il est le plus ancien traité de médecine connu où soient réunies à la fois la science acquise et la thérapeutique.

Différents musées, au Caire et en Europe, possèdent aussi d'intéressants ouvrages sur la médecine de l'ancienne Égypte. Maspéro cite deux écrits datant, l'un des règnes de Hésèpti et de Send (première et deuxième dynastie), l'autre du règne de Menkara (quatrième dynastie). Tous deux, sans aucun doute, faisaient partie de la bibliothèque d'Imhotep, qui n'avait pas

encore été détruite durant la période romaine et à laquelle les praticiens grecs ont fait beaucoup d'emprunts.

Médecine et Magie.— Avec nos idées modernes, il est difficile de comprendre que la médecine et la magie puissent être réunies sous un même titre. Mais les Égyptiens l'entendaient autrement, et dans les écrits qu'ils nous ont laissés souvent ces deux mots n'en font qu'un. Tout en ayant la plus grande foi dans la médecine, il est visible qu'ils estimaient qu'une petite touche de surnaturel ne nuisait pas à la rédaction d'une formule. Par exemple, l'ordonnance de boire le lait d'une vache n'ayant pas encore vêlé, loin de leur paraître étrange, leur était une preuve du soin et de la science de leur médecin. Bien mieux, quand une maladie se déclarait, on songeait tout d'abord au magicien; si le patient ne guérissait pas assez vite, alors on se décidait à prendre l'avis du médecin; et d'une manière générale on pensait qu'une heureuse combinaison de charmes et de médecine était le plus sûr moyen d'aboutir à une prompte guérison.

Il existe un traité sur la médecine égyptienne qui date du règne de Ramsès Ier et contient une centaine de pages in-folio, y compris une préface dans laquelle l'auteur présente son œuvre au public, en voici un extrait : « Je viens de l'École de médecine d'Héliopolis, où les maîtres vénérables du grand temple ont inculqué en moi leur art de guérir, je viens aussi de l'École gynécologique, de Saïs, où les divines mères m'ont dicté leurs prescriptions.

« J'ai en ma possession les incantations dictées par Osiris lui-même, et mon guide fut toujours le dieu Toth. Toth, l'inventeur de la parole et de l'écriture, l'auteur de tant de prescriptions infaillibles ; Toth, qui donne gloire et pouvoir aux médecins et aux magiciens qui suivent ses préceptes ; les incantations sont excellentes pour les remèdes et les remèdes excellents pour les incantations ! »

La seule indication que nous désirions retenir de ces quelques

lignes, c'est que, pour être lu à cette époque, un écrivain scientifique devait se réclamer du dieu Toth. Elles nous montrent aussi combien les pratiques de la magie étaient populaires en Égypte et qu'on en usait surtout comme d'un adjuvant à la médecine quand les remèdes scientifiques restaient sans effet

Le lecteur a pu constater combien, dans l'ancienne Égypte, magie et médecine étaient deux mots intimement liés et combien il serait impossible d'étudier l'une sans l'autre. N'oublions pas, du reste, que, même aujourd'hui, le médecin peut se voir forcé de jouer un rôle de magicien, en particulier quand il soigne les maladies nerveuses, car dans ces affections il faut agir sur l'esprit en même temps que sur le corps.

Incantations. — Deux des incantations dont le texte nous est transmis dans ces documents sont d'une application très générale et doivent être citées tout d'abord. Leur pouvoir, nous déclarent les papyrus, est des plus grand, puisqu'il s'étend à toutes les maladies, quel que soit leur genre; on en trouve le texte intégral, croyons-nous, dans la préface du papyrus d'Ebers, et nous le reproduisons ici textuellement :

« Mots pour être dit exactement et répétés aussi souvent que possible en appliquant un remède sur le membre malade, afin de supprimer les troubles qui résident en lui : — Isis a délivré Osiris, a délivré Horus des actions méchantes commises par son frère Set en tuant son père Osiris. O Isis! grande déesse des incantations, délivre-moi aussi de tout ce qui est mauvais, de la douleur et des choses cruelles; délivre-moi du dieu de la souffrance, délivre-moi de la déesse de la souffrance, de la mort, de la pénétration qui me pénètre; délivre-moi, libère-moi comme ton fils Horus fut délivré et libéré. Car j'ai traversé le feu, j'ai émergé de l'eau et ne suis pas tombé dans les pièges du jour. J'ai dit que j'étais un enfant et que j'étais petit. O soleil! parle avec ta langue! O grand Osiris, intercède en ma faveur! Et maintenant me voilà délivré de tout mal, de tout ce qui est mauvais, méchant et cruel! Du dieu de la

douleur, de la déesse de la douleur et de la mort même ! »

Ainsi que le titre l'indique, ces incantations étaient spécialement employées avec la médicamentation externe. Celles qui suivent devaient être jointes aux remèdes internes.

« Allez remèdes ! Allez et chassez ce qui est dans mon cœur et dans mes membres. Les incantations sont bonnes pour les remèdes et les remèdes pour les incantations. Ne vous rappelez-vous pas comment Horus et Set étaient élevés ensemble dans le grand temple d'Héliopolis, quand on discuta de leur légitimité? Maintenant, il prospère comme il prospéra sur la terre et il fait tout ce qui lui plaît, ainsi que les dieux parmi lesquels il réside. » Ces mots devaient être prononcés aussi vite et aussi exactement que possible chaque fois que le malade avalait une potion.

Malgré l'importance que les Égyptiens accordaient à ces deux incantations, elles étaient souvent insuffisantes, car elles avaient le défaut d'être trop générales, et certaines formules spéciales paraissaient plus sûres. Aussi en existait-il un grand nombre qu'on ne prononçait que pour des cas déterminés. Voici la formule employée pour la guérison des taches de la cornée : « Une clameur s'élève du sud du firmament sitôt que la nuit tombe. Le bruit s'étend jusqu'au septentrion des cieux. Les puissantes colonnes s'effondrent dans l'eau. Les matelots de la barque solaire se frappent de leurs propres rames afin que la tête tombe dans l'eau. Mon père vient, il l'a trouvée, il l'apporte. Moi aussi je l'ai trouvée et je l'apporte. J'ai trouvé vos têtes, je les replace sur vos cous, j'ai pansé vos blessures. Je vous ai apporté de quoi chasser le dieu de la souffrance et de la mort. » Cette incantation devait être psalmodiée au-dessus d'un récipient contenant de l'écaille de tortue réduite en poudre et mélangée avec du miel ; après quoi on appliquait ce mélange sur les yeux malades.

Pour rendre plus efficace une drogue purgative, il suffisait de répéter en la buvant : O Hyène mâle, O Hyène femelle, O destructeur mâle et femelle ! »

Dans les cas de ténias les remèdes usuels étaient accompagnés des paroles suivantes : « Puissent ces mots expulser la progression grouillante de celui qui emplit mes entrailles. C'est un dieu qui créa cet ennemi : puisse-t-il le détruire par ce charme et expulser les désordres qu'il cause dans mon ventre. »

Et voici encore la formule magique dont il fallait user en prenant de l'émétique : « O démon, toi qui habitas l'abdomen de *tel* fils de *tel*, ô toi ! dont le père a pour nom Celui qui fait tomber les têtes; celui dont le nom est le mort; dont le nom est le mâle de la mort; toi, dont le nom sera éternellement maudit ! »

Nous pourrions citer beaucoup d'autres incantations, mais celles-la suffisent pour donner une idée de l'importance que les Égyptiens attribuaient à ce genre de magie. Il est probable que le lecteur n'a rien compris à ces invocations bizarres. Mais dans l'esprit du malade elles étaient efficaces, et cela suffisait. Quand on invoque des êtres surnaturels, qu'ils soient hyènes mâles ou hyènes femelles, pénétrants, destructeurs, ou dieu de la souffrance, il est évident qu'il ne serait pas convenable d'user d'un langage vulgaire, intelligible aux simples mortels. Les malveillantes puissances étaient supposées posséder un langage particulier que les magiciens pouvaient traduire et consigner ensuite sur les papyrus sacrés, pour le plus grand bien de l'humanité souffrante. La parole seule ne suffisait pas, et il fallait en lisant ces lignes magiques les accompagner de gestes et de mouvements bizarres.

Médecins et Écoles médicales. — Au commencement du traité intitulé *l'Art et le mystère du médecin qui connaît le cœur et le travail du cœur*, traité qui couvre plusieurs pages du papyrus d'Ebers, se trouvent énumérées les trois catégories de praticiens auxquels cet ouvrage peut être utile. La première par ordre d'importance est celle des médecins ordinaires, la dernière celle des magiciens ou charmeurs (SA-U) ; Maspéro

donne à ceux de la seconde le nom d'exorcistes, ce nom traduit littéralement signifie en réalité « prêtre de sekhet »; Chabas et Diehl le traduisent par « maître purificateur », et enfin le dernier traducteur emploie une simple transcription, il dit « prêtre de Sekhet » sans tenter une interprétation quelconque. Sekhet était une déesse très irascible et dont le courroux était à l'origine de presque toutes les maladies et de beaucoup de morts; ses prêtres étaient donc particulièrement désignés pour apaiser sa colère et exorciser hors du malade les maux qui en résultaient. Prenons un exemple : Après une fracture, si le patient avait la chance de rencontrer un de ces habiles prêtres, celui-ci, agissant par sa seule inspiration, réunissait si bien les deux fragments qu'on entendait de fort loin le cliquetis produit par leur jonction; si l'on n'avait pas la chance de rencontrer un tel prêtre, alors, et à la condition que le patient n'eût pas peur de la mort, il s'adressait à un praticien ordinaire. Celui-ci arrivait chargé de ses énormes grimoires, dont toutes les feuilles étaient couvertes de dessins et de silhouettes sombres : alors, après avoir pansé et redressé le membre malade selon les indications des silhouettes, on l'entourait de bandages et le patient pouvait continuer sa vie ordinaire; il était guéri. L'homme ne se résigne jamais à mourir, même quand il n'a pas sous la main un saint homme de prêtre habile à résoudre les fractures. » Berthelot, dans un ouvrage auquel j'ai emprunté le passage précédent, fait remarquer que c'est tout à fait la façon de procéder des rebouteux, nos modernes magiciens, que le peuple considère encore comme supérieurs aux médecins authentiques.

La classification que nous donne le papyrus d'Ebers nous paraît très claire. Le médecin proprement dit n'appartenait pas à la secte sacerdotale Il étudiait la conformation du corps humain dans des livres contenant de nombreuses figures anatomiques et traitait les fractures selon les règles de l'art; c'est ce qui ressort du passage suivant :

« Le médecin a pour traiter le patient des procédés beaucoup plus vulgaires. Le patient peut néanmoins guérir. Le prêtre n'a que faire de cette science inférieure. Il agit uniquement d'après son inspiration, laquelle lui vient de Dieu. »

Le travail des initiés était considéré comme bien supérieur à celui du vulgaire C'est pourquoi Zozimus place le prêtre au-dessus du médecin. C'est à la profession médicale, au contraire, que l'écrivain du papyrus, médecin lui-même, décerne le premier rang. Voici l'énumération qu'il nous donne :

1° et avant tout autre : Le *Sa-unu* ou médecin qui travaille d'après les règles données dans les livres.

2° La *Uibu-Sekhet* ou prêtresse de la déesse Sekhet.

3° Et au plus bas rang le *Sa-U* ou exorciseur qui ne possède ni la science acquise du premier, ni l'inspiration divine de la seconde et qui récite des formules accompagnées de gestes et de contorsions dont il ignore le sens, mais qui lui ont été transmis par de longues suites de magiciens aussi peu inspirés que lui-même. Si l'on en croit les écrivains de l'antiquité grecque et latine, les médecins étaient nombreux et très estimés en Égypte. Chaque médecin se spécialisait et ne traitait qu'un seul genre de maladie. Il y avait des oculistes, des dentistes, des spécialistes pour les maladies de la tête et de l'abdomen. Un peu plus tard, il y eut des spécialistes pour les affections internes. Les ophtalmologistes étaient les plus nombreux ; ils étaient très habiles, et leur réputation rayonnait au loin ; il y avait aussi un grand nombre de dentistes, ce qui permet d'affirmer que les dents étaient mauvaises en Égypte.

La réputation des médecins égyptiens allait bien au delà des frontières. Cyrus et Darius durant de graves maladies appelèrent en consultation des praticiens d'Égypte ; et dans la correspondance de Pline avec Trajan, nous voyons dans certaines lettres que Pline se félicite d'avoir été soigné et guéri par un médecin égyptien appelé Harpocrates et qui exerçait à Rome; celui-ci l'avait débarrassé d'une maladie

devant laquelle les médecins romains étaient restés impuissants.

Durant les expéditions militaires et pendant les voyages, les soins médicaux étaient donnés par des médecins que l'État payait, et ces soins étaient gratuits pour tous.

Ces médecins décidaient du traitement à suivre d'après certains préceptes inscrits tout au long dans des livres écrits par des célébrités médicales et qui se transmettaient de génération en génération. Si, en se conformant à ces préceptes, les médecins n'arrivaient pas à sauver le malade, personne ne songeait à le leur reprocher, et il n'en résultait aucun inconvénient pour eux; mais si, au contraire, le malade mourait sans avoir été soigné d'après les fameux préceptes, le médecin était exposé à la peine suprême. Cette sévérité venait de la conviction que les traitements éprouvés depuis des siècles étaient les plus sûrs et qu'on n'avait pas le droit de les changer.

Cette systématisation en toute chose est la caractéristique de l'ancienne Égypte. Les médecins devaient immuablement guérir leurs malades avec les mêmes remèdes, les architectes immuablement bâtir leurs maisons sur le même plan, et les artistes dessiner leurs personnages d'après les mêmes règles. Bien que cette passion de stabilité ait empêché l'Égypte de progresser comme elle l'eût dû dans les sciences, bien qu'elle ait nui pendant des siècles au développement de beaucoup de talents personnels, il faut avouer que, grâce à cette immobilité et malgré le contact avec les autres nations, l'Égypte a su conserver pendant quatre mille ans une grandeur qui lui est propre.

Écoles médicales. — Dès la première dynastie, des écoles de médecine, dont pour certaines au moins la renommée est arrivée jusqu'à nous, avaient été créées dans différentes parties du royaume. A Saïs, il y avait un collège où l'on préparait les jeunes filles pour le métier de sage-femme, et, à

leur tour, celles-ci enseignaient la gynécologie aux médecins. Dans la ville d'Héliopolis, où tant de Grecs se rendaient pour y achever leurs études scientifiques, se trouvait une importante école de médecine placée sous la protection du dieu du Soleil. A Memphis, le dieu Imhotep, l'Esculape d'Égypte, avait un temple auquel était annexée une très grande bibliothèque médicale. Le seul livre qui nous en reste est le papyrus de Berlin.

Dès qu'Amasis, roi d'Égypte, six cents ans avant notre ère, eut ouvert aux étrangers les portes de son royaume, les Grecs fréquentèrent assidûment les écoles égyptiennes. Nous n'avons plus que des fragments des livres de cette lointaine époque; mais de nombreuses et exactes traductions sont arrivées jusqu'à nous, qu'on peut encore trouver dans la collection hippocratique, spécialement dans les œuvres de Galien et de Dioscoride; ce sont des traductions presque littérales de prescriptions médicales dont on retrouve certaines dans les papyrus égyptiens. Quant à la science spéciale que possédaient les prêtres, il est plus que douteux qu'ils aient jamais consenti à en faire part aux étrangers, même initiés. Ce doute est en partie fondé sur le passage suivant, pris dans les œuvres de Strabon : « Ils nous montraient, dit le grand géographe, la maison des prêtres et la place qu'avaient habitée Platon et Eudoxus; les deux philosophes vivaient ensemble à Héliopolis et, selon certains historiens, habitèrent treize ans avec les prêtres. Après un certain temps, par beaucoup d'égards, d'attentions et de politesses, il finirent par obtenir de ces prêtres, hommes très savants dans l'astronomie et la médecine, la connaissance de certains problèmes; mais les prêtres leur cachèrent néanmoins la plus grande partie de leur savoir. »

Anatomie — La connaissance de l'anatomie remonte en Égypte à des temps très reculés, car Manetho raconte que

Athothis, fils et successeur de Ménès, fondateur de la première dynastie, et qui vivait environ 4000 ans avant Jésus-Christ, était un médecin et écrivait des livres de médecine. Le premier de ces livres, ou plutôt de ces traités, s'occupe de la dissection et de l'anatomie du corps humain. Cet ouvrage, écrit par le second des rois Égyptiens, semblerait indiquer que, dès cette époque, l'anatomie formait la base de la science médicale. C'est probablement que le respect fanatique pour les corps privés de vie n'existait pas encore à cette époque et que disséquer un cadavre pour chercher dans le mort le secret de la vie n'était pas encore regardé comme un sacrilège. D'après le même écrivain (Manetho) Tosorthros, le second pharaon de la troisième dynastie, cultiva aussi la science médicale et l'anatomie. Si l'on désire se faire une idée de ce que contenait cet écrit d'Athothis dont parle Manetho et qu'il dit être le premier traité d'anatomie, on peut lire les lignes suivantes, traduites du papyrus de Berlin et qu'on suppose basées sur des connaissances qui existaient déjà au temps d'Hesepti : « La tête a vingt-deux vaisseaux qui conduisent et mènent dans toutes les parties du corps le souffle venant du cœur. Il y a dans la poitrine deux vaisseaux qui conduisent aux reins. Il y a deux vaisseaux dans les jambes, deux dans les bras, deux dans le front, deux dans le cou, deux dans la gorge, deux dans les paupières, deux dans les narines, deux dans l'oreille droite par où entre le souffle de vie et deux dans l'oreille gauche par où entre le souffle de mort. »

L'anatomie tient peu de place dans le papyrus d'Ebers, deux courts traités seuls s'en occupent ; quand ils parurent à la fin de la dix-huitième dynastie égyptienne, le style en paraissait déjà si obscur que l'éditeur s'était cru obligé d'y ajouter des commentaires dans lesquels il s'efforce d'en éclaircir l'obscurité ; il y énumère les différents manuscrits qu'il a compulsés et les nombreux commentaires auxquels le texte primitif a donné lieu. Le but d'un de ces traités

est d'enseigner aux médecins la connaissance du cœur et de ses fonctions. En voici quelques passages : « Dans le cœur aboutissent les vaisseaux qui viennent de tous les membres. Tout médecin, charmeur ou exorciste, plaçant ses doigts sur la tête, le cou, les mains ou la région du cœur, les bras ou les jambes, arrivera jusqu'au cœur, parce que les vaisseaux du cœur sont dans tous les membres. Il y a quatre vaisseaux dans les narines: deux donnent du mucus et deux donnent du sang. Il y a quatre vaissaux à l'intérieur des tempes qui donnent du sang aux deux yeux. Si les larmes sortent des deux yeux, c'est la pomme des deux yeux qui les produit. »

Voici un autre commentaire ou interprétation : « Ce sont les cercles formés par la pupille et l'iris qui font ceci. Il y a quatre vaisseaux dans le milieu de la tête, lesquels donnent naissance à diverses branches qui vont dans l'occiput ; le souffle et l'esprit entrent par le nez, gagnent le cœur et les poumons, qui les distribuent à la cavité intestinale. Les deux ouvertures des narines sont deux vaisseaux qui mènent à la cavité des yeux. »

Autre interprétation : « Les ouvertures qui sont dans le nez sont les mêmes qui vont dans la tête et le cou de l'homme pour le faire respirer, et au moyen desquelles il reçoit ses esprits vitaux. Si le cœur se durcit, c'est le vaisseau appelé skhep qui en est cause, parce que c'est ce vaisseau qui apporte de l'eau au cœur, si l'aorte (littéralement : ouverture de l'orifice de sa bouche) projette, tous les membres deviennent fragiles et cassants par suite du trouble produit par cette cause. Si l'anévrisme se développe, il prend la forme d'un sac (une poche) qui grossit près de l'estomac et du foie. Les orifices du cœur et les vaisseaux deviennent proéminents, et s'ils s'enflamment la poche éclate. Il y a quatre vaisseaux pour chaque oreille, soit deux pour le côté droit, deux pour le côté gauche ; le souffle de mort entre par l'oreille gauche. Il y a six vaisseaux conduisant aux membres, trois pour la droite, trois pour la gauche ;

ces vaisseaux continuent jusqu'à la plante des pieds. Il y a deux vaisseaux qui vont aux testicules et d'où jaillit le sperme. Il y a deux vaisseaux pour les cuisses, l'un allant à une cuisse et le second à l'autre cuisse. Il y a quatre vaisseaux appartenant au foie, qui lui fournissent l'eau et le souffle; après quoi il (le foie) produit de sa propre substance toutes les humeurs que le sang charrie. Il y a quatre vaisseaux appartenant aux poumons ou à la rate et qui leur apportent aussi l'air et le souffle. Il y a deux vaisseaux appartenant aux reins et qui font jaillir l'urine. Il y a quatre vaisseaux ouverts dans l'anus, qui lui donnent l'eau et le souffle, parce que dans l'anus s'ouvrent tous les vaisseaux de la droite et de la gauche du corps, les deux vaisseaux des bras, les deux vaisseaux des jambes y charrient les excréments (dans le rectum). »

Nous trouvons plus tard une autre théorie très semblable à celles qui précèdent et qu'on croit écrite sous le règne du roi Hesepti : « Dans l'homme, il y a douze vaisseaux qui, du cœur, vont à tous les membres et à toutes les parties du corps. Dans la région mammaire se trouvent deux vaisseaux qui produisent les inflammations de l'anus. Il y a deux vaisseaux dans la cuisse. S'il souffre de la cuisse et que son pied soit douloureux, on pourra dire : c'est la région crurale qui est malade. S'il souffre du cou, si ses yeux se brouillent, c'est parce que les vaisseaux du cou sont envahis par le mal. Il y a deux vaisseaux dans le bras. S'il souffre du bras et que les doigts deviennent douloureux, on devra dire : c'est un mal qui frappe à distance. Il y a deux vaisseaux pour le front, il y a deux vaisseaux pour les joues. Il y deux vaisseaux pour l'oreille droite par où entre le souffle de vie; il y a deux vaisseaux pour l'oreille gauche par où entre le souffle de mort. »

Le lecteur devine par ce qu'il vient de lire combien l'anatomie des Égyptiens était primitive. Mais qu'il se garde d'oublier que le papyrus d'Ebers a pour base les travaux effectués durant la XVIII[e] dynastie égyptienne, et même durant les temps encore

plus reculés des antiques rois de Memphis. La grande réputation des médecins égyptiens remonte à quarante siècles avant notre ère, elle est donc vieille de quatre mille ans; reconnaissons que ce qu'ils savaient était déjà considérable. La dissection des cadavres était défendue, les travaux de physiologie expérimentale impossibles. L'horreur pour tous ceux qui attentaient à l'intégrité du corps humain était telle, dans l'ancienne Égypte, qu'on devait prendre les embaumeurs dans les plus basses classes et qu'ils étaient pour tous un objet de mépris et de haine. On les obligeait à embaumer les cadavres dans le plus court délai, ce qui rendait tout examen du corps impossible, et comme jamais ils n'entraient en contact avec les médecins, ceux-ci ne pouvaient pas profiter, pour leur science anatomique, des observations faites par eux, c'est ce qui explique que cette science soit restée, en Égypte, immuablement la même qu'à l'époque des premiers pharaons.

Sémiologie et pathologie. — Dès une époque très reculée, les médecins égyptiens furent capables de reconnaître et de différencier certaines maladies, d'en faire le diagnostic avec une certaine précision. Nous citerons comme exemple le diagnostic d'une maladie inflammatoire décrite dans le papyrus de Berlin :

« Son ventre est lourd, son estomac douloureux, son cœur brûle et bat avec rapidité, ses habits pendent lourdement autour de lui comme s'il était recouvert de plusieurs vêtements. Il est altéré vers le soir. Le goût de son cœur est perverti comme celui d'un homme qui aurait mangé des figues de sycomore. Sa chair est molle comme celle d'un homme sur le point de mourir; quand il se penche pour uriner, ses cuisses sont brûlantes et lui paraissent lourdes. Pour celui-ci on doit dire : il y a une enflure de l'abdomen et son cœur à goûté de la maladie.

« Pour débarrasser le patient (de cette maladie), il est néces-

saire d'obtenir une contraction (de l'abdomen). Tu appliqueras les remèdes pour l'enflure : c'est-à-dire des dattes fraîches, des baies de genièvre, du miel, des fruits du prunier de sebesten, et ainsi de suite. »

Voici encore un diagnostic copié dans le papyrus d'Ebers : « Si tu penses qu'il y a un épaississement du sang dans les membres d'un individu, tu dois t'efforcer d'en trouver la place, qu'il soit seul ou par groupe, semblable à la peau d'un animal. La chair te paraîtra dure quand tu la palperas avec tes doigts. La grosseur des membres sera augmentée par suite de la maladie qui est dans la chair. Pour ceci (cette maladie), tu diras : C'est un épaississement du sang. »

Si les auteurs des papyrus médicaux que nous possédons avaient pris autant de soin pour expliquer leur diagnostic et décrire les symptômes des maladies que pour en formuler les remèdes, on serait arrivé à posséder un large vocabulaire de termes médicaux hiéroglyphiques ; malheureusement, il n'en est pas ainsi et dans la plupart des cas il est presque impossible de deviner à quelle affection la formule doit s'appliquer ; aussi on se contente de transcrire en lettres modernes les noms égyptiens de ces maladies.

Néanmoins, l'ensemble des prescriptions nous renseigne sur les maladies les plus fréquentes. D'après le papyrus d'Ebers venaient en premier lieu les affections abdominales, puis différents genres d'ophtalmies, aussi nombreuses de nos jours le long des rives du Nil ; puis des rétentions d'urine et des troubles causés par des parasites intestinaux ; puis des maladies concernant la tête : maux d'oreilles et maux de dents ; et, enfin, l'épilepsie, l'érysipèle et certaines enflures désignées par des noms spéciaux.

Dans le papyrus de Berlin, on peut relever à peu près le même nombre d'affections différentes. Quant au papyrus de Londres, les fragments qui nous en sont parvenus traitent uniquement des brûlures. Il faut aussi remarquer qu'une grande

partie des mots employés par les auteurs de ces manuscrits sont encore très obscurs pour nous.

Le passage suivant, pris dans le papyrus d'Ebers, décrit certaines maladies du *Rohet* (nom égyptien de l'estomac) : « Si tu rencontres un patient affligé d'une obstruction de l'estomac, s'il se plaint de lourdeurs après avoir mangé, si son abdomen est enflé et que son cœur défaille quand il marche, comme quelqu'un qui souffrirait d'une inflammation du rectum, examine-le dans la position allongée et si tu sens son abdomen brûlant et une obstruction de l'estomac, dis : « Ceci dépend du foie ; donne-lui alors le remède secret composé par le médecin lui-même.

« De la pulpe du noyau de dattes mêlée et diluée dans l'eau et donne cela au malade durant trois matins consécutifs afin de libérer son abdomen.

« Si après avoir fait ceci tu trouves l'hypocondre droit brûlant et le gauche frais, dis-toi : Ces jus internes combattent le mal qui les ronge. Si, en examinant le patient une seconde fois tu trouves l'abdomen entier frais, dis-toi: le foie est guéri, il a bien accepté mon remède et s'est purifié. »

Les nombreuses méthodes employées du temps des Pharaons pour s'assurer qu'une femme serait féconde nous prouvent combien les Égyptiens désiraient avoir des descendants. Voici un moyen pour hâter sa délivrance : « Brûle de la thérébentine tout près de l'abdomen, si cela reste sans effet, place un mélange d'huile de safran et de bière douce sur l'abdomen. »

Ophtalmologie.— Sans remonter jusqu'aux Hindous dont les livres sacrés contiennent certaines formules pour les soins des yeux, il est bien connu que cinq siècles avant notre ère la médecine ophtalmologique était uniquement pratiquée par les prêtres. Cet art était vraiment un art sacerdotal. Sur ce point particulier, la réputation des prêtres égyptiens était grande et étendue. Hérodote raconte que Cyrus, roi de Perse, appela

auprès de lui un célèbre oculiste égyptien. Woodhouse, dans ses commentaires, nous dit qu'à son avis, le voyage du jeune Tobie en Égypte n'eut d'autre but que d'étudier les maladies des yeux. L'habileté très grande des vieux Égyptiens dans cette branche de la médecine n'a rien d'étonnant, elle provenait de leur grande expérience.

En terminant ce chapitre, une remarque doit être faite sur l'anesthésie dans l'antiquité. C'est à Pline qu'il faut remonter pour trouver les premières relations des tentatives faites pour empêcher la souffrance dans certaines interventions. Il raconte que les Égyptiens employaient pour cela un produit qu'ils nommaient *memphitis*, lequel, une fois réduit en poudre, anesthésiait les parties sur lesquelles on l'appliquait, si bien que l'on pouvait trancher ou brûler sans que le patient en ressentît aucune souffrance. Dioscorides rapporte les mêmes faits et ajoute que les pierres de Memphis avec lesquelles on fabriquait cette poudre étaient de la grosseur d'un talent, graisseuses au toucher et colorées de diverses teintes. Cette pierre autrefois si estimée est cependant tombée dans un oubli complet; et dans nul autre document il n'y est fait la moindre allusion.

Cet agent anesthésique, bien qu'il sente un peu le merveilleux, pourrait cependant avoir une explication scientifique. Ne savons-nous pas que l'acide carbonique agit comme un anesthésique local? Or, le marbre est un composé de carbonate de chaux et se décompose sous l'action d'un acide puissant tel que l'acide acétique qui, naturellement, se trouve dans le vinaigre. Donc, en employant du marbre de Memphis réduit en poudre et en le mêlant avec du vinaigre, il était possible de produire une certaine quantité d'acide carbonique qui, en se dégageant, pouvait agir efficacement comme anesthésique local.

Pour conclure, nous dirons que durant l'époque des pharaons les médecins Égyptiens jouissaient d'une très grande renommée. Théophraste, Galien et Dioscorides citent fréquemment les prescriptions qu'ils avaient apprises d'eux dans le temple

d'Aesculape à Memphis; Pline cite en entier une de ces prescriptions, qu'il semble avoir copiée dans la traduction grecque d'une formule du papyrus d'Ebers.

L'histoire des origines de l'art de guérir se trouve certainement dans les divers papyrus dont nous venons de parler.

CHAPITRE III

MÉDECINE HINDOUE
MÉDECINE DE CHALDÉE ET DE PERSE

Médecine hindoue. — Les plus anciens documents qu'ait laissé la race Hindoue-Aryenne sont certainement les livres des *Védas* ou « Livre de la sagesse révélée ». Le plus ancien de tous est le *Rig-Véda* ou « Connaissance des louanges ». Il se compose de chants sacrés qui datent de mille ans avant notre ère. Il y est fait mention d'une classe spéciale de médecins ; on y trouve aussi des passages où sont louées les vertus curatives de certaines plantes et de certaines eaux. Deux maladies au moins y sont mentionnées, la phtisie et la lèpre. Mais le troisième livre, qui a pour titre *Atharda-Véda* (Sciences et charmes) et qui a été écrit sept cents ans avant Jésus-Christ, est, comme son nom l'indique, celui des quatre qui est plus particulièrement consacré à la médecine. On y trouve de nombreuses incantations aux démons pour guérir ou provoquer la maladie. Voici par exemple le démon Takman, démon de la fièvre, que l'on supplie de venir frapper Sudra, femme de la plus basse caste. On y indique aussi les remèdes les plus rares, mais dont l'usage était, semble-t-il, réservé aux princes. C'est ainsi que le fils de Bimbisara, roi de Magadha, qui régnait 600 ans avant Jésus-Christ, étant tombé dans une sorte de coma ; pour l'en guérir, on le plaça successivement dans six tubes pleins de beurre et, pour en finir, dans un tube de bois de santal. La merveille de cette médicamentation, c'est que le prince y ait survécu et que même, par la suite, il ait succédé à son père.

Bien que les invocations transcrites dans l'*Atharda-Véda* fussent récitées par les brahmines, il est curieux de noter que les médecins de l'époque védique n'appartenaient point à la caste religieuse. Bien au contraire, les anciennes lois de Manu considéraient les médecins comme impurs et ne les admettaient pas aux fêtes funéraires. Les écrits brahmaniques les déclarent issus de femmes et d'hommes appartenant à des castes différentes. Cependant, il est probable qu'en réalité, ils appartenaient à la caste moyenne, à la caste des *Vaisyas*, caste composée en majorité de fermiers et de commerçants. Plus tard, on permit aux médecins d'accepter comme élèves des jeunes gens de toutes les castes, sauf de celle des Sudras.

Les livres des Védas ne constituent pas toute la littérature sacrée hindoue; elle contient des ouvrages de date plus récente; il y a les Upa-Védas, qui traitent de sujets beaucoup plus variés, tels que la musique, l'architecture et la médecine.

Le premier de ces livres est le Ayur-Véda (Connaissance de la vie); le titre est le même pour tous les livres des Upa-Védas et il s'applique particulièrement à celui où est relatée la révélation de l'histoire de la médecine à Charaka; un des auteurs nous y conte en effet comment cette histoire lui fut directement révélée par Sudra, grâce, dit-il, à l'intermédiaire d'un *rishi* ou sage. Pour les pages écrites par *Susruta*, elles lui ont été, affirme-t-on, dictées par le divin *Dhanvantari*, qui s'incarna dans ce but.

L'histoire de la naissance de l'Esculape hindou est si curieuse qu'elle vaut la peine d'être reproduite ici :

« Une grande calamité s'abattit sur l'univers, et les dieux inquiets vinrent vers leur père Vishnou pour lui demander conseil. Comme réponse, il leur dit qu'il fallait obtenir Amrita, c'est-à-dire le breuvage d'immortalité, et qu'en conséquence il fallait activer l'écoulement de l'océan de lait; c'est pourquoi les dieux et les démons, oubliant leurs querelles, s'unirent pour mener à bien ce travail gigantesque.

« Le grand serpent Vasuki s'était enroulé autour de la montagne Mandara, et les dieux et les démons, saisissant le monstre par la tête, le forcèrent à placer la montagne sur le dos même de Vishnou, lequel s'était transformé en une énorme tortue et avait sombré dans le plus profond de l'océan de lait.

« Ils durent travailler longtemps, et les démons qui se trouvaient plus proche de la tête du serpent étaient constamment noircis par les vapeurs méphitiques qu'exhalait cette tête. Mais à la fin l'œuvre fut accomplie et trois choses émergèrent de l'océan de lait : une lune, un arbre merveilleux et une vache sacrée, et ces trois choses représentaient trois déesses : la déesse de l'amour, la déesse de la vigne et la déesse de la beauté ; et un peu après qu'elles furent sorties de l'océan, le médecin Dhanvantari en émergea à son tour; il était drapé dans sa blanche robe et tenait dans sa main la coupe d'Amrita ». A cause de sa grande pitié pour les misères des hommes, Dhanvantari vint sur terre ; il se réincarna dans le corps d'un prince de Bénarès ; lequel, selon la coutume des princes de son temps et de son pays, s'était fait ermite et vivait retiré dans une forêt. C'est là qu'il dicta à Susruta, fils du célèbre et sage guerrier Visvamitra, le livre intitulé *Ayur-Veda*.

Les écrits de Charaka et de Susruta sont pleins de documents relatifs à la médecine ou à la chirurgie, et ces documents supportent la comparaison avec ceux de la collection hippocratique. Dans les premiers temps védiques, les connaissances médicales faisaient absolument défaut. Au contraire, ce qui frappe le plus quand on lit l'*Ayur-Véda*, c'est la place très haute que la chirurgie y occupe ; ce fait était considéré comme une preuve de l'origine divine de cet ouvrage. Susruta dit : « L'art de la chirurgie est le premier et le plus grand parmi les arts de guérir; il est pur en lui-même, son usage ne mourra jamais ; il est un produit du ciel et une source de renommée sur la terre (pour ceux qui l'exercent.)

Il affirme en même temps l'unité de la médecine, car il ajoute:

« Celui qui connaît une seule branche de cet art est comme un oiseau qui n'aurait qu'une seule aile. »

Le médecin doit avoir à la fois des connaissances pratiques et théoriques. « Celui qui ne connaît que les livres est à la fois embarrassé et bête quand il se trouve devant un patient; et, pour celui qui se lance témérairement dans la pratique de la médecine avant d'avoir étudié les livres de science, bien loin de mériter le respect des hommes, il mérite plutôt un châtiment du roi. Mais celui qui réunit l'expérience avec la science des livres, celui-là entreprendra avec sûreté le traitement des maladies. » Susruta met en garde ses étudiants contre l'excès des lectures, « parce que, dit-il, l'étudiant qui acquiert son savoir de cette manière est comme un âne avec une charge de bois de santal sur son dos, il en sent le poids, mais n'en connaît pas la valeur ».

Comme exemple du ton général de l'ouvrage et aussi des usages de la médecine militaire hindoue, nous citerons quelques extraits du trente-quatrième chapitre du premier livre :

« Quand le roi marche en avant, avec son armée, pour aller combattre l'ennemi ou le punir de sa méchanceté, il doit se faire accompagner d'un médecin savant qui soit aussi un pénitent pieux dont les prières puissent être entendues. Le médecin devra examiner avec le plus grand soin les verres, l'eau, les bois et le site du campement, parce qu'il serait possible que du poison ait été jeté par l'ennemi sur toutes ces choses.

« S'il trouve du poison, il devra l'enlever et préserver ainsi l'armée de la mort et de la destruction. Il apprendra le moyen de le faire en lisant le chapitre « Des poisons ».

« Par ces prières, le pieux pénitent enlèvera ainsi toutes les influences nuisibles; il soulagera de leurs peines les opprimés et les pécheurs de leur honte.

« Si la maladie s'accroît et se répand dans l'armée, le médecin fera usage de tous les moyens pour s'en rendre maître, et surtout il emploiera toute sa science à maintenir le roi en

bonne santé, car le roi représente le peuple entier, et, ainsi que le dit le proverbe : « Là où il n'y a pas de roi, le peuple se dévore lui-même. » La tente du médecin doit être tout près de celle du roi, et livres et remèdes toujours à la portée de sa main. Un drapeau devra flotter au-dessus de cette tente afin que les blessés puissent facilement la trouver. »

Arrivé là, l'auteur change brusquement de sujet.

« Le médecin, le patient, le remède et l'infirmier sont les quatre piliers de la médecine sur lesquels repose la guérison. Quand trois de ces piliers sont ce qu'ils doivent être, alors, avec l'aide du premier, qui est le médecin, la guérison sera complète, et c'est en très peu de temps que le médecin pourra guérir une grave maladie. Mais sans le médecin les trois autres piliers deviennent inutiles, même s'ils sont tout à fait comme ils doivent être : ce serait comme des brahmines qui offriraient un sacrifice tout en récitant le Rig et le Sama-Védas, mais sans qu'aucun d'eux fût capable de réciter l'Ayur-Véda.

« Mais un bon médecin doit être en état de guérir son malade à lui seul, comme un bon pilote peut mener le navire au port sans l'aide des matelots. Le médecin qui a pénétré le sens caché des mots de la science médicale, qui a vu et pratiqué les opérations (médicales), qui possède une main ferme, un esprit honnête et un cœur courageux, qui a toujours avec lui ses instruments et ses livres et qui réunit en lui présence d'esprit, jugement, résolution et expérience et qui, par-dessus tout, honore la vérité, ce médecin-là peut être appelé le véritable pilier de la médecine (*Pada*). Un bon patient, pour être digne de ce nom, doit posséder la force vitale et, s'il n'est pas trop affaibli, assez de contrôle sur lui-même pour ne pas s'adonner aux plaisirs dangereux. Tout cela, s'il a confiance en son médecin.

« Pour qu'un remède soit considéré comme un vrai pilier de la médecine, il doit être composé de plantes poussées dans un

sol excellent, cueillies dans un jour favorable et il faut l'administrer en dose et en temps convenables.

« Enfin l'infirmier est un pilier si son cœur est bon et si on peut se fier à lui pour suivre exactement les ordres du médecin. »

C'est dans les opérations pratiques du nez que les médecins hindous ont obtenu les plus éclatants succès; de nos jours même, on cite leur technique. Leur grande habileté dans ce genre d'intervention venait de leur expérience. Car, à cette époque, les rois et même les maris jaloux avaient l'habitude de condamner leurs sujets ou leurs femmes à la mutilation du nez.

Susruta mentionne aussi dans ses écrits la section du nerf infra-orbital dans des cas de douleurs névralgiques, des laparotomies et des sutures d'intestins pour des obstructions ou des lésions intestinales. Il décrit des milliers d'instruments, mais ajoute que le meilleur de tous, c'est encore la main du chirurgien. Il décrit aussi douze espèces différentes de sangsues. Cette partie de son livre était hautement appréciée des médecins arabes, qui, jusqu'au VIIIe siècle, traduisaient les œuvres des médecins hindous.

Et ceci nous amène à une question très importante : A quelle date la médecine hindoue atteignit-elle à son apogée?

Cette médecine dont le développement fut si remarquable et qui apparut et disparut d'une façon mystérieuse; si nous en croyons certaines traductions arabes, l'année 750 avant Jésus-Christ serait la date la plus récente qui pût lui être assignée. Les écrivains arabes appuient leur opinion sur un fait. C'est que, dans le grand poème épique du Mahabharata, on trouve les noms de Susruta et de Charaka, et que, par conséquent, les travaux qui leur sont attribués doivent être au moins aussi anciens que les poèmes d'Homère. Cependant, il ne faut pas oublier que le Mahabharata a subi de nombreuses retouches et additions, dont quelques-unes datent

d'une époque relativement avancée de l'ère chrétienne et que les étudiants du sanscrit affirment que la langue de ces ouvrages sur la médecine est certainement d'une époque postérieure à l'invasion d'Alexandre, qui eut lieu l'an 307 avant notre ère. Remarquons que c'est entre ces deux dates — 327 avant Jésus-Christ et 750 de l'Ère chrétienne — que se place la domination bouddhique de l'Inde et qu'il est plus que probable que le millésime bouddhique fut aussi l'âge d'or de la médecine hindoue.

La fraternité et la pitié prêchées par les bouddhistes étaient extrêmement favorables aux progrès du plus sacré des arts, restreint jusque-là par les préjugés de caste et les innombrables formalités du brahmanisme. Nous possédons d'ailleurs des preuves irréfutables que la médecine était tenue en grand honneur par les bouddhistes.

Ainsi, on estimait qu'un des plus grands malheurs de la pauvreté, c'était qu'un pauvre homme ne peut se procurer ni remèdes ni médecin; et on recommandait aux voyageurs de ne pas séjourner dans un pays où manqueraient les cinq choses suivantes : un roi, une rivière, une classe riche, des professeurs et des médecins.

Quand le roi Asoka, le Constantin de l'Asie, adopta cette religion pour lui et son empire, en l'an 250 avant Jésus-Christ, il fit une série de proclamations, parmi lesquelles deux au moins se rapportent à notre sujet. Dans la première, il est dit que tout homme dont l'âme est bonne et qui est bien aimé des dieux ne commettra jamais le meurtre d'un animal. Peut-être pourrait-on rapprocher cela de certains passages bizarres des écrits de Susruta où il est dit que les secours médicaux seront refusés aux chasseurs et à tous ceux qui tuent les animaux ou les capturent dans des trappes. Dans la seconde proclamation, Asoka dit qu'il a établi deux « cures », une pour les hommes et l'autre pour les animaux. Le mot « cure » doit être pris ici dans le sens d'asile, peut-être même d'hôpital;

certains commentateurs ont même vu dans ce mot l'équivalent d'école médicale. Asoka s'occupa tout spécialement de répandre et d'encourager la culture des plantes médicinales ; il les faisait récolter non seulement dans son propre royaume, mais encore dans ceux des rois ses voisins ; et là où elles ne poussaient pas il en faisait planter.

Les pèlerins bouddhistes qui venaient de Chine dans le cours des v[e] vi[e] et vii[e] siècles nous ont laissé des souvenirs écrits sur les asiles pour les malades qui se trouvaient alors dans différentes parties de l'Inde ; et l'hôpital de Surat, hôpital pour les animaux dont la renommée était universelle, fut peut-être créé sous le règne d'Asoka.

Le *Mahavansa* ou *Chronique singalaise* nous fournit là-dessus de plus nombreux détails. Quand le roi Dutha Gamani fut sur son lit de mort, en l'an 161 avant Jésus-Christ, il ordonna que lui fût lue la liste complète de ses actes durant son règne, et voici un passage de ce qui lui fut lu : « Chaque jour de mon règne, j'ai entretenu et soutenu de mes fonds dix-huit hôpitaux situés dans des endroits différents ; je leur ai fourni avec la nourriture nécessaire aux malades les médicaments nécessaires aux médecins pour le traitement de toutes les maladies. » En l'année 341 avant Jésus-Christ vivait le roi Bouddhadisa, homme très riche et très vertueux. Il protégeait les hommes de bonne volonté, blâmait les méchants et réconfortait les malades en leur procurant un asile et les soins médicaux. On raconte qu'il pratiquait la médecine lui-même et obtint souvent des guérisons merveilleuses. Il est probable que la légende s'est mêlée à ces récits et que beaucoup du même genre que celui que nous allons citer n'ont rien d'authentique. « Il advint qu'un berger but très rapidemment une grande quantité d'eau. Cette eau contenait des œufs de grenouille, et un de ces œufs, pénétrant par une narine, continua son chemin jusqu'à l'intérieur du crâne. Là, l'œuf se développa et une grenouille en sortit, si bien que par les

temps pluvieux elle coassait et rongeait la tête du berger. Le Rajah fendit la tête de l'homme et en enleva la grenouille; après quoi, il ramena les parties incisées l'une contre l'autre, et la blessure se cicatrisa très rapidement. »

Il n'y a, par contre, aucune raison de douter du récit suivant : « A cause de sa grande bonté pour les habitants de cette île, le souverain ordonna qu'on y élevât des hôpitaux et il y envoya les médecins nécessaires. Ayant écrit un ouvrage qui contenait tous les éléments de la science médicale, il le distribua à tous les médecins de l'île, afin qu'ils le prissent pour guide dans l'exercice de leur métier. Il ordonna qu'il y eût un médecin par groupe de dix villages ; il réserva vingt villages parmi les villages royaux dont les revenus furent affectés à l'entretien de ces médecins ; il appointa en outre d'autres médecins pour le soin des éléphants, des chevaux et de l'armée. Il fit bâtir des asiles le long des principales routes du pays, afin qu'on y prît soin des aveugles et des infirmes. On raconte aussi qu'à cause de sa grande pitié pour ceux qui souffraient, ce roi transportait partout avec lui une trousse chirurgicale, afin de porter un secours immédiat à tous ceux qui pouvaient en avoir besoin. »

Le plus important de tous ces hopitaux cyngalais est celui qui fut fondé en 1164 de notre ère par Parakrama le Grand. Le souverain avait fait bâtir une immense salle qui pouvait contenir plusieurs centaines de patients et il la fournit de tout ce qui était nécessaire pour le soin des malades, ainsi qu'il est dit dans le passage suivant.

« Pour chaque patient, il assigne deux serviteurs, mâle et femelle, afin que nuit et jour il fût pris soin de lui ; lui-même il prescrivait les régimes et les différentes sortes de nourriture. Il fit élever aussi de nombreux greniers qu'il fit emplir, prenant grand soin qu'il s'y trouvât toujours toutes les substances nécessaires aux médecins, et il aida de tout son pouvoir et y entretint des médecins sages et instruits, bien versés dans les connaissances médicales et habiles à la recherche des

maladies cachées. Il avait l'habitude de visiter cet asile tous les mois durant chacun des quatre jours de l'Uposotha. Et comme il avait un cœur plein de bonté, il regardait chaque patient avec des yeux pleins de pitié; de plus, étant sage et habile dans l'art de soigner, il mandait devant lui les médecins attachés à l'asile et les interrogeait sur leurs méthodes de traitement. S'il lui paraissait que ce traitement n'était pas bon, ce roi, qui était le meilleur des guides, leur montrait en quoi ils s'étaient trompés, la route qu'ils auraient dû suivre, selon les principes de la science, et à certains patients il administrait même les remèdes de ses propres mains.

« Il s'enquérait des conditions des malades, et aussi de celles des convalescents, et à ceux-ci, il ordonnait qu'il fût distribué de nouveaux vêtements. C'est ainsi que ce roi, plein de miséricorde et lui-même sain et libre de toute maladie, guérissait les autres hommes de toutes leurs misères.

« Cependant, il reste encore à conter une chose merveilleuse, telle qu'il n'en a jamais été ouïe. Un corbeau qui vivait dans l'hôpital du roi se trouva affligé d'un ulcère de la face qui le faisait grandement souffrir. Ce corbeau suivait partout le roi comme s'il eût été attiré par sa grande pitié pour les êtres souffrants et croassait plaintivement autour de lui. Quand les médecins eurent découvert la nature de son mal, le corbeau fut admis parmi les patients de l'hôpital pour y être traité. Dès que la guérison fut complète, le roi ordonna que l'oiseau fît son entrée dans la ville, perché sur le dos d'un éléphant; après quoi on lui rendit la liberté. Une pareille bonté est, en vérité, merveilleusement grande ! »

Nous donnerons maintenant la légende de Jivaka, parce qu'elle constitue un des documents les plus curieux de l'histoire de la médecine hindoue. Les cas qui y sont contés nous prouvent que les médecins d'alors étaient des maîtres en pathologie chirurgicale. Le volvulus des intestins, par exemple, y est clairement décrit ; le cas des deux vers retirés du cerveau d'un

patient peut s'expliquer par l'extraction d'un thrombus du sinus latéral. Il apparaît aussi que les opérations de la grande chirurgie étaient, au moins, connues et pouvaient, dès ce temps, être pratiquées.

La mère de Jivaka s'appelait Fleur de mango. Ce nom poétique lui avait été donné parce que sa naissance avait été extraordinaire et n'avait ressemblé à aucune autre.

Après quatre-vingt-onze kalpas d'évolution — quatre-vingt-onze kalpas représentant plusieurs millions d'années, — donc après plusieurs millions d'années, elle avait fini par devenir une fleur de mango. Lors de cette dernière naissance, il arriva qu'elle fut cueillie par un brahmine dans les circonstances suivantes : Ce brahmine possédait un mango auquel il consacrait tous ses soins ; tous les matins, il l'arrosait avec le lait d'une vache qui avait bu le lait de cent autres vaches. A la fin, pour récompenser le brahmine de tant de peines, le mango fleurit, et dans le centre d'une de ses fleurs nouvellement ouvertes le brahmine vit une jeune fille ; il la cueillit, la prit et l'éleva. Elle devint une courtisane célèbre, la plus célèbre même des courtisanes de son temps, et on la connaissait aussi sous le nom de Amrapali.

Il arriva que sept rois briguèrent ses faveurs en même temps, et comme chacun d'eux désirait l'emporter sur les autres le brahmine, père adoptif d'Amrapali, appela les sept soupirants chez lui, à la même heure, afin de décider lequel des sept lui paraissait le plus digne d'être élu. Mais tandis qu'ils discutaient, Bimbisara, un des sept soupirants et le plus rusé de tous, se glissa hors de la chambre du conseil, courut chez Amrapali et coucha avec elle.

Le jour suivant, elle lui parla ainsi : « Grand roi, vous avez daigné vous abaisser jusqu'à moi, mais maintenant il faut me quitter. Si j'ai un enfant il sera de sang royal, à qui vous plaît-il que je le confie. » Et le roi lui répondit : « Si c'est un fils vous me le donnerez, et si c'est une fille je vous la donne. » Le

roi ôtant alors de son doigt un anneau d'or le donna à Fleur de mango, afin qu'elle pût s'en servir pour prouver la descendance royale de l'enfant. Après quoi le roi s'en alla. Fleur de mango devint grosse, c'est pourquoi neuf mois elle se déroba aux regards de ses admirateurs et vécut cachée dans un palais. Son terme arrivé, elle donna le jour à un fils qui était d'une grande beauté et naquit tenant dans sa main un sac, lequel contenait des aiguilles d'acupuncture. Le brahmine consulté sur un tel prodige fit cette déclaration : « Cet enfant est fils de roi et il tient dans sa main des instruments de chirurgie, c'est signe qu'il sera sûrement un roi médecin. Fleur de mango décida que l'enfant nouvellement né serait exposé sur une voie publique, et il arriva que Abhaya, un autre fils de Bimbisara, le recueillit, l'adopta et lui donna le nom de K'iju (Jivaka).

Selon le texte du Kandjur Thibétain, Bimbisara avait eu deux fils, l'un d'une courtisane et auquel on donna le nom de Gjon-Nu-Hjigs-Ned et qui devint charpentier, l'autre fruit de relations adultères avec la femme d'un marchand ; celui-ci reçut le nom de Hts'o-Byed-Gjon-Nus-Gsos, il étudia la médecine et fut évidemment Jivaka.

Selon Hardy, Abbaza n'était pas seulement le demi-frère de Jivaka, mais son frère de père et de mère, ce qui explique la promptitude qu'il mit à l'adopter et la tendresse qu'il lui témoigna toujours.

Quoi qu'il en soit, dès l'âge de huit ans, Jivaka fit montre de qualités intellectuelles bien supérieures à celles d'un enfant de cet âge. Comme ses petits camarades l'appelaient « enfant sans père », il alla interroger sa mère et exigea d'elle le secret de sa naissance. Comme réponse, elle lui remit l'anneau de Bimbisara, et l'enfant partit aussitôt à la recherche de son père. Ce dernier l'ayant reconnu grâce à la bague se rappela sa promesse et en fit son héritier. Mais Jivaka répondit à cette déclaration que, puisque le roi avait un autre fils, né d'une autre femme, et que ce fils était l'aîné, il se refusait à

usurper sa place, préférait renoncer au trône et s'adonner entièrement à l'étude de la médecine.

Le roi, ayant consenti, lui donna pour maîtres les praticiens les plus renommés du royaume.

Mais Jivaka ne montrait aucun zèle et profitait si peu de leur enseignement que ces illustres médecins étaient très mécontents et lui faisaient des reproches en ces termes : « L'art de la médecine n'est pas une révélation, il n'est acquis que par le travail. A la vérité, ce ne devrait point être l'étude d'un prince héritier, mais c'est la volonté du roi que vous l'acquériez. Voilà plusieurs mois qu'il nous en a donné l'ordre et cependant, ô prince ! vous ne savez pas encore une seule phrase de votre formulaire. Quelle réponse devons-nous faire au roi s'ils nous interroge sur vos progrès ? » A ceci Jivaka répondit avec calme :

« Lors de ma naissance, je tenais dans ma main le signe indiquant que je serais médecin, c'est pourquoi j'ai déclaré à notre grand roi que je désirais renoncer à tous les titres de gloire et l'ai prié de me laisser étudier l'art de la médecine. Alors pourquoi suis-je si négligent dans mes études et vous ai-je obligés à m'en faire le reproche ? Ma conduite est simple à expliquer ; toute la science que vous possédez est insuffisante et ne peut rien m'apprendre. Et là-dessus, prenant les livres dans ses mains, il posa à son tour des questions auxquelles ses maîtres ne purent répondre. Aussi, pleins de confusion, ils s'agenouillèrent devant lui et lui rendirent hommage.

Jivaka, qui désirait un maître vraiment en état de lui enseigner tous les secrets de son art, partit donc et s'en alla à Taxacla, où vivait Atri, surnommé Pingala, renommé pour sa science.

Quand il arriva devant cet homme très illustre, celui-ci lui demanda tout d'abord combien il pouvait payer ses leçons. Jivaka lui répondit qu'il ne pouvait rien payer, car il s'était enfui de chez ses parents poussé par le désir d'apprendre, et

il offrit à Pingala d'être son serviteur et de payer ainsi l'enseignement qu'il recevrait de lui. Cet arrangement ayant été accepté, pendant sept ans le maître instruisit l'élève. A la fin de ce temps, Jivaka voulut savoir quand son instruction serait complétée, mais, sans répondre à cette question, Pingala le questionna à son tour et lui demanda d'énumérer toutes les plantes inutiles à la thérapeutique qui poussaient dans une région donnée. Dans une pareille question, on ne sait vraiment ce que l'on doit le plus admirer, ou la richesse de la thérapeutique hindoue, ou l'étendue du savoir de Jivaka, car celui-ci répondit qu'il lui était impossible de désigner une seule plante dépourvue de toute vertu curative, et Pingala lui dit alors : « Va, tu possèdes, désormais, toute la science médicale ! J'ai été jusqu'ici le premier et le seul à la posséder dans tout Jambuddipa, après ma mort c'est toi qui me succèderas. » C'est ainsi que commence la carrière de Jivaka. Il guérissait tous les malades qui venaient vers lui, et la légende dit : « Parfois, avec une seule plante, il traitait toutes les maladies, et parfois, pour une seule maladie, il employait toutes les plantes. Parmi toutes les herbes de l'univers entier, il n'en était pas une seule dont il ne pût faire usage parmi toutes les maladies de l'univers, il n'en était pas une seule qu'il ne guérît. »

Quand Jivaka mourut après une existence bien remplie, toutes les plantes le pleurèrent, et elles disaient que de ce jour-là on les emploierait sans discernement et que les hommes, les employant sans dicernement, les accuseraient alors de ne point venir de Dieu.

C'est à l'époque où Jivaka commença à exercer que se place la légende du roi médecin. Jivaka se rendait au palais royal, quand sur la porte il rencontra un petit garçon qui revenait vers sa maison, traînant derrière lui deux fagots de bois. Et voilà qu'aussitôt qu'il croisa l'enfant il aperçut dans le dedans de son corps ses intestins et son estomac, et Jivaka se dit alors : « Dans le livre des plantes, il est fait mention de l'arbre

Roi-médecin « Bhaisa Jyaraja », qui, du dehors, illumine l'intérieur des corps et permet de voir les viscères dans l'abdomen. N'y aurait-il pas quelque rameau de cet arbre dans le bois que charrie cet enfant ? Il demanda donc au jeune garçon s'il lui vendrait son bois, et combien il en voudrait. Et l'enfant répondit qu'il le vendrait pour six pièces de monnaie. Jivaka paya tout de suite cette somme, et comme l'enfant posait les fagots sur le sol son corps redevint opaque.

« Jivaka se mit alors à chercher parmi toutes les brindilles du bois celles qui possédaient le pouvoir merveilleux. Les prenant les unes après les autres, il les plaçait sur le ventre de l'enfant, mais sans produire la moindre illumination ; à la fin les deux derniers bouts de bois éclairèrent tout l'intérieur de l'enfant, et Jivaka plein de joie rendit à l'enfant ses deux fagots, ne gardant plus pour lui que les deux merveilleuses ramilles. »

Quand il fut de retour dans le royaume de Saketa, Jivaka soigna la femme d'un personnage considérable qui depuis dix ans souffrait de violents maux de tête qu'aucun médecin n'avait jusqu'alors pu guérir. Dans le texte de Trehitaka on trouve, longuement décrite, la persévérance que dut employer Jivaka pour entrer en contact avec la malade. Tout à fait découragée, elle ne voulait plus voir aucun médecin et — détail amusant et bien digne des temps modernes — elle ne consentit à recevoir Jivaka qu'après qu'il se fût engagé à ne réclamer le paiement qu'après la guérison. De plus, la somme serait fixée par elle. Voici le texte du *Sutra* : « Bien convaincue qu'ainsi elle ne courait aucun risque, elle l'admit enfin en sa présence. Mais elle n'avait que peu de confiance dans la réussite du jeune médecin là où les plus célèbres dans son art avaient échoué. »

Alors Jivaka la questionna. « Il demanda à la malade la nature de ses souffrances ; elle lui répondit telle et telle chose. « Et comment cette maladie avait-elle commencé —? Elle avait commencé de telle et telle manière. — Cette maladie était-elle récente ou remontait-elle à plusieurs années ? » Et elle répondit

en lui indiquant le temps du début de ses souffrances. Les faits étant ainsi fixés Jivaka introduisit dans les narines de la malade un certain remède, du beurre frit : le beurre ressortit par la bouche de la malade mélangé à la salive et le résultat fut que toute obstruction disparut et que la malade retrouva la santé. »

Mais voilà que cette femme mit de côté le beurre rejeté par sa bouche et, le séparant de la salive, dit qu'il pouvait encore servir comme combustible dans une lampe. Jivaka conclut qu'une telle avarice ne lui présageait rien de bon pour ses honoraires et il regretta fort de n'en avoir point fixé le prix d'avance. Mais il constata avec plaisir que la juste économie de la malade n'empêchait pas sa générosité, car elle lui versa 400 onces d'or et lui fit en outre don de chars, de chevaux et de nombreux esclaves.

La seconde cure rapportée dans la légende est presque aussi merveilleuse que celle que nous venons de conter. Le patient était un homme qui souffrait d'un étranglement intestinal. Il ne pouvait ni boire ni manger, l'occlusion étant complète, aussi son émaciation était extrême et sa vie en danger, quelques-uns même le croyaient mort et quand Jivaka arriva, on commençait les préparatifs des funérailles. Jivaka déclara cependant qu'il pouvait le guérir et prépara tout pour l'opérer sans tarder, il commença par renvoyer tout le monde de la chambre, sauf la femme du malade ; il ferma la porte à clef et roula le patient dans un drap (probablement la partie supérieure du corps seulement), puis il lui couvrit la figure d'un oreiller afin qu'il ne put rien voir, après quoi, à l'aide d'un instrument bien coupant, il sépara les téguments internes de l'abdomen, tira à lui les intestins et fit voir à la femme du malade la façon dont ils étaient noués (volvulus), puis en un clin d'œil il remit tout en place et sutura l'incision abdominale ; après quoi il frictionna et enduisit d'une pommade tout le corps du patient, enleva l'oreiller de sur sa figure et le replaça sur son lit et, tout cela

terminé, ordonna qu'on lui fît prendre une boisson forte avec du gruau d'avoine : trois jours après, le malade était debout. La cicatrice était si solide que les poils poussèrent sur la ligne de suture et qu'on ne pouvait pas la distinguer de l'épiderme voisin.

Pour cette guérison, Jivaka reçut deux cent mille onces d'or, et montrant son désintéressement il alla cette fois vers son maître Pingala et lui offrit cette somme. Le grand homme commença par protester, mais pour la forme seulement, car, Jivaka insistant, il accepta le plus gracieusement du monde, et il accepta également la somme beaucoup plus modeste de cinq cents onces d'or, prix d'une autre cure heureusement menée à bien par Jivaka. Celui-ci avait dit en recevant ces derniers honoraires : « Si vous insistez absolument pour me payer le service rendu, donnez-moi ces cinq cents onces, ce n'est point que je compte les employer pour moi-même : voici pourquoi je les accepterai : Tout homme ayant appris une doctrine doit de la reconnaissance à celui qui la lui a enseignée. *Et, bien qu'en réalité ce ne soit pas mon professeur qui m'ait appris ce que je sais*, je n'en suis pas moins son élève, aussi quand j'aurai reçu votre or je le lui donnerai. » Il fit ce qu'il avait dit, et certainement jamais argent n'avait été mieux gagné. Jamais aussi meilleure démonstration de l'utilité de la radioscopie ne fut faite. La malade d'où lui venaient les cinq cents onces d'or était déjà morte quand Jivaka fut appelé auprès d'elle. Il vint et avec son bois merveilleux Bhaisa-Jyaraja il illumina tout l'intérieur du crâne de cette malade et lui découvrit plusieurs centaines de vers. Il l'opéra immédiatement, fit l'extraction des vers, après quoi il ordonna sagement qu'on la tînt huit jours au repos absolu.

Ce fut encore par l'emploi de son Bhaisa-Jyaraja que Jivaka put sauver le fils d'un certain Graphati qui était tombé en s'amusant à faire des acrobaties sur un cheval de bois. Sa chute avait été si malheureuse qu'il en était résulté un dépla-

cement du foie et que le souffle vital s'arrêtait, ne pouvant plus passer à travers cet organe. Là encore, à l'aide de son couteau, qui semble bien avoir été à lui seul toute sa trousse chirurgicale, Jivaka ouvrit l'abdomen et remit le foie en place. Cette opération lui valut cinq cents nouvelles onces d'or, que cette fois il donna à sa mère.

Telles sont les quatre guérisons qui valurent à Jivaka sa grande renommée.

Parmi ses premiers succès, la cure du roi Bimbisara vaut la peine d'être mentionnée. Le royal patient souffrait d'une fistule de l'anus qui le faisait souiller involontairement son linge et le ridiculisait aux yeux de ses reines. Jivaka composa un onguent qui guérit le roi, et celui-ci, en reconnaissance, ordonna que cinq cents de ses femmes abandonnassent leurs bijoux à l'illustre médecin. Mais Jivaka refusa, et, en compensation, il fut élevé à la dignité de médecin du harem et de membre de la congrégation de Bouddha.

Dans une autre circonstance, bien que tout jeune encore, il guérit le roi d'Udeni, Canda Pradyota, qui avait des crises de folie — d'après Hardy, c'était la jaunisse. Plusieurs médecins avaient, sans y réussir, essayé de le guérir, et pour cet échec avaient tous été mis à mort.

Aussi quand le roi Udeni demanda les secours de Jivaka, le roi Bimbisara, qui était aussi le père de Jivaka, hésita beaucoup à le laisser partir. Afin de prendre une décision, le père et le fils allèrent donc ensemble trouver le Bouddha pour le consulter et savoir de lui s'il était sage de se rendre auprès de ce dangereux malade. S'il faut avouer la vérité, l'illustre praticien Jivaka, ainsi que nous le verrons par la suite, avait moins de courage que de science et laissait parfois le sentiment de sa sûreté personnelle l'emporter sur celui de son devoir professionnel.

Voici la réponse du Bouddha : « Durant une de mes précédentes existences, toi et moi, nous fîmes le serment de travailler

ensemble et de secourir l'univers tout entier. Moi en guérissant les maladies de l'âme, toi en guérissant les maladies du corps. Maintenant me voilà devenu Bouddha, c'est pourquoi, pour rester fidèle à notre commun serment, tu dois amener devant moi tous les êtres vivants, afin qu'à mon tour je les guérisse. Le roi est gravement malade, il te demande. Pourquoi ne vas-tu pas vers lui? Pars, va le secourir tout de suite. Cherche, invente un nouveau remède pour le guérir. Va, ce roi ne te fera pas mourir. »

Jivaka partit donc et à l'aide de son Bhaisa-Jyaraja il examina les viscères royaux et remarqua un désordre du sang dans le cours de ses cent veines. Après quoi il arracha son secret à la reine mère, et ce secret était qu'elle avait conçu son fils avec le concours d'un serpent mesurant plus de trente pieds de long, qui s'était saisi d'elle une nuit tandis qu'elle dormait.

Et Jivaka comprit alors que pour guérir le roi il était nécessaire de lui administrer du beurre fondu, qui se trouvait être l'antidote du venin de serpent que contenait son corps. Il comprit aussi l'horreur manifestée par le malade pour le beurre fondu et pour l'huile, horreur telle, que leur odeur seule le faisait tomber dans des accès de folie furieuse. De complicité avec la reine mère, Jivaka fit avaler le beurre au roi sans qu'il s'en doutât. Mais craignant que ce remède une fois avalé le roi ne fût pris de nausées et découvrît le subterfuge, ce qui arriva en effet, sans attendre les résultats, Jivaka crut plus prudent de fuir.

Et ici commence l'histoire du plus fantastique des voyages. Le malheureux Jivaka, sûr de l'excellence de son traitement, mais moins sûr des réactions qu'il pouvait produire, se sauva à la plus grande allure du plus rapide des éléphants de l'écurie royale, qu'au préalable, il avait très prudemment volé. Dans cette fuite éperdue, il était poursuivi par Kaka, le premier ministre, auquel son maître avait intimé l'ordre

de le rattraper, et ce Kaka était, par surcroît, l'ennemi personnel de Jivaka.

Mais le premier ministre en fut pour ses peines, et voici comment Jivaka s'en débarrassa : Kaka absolument fourbu paraissait hors d'haleine, et Jivaka lui offrit de partager avec lui un fruit de mango et une coupe d'eau claire, et Kaka accepta, mais dans la moitié du fruit qu'il lui réservait, Jivaka avait introduit une certaine drogue qui donna à l'infortuné ministre une formidable dysenterie. Obligé de s'arrêter tout le temps pour aller à la selle, pris de vertige et d'une grande faiblesse, il ne pouvait plus bouger et fut obligé d'implorer le secours de Jivaka. Ce dernier le rassura et lui affirma que sa vie n'était pas en danger, mais que cette indisposition passagère lui avait été infligée uniquement pour l'obliger à ne plus bouger pendant trois jours. Et il en fut ainsi : la drogue une fois évacuée par le rectum, le ministre revint à la santé.

Pendant ces événements, la guérison du roi était complète. Jivaka, bien qu'informé par un messager spécial de l'entier succès de son traitement, n'osait toujours pas revenir auprès de son irascible client. Aussi eut-il recours à son conseiller ordinaire, et pour plus de sûreté il alla de nouveau consulter le Bouddha qui lui dit ceci : « Jivaka, dans une de tes précédentes existences, tu as fait vœu d'accomplir des actions méritoires ; comment oses-tu t'arrêter à mi-chemin sur la route ? Va ! achève ton œuvre, et quand tu auras guéri le mal corporel du roi, moi je guérirai le mal de son âme. » Jivaka suivit ce conseil, retourna immédiatement auprès du roi et refusa tous les présents dont celui-ci voulait le combler. Il lui demanda, comme unique récompense, de vouloir bien admettre le Bouddha en sa présence et apprendre de lui la loi sacrée. Le roi consentit tout de suite, il envoya chercher le Bouddha, et celui-ci lui fit don, à la fois, de la sagesse et de l'intelligence.

Nous ne raconterons pas la célèbre opération césarienne

menée à bien par Jivaka, mais une autre des guérisons à son actif vaut la peine d'être rappelée, car elle nous montre combien de tout temps le médecin a dû faire appel à la psychologie dans le traitement de ses malades.

Jivaka fut mandé auprès d'un très riche et très haut personnage auquel le roi, pour l'honorer et le remercier de certains services rendus, prêtait son propre médecin. Cet homme souffrait depuis sept ans de violents maux de tête; après l'avoir soigneusement examiné, Jivaka lui dit : « Si je vous guéris, que me donnerez-vous? » Le malade promit tout ce qu'il possédait et s'engagea même à devenir l'esclave de son sauveur. Sans aller plus avant sur ce sujet, Jivaka lui demanda alors si pour arriver à guérir il consentirait à rester au lit couché pendant sept mois sur le côté droit, sept mois sur le côté gauche et sept mois sur le dos, et le patient le promit tout de suite. Sur quoi Jivaka le faisant immédiatement coucher et maintenir sur son lit par des aides, il lui ouvrit délibérément le crâne et en retira deux animalcules, l'un grand, l'autre petit, dont la nature n'est pas indiquée.

Et ici il faut remarquer que Jivaka, très attentif à suivre les règles de la déontologie médicale, se hâta de déclarer que les médecins qui, avant lui, avaient soigné le malade ne s'étaient trompés ni l'un ni l'autre, bien qu'ils eussent formulés des diagnostics opposés. Car si l'un, dit Jivaka, affirmait que le patient mourrait le cinquième jour, c'est qu'il n'avait vu que la plus grosse des petites bêtes, et si l'autre lui donnait une semaine, c'est qu'il n'avait vu que la plus petite, laquelle n'aurait pas dévoré le cerveau du patient aussi rapidement que l'autre.

Cette question bien réglée, Jivaka referma le crâne du malheureux qui, tout le temps, avait sa pleine connaissance, puis recousit la peau et couvrit l'incision d'une couche de plâtre. Après une semaine, le patient commença à se plaindre d'être toujours sur le même côté, et il cria qu'il préférait

mourir que de rester dans cette position. « Couchez-vous sur l'autre côté », dit Jivaka. Une semaine après, nouvelles plaintes. « Couchez-vous sur le dos », dit encore Jivaka. Une troisième semaine s'était encore écoulée, voilà le patient qui se plaint plus fort que jamais : « Levez-vous », dit encore Jivaka, mais cette fois il ajouta : « Cher seigneur, si je ne vous avais pas prévenu que vous devriez rester vingt et un mois au lit, vous n'y seriez pas resté pour un nombre égal de jours, c'est pourquoi j'ai pris mes précautions, sachant que vingt et un jours étaient indispensables à votre guérison. » Et il ajouta : « Vous vous rappelez ce que vous me promîtes en paiement de mes soins ? » Et le patient se déclare prêt à tenir ses engagements. Mais Jivaka de lui dire : « C'était une plaisanterie, donnez mille couronnes au roi, mon maître, autant à moi-même, et cela suffira. »

Mais parmi toutes les cures entreprises par Jivaka, la plus remarquable est celle du Tathagata, qui souffrait de la plus tenace des constipations. Il envoya Amanda, son plus fidèle disciple, consulter pour lui l'illustre médecin, et Amanda expliqua soigneusement le mal dont souffrait son maître. Jivaka ordonna tout d'abord des frictions avec de l'huile sur toute la surface du corps, et cela pendant plusieurs jours. Après ce traitement préparatoire, il se rendit lui-même auprès du Tathagata et, parce qu'un personnage aussi considérable ne pouvait être purgé comme tout le monde, il lui administra médecine d'une manière plutôt originale ; en voici la recette. Il prit trois poignées de feuilles de caroubier qu'il mélangea à une décoction d'herbes variées et en fit respirer les vapeurs au malade. Il faut savoir que Jivaka avait calculé que chaque poignée de feuilles de caroubier procurerait au malade dix évacuations ; trois fois dix trente, le malade devait avoir trente évacuations ; mais voilà qu'au dernier moment il se rappela combien le cas était grave et se dit qu'il se pourrait bien que la dernière selle manquât et qu'il n'y en eût que vingt-neuf au

lieu de trente. Cela ne laissait pas de l'inquiéter beaucoup, mais il se rassura à la pensée que le Tathagata prendrait sûrement un bain de purification après la vingt-neuvième selle et que ce bain amènerait la trentième : le résultat cherché serait donc obtenu. Tout se passa ainsi que Jivaka l'avait prévu. Il arriva même ceci : le Maître, qui lisait tout ce qui se passait dans l'esprit de son médecin, commanda son bain lui-même et avant que Jivaka en eût donné l'ordre.

Bien loin d'accepter aucune rétribution pour cette guérison, Jivaka donna à son malade deux riches pièces de drap qu'il avait eues en présent du roi Pradyota, et il lui demanda en outre de permettre aux prêtres le port des habits civils. Cette permission fut accordée, et depuis lors tous les habitants rivalisèrent à celui qui vêtirait mieux les moines.

Telles sont les principales aventures de la vie de Jivaka, mais pour expliquer tant de succès merveilleux, il est bon d'en rappeler les causes. Dans une de ses existences antérieures, Jivaka appartenait à une famille très pauvre. Il faisait le métier de balayeur chez les Bhikshunis et, une fois son travail fini, il avait l'habitude de dire : « Puissè-je balayer aussi rapidement tous les maux et toutes les impuretés qui se trouvent dans le corps de l'homme : » Or, Fleur de mango, qui était alors religieuse du couvent des Bhikshunis, faisait souvent appeler près d'elle celui qui devait être son fils, et souvent elle le chargeait d'aller prévenir le médecin quand une des sœurs était malade, et chaque fois que la malade recouvrait la santé, Jivaka ne manquait d'émettre le vœu suivant : « Je désire, dans une de mes autres existences, renaître comme un illustre médecin royal et qu'il me soit donné de traiter toutes les maladies qui s'attaquent aux quatre éléments qui composent le corps de tous les hommes. » C'est pourquoi il devint ce qu'il est devenu.

Avant de terminer ce chapitre, il faut dire quelques mots sur la médecine des Chaldéens et des Perses. Nous n'avons

là-dessus que des indications très vagues ; cependant, Withinghon a résumé si bien tout ce qu'on en connaît que nous ne saurions mieux faire que de le suivre dans son travail.

D'après Hérodote, les anciens Babyloniens montraient une grande sagesse dans leur manière de traiter les maladies. Ils n'avaient point de médecins, mais quand quelqu'un tombait malade, il était exposé sur une place publique avec un écriteau priant les passants de s'arrêter et d'interroger le malade sur les symptômes qu'il ressentait. Si le passant avait eu connaissance de cas semblables ou en avait souffert lui-même, il était prié de dire son avis et d'indiquer un traitement.

L'érudition moderne confirme ce récit et, jusqu'à présent, il a été impossible de trouver en Chaldée la moindre trace de médecins véritables. Le professeur Sayce nous apprend que, dans ce pays, le même mot servait à désigner « médecin », « écrivain » et « prophète ». En somme, l'état de la médecine chaldéenne, tel qu'il nous est révélé par les textes cunéiformes, ne nous paraît nullement mériter les éloges que lui décerne Hérodote. Elle était de la forme la plus primitive qui ait jamais pu exister dans une communauté civilisée. Les Chaldéens paraissent n'avoir contribué en rien à cette somme de connaissances médicales que l'humanité a acquise petit à petit, et c'est pourquoi nous ne parlerons d'eux que très brièvement. Ils n'avaient, sur la médecine, que les théories les plus primitives : nous retrouvons là les démons habituels, cause première de toutes les maladies, et les habituelles incantations qui doivent en délivrer les malades. Démons et incantations que le lecteur trouvera longuement commentés et discutés dans *la Magie chaldéenne*, de Lenormant. Mais le professeur Sayce vient en outre de traduire certains passages d'un ouvrage babylonien qui appartenait à la bibliothèque d'Assurbanipal (Sardanapale, 669-626 avant Jésus-Christ) et qui traitent tout particulièrement de la médecine. On trouve dans ces fragments des traces d'une médecine beaucoup plus rationnelle.

On y voit que le patient était libre de choisir entre les charmes et les remèdes, et une longue liste de drogues est jointe aux prescriptions, malheureusement sans donner d'indications sur leur nature.

En voici quelques exemples : « Pour une vésicule biliaire malade, mélangez de l'eau et du vin très fort ; buvez du lait de veau, du lait de veau et des boissons amères dans du vin de palmier ». Ainsi que le fait remarquer le traducteur, ces prescriptions se rattachent à la médecine homéopathique ; l'amer de la vésicule biliaire étant combattu par l'amer des boissons. « Dans les attaques du démon qui, s'étant saisi d'un homme, lui tranche le sommet du cœur, pour sauver le malade, il faut une aiguillette d'oiseau, sisi, siman, kharkar, bîmu ou du grand serpent, la semence du bîmu et la semence du cèdre doivent être bues dans du vin de palmier. »

Il est assez intéressant aussi de savoir qu'il était interdit aux Babyloniens de prendre médecine le septième jour, qui était un jour sacré.

Après ce rapide et défavorable coup d'œil sur la médecine chaldéenne, il ne faut cependant pas oublier que nous n'en connaissons que peu de choses. Beaucoup restent à découvrir, et les monts de Mésopotamie nous cachent peut-être encore certains traités médicaux qui supporteraient la comparaison avec ceux de l'ancienne Égypte.

La médecine des Mèdes et des Perses se rapprochait par certains points de celle des Chaldéens, mais elle avait encore plus de ressemblance avec celle de leurs proches parents les Hindous, dont elle est séparée surtout par une grande différence : elle n'a produit ni des Susrutas ni des Charakas. A la place des védas, nous avons ici le *Zend Avesta*, œuvre attribuée à Zoroastre, mais dont la date et l'auteur sont également douteux ; on dit que le *Zend Avesta* ne comprenait pas moins de vingt et un volumes, contenant deux millions de vers, et qu'il avait été écrit sur la peau de mille deux cents vaches. L'art de

guérir paraît y avoir été mentionné très souvent, car Pline, qui avait eu connaissance d'un résumé grec de l'ouvrage entier, nous dit que la religion des Perses devait être, évidemment, fondée sur la médecine. Du *Zend Avesta*, bien peu est parvenu jusqu'à nous. Il ne nous reste que *Vendidad*, ou Code des purifications, ou, littéralement, la loi contre les Démons. Nous y trouvons la fameuse doctrine dualiste du gouvernement du monde par deux esprits rivaux, celui du Bien et celui du Mal, que, jusqu'à ce que les orientalistes se soient entendus sur l'orthographe de leur nom, nous continuerons à appeler Ormuzd et Ahriman.

D'après le *Vendidad*, Ormuzd, par le seul pouvoir de son mauvais œil créa quatre-vingt-dix-neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf maladies ; maladies qui étaient probablement incarnées dans des démons spéciaux. Ormuzd appela alors à son aide Aryaman ou « l'Ami », le dieu de la lumière, dont il est aussi parlé dans les védas. Aryaman détruisait les démons par la vertu des paroles sacrées ; mais Ormuzd croyait aussi à la vertu des herbes, car il cueillit les dix-mille espèces différentes qui croissent autour de l'Arbre de vie et en fit don à Thrita. Thrita était un sage et un sacrificateur (encore un personnage védique), auquel Kshathra-Vairya, seigneur des métaux, fit don d'un couteau, dont la pointe et la base étaient serties d'or. C'est ainsi que Thrita devint l'Esculape persan et le *Vendidad* engage tous les médecins à marcher sur ses traces et à vaillamment combattre comme lui les démons de la maladie et de l'impureté. Grâce à cette histoire, nous comprenons les trois divisions de la médecine persane : « Quand les médecins sont en rivalité auprès d'un malade, ô pur Zoroastre ! dit Ormuzd, dans un autre passage, s'il doit choisir entre le docteur du couteau, le docteur des herbes, le docteur de la parole sacrée, que le vrai croyant choisisse celui qui guérit avec la parole sacrée, car celui-là est le guérisseur des guérisseurs et sait aussi guérir l'âme. »

Quand un Persan désirait devenir médecin, il devait tout d'abord s'essayer sur les non-croyants ; si trois d'entre eux mouraient dans ses mains, il était pour jamais disqualifié et déclaré incapable d'exercer la médecine ; si, au contraire, il en sauvait trois à la file, il était déclaré médecin et digne d'exercer « pour toujours et toujours » ; mais certains savants commentateurs croyaient qu'il ne fallait pas trop se fier à ces toujours et qu'un médecin pouvait perdre son titre.

Le *Vendidad* fixe le montant des honoraires médicaux. Un prêtre ne doit que sa bénédiction ; le chef d'une maison, d'un village ou d'une ville doit un bœuf de plus ou moins grande valeur selon le cas ; pour le chef d'une province, il ne peut s'en tirer qu'en payant le prix d'un char et de quatre chevaux.

Les médecins soignaient aussi les animaux, et plus spécialement les chiens ; le prix des soins donnés à un chien devait être égal à la valeur de l'animal qui venait directement après lui sur la liste des honoraires. Pour le mouton, placé le dernier sur la liste, les honoraires devaient égaler le prix d'un repas : on devait donner aux chiens les mêmes remèdes qu'aux hommes riches. Et à la question de Zoroastre : « que doit-on faire si le chien refuse de les prendre ? » Ormuzd répond qu'en ce cas il est légal d'attacher le chien et de lui ouvrir la bouche de force avec un bâton.

On croirait qu'un pays où les honoraires étaient non seulement fixés mais encore assurés par des sanctions religieuses était le paradis des médecins, ce serait une erreur. La médecine des Perses et des Mèdes semble avoir été aussi conservatrice que leurs lois ; et le docteur de *la Parole* semble avoir conservé longtemps sa néfaste supériorité. L'art de guérir doit aussi peu, je crois, au pays de l'Iran qu'à ceux de l'Euphrate et du Tigre. Les rois de Perse, très sagement, ne s'en fiaient ni aux Chaldéens, ni à leurs propres compatriotes, et ils faisaient venir leurs médecins d'Égypte d'abord, de Grèce ensuite, ces derniers jouissaient même d'une telle estime, que, quand l'un deux

avait acquis une certaine notoriété dans les colonies grecques d'Asie, il pouvait fort bien lui arriver d'être enlevé et transporté de force à la cour des rois de Perse.

Plus tard, quelque temps avant que la foi de Zoroastre eût disparu devant le glaive de l'Islam, la Perse devint un centre important d'études médicales, non grâce aux travaux de ses propres médecins, mais grâce à ceux des médecins étrangers.

CHAPITRE IV

LES PHILOSOPHES

Médecine de la Grèce primitive. — Nous ne connaissons presque rien de la médecine minoïenne; tout ce qu'on en peut dire c'est que vers le deuxième millésime avant Jésus-Christ les palais de Cnossos étaient plus hygiéniquement construits que ceux de notre dix-huitième siècle. Dans un manuscrit égyptien qui traite de la médecine, nous trouvons une formule pour exorciser les esprits dans la langue des Crétois. Ce peuple semble aussi avoir connu certains remèdes : le *diktame*, qui avait des vertus merveilleuses ; l'*asplenum*, qui servait dans les affections de la rate, et le *daukos*, qu'on administrait pour faire maigrir. On suppose que les noms de ces divers remèdes ont été écrits dans la langue parlée à Minoa et ont passé plus tard dans le dialecte crétois. On peut donc supposer, mais non prouver, que quelques traces de la médecine minoïenne, quelle qu'elle pût être, ont été transmises à la Grèce classique avec les autres éléments de culture.

Nous trouvons dans Homère des renseignements sur les connaissances et les pratiques médicales de son temps. Dans l'*Odyssée*, les médecins forment une des rares professions nettement distinctes de cette époque. Ils ne sont pas des prêtres, et les prêtres ne remplissent aucune des fonctions médicales. Cependant, d'après certaines allusions, on ne pourrait affirmer que les médecins n'eussent pas quelques caractères des guérisseurs sacrés hindous ou égyptiens. Parmi les autres professions, nous voyons celle des charpentiers garder un caractère

absolument profane; les devins et les bardes, au contraire, gardent toujours quelque chose qui les distingue des autres hommes. Cependant, dans l'*Iliade*, Machaon et Podalerius, tous deux fils du « bon médecin » Asclépius, n'en continuent pas moins à commander leur navire et à mener leurs hommes au combat, ils ont leur *aristera* et sont même blessés comme de simples héros. Asclépius lui-même n'est pas un dieu, mais un mortel, roi de Thessalie.

Dans les batailles de *l'Iliade*, nous trouvons naturellement beaucoup plus de descriptions de blessures que de maladies, et comme les blessures sont produites par des causes évidemment matérielles, elles échappent à l'influence de la magie. Machaon est « un médecin valant plus que beaucoup d'hommes pour arracher les flèches et administrer le bon remède ». Patrocle, qu'on ne peut considérer comme un médecin professionnel, arrache la tête d'une flèche de la cuisse d'Eurypyle, éponge le sang et, « prenant une racine amère et la frottant entre ses mains, il en compose une drogue qui calme toutes les souffrances du blessé, arrête le sang et sèche la blessure ». C'est le remède que, dit-on, Patrocle apprit d'Achille, auquel Chiron, le plus juste des centaures, l'avait enseigné.

Dans ses descriptions des blessures reçues sur le champ de bataille, Homère montre les connaissances anatomiques d'un homme habitué à la guerre. Voici par exemple le récit de la mort de Peiros et de Diorès. « Diorès, nous dit-il, fut frappé par une pierre pointue, sur le tibia droit, près de la cheville... et les irrégularités de la pierre déchiquetèrent à la fois l'os et les tendons. Et il tomba dans la poussière, et, tendant ses mains vers ses chers camarades, il exhalait de grands soupirs. Mais Peiros, qui était celui qui l'avait frappé, courut vers lui et de son glaive le frappa près du nombril, et toutes ses entrailles se répandirent sur le sol, et la nuit recouvrit ses yeux. Mais comme Peiros fuyait, l'Aetolien Thoas lui perça la poitrine avec sa lance, au-dessus du mamelon, et le fer resta dans son poumon. »

Quand Meriones, poursuivant Phéréclus, enfonce sa lance dans le bas du dos de son ennemi, la pointe brisant l'os atteignit la vessie. Quand Diomède blessa Aénéas d'un jet de pierre, le projectile frappa la cuisse au point où le fémur devient la cavité cotyloïde, et la pierre, brisant l'articulation de la hanche, rompit les deux muscles supérieurs et déchira la peau. Un Troyen est tué d'un coup de lance qui perfore la veine « qui suit le long du dos et va jusqu'au cou ». C'est probablement la veine cave inférieure, car il est peu vraisemblable qu'Homère ait connu l'Azygos, et du reste la perforation de cette veine n'aurait pas entraîné la mort immédiate qu'il nous décrit. Dans le récit d'une décapitation, Homère nous fournit la preuve qu'il connaissait les muscles du cou, comme ceux de la poitrine, et qu'il connaissait probablement aussi les différentes vertèbres cervicales et dorsales. « Il fut frappé, nous dit-il, sur la dernière vertèbre du cou, et les deux muscles furent brisés. »

L'effet immédiat des blessures est également très exactement dépeint dans Homère. Diomède frappe Hector sur le sommet de son casque, et le casque sauve Hector ; néanmoins, il chancelle et tombe en avant sur ses genoux, s'appuyant des deux mains contre le sol, « et la noire nuit enveloppe ses yeux ». C'est, à n'en point douter, un cas de commotion cérébrale. Voici encore une description des spasmes et des contractions qui suivent un coup mortel : Asios, le cou traversé de part en part, reste étendu de toute sa longueur, grinçant des dents et grattant avec ses ongles la poussière sanglante. Homère a remarqué que l'hématémèse et l'hémoptysie sont de fréquentes complications des coups reçus sur la poitrine. Hector frappé en pleine poitrine par un fragment de roc tombe; et quand il reprend connaissance, il vomit du sang noir, se soulève et retombe sur le sol : c'est là un cas typique d'hématémèse traumatique. Nous trouvons plus loin une description exacte des fractures du crâne. « Idoménée frappa de sa lance Erymas, dans sa bouche, et le bronze pénétra jusqu'à son cerveau, bri-

sant les os blancs (les petits os de base du crâne), toutes les dents se relachèrent et les yeux s'injectèrent de sang, tandis que le sang jaillissait aussi par la bouche et les narines. Et la nuit emplit ses yeux. » La symptomatologie est ici complète.

De la médecine proprement dite, Homère parle peu. Hélène mélange du vin avec la « Nepenthe » d'Égypte; un pays « où croissent beaucoup de plantes salutaires et beaucoup de vénéneuses et où les médecins abondent ». Ulysse cherche une plante « ou poison mortel » pour en imprégner ses flèches. Il est aussi parlé d'une femme experte dans la connaissance des plantes qui guérissent.

Il n'est dans tout cela aucune allusion à la magie. Homère parle une fois d'un flot de sang arrêté par une incantation. Il est cependant difficile de croire sur ce témoignage négatif que la médecine grecque primitive n'était point mêlée de magie. Des histoires comme celle de Médée et de la robe de Nessus sont là pour nous prouver le contraire, et les empoisonnements par sortilèges, incantations, figurines de cire cités plus tard par Platon ne sont pas des récits importés de l'étranger. Beaucoup plus tard, en pleine époque classique, la magie et la religion entraient pour une part considérable dans les traitements suivis par les malades dans les temples médicaux d'Athènes, d'Épidaure et d'ailleurs.

Écoles de philosophie. — Théophraste (370-280 av. J.-C.) est le premier qui ait écrit méthodiquement l'histoire de la philosophie grecque. Il nous apprend que les premiers cosmologistes formaient des associations qui comprenaient des maîtres et des élèves. Cette affirmation est considérée comme un anachronisme par les écrivains modernes; certains d'entre eux vont même jusqu'à nier l'existence des écoles de philosophie. Cette réaction contre les opinions qui ont prévalu longtemps est justifiable s'il ne s'agit que de protester contre les anciennes classifications telles que École ionienne, École italienne, etc., car ces

appellations, tout à fait arbitraires, nous viennent des auteurs alexandrins, qui eux-mêmes les avaient prises dans Diogénès Laërtius. Mais il est impossible de repousser complètement sans motif sérieux la déclaration si nette de Théophraste; et comme ce point est d'une très grande importance, il s'agit de l'examiner soigneusement. Les idées actuelles reposent en réalité sur une conception fausse de la marche de la civilisation. Dans tous les domaines de l'activité humaine, au début, l'individu n'était rien, les groupements étaient tout. Les peuples de l'Orient dépassèrent à peine ce degré de l'évolution. Leur science, ou ce qu'on appelle ainsi, était anonyme. Elle était l'héritage d'une caste, ou la propriété d'une corporation; et il est évident que jusqu'à un certain point cette conception fut celle de quelques grecs.

Voici, par exemple, la médecine. Dans ses débuts, elle se réduisait aux mystères des Asclépiades, et nous avons des raisons de supposer que tous les métiers parmi lesquels Homère place les chanteurs étaient organisés de la même manière. Ce qui distingue les Hellènes des autres peuples, c'est que, dès une époque relativement reculée, ces corporations subirent l'influence d'hommes supérieurs, qui leur enseignèrent une manière nouvelle de penser et leur donnèrent une impulsion nouvelle. Hippocrate sortait des Asclépiades et il est probable que si nous connaissions aussi bien l'histoire de tous les autres groupements, partout nous trouverions le même phénomène. Mais ce fait n'enlève pas le caractère corporatif de la profession, il l'accentue plutôt. Cette corporation se changea par la suite en ce que nous appelons aujourd'hui une école, et le disciple prit la place de l'apprenti; le changement était considérable Une corporation qui n'a d'autres chefs que des chefs professionnels devient bientôt tout à fait conservatrice. Mais une troupe de disciples autour du maître qu'ils révèrent est au contraire le plus grand facteur du progrès.

Il est certain que les écoles athéniennes furent organisées

corporativement, la plus ancienne est l'Académie. Elles se maintinrent ainsi durant une période de près de 900 ans. Il ne reste à élucider que cette question : Était-ce une innovation du IVme siècle ou la continuation d'une vieille tradition? Heureusement, nous pouvons nous appuyer sur l'autorité de Platon pour affirmer que les principaux systèmes se transmettaient dans ces écoles, car il fait dire à Socrate que les hommes d'Éphèse, les disciples d'Héraclite, formaient de leur temps un groupe considérable, et il n'y pas de doute que ceux de Pythagore n'aient été réunis en société. En réalité, il n'est aucune école dont l'existence ne soit prouvée par des documents authentiques, sauf l'école Milésienne ; même en ce qui la concerne, nons pourrions nous appuyer sur un fait significatif : c'est que Théophraste cite des philosophes appartenant à une époque postérieure et qui se sont rattachés à la philosophie d'Anaximandre de Miles.

Pythagore (580-490 av. J.-C.). — Nous n'avons que peu de documents certains sur la vie de Pythagore, les principaux sont les écrits de Lamblichus, Porphyre et Diogénès Laërtius. Ceux de Lamblichus ne sont que de misérables compilations, mais Porphyre est plus digne de confiance. Il nous apprend que Pythagore passa les premières années de sa vie à Samos; qu'il était fils de Mnésarchus et que son âge mûr s'écoula en grande partie sous le règne de Polycrate. Tout ceci est vraisemblable, car Héraclite parle de Pythagore au passé. Pythagore combattait le gouvernement de Polycrate, qui était devenu tyrannique, aussi dut-il émigrer en 532 av. J.-C. Il passa de Samos à Crotone, ville du sud de l'Italie. Là, il fonda une sorte de confrérie religieuse qui, petit à petit, devint très puissante. On y recevait un enseignement très particulier. Elle paraît avoir été une école des doctrines ésotériques, aux mystères desquelles les disciples n'étaient initiés qu'après plusieurs années de noviciat. Cette confrérie, étant devenue très puissante, se mêla aux luttes politiques, elle entra en guerre contre le parti

démocratique de Crotone, ne fut pas la plus forte, et Pythagore dut s'enfuir de la ville ; il se retira à Métaponte, où il mourut.

On a longuement discuté pour savoir s'il fallait aveuglément accepter tout ce que des écrivains relativement récents, comme Porphyre, nous racontent sur la manière de se nourrir de Pythagore et de ses disciples. Si l'on en croit Aristoscène, une des plus anciennes autorités sur ce sujet, les premiers Pythagoriciens ne s'abstenaient ni de viande ni de fèves ; il établit d'une manière qui nous paraît irréfutable qu'ils s'abstenaient seulement de la chair des bœufs et des moutons ; mais qu'ils mangeaient avec grand plaisir les chevreaux et les cochons de lait, et qu'ils aimaient tout particulièrement certains légumes farineux à cause de leurs propriétés laxatives.

Pythagore enseignait que l'homme et les animaux étaient des membres différents d'une même famille, et l'interdiction de manger telle ou telle sorte de viande ne devait pas reposer sur des raisons d'ascétisme ou d'humanité, mais sur une sorte de *tabouisme*, c'est-à-dire sur une interdiction religieuse.

La doctrine des nombres doit être attribuée à Pythagore lui-même. Elle a son importance dans l'histoire de la médecine parce que Hippocrate en fut certainement influencé dans l'établissement de ses *jours critiques*. D'après cette doctrine, toutes les *choses* sont des *nombres*. C'est une doctrine tout au moins extraordinaire, pour ne pas dire incompréhensible, et on en a tiré les conséquences les plus inattendues. Par exemple la justice, c'est le chiffre 4 : parce que 4 est le premier nombre carré et que ce nombre renferme les éléments de juste distribution, partie essentielle de la justice. Le mariage est le chiffre 3, parce que ce chiffre est l'union du pair et de l'impair, c'est-à-dire du mâle et de la femelle. Tout cela n'est que du pur symbolisme, et si le lecteur désire approfondir ce sujet, il peut consulter les ouvrages indiqués à la fin de ce chapitre.

Héraclite d'Éphèse (500 ans environ av. J.-C.). — Selon Héraclite, l'homme est sujet à certaines variations dans ses « pro-

portions » d'eau et de feu, et c'est ce qui le fait passer par des alternatives de sommeil et de veille. Le passage, resté classique, où est exposée cette théorie se trouve dans les écrits de Sextus Empiricus. Il reproduit l'analyse de la psychologie d'Héraclite qu'en avait donné Aénésidémos, un sceptique qui vivait vers l'an 80 avant Jésus-Christ. Voici un résumé de cette analyse : Le philosophe croit que tout ce qui nous entoure est conscient et capable de raisonner. Quand nous respirons, nous absorbons cette raison divine et nous devenons des êtres raisonnables. Dans le sommeil, nous oublions cette raison, mais nous la retrouvons en nous réveillant, parce que, dans le sommeil, toutes les ouvertures qui sont les sens étant closes, l'esprit qui est en nous se trouve sans communication avec l'esprit universel qui nous entoure, et c'est par notre respiration que la communication est établie. Notre esprit dans le sommeil, coupé de tout contact avec l'extérieur, avait perdu le pouvoir de se souvenir. Mais dès le réveil il voit à travers les ouvertures des sens comme à travers les fenêtres et il retrouve la mémoire et le pouvoir de raisonner.

Nous ne pouvons reproduire ici les théories sur la vie et la mort telles que les exposait Héraclite, cela nous demanderait trop de temps et d'espace. Il nous faut donc passer immédiatement à Parménide.

Parménide d'Élée (450 av. J.-C.). — Parménide a écrit assez longuement sur la physiologie. Il croyait que l'homme, comme toutes les choses, est un composé de froid et de chaleur, et que la mort survient par la disparition de la chaleur. Il avait aussi des idées très particulières sur la reproduction. Il posait tout d'abord en principe que les mâles venaient du côté droit et les femelles du côté gauche de l'utérus.

Il supposait que la femelle contenait une plus grande quantité de chaleur que le mâle. Opinion qui fut combattue plus tard par Empédocle. Le caractère des pensées d'un homme était déterminé uniquement par la quantité de chaleur ou de

froid contenue en lui, de sorte qu'un corps dont toute la chaleur avait disparu pouvait encore percevoir les sensations de froid et d'obscurité.

Ces théories fragmentaires offrent peu d'intérêt en elles-mêmes, mais elles sont très intéressantes pour l'histoire de la médecine, car elles mettent en évidence un fait: c'est qu'une des principales écoles médicales du temps a été en relations étroites avec la confrérie des Pythagoriciens. Nous savons que Crotone fut célèbre pour ses médecins même avant l'époque de Pythagore. Démocédès de Crotone (500 av. J.-C.) était médecin à la cour de Perse et il épousa la fille de Milo. Nous savons aussi vaguement qu'un écrivain médical des plus remarquable vivait à Crotone entre l'époque de Pythagore et celle de Parménide. Ce que nous en connaissons nous permet de penser que les idées de Parménide sur la physiologie ne lui étaient point particulières, mais étaient des signes avant-coureurs d'une théorie médicale qui eut par la suite une grande influence et qui explique l'état de santé par un équilibre parfait de facteurs opposés.

Alcméon de Crotone (500. av. J.-C.). — Aristote nous apprend qu'Alcméon était encore un jeune homme quand Pythagore avait déja atteint un âge avancé. Il n'affirme pas cependant, comme depuis lui d'autres écrivains l'ont fait, que Alcméon appartenait à l'école de Pythagore. Mais, d'après ce qu'Aristote nous dit, on peut conclure, ou qu'Alcméon a pris sa doctrine des forces opposées chez les Pythagoriciens, ou que les Pythagoriciens la lui ont prise ; qu'il fut au moins en relations suivies avec un groupe de Pythagoriciens nous est prouvé par un des fragments de ses œuvres.

Alcméon était surtout physicien et biologiste, nous avons toutes les raisons de supposer qu'il disséquait des cadavres humains, et, chose plus importante encore, qu'il fut le créateur de la psychologie expérimentale. Il est certain qu'il considérait le cerveau comme le siège de toutes les sensations. Décou-

verte des plus importante qui fut acceptée par Hippocrate et Platon, alors qu'Empédocle, Aristote et les stoïques s'en tenaient à la conception primitive que le cœur était le sensorium général. Il n'existe aucune raison de douter qu'Alcméon ne soit arrivé à cette découverte par des recherches anatomiques, puisqu'il pratiquait la dissection. Bien qu'à cette époque les nerfs ne fussent pas encore connus comme tels, on n'ignorait pas cependant l'existence de certains canaux transmettant les sensations au cerveau, et que certaines lésions pouvaient interrompre cette transmission. Alcméon faisait une distinction entre la sensation et l'intelligence, et ces théories sur le fonctionnement des différents sens présentent le plus vif intérêt. Nous trouvons dans ses écrits la théorie qui constitue la partie caractéristique des doctrines grecques sur la vision et une tentative pour concilier deux opinions contradictoires : une, qui considère la vision comme un acte provenant directement de l'œil, l'autre qui attribue à l'œil le seul pouvoir de refléter les images. Alcméon reconnaissait aussi l'importance de l'air dans les fonctions de l'ouïe; en ce qui concerne les autres sens, nous ne savons que peu de choses sur ce qu'il en pensait. Il se représentait l'état de santé comme « une insomnia »; ayant remarqué que la majorité des choses humaines étant *deux* en nombre, il en déduisait que l'homme était un composé de froid et de chaleur, de sécheresse et d'humidité et d'une quantité d'autres contraires. La maladie était donc « la royauté » de l'un ou l'autre de ces facteurs contraires, tandis que la santé était la prédominance d'un gouvernement raisonnable et de l'égalité de tous devant la loi. Telles sont les directives générales d'une doctrine qui fut reprise et développée plus tard par l'école de Sicile et comme nous le montrerons par la suite se trouve intimement liée avec les idées modernes sur les fonctions des pores.

Empédocle d'Agrigente (504-443 av. J.-C.). — Aristote déclare qu'Empédocle fut le créateur de la rhétorique, tandis que

Galien le regarde comme le fondateur de l'École médicale italienne, qui lui paraît être l'égale de celles de Cos et de Cnidos. L'influence d'Empédocle a certainement été considérable, car elle se fait sentir, non seulement dans la médecine même, mais à travers la médecine, dans toutes les formes de la pensée philosophique ou scientifique. On dit qu'il eut peu de disciples ; cette constatation est vraie si on l'applique seulement à la philosophie. Mais l'école médicale qu'il fonda subsistait encore au temps de Platon, elle exerça sur ce dernier, et encore plus sur Aristote, une influence considérable. La doctrine fondamentale de cette école était la théorie des quatre éléments froid et chaleur, humidité et sécheresse. Empédocle enseignait aussi que l'homme respirait par tous les pores de son corps et que l'acte de respirer était en relations constantes avec les mouvements du sang. Il croyait que le cœur, non le cerveau, était l'organe de la pensée. La physiologie d'Empédocle peut être résumée comme il suit. Il réfute la théorie de Parménide quant à la formation des sexes dans l'utérus. Pour lui, l'élément chaleur prédomine dans le sexe mâle, qui doit, en conséquence, être conçu dans la partie la plus chaude de l'utérus. Le fœtus est produit en partie par le sperme mâle, en partie par le sperme femelle. C'est justement parce que les deux sexes sont composés d'éléments mâles et femelles, que le désir naît dès qu'ils se rencontrent. Pour que la procréation s'accomplisse, il est nécessaire qu'il y ait une certaine symétrie dans les spores des spermes mâles et femelles, c'est par l'absence de cette symétrie qu'Empédocle expliquait la stérilité des mules. Le parent auquel l'enfant ressemble le plus est celui qui a pris la plus grande part à sa formation ; quant au développement du fœtus dans l'utérus, Empédocle enseignait qu'il y est entouré d'une membrane, qu'il commence à se former le trente-sixième jour et que sa formation est complète le quarante-neuvième. Le cœur est la première chose formée, les ongles sont la dernière. La respiration commence à la

naissance seulement, quand les fluides enveloppant l'enfant ont disparu. La naissance survient dans le neuvième ou le septième mois et le lait apparaît dans le sein de la mère le dixième jour du huitième mois.

Dans Empédocle, la théorie de la vision est très compliquée. Cependant, comme la plus grande partie en a été adoptée par Platon, elle est importante pour l'histoire de la philosophie. Pour Empédocle, comme pour Alcméon, l'œil est un composé de feu et d'eau. Ainsi que la flamme d'une lanterne est protégée du vent par la corne transparente, ainsi le feu de l'iris est protégé de l'eau qui l'environne dans la pupille par des membranes aux pores très fins qui permettent au feu de sortir, mais non à l'eau d'entrer. La vision est produite par le feu de l'intérieur de l'œil qui se projette au dehors à la rencontre des objets. Cette théorie peut nous paraître étrange parce que nous sommes habitués à cette idée que les images sont imprimées sur notre rétine ; cependant, *regarder* une chose ressemble beaucoup plus à une action de l'œil qu'à un état passif de cet organe.

Théophraste nous dit qu'Empédocle ne faisait pas de distinction entre la pensée et la perception, théorie qui fut adoptée par Aristote. Le principal centre de réception pour Empédocle était le sang, dans lequel les quatre éléments sont le plus également mêlés, spécialement le sang voisin du cœur. Cela n'excluait pas, pour lui, la conviction que d'autres parties du corps pouvaient recevoir la perception, et en réalité Empédocle croit que toutes les parties du corps participent à la pensée. Cette conception prit par la suite une grande importance lors de la fondation du scepticisme ; mais Empédocle en tire seulement la conclusion que nous devons faire le meilleur usage de nos sens, et les contrôler toujours l'un par l'autre.

Diogène d'Apollonie (480 av. J.-C.). — Diogène s'intéresse surtout à la physiologie, ainsi qu'il est prouvé par son étude

détaillée sur le système veineux, étude conservée plus tard par Aristote.

Les écrits physiologiques de Diogène sont, pour la plus grande part, identiques à ceux de la littérature pseudo-hippocratique. Et tout démontre que les auteurs de ces curieux traités ont puisé dans les œuvres de Diogène autant que dans celles d'Anaxagore et d'Héraclite.

C'est en Grèce que pour la première fois la philosophie fut constituée en synthèse de toutes les connaissances. Les penseurs d'Ionie essayaient d'expliquer surtout les choses visibles, et ils méritent assurément le nom de physiciens que leur donne Aristote. Dans ces premières recherches sur les phénomènes naturels, c'est, bien entendu, l'homme qui tient la plus grande place ; parmi tous les sujets qui s'offraient de toutes parts à ce premier éveil de l'intelligence humaine, aucun ne présentait un plus puissant intérêt. Certaines de ces doctrines philosophiques contiennent des théories plus ingénieuses que vraies sur les grands problèmes de la vie; elles furent pourtant incorporées presque sans aucun changement dans les écrits médicaux de la collection hippocratique. Les médecins et les philosophes y paraissent en étroites relations; si les seconds doivent les premières observations cliniques aux prêtres d'Esculape, les médecins doivent à leur tour aux philosophes les théories par lesquelles ils s'efforçaient d'expliquer les faits. Cela devient particulièrement évident dans les ouvrages traitant des maladies des femmes. Il n'est pas une seule doctrine à laquelle on n'ait fait appel pour expliquer le troublant problème de la génération. Nous trouvons dans les philosophes grecs des données innombrables sur la manière dont ils comprenaient et la nature de la femme, et la gestation, et les différentes phases de la vie génitale.

Bien que purement spéculatives, ces théories reposaient toujours sur des faits : elles étaient pour la plupart d'inadmissibles hypothèses, toutes étaient logiques cependant et

exercèrent une influence considérable sur la médecine de leur époque. Nous connaissons ces diverses théories par les *Fragmenta* et les *Placita philosophorum* du pseudo-Plutarque et aussi par le *Dies natalis* de Censorinus; mais ce dernier ouvrage ne mérite que peu de confiance.

Parmi les problèmes que les philosophes aimaient particulièrement à discuter se place tout d'abord celui de la nature du fluide générateur et si, oui ou non, la femme le possède. Pour les Pythagoriciens, ce fluide était composé de la meilleure partie du sang et s'écoulait par gouttes du cerveau. Diogène d'Appollonie le considérait comme un air très subtil qui s'échappait des veines spermatiques durant le coït; pour Démocrite, ce fluide provenait de toutes les parties du corps; Pythagore, Démocrite et Épicure croyaient que la femelle possédait aussi la semence; D'après Parménide, un enfant bien constitué était le produit d'un bon mélange du fluide mâle et femelle. Le pseudo-Plutarque va encore plus loin, car il affirme que la femelle produit la semence dans ses ovaires; cependant, il est de toute évidence que si tous ces philosophes avaient connu l'existence des ovaires on en trouverait des traces dans la collection hippocratique, et il n'en existe aucune.

Hippon, qui vivait au temps de Périclès, croyait aussi que la femme possédait la semence, mais que cette semence demeurait stérile puisqu'elle s'échappait spontanément, et il dit : « Cette décharge se produit souvent en dehors du coït et elle est plus commune chez les veuves que chez les autres femmes. » Hippon parle évidemment ici de la leucorrhée. Cette opinion est très difficile à concilier avec celle des autres parties de son œuvre, car il explique dans certains passages que dans la formation de l'enfant c'est le père qui fait les os et la mère qui fait la chair. Il est vrai qu'il est fort possible que plusieurs écrivains différents aient écrit sous le nom d'Hippon, ce qui expliquerait ces assertions contradictoires.

Les anciens disséquaient l'utérus des animaux femelles, et c'est de ces expériences anatomiques qu'ils déduisaient leurs opinions sur l'utérus de la femme. Or, chez la plupart des femelles d'animaux, l'utérus présente des sinus nombreux, ils en avaient conclu que l'utérus de la femme était bifide. La prohibition de la dissection des cadavres humains eut pour conséquence de perpétuer cette erreur jusque dans le moyen âge. En plein xve siècle, il se trouve encore un médecin distingué de la faculté de Pavie, Ferrari da Grado, pour dire ceci : « La forme de la matrice est oblongue, déclive et presque ronde, elle est divisée en deux parties concaves aboutissant à un seul col, auquel elles doivent leur origine ; ces deux parties sont comme deux matrices couvertes par une seule enveloppe qui les lie ensemble en un point unique. » C'est à la croyance à cet utérus bifide que sont dues les anciennes théories sur la génération. L'école Pythagoricienne distinguait deux directions : la direction gauche représentant l'ouest et l'ombre, et la direction droite représentant l'est et la lumière. Ces raisonnements cosmologiques appliqués à l'utérus bifide amenèrent à décider que le fœtus mâle provenait de l'utérus droit, et le fœtus femelle de l'utérus gauche. On ne trouve pas cette explication avant Parménide, mais après lui elle devint familière à tous les penseurs, et on la rencontre souvent dans la collection hippocratique.

Les philosophes s'efforcèrent aussi de rechercher les causes de la stérilité, mais ils semblent l'avoir étudiée surtout chez les mâles, et ils l'expliquent par certaines déformations de l'utérus. Démocrite, comme Empédocle, croyait aussi que la stérilité provenait uniquement de certaines malformations utérines, et il ajoute que cette opinion est exprimée dans un grand nombre d'auteurs dont il ne cite pas les noms.

Les anciens philosophes avaient sur le fœtus d'étranges opinions, dont on trouve les traces dans la collection hippocratique; d'après Diogène d'Appollonie, le fœtus n'avait

point de mouvements actifs, sa vie véritable ne commençant qu'à sa naissance. Pour Alcméon, le fœtus se nourrissait par tout son corps, comme une éponge s'imbibe ; cependant, Rufus d'Éphèse affirme qu'Alcméon enseignait que le fœtus se nourrissait par la bouche ; telle était aussi l'opinion de Démocrite, d'Épicure et d'Hippon ; Anaxagore fut le seul à soutenir que le fœtus se nourrissait par le cordon ombilical.

Il existe peu de textes relatifs à la menstruation. Parménide pensait qne la femme est plus chaude que l'homme et il expliquait les menstrues par cet excès de chaleur. Soranus d'Éphèse reproche à Empédocle de faire coïncider les périodes menstruelles avec le dernier quartier de la lune, alors que l'expérience ne confirme pas cette opinion.

Des affirmations aussi vagues que peu fondées ne permettent pas de se former une idée précise de la doctrine de la reproduction chez les anciens philosophes. Néanmoins, un examen minutieux de la collection hippocratique prouve que leurs enseignements, imprégnés d'empirisme grossier et de théories à-prioristiques étaient très souvent acceptés par les médecins grecs, c'est pourquoi il nous a semblé bon de les passer rapidement en revue.

Le plan de ce livre nous interdit de nous étendre plus longuement sur la biologie, la psychologie et les doctrines médicales des philosophes présocratiques. Le lecteur désireux de mieux étudier ce sujet très intéressant pourrait consulter le livre de John Burnett *Early Greek Philosophy* ; John J. Beare, *Greek Théories of Elementary Cognition* ; et l'œuvre beaucoup plus importante de Gompers, car elle comprend quatre volumes, dont le titre est *Greek Thinkers*.

CHAPITRE V

LE SERMENT D'HIPPOCRATE

L'étude du serment emplit un volume entier sur les soixante qui forment la collection hippocratique ou *Corpus hippocraticum* ; collection réunie et éditée sur l'ordre de Ptolémée, par un groupe d'érudits alexandrins, dans les débuts du IIIe siècle avant J.-C. Dès cette époque, des discussions s'élevèrent sur les écrits qui devaient être attribués à Hippocrate lui-même. Aujourd'hui, il est généralement admis qu'il ne fut l'auteur que de quelques-uns. Sur les soixante livres que comprend cette collection, Grüner lui en attribue dix, von Heller onze, Littré douze, et Daremberg deux seulement. Quel qu'en soit l'auteur, le livre sur le serment n'en demeure pas moins un ouvrage de la plus grande importance, parce qu'on y trouve tous les documents relatifs à la constitution, à l'enseignement et aux mystères de cette corporation de médecins, qu'étaient les compagnons d'Esculape. Il nous apprend en outre les obligations morales auxquelles s'astreignaient les membres du corps médical dans leurs relations avec leurs malades, avec le public et entre eux. Enfin, cet ouvrage constitue un traité de déontologie de la plus haute valeur morale, qui a servi et qui sert encore de guide aux médecins, depuis le temps d'Hippocrate.

L'authenticité de ce serment a été souvent et longuement discutée sans qu'on en soit arrivé à une opinion unanime. Mais avant d'examiner la valeur de ces opinions diverses, il faut connaître le texte même de ce serment ; le voici : « je jure par Apollon, le grand guérisseur, par Aesculapius, par

Hygeia et Panacea, et je prends à témoins tous les dieux et toutes les déesses, de garder autant qu'il sera en mon pouvoir de le faire le serment qui suit : Je jure de considérer comme mon père et ma mère celui qui m'a enseigné l'art de la médecine, de vivre en communauté avec lui, et, si c'est nécessaire, de partager tous mes biens avec lui ; je jure de regarder toujours ses enfants comme mes frères et mes sœurs et de leur enseigner mon art, s'ils le désirent, sans paiement ni sans promesses écrites ; je jure de partager les préceptes et la science que mon maître m'a enseignés avec mes fils, avec les fils de mon maître, et aussi avec tous les disciples enrôlés sous sa loi et qui acceptent les règles de notre profession, et je jure de ne pas les enseigner à d'autres. Mes prescriptions devront être dictées par mon savoir et mon jugement, toujours pour le bien de mes malades, jamais pour nuire à quiconque ; je ne prescrirai jamais une drogue ni ne donnerai un conseil qui puissent entraîner la mort, pour plaire à qui que ce soit : jamais je ne procurerai à aucune femme un pessaire pour la faire avorter ; mais je conserverai précieusement la pureté de ma vie et de mon art, je ne pratiquerai pas moi-même la taille de la pierre ; mais si cette maladie se manifeste chez un de mes malades, je laisserai aux praticiens (c'est-à-dire aux spécialistes) le soin de l'opérer. Je ne pénétrerai dans les demeures que pour le bien de mes malades. Je me garderai de tout désir de mal faire, de tout projet de séduction, et spécialement de toute envie des plaisirs de l'amour avec les femmes ou avec les hommes, qu'il soient esclaves ou libres. Tout ce qui parviendra à ma connaissance par l'exercice de ma profession dans mon commerce journalier avec les hommes, et qui ne doit pas être su, je jure de le garder secret et de ne le révéler jamais. Si je garde le serment avec fidélité, puissè-je jouir d'une vie heureuse, et dans tous les temps pratiquer mon art respecté de tous. Mais si je le viole ou m'en écarte, que le contraire soit mon lot. »

Comme nous l'avons déjà dit, après avoir tout d'abord attribué la collection entière à Hippocrate, on a compris que, loin de constituer une œuvre homogène, sa compilation ne pouvait être l'œuvre d'un seul, mais réunissait des écrits provenant de plusieurs écoles, réunis à des époques différentes. Depuis ce jour, l'origine du serment a été discutée ; selon les uns il date d'avant Hippocrate, selon les autres il est du temps d'Alexandre. L'opinion la plus fondée paraît être celle qui le fait dater de la période hippocratique. C'est celle de Littré ; voici ce qu'il dit : « Si l'on peut se contenter d'une très grande probabilité, on ne refusera pas d'admettre qu'il fut rédigé, sinon par Hippocrate même, du moins pour une époque et des usages qui étaient l'époque et les usages d'Hippocrate. Nous en trouvons dans Platon le meilleur témoignage, car Hippocrate, qui était originaire de l'île de Cos et appartenait à la famille des Asclépiades, enseignait son art sans accepter de rémunération. Or, par le serment, on s'engageait bien à n'en accepter aucune des fils de ses maîtres, mais il était d'usage que les médecins en acceptassent des autres lèves, et Platon nous dit qu'Hippocrate suivait cette règle.

De plus, les écrits d'Hippocrate contiennent des phrases et des conseils identiques à ceux contenus dans le serment. Ils forment même la matière de certains de ses meilleurs ouvrages, par exemple de celui qui a pour titre *la Loi*. C'est pourquoi il semble bien que le serment, écrit dans le même style et traitant du même sujet, doive provenir de l'époque d'Hippocrate, non de celle d'Alexandre, car les livres de cette dernière période sont différents comme forme et ne renferment aucune règle morale sur l'exercice de la profession médicale.

Ceux qui soutiennent que le serment date du temps d'Alexandre fondent leur opinion sur cette division de l'art de guérir en trois parties distinctes : le régime, la pharmacie, la chirurgie ; division qu'on trouve à la fois et dans le serment et dans les écrits qui paraissent provenir de l'époque

d'Alexandre. Mais la plupart des critiques estiment que cet argument n'a aucune valeur.

Si nous laissons de côté l'invocation par laquelle le serment commence et l'imprécation qui le finit, nous constatons qu'il peut être divisé en deux parties : la première nous renseigne sur l'organisation des études médicales au temps d'Hippocrate et la raison de ce *mystère* dans lequel celui qui prête le serment est sur le point d'entrer ; la seconde — une admirable page de déontologie médicale — contient les prémices de la plus stricte, de la plus sévère des lois morales à l'usage des médecins.

Le *Mystère* des médecins était au temps d'Hippocrate une association indépendante mais fermée. Elle comprenait, outre ses membres, les fils de ses membres, mais elle admettait aussi ceux qui s'engageaient à tenir le serment. Elle liait entre eux tous ses membres et les obligeait à une entr'aide mutuelle durant toute leur vie. Leur principal devoir était d'enseigner la médecine. Cet enseignement comprenait trois parties : des préceptes généraux, moraux ou professionnels, des doctrines médicales (Platon nous parle des conférences d'Hippocrate), la lecture de certains livres, et enfin une suite d'études cliniques et pharmaceutiques.

Les fils des professeurs étaient de droit membres du Mystère. Ceux qui n'appartenaient pas à la famille des Asclépiades pouvaient y être admis après avoir prêté le serment, mais devaient payer certains droits. L'enseignement des Asclépiades n'était pas secret, comme on l'a souvent soutenu, mais tout nous permet de penser qu'ils étaient extrêmement jaloux de leur Mystère, et n'admettaient pas à y pénétrer ceux qu'ils n'estimaient pas suffisamment habiles dans leur art. Les doctrines contenues dans la collection hippocratique étaient destinées à la publicité et le *Periodeutae*, qui circulait de ville en ville parmi les professionnels, contri-

buait beaucoup à cette publicité. Rien dans le texte du serment ne peut prouver que les Asclépiades constituaient une sorte de sacerdoce, ou que ce fût une école dépendant du temple d'Esculape. Les membres du Mystère se disaient, il est vrai, descendants d'Esculape, ou même de l'ancêtre d'Esculape, Apollon, qu'ils invoquaient dans leurs prières, mais malgré tout ils n'étaient pas prêtres.

Le serment n'était pas un serment religieux, mais un serment laïque. On connaît, grâce à beaucoup de minutieuses recherches, la différence existant entre la médecine des prêtres dépendant du temple d'Esculape et celle que pratiquaient les Asclépiades. Les prêtres soignaient leurs malades par la suggestion; ils les avaient installés en pleine campagne, dans un climat très doux; c'était une sorte de sanatorium où on leur donnait toutes les facilités pour se livrer aux exercices physiques et assister aux représentations théâtrales. Ces prêtres prétendaient aussi expliquer les songes. Toutes ces pratiques différaient beaucoup de la médecine des Asclépiades, basée sur l'expérience et une solide observation clinique. Platon nous assure qu'Hippocrate était un Asclépiade, non un prêtre d'Esculape ou d'Apollon; toutes les tentatives faites jusqu'ici pour établir une connexion entre les écrits hippocratiques et la médecine pratiquée dans les temples ont complètement échoué. Il se peut cependant que les Asclépiades aient eu la coutume d'installer leurs écoles dans le voisinage des temples, car, ainsi que le fait remarquer Meyer Steineg, on trouve dans l'ouvrage intitulé *on Decorum* et qui fait partie de la collection hippocratique la phrase suivante : « Les médecins doivent s'incliner devant les dieux, car leur art est souvent impuissant. »

La fameuse École de Salerne, dont l'existence est beaucoup plus récente, nous est une preuve que la médecine laïque, et celle que pratiquaient les prêtres pouvaient prospérer côte à côte. Cette école avait dans le monde entier une renommée

telle, que pour apprendre l'art de guérir les élèves y affluaient de tous les côtés de l'Europe. Et c'est un fait prouvé que cette école était purement laïque et n'avait rien de commun avec la médecine ecclésiastique, ce qui n'empêchait point la médecine pratiquée par les prêtres d'être plus florissante que jamais. Les professeurs de l'École de Salerne enseignaient et commentaient Hippocrate et ils ressemblaient aux Asclépiades en ce que, comme eux, ils formaient une sorte de mystère, une confrérie qui comprenait les maîtres et les étudiants. Disons pour conclure que, contrairement à cette opinion généralement admise que la vie des Universités commença avec l'École de Salerne, l'existence du serment est une preuve qu'elle commença avec l'École des Asclépiades.

La seconde partie du serment constitue un engagement du médecin à mener une vie sans reproches durant toute sa carrière ; c'est un résumé de tous les devoirs de la profession médicale. Pour plus de facilités, on peut diviser cette seconde partie en cinq sections.

Première section : « Je n'ordonnerai aucun régime qui ne soit pour le bien de mes malades, selon ce que me dicteront ma science et mon jugement, et jamais n'ordonnerai rien qui puisse nuire à personne. Il faut remarquer que le mot δίαιτα (régime) a un sens beaucoup plus étendu que celui que nous lui donnons en anglais; outre la façon de se nourrir, il comporte des bains, des massages, de la gymnastique, toutes choses également en honneur et que nous pourrions peut-être réunir dans le mot de *traitement*. Le serment est aussi une affirmation que le médecin doit triompher de toutes les résistances que lui opposerait la famille du patient. Il ne doit ordonner que les remèdes salutaires, et jamais aucune de ses ordonnances ne doit entraîner un danger pour le malade.

« Je n'ordonnerai jamais une drogue mortelle, ni ne donnerai un conseil qui puisse entraîner la mort ; ni ne procurerai à aucune femme un pessaire pour la faire avorter ; mais je

conserverai soigneusement la pureté de ma vie et de mon art. »

Ceci indique au médecin qu'il doit protéger ses patients contre leur propre volonté quand ils ont des idées de suicide; qu'il doit les réconforter et s'efforcer de les détourner de leur projet. Le devoir du médecin est de conserver la vie, son plus grand crime est de coopérer à tout acte qui a pour but de la détruire : meurtre, suicide ou avortement. N'oublions pas qu'à l'époque d'Hippocrate, en ce qui concerne l'avortement, la règle morale n'était point très haute. Aristote conseillait l'avortement, même sans indications médicales précises, tant que l'enfant n'avait pas manifesté sa vie. Littré fait remarquer que cette prohibition indique que la pratique de l'avortement n'était généralement pas admise et que les médecins d'alors pas plus que ceux d'aujourd'hui ne consentaient à prêter leur concours à cette abominable pratique.

« Je ne ferai pas l'opération de la pierre, même à ceux de mes patients atteints de cette maladie, mais je la ferai faire par des spécialistes. »

Par cette phrase, les médecins s'engagent à ne jamais pratiquer eux-mêmes la lithotomie. Les Asclépiades connaissaient cependant fort bien les calculs vésicaux très fréquents en Égypte et dans les contrées méditerranéennes. Les symptômes leur en étaient familiers et ils en établissaient le diagnostic en introduisant une sonde métallique dans la vessie, comme on le fait encore aujourd'hui. Mais ils n'opéraient pas, puisqu'ils s'engageaient, dans le serment, à laisser cette opération aux spécialistes. Quand Hérodote parle des spécialistes d'Égypte, c'est aux lithotomistes qu'il fait allusion. La littérature médicale grecque ne nous fournit aucun renseignement sur la technique de cette opération. Celsus seul, beaucoup plus tard, nous apprend qu'Ammonius d'Alexandrie avait inventé un instrument pour écraser les pierres dans la vessie et en retirer les débris. Le seul fait certain est que cette opération

a été pratiquée à une époque très reculée; quant à la date où elle le fut pour la première fois, nous ne possédons aucune indication.

On s'est souvent demandé pourquoi les Asclépiades, qui ont porté si haut l'art de la chirurgie, s'imposaient une restriction en ce qui concerne la lithotomie ; certains commentateurs estiment que cette défense était dirigée contre la castration beaucoup plus que contre la lithotomie. Tout le monde sait qu'il y avait des eunuques dans l'antiquité et que la castration y était pratiquée pour les motifs les plus variés, comme elle l'a été longtemps encore en Orient. Pour se rendre compte combien le mal était grand, on n'a qu'à se reporter aux édits sévères promulgués contre cette mutilation, par Adrien et Constantin, et qui punissaient de la peine de mort les médecins qui la pratiquaient. Il est cependant difficile de comprendre à quoi cette opération aurait pu servir au temps des Asclépiades.

Quelques traducteurs modernes ont donné de ce passage du serment la version suivante : « Je laisserai la taille de la pierre à mes subordonnés. » Cette traduction infidèle s'explique par la mésestime dans laquelle était tenue la chirurgie durant le moyen âge; car cet art était tombé dans les mains de barbiers ignorants que les médecins méprisaient à juste titre.

Les traducteurs ont sans doute pensé que les Asclépiades partageaient à cet égard l'opinion des médecins du moyen âge et, estimant au-dessous d'eux l'opération de la pierre, en abandonnaient la pratique à leurs subordonnés. Mais elle laisse de côté un fait certain, c'est qu'aux temps d'Hippocrate, il n'existait pas de division entre la médecine et la chirurgie. Les Asclépiades pratiquaient eux-mêmes toutes les opérations nécessaires et ils n'auraient certainement pas confié celle de la pierre à des praticiens de qualité inférieure: ils étaient bien trop habiles dans l'art chirurgical. Ils s'engageaient seulement à ne pas faire cette opération spéciale eux-mêmes, mais à en laisser le soin à ceux qui en avaient l'habitude. La traduction libre de ce passage pourrait être ainsi : « Je ne pratiquerai pas moi-

même la taille de la pierre, mais j'enverrai mes patients à des spécialistes particulièrement versés dans la technique de cette opération. » Les Asclépiades étaient d'avis qu'il y a des limites au savoir du médecin, qu'il doit avoir le courage de le reconnaître et d'avouer qu'il ignore certaines parties de son art. S'il constate que sa propre science est impuissante à guérir le patient, il doit avoir recours à un médecin plus expérimenté que lui-même. Nous trouvons cette opinion exprimée dans un autre passage des écrits d'Hippocrate : quand un médecin n'est pas sûr de bien comprendre l'état d'un malade et qu'il se sent troublé par la nouveauté d'une affection qu'il n'a jamais rencontrée, il ne devra éprouver aucune honte à appeler d'autres médecins pour examiner le malade avec lui. »

Ainsi compris, ce passage prend une importance qui croîtra sans cesse avec les progrès de la science médicale, car il devient de plus en plus difficile pour un médecin de connaître à fond toutes les branches de son art.

« Je ne pénétrerai dans les demeures que pour le bien de mes malades. Je me garderai de tout désir de mal faire, de tout projet de séduction, et spécialement de toute envie des plaisirs de l'amour avec les femmes ou avec les hommes, qu'ils soient esclaves ou libres. »

Le quatrième paragraphe du serment est si clair qu'il ne réclame aucune explication. Comme d'autres passages des œuvres d'Hippocrate, il nous est un garant de la haute moralité qu'on exigeait des médecins de cette époque.

« Tout ce qui parviendra à ma connaissance par l'exercice de ma profession, dans mon commerce journalier avec les hommes, et qui ne doit pas être su, je jure de le garder secret et de ne le révéler jamais. »

Ce sixième et dernier paragraphe contient l'engagement à ne jamais rien révéler de ce que le médecin a pu apprendre dans l'exercice de sa profession, et cet engagement est si clair qu'aucun commentaire ne nous paraît nécessaire.

La nécessité du serment a duré jusqu'à nos jours et durera tant qu'il y aura des hommes. Aujourd'hui comme au temps d'Hippocrate, les mêmes qualités sont nécessaires aux médecins, leur devoir reste le même, et par ce temps de spécialisation et de spéculation nous dirions même que la nécessité du serment est plus grande qu'elle ne le fut jamais.

CHAPITRE VI

HIPPOCRATE ET LA COLLECTION HIPPOCRATIQUE

Un bel esprit, parlant un jour de l'authenticité des œuvres d'Homère, affirmait que ses poèmes n'étaient pas de lui, mais d'un autre Grec portant le même nom : ceci peut s'appliquer à une partie des écrits hippocratiques, car sept médecins du nom d'Hippocrate ont vécu à l'époque où cette collection fut écrite. On croit généralement que le père de la médecine a été le second de ces sept Hippocrates. Il naquit en l'an 460 avant J.-C., et l'on croyait qu'il descendait en ligne directe d'Hercule et d'Esculape.

La biographie d'Hippocrate est entièrement apocryphe, nous n'en parlerons donc pas. Dans tous les temps, et avec raison, on l'a considéré comme le fondateur de la médecine moderne; tous ceux qui ont eu à parler de ses œuvres l'ont fait avec la plus grande admiration. Ainsi Galien nous dit qu'Hippocrate fut toujours son guide dans la recherche de la vérité. Il dit aussi que le divin Hippocrate fut le plus grand médecin du monde et le premier entre les philosophes. Dans son histoire des *Systèmes philosophiques*, de Gerando affirme que, dans toutes les branches de la science médicale, Hippocrate donne le plus parfait et le plus merveilleux exemple de la manière dont on peut la faire progresser. Il est parmi tous les anciens celui qui a le mieux connu, le mieux appliqué et le plus développé la méthode expérimentale, et c'est en philosophe qu'il a toujours étudié la nature.

Toutes les sciences naturelles ont senti l'influence de son génie, et Aristote lui a fait de nombreux emprunts. Hippocrate savait appliquer le jugement à l'étude des faits. Voici ce que dit de lui Haviland que cite Littré : « Hippocrate fut un observateur très personnel, et dans tous ses ouvrages il rend compte du résultat complet de ses expériences sans faire beaucoup de théorie. Par conséquent, quand on étudie ses œuvres, il est facile de comparer ce qui a été écrit voilà plus de deux mille ans et ce qui se fait de nos jours. Avec les écrits d'Hippocrate sous les yeux, l'étudiant peut constater les rapports qui existent entre les résultats des recherches modernes et ceux que relatent les anciens livres. Il se formera ainsi une juste opinion sur Hippocrate et l'école de Cos, et sur le grand développement qu'avait atteint l'observation clinique il y a deux mille quatre cents ans... »

Hippocrate, à n'en pas douter, voyagea beaucoup, et dans le cours de ses voyages acquit de nombreuses connaissances sur les pays, les peuples et les choses. Ainsi il remarqua les changements produits par les climats sur la race humaine ; il constata que les maladies présentent des formes variées selon que les conditions de l'existence diffèrent. Tout ce qui touchait à la vie l'intéressait au plus haut degré, mais il n'oubliait pas qu'il était médecin avant tout, et durant sa longue vie il travailla à se perfectionner. Soulager ceux qui souffrent lui paraissait le devoir le plus pressant et il s'occupa plus particulièrement de ceux des phénomènes naturels qu'il jugeait particulièrement propres à l'aider dans ses recherches sur les maladies.

En étudiant les œuvres d'Hippocrate, on est frappé de l'exactitude avec laquelle y sont décrites certaines maladies infectieuses, fièvre puerpérale, pyémie ou suppuration, et de la profusion de symptômes et de détails qui nous y sont donnés.

En maints passages, il accuse l'air d'être à l'origine de la suppuration. En réalité, c'est à l'air qu'il attribue l'action la

plus importante. Il en parle dans le livre intitulé *Sur les vents*, et voici ce qu'il en dit : « D'après toutes les apparences, la cause de cette affection doit être cherchée dans l'air, soit qu'il pénètre dans le corps en trop grande ou trop petite quantité à la fois, ou qu'il soit chargé des miasmes morbides. » Plus loin, entrant dans les détails, il ajoute que c'est l'air qui cause la fièvre, plus spécialement quand cette fièvre est accompagnée d'une inflammation locale, comme par exemple dans une contusion du pied. Son opinion est qu'une inflammation peut toujours survenir après une contusion et qu'elle est accompagnée par une élévation de la température.

La théorie de l'École de Cos est que l'air est l'agent de l'inflammation dans les blessures, et il est ajouté « que les fièvres sporadiques sont dues à la même cause ». Dans le livre sur les *Humeurs*, nous trouvons la phrase suivante : « Les maladies proviennent des odeurs qui s'exhalent de la vase et des marais, » et, dans le livre intitulé *De la nature de l'homme*, on retrouve cette idée dans le passage où il est dit que la cause des épidémies doit être cherchée « dans l'air d'où s'échappent les morbides exhalaisons qu'il contient ». La pénétration de l'air dans la cavité d'une blessure, ou son simple contact avec le viscus ou le focus interne d'une fracture peut produire de très graves complications. Quand des abcès s'ouvrent intérieurement, les moins dangereux sont ceux qui n'ont aucune communication avec l'air.

Nous trouvons dans les *Aphorismes* cette observation : quand l'Omentum est expulsé d'une blessure, elle est fatalement destinée à ne pas guérir, et dans l'écrit qui a pour titre *Des articulations*, on lit ceci : « quand une ou plusieurs côtes sont fracturées sans qu'il y ait d'esquilles à l'intérieur, la fièvre s'ensuit rarement ; c'est seulement quand un os dénudé de ses enveloppes entre en contact avec l'air que la suppuration et la fièvre s'établissent ; parce qu'il y a, dans ce cas, contusion de la chair et que de telles lésions entraînent souvent la sur-

venance de la toux, de tubercules, de l'empyème et de la suppuration.

Les médecins redoutaient pour les blessures le contact de l'air, car ils avaient observé des cas nombreux où la mort était survenue à la suite de ce contact. Qu'ils connaissaient parfaitement la septicémie et la pyémie nous est prouvé par le passage suivant du livre intitulé *Des articulations*, où l'auteur nous décrit la dislocation d'un membre avec sortie de l'os à travers les téguments : « Dans le cas où les os, étant disloqués... ont produit une blessure à travers les téguments et passent complètement au dehors, on ne doit pas tenter la réduction... Il est bien connu que les patients mourraient si ces os étaient remis en place ; c'est le spasme (tétanos) qui les tuerait... le pansement consiste en un emplâtre de goudron et des compresses trempées dans du vin. » Et le texte continue pour nous enseigner que, si un spasme survenait une fois la réduction faite, il faudrait immédiatement reproduire la dislocation et procéder à de nombreuses applications d'eau chaude.

Il n'est pas nécessaire de multiplier les citations. Il est évidant qu'Hippocrate attribuait à l'air souillé de miasmes morbides un grand nombre de maladies, mais nous avons dû attendre jusqu'à Pasteur la preuve expérimentale de ce que le médecin de Cos avait deviné.

Hippocrate enseignait qu'il faut attacher une grande importance aux prédispositions particulières du malade : à ce que, dans la médecine moderne, on appelle le terrain, et aussi au plus ou moins de résistance des différents organes; voici ce qu'il dit : « En ce qui concerne les ulcères, celui qui désirerait prévoir la terminaison de chaque cas particulier doit d'abord se rendre compte des prédispositions particulières de chaque malade et savoir quelles sont les bonnes et quelles sont les mauvaises. »

Dans le livre sur l'*Ancienne médecine*, nous trouvons le passage suivant : « mais quand on laisse entrer le flatus (air), il

devient très fort et se précipite contre tout objet qui lui résiste ; mais comme il (le foie) est particulièrement tendre et rempli de sang, cela ne se fait pas sans malaises, c'est pourquoi les douleurs les plus aiguës et les plus fréquentes se manifestent très souvent dans cette région, en même temps qu'apparaissent des suppurations et des tumeurs chroniques (phymata), on trouve aussi parfois les mêmes symptômes dans la région du diaphragme, mais moins fréquemment, parce que le diaphragme est une substance large et résistante, forte et nerveuse de sa nature, et par conséquent moins apte à la douleur. Cependant, des douleurs et des abcès s'y produisent aussi parfois. » Voici comment on peut résumer ce passage en laissant de côté les explications plutôt bizarres : Le flatus (l'agent d'infection) se précipite à l'intérieur, atteint un organe qui, comme le foie, se trouve en état de réceptivité et produit là des phénomènes inflammatoires, suppurations et abcès (infection).

Hippocrate connaissait également la part de l'eau dans la survenance des maladies. Dans cet immortel traité qui a pour titre *Sur l'air, l'eau et les lieux*, il dit : « Je désire maintenant dire, pour commencer, tout ce que l'on connaît sur les eaux, et vous apprendre lesquelles sont malsaines et lesquelles sont saines; quels avantages et quels désavantages peuvent résulter de l'usage de telles ou telles eaux, car les eaux ont une grande influence sur la santé... » Il passe alors en revue les différentes eaux, examine leurs qualités respectives et termine par la conclusion suivante : « Les eaux tranquilles et stagnantes et des marécages sont la cause des diarrhées, dysenteries et des fièvres intermittentes. Les villes favorablement placées pour le soleil et les vents et dont les eaux sont de bonne qualité souffrent beaucoup moins de ces maladies, mais celles où l'on use d'eaux stagnantes et marécageuses en sont beaucoup plus atteintes que les autres. » D'après Hippocrate, l'eau de pluie est la meilleure, mais il faut la faire bouillir pour l'empêcher de devenir mauvaise; mais, ici encore, il avertit que les prédisposi-

tions particulières sont un facteur important. « Un homme sain et vigoureux, dit-il, n'a pas besoin de se préoccuper de la qualité de l'eau qu'il boit, il peut boire n'importe laquelle; mais celui dont la santé est délicate doit n'user que de la meilleure. »

Il est certain qu'Hippocrate avait des idées très précises sur toutes les infections que l'eau peut causer, car c'est l'eau qu'il accuse de produire les diarrhées, dysenteries et la malaria. Il recommande de la faire bouillir avec soin, ou, comme nous dirions aujourd'hui, de la stériliser.

Il avait aussi deviné les infections que peuvent produire par leur contact les mains des chirurgiens ou les instruments qu'ils emploient, c'est ce qui ressort de certains passages du livre intitulé *Sur certains liquides*. Il avait remarqué les qualités antiputrifiantes de l'eau de mer, et il note que si les pêcheurs se blessent, leurs blessures ne suppurent pas, à moins qu'elles ne soient infectées par d'autres contacts. L'École de Cos connaissait aussi le processus des infections généralisées elles que la pyémie, le tétanos et l'érysipèle, aussi bien que celui des infections qui surviennent à la suite de l'accouchement ou des fausses couches. Ses disciples ont admirablement décrit les symptômes de ces dernières maladies; l'étendue du présent travail ne nous permet malheureusement pas de donner des extraits de deux des livres hippocratiques, dont les titres sont *Sur la nature des femmes,* et *Maladies des femmes*; les descriptions des infections post-puerpérales y abondent. Nous dirons brièvement que les médecins redoutaient tout particulièrement l'infection qui pouvait se produire pendant le travail et qu'il était recommandé tout particulièrement aux accoucheurs de se nettoyer soigneusement les ongles avant de procéder à l'embryotomie ou à la version, et de n'user que de couteaux à bouts ronds. « Si la matrice se trouve ulcérée, elle décharge du sang, du pus et un fluide séreux;... le ventre est ballonné et il est douloureux au toucher comme une blessure;... la fièvre, les grincements de dents, des douleurs aiguës et con-

tinuelles dans les parties génitales, le pubis, le bas ventre, les flancs et la région lombaire s'ensuivent. Cette maladie survient spécialement quand, après le travail, quelques débris sont restés dans la matrice, où ils se putrifient; cette maladie peut aussi se produire après l'avortement. »

Nous passerons maintenant à la chirurgie et parlerons de certains passages relatifs à l'infection purulente qui suit parfois les blessures. Dans un des cas relatés dans le livre intitulé *Épidémie*, voici ce que dit l'écrivain : « Le pus s'étant formé au huitième jour, un frisson suivi de fièvre est survenu; l'état du malade n'était pas satisfaisant; avec le temps, la fièvre disparut, son état redevint semblable à celui des premiers jours. » Les symptomes sont également notés dans un cas de blessure du crâne avec esquilles, qui avaient nécessité l'opération du trépan.

Hippocrate dit que le frisson et la fièvre sont dus au pus et que le seul moyen de sauver le patient est de procéder à une opération immédiate qui permette un nettoyage à fond de la plaie. Dans le même livre, nous trouvons relaté un cas de suppuration traité par des cautérisations, qui amenèrent la diminition du pus. Mais à la suite de certaines erreurs dans le régime suivi, pendant une période de fortes chaleurs, la fièvre et la diarrhée survinrent et le patient mourut.

Ces observations sont intéressantes à plusieurs points de vue. D'abord parce qu'elles indiquent l'usage du cautère pour la destruction du focus producteur de pus; et parce qu'elles nous prouvent une fois de plus l'importance qu'Hippocrate attachait au degré de résistance du malade, puisque, malgré le bon effet des cautérisations, le malade succombe à une erreur de régime qui l'a mis en état de non-résistance. De plus, l'importance du pus dans la pathogenèse de la fièvre est clairement reconnue; car Hippocrate dit ceci : « Presque tous les malades chez lesquels la suppuration s'établit ont des frissons et de la fièvre, » et plus loin, « quand la suppuration survient, les

frissons et la fièvre apparaisent dans la plupart des cas ».

Les passages relatifs au tétanos sont très fréquents dans les écrits hippocratiques : « Celui qui avait été blessé par une lance pointue fut pris de contraction par derrière semblables à celles qui se produisent dans l'opisthotonos, les mâchoires se contractèrent,... les accidents devinrent de plus en plus graves et le malade succomba le deuxième jour. » Et plus loin : « Il avait eu l'index écrasé par une ancre, une inflammation s'ensuivit avec de la fièvre et de la lourdeur,... on le purgea, mais les mâchoires se contractèrent et finirent par être fixes l'une contre l'autre, le cou devint raide... ; le troisième jour la contracture avait gagné tout le dos, et le sixième jour il mourut. »

On y parle aussi de l'érysipèle. « L'os fut dénudé et l'érysipèle se développa, avec l'érysipèle survinrent les lourdeurs et la fièvre. »

Mais voici qui est encore mieux : Hippocrate non seulement connaissait l'infection purulente, mais il soupçonnait que cette infection se produisait par l'intermédiaire du sang et des vaisseaux chargés d'agents pathogéniques apportés par l'air. En dépit des explications fantaisistes qu'il nous donne sur le frisson qui précède la fièvre, il n'en arrive pas moins à cette conclusion : « Le sang et l'air coopèrent au processus fébrile », et plus loin : « Quant au focus qui est à l'origine de ce frisson, comme par exemple dans certaines blessures, il faut le chercher dans les vaisseaux sanguins ».

Hippocrate n'ignorait pas non plus la part du sang dans la production du pus. Voici un passage du livre intitulé *les Blessures* qui nous le prouve : « Les blessures s'enflamment et la suppuration se produit. La suppuration provient du sang, qui est changé et échauffé à un tel point qu'il se putrifie et se transforme en pus. »

Nous examinerons maintenant les principaux caractères de la science médicale telle que la comprenait l'École d'Hippo-

crate. D'après Hippocrate lui-même, les principales causes de la maladie sont l'hérédité, le climat, les saisons et l'aptitude constitutionnelle à contracter les maladies épidémiques.

L'hérédité provient de la morbidité du sperme qui sert à former toutes les parties du corps. Hippocrate, en vrai fils de la Grèce, aimait l'harmonie en tout. Aussi il estime que tout trouble dans l'équilibre du corps est une cause de maladie, que les processus morbides sont d'une importance moindre, l'état physiologique restant la chose principale.

Les causes morbides agisent en changeant la composition des humeurs, lesquelles sont : le sang, le phlegme et la bile, noire ou jaune. Les quatre éléments agissant en augmentant ou diminuant certaines proportions de leurs mélanges, par exemple le mélanges du phlegme qui est froid et de la bile qui est chaude. L'élévation de la température résulte d'une surproportion de bile ; le frisson indique au contraire que le phlegme s'est mêlé au sang. On trouve encore une autre théorie dans les écrits de la collection Hippocratique, c'est que l'élévation de la température est due à une exagération de la production du phlegme qui enfle les tissus et gêne la production des sécrétions diverses. Le catarrhe qui joue un rôle important dans la pathologie hipocratique provient de la sécrétion exagérée du phlegme dans le cerveau, ce phlegme est amené dans certaines parties du corps ; il se produit alors un flux dans le nez, les oreilles, les poumons, etc., et jusqu'au cœur. Quand le cœur est atteint, le malade souffre de palpitations et de dyspnée. Le mélange des quatre éléments est à l'origine des maladies les plus graves ; c'est la cause de la suppuration abondante, puisque le pus n'est, comme il a déjà été dit, que du sang corrompu ou de la chair liquéfiée. Les abcès sont de trois sortes : simples, métastatiques ou congestifs ; ils sont fréquemment entourés d'une pseudo-membrane, spécialement quand ils coïncident avec l'existence d'une fistule.

On doit attacher la plus grande importance aux jours criti-

ques qui sont: les troisième, cinquième, septième, neuvième, onzième, dix-septième, vingt et unième, vingt-neuvième et trente et unième ; ceci veut dire que ce sont des jours où certaines crises salutaires peuvent se produire, en conséquence tout le traitement doit tendre à soutenir les forces du malade jusqu'aux jours de la crise et à régler cette crise.

Hipocrate avait compris l'importance du pronostic et il l'établissait sur le calme du malade, sur la nutrition, les forces vitales, la coloration de la peau, la température et les caractères que présentait son sommeil. Son école apportait le plus grand soin à l'examen des sécrétions et y attachait une importance primordiale.

La sémiologie était basée sur des signes et des symptômes subjectifs. Mais ils attachaient de l'importance surtout à ceux qui étaient basés sur l'état général du malade. Ils se rendaient compte de la température en apposant les mains sur la poitrine du patient. Hippocrate étudiait aussi avec le plus grand soin la condition de la peau et des exsudats ; le tympanisme, le sommeil et l'état de veille ; l'agitation et les malaises ; les frissons, la diarrhée ; la toux, les expectorations et les quintes ; les urines, les larmes ; la faim et la soif ; la pléthore, les divers degrés de la mémoire ; l'état des muqueuses du nez, de la gorge et des yeux ; ainsi que l'état mental du malade, y compris ses rêves ; et il n'oubliait jamais d'explorer par la palpation les deux côtés de l'hypocondre.

Le diagnostic était également basé sur l'anatomie. Nous trouvons par exemple dans le cinquième livre sur les *Épidémies* la description d'un cas de blessure pénétrante de l'abdomen avec hémorragie intra-intestinale.

Dans les fièvres intermittentes, une part considérable est attribuée aux *Causes*. Le patient semble souvent avoir très froid, bien que brûlant d'une fièvre intense. Cette affection se terminait souvent par une pneumonie. On trouve dans le même livre la description d'une maladie qui paraît bien être

la fièvre typhoïde et celle des oreillons avec métastase aux testicules. Les fièvres éruptives ni la diphtérie n'y sont jamais décrites.

Parmi les affections localisées, il est fait mention des diarrhées, dysenteries et amygdalites; des tumeurs du foie et de la rate; et on remarque que quand le foie est trop gros, l'épitaxis se produit fréquemment. De nombreuses formes d'ulcères, des polypes du nez, des laryngites aiguës et chroniques, des bronchites, des pneumonies, des pleurésies et des hémiplégies y sont souvent décrites. On y note également que l'hydrothorax est fréquent dans le bétail. La lithiase rénale et l'hématurie y occupent une place importante, ainsi que les abcès des reins et les blessures de la vessie dont les suites sont regardées comme fatales. On y décrit également les affections produites par les calculs vésicaux, les tumeurs des testicules et les varicocèles. Mais la chirurgie dans laquelle excellait l'École d'Hippocrate était celle des fractures et les dislocations de la boîte cranienne; nous n'avons malheureusement pas la place nécessaire pour reproduire les passages qui s'y rapportent.

En ce qui concerne les affections à forme nerveuse, nous trouvons dans les écrits hippocratiques des descriptions du délire aigu, on en parle comme d'un trouble de la raison accompagné de fièvre; et il nous paraît évident que les anciens confondaient certains cas de fièvre typhoïde ou de pneumonie grave avec la manie aiguë. Ils en donnaient comme explication l'obstruction des vaisseaux par le phlegme. L'épilepsie, la léthargie et diverses formes de paralysies y sont également décrites, mais peu clairement.

Après cette rapide revue des observations cliniques que contiennent les écrits hippocratiques, nous devons maintenant étudier le système médical d'Hippocrate et de l'École de Cos. Bien que Galien donne à ce système le nom de *dogmatisme* et qu'on puisse également lui donner celui *d'humoralisme*, il nous paraît plus juste de l'appeler *naturisme*, car ce sys-

tème médical a pour principe directeur le pouvoir curatif de la nature. Pour le bien comprendre, il faut d'abord se rendre un compte exact de l'idée que se faisait Hippocrate de la nature en général et de celle de l'homme en particulier. Par le mot *nature*, Hippocrate entendait une force qui pénétrait l'économie entière et dirigeait tous les phénomènes dans la maladie et dans la santé. En d'autres termes, la nature de l'homme, c'est l'homme lui-même : l'homme sentant, agissant et réagissant. La nature est l'ensemble des forces qui gouvernent tous les êtres par des liens immuables. C'est le pouvoir toujours actif qui dirige et règle toutes les fonctions physiques et pathologiques.

Voici les principaux principes du système que nous appelons *naturisme*, ils en contiennent toutes les conséquences. :

1° Il existe un principe, simple dans son essence, multiple dans ses effets, qui règle l'économie de tous les corps vivants et qui, d'après des lois pré-établies, produit tous leurs phénomènes. Ce principe est la *Nature*, et Hippocrate dit en substance que la nature donne la vie à toutes choses, et en toutes choses suffit à la création de la vie animale. La nature, sans l'avoir jamais appris, connaît ce qui est nécessaire ou inutile à la vie animale. En réalité la nature constitue la faculté primordiale en principe; mais il en existe d'autres qui dépendent d'elle et qui gouvernent les corps vivants. C'est par ces autres facultés que la nature attire tout ce qui est utile à la conservation de chaque espèce, sépare et rejette tout ce qui est inutile ou nuisible, car la nature est dans son action essentiellement providentielle. Enfin, selon le cas, la nature forme, conserve ou répare.

2° Dans l'homme, la nature se manifeste par des crises et des symptômes. Les crises internes, c'est-à-dire ces phénomènes et ces symptômes, indiquent en certains cas qu'elle est forte et suffira pour triompher des causes morbides; dans d'autres cas, qu'elle est faible et aura besoin d'assistance. Enfin,

certaines crises par leur irrégularité et leur manque d'ordre peuvent rendre les efforts de la nature infructueux, c'est alors une indication qu'il faut non seulement aider la nature, mais la régler et la diriger.

3° La nature, comme stimulants de son action, a certains aides qui agissent sur les êtres pensants et raisonnants.

4° En état de santé, la fonction de la nature est simplement de former et de conserver; dans la maladie, elle devient curative. En toutes circonstances, on ne peut rien faire sans son aide, car quand elle vous la refuse rien de bon ni d'utile ne peut être obtenu.

5° Il n'est point de règle absolue en thérapeutique, car les tempéraments et les âges diffèrent, et ce qui, un jour, produit un résultat excellent produira un résultat contraire le jour suivant.

6° Ce qu'on doit enseigner, c'est que la maladie est un combat entre les causes morbides et la nature qui tend à la guérison. Le bien du patient dépend de la force et de la sagesse de la nature.

7° Le but suprême de la nature qui a formé l'homme est de le conserver et de le mettre en un état qui lui rende possible le perfectionnement de son esprit.

Le système qui repose sur la *coction*, les crises et les jours critiques est la conséquence logique de cette croyance dans le pouvoir conservateur et réparateur de la nature. Ce système se trouve en conséquence développé dans les écrits hippocratiques. Il s'y mêle parfois à d'autres théories, en particulier avec la doctrine des quatre humeurs et des quatre éléments. Ainsi que les vieux Asclépiades, Hippocrate croyait qu'un grand nombre de maladies provenaient de la présence dans l'organisme de certains agents morbides; combinant cette théorie avec celle du pouvoir réparateur de la nature, il déclarait que l'homme, grâce aux propriétés dont la nature l'a doué, attirait à lui ces agents morbides, qu'ils vinssent

du dehors ou du dedans, et après une certain travail qu'il appelait *coction* les rejetait à l'extérieur par des organes éliminatoires divers, et variables selon les cas.

C'est ainsi qu'Hippocrate fut amené à formuler la théorie de la coction; théorie qu'il compléta plus tard en y ajoutant celle des crises et des jours critiques. Quant la coction va se produire, le médecin en est averti par l'intensité des symptômes. Tandis qu'elle se prépare, la fièvre augmente et le patient devient ou très déprimé ou très excité. Certains symptômes accompagnent ou suivent les progrès de la coction, et les praticiens doivent les connaître. Ils doivent également apprendre à distinguer les bons des mauvais symptômes, afin de pouvoir pronostiquer l'issue de la maladie.

Le laps de temps nécessaire à la coction des éléments morbides constitue la période critique. Les crises considérées comme salutaires sont celles qui surviennent aux troisième, quatrième et septième jours, et le devoir du médecin consiste à ne pas gêner le développement de ces crises par l'application de remèdes inutiles. Il ne doit agir que pour aider le travail de la nature, s'il estime que c'est nécessaire.

Quand la coction a eu lieu, la nature délivre généralement le corps des agents morbides en les éliminant dans les urines, les sueurs ou les selles; c'est alors que l'attention du médecin doit redoubler. Il devra étudier avec le plus grand soin les tendances naturelles, s'assurer de l'exutoire choisi pour l'élimination des agents morbides. Quand il en sera sûr, il pourra aider à cet important travail en administrant des sudorifiques, des diurétiques ou des laxatifs, selon que la nature a décidé de délivrer le patient par les urines, la sueur ou les fèces. Et d'autre part, si la coction est ou incomplète, ou mal effectuée, il devra, par des moyens thérapeutiques appropriés, aider la nature qui s'est trouvée trop faible pour sa tâche. Il peut arriver cependant que la coction ni les crises ne surviennent pas aux jours indiqués, mais c'est tout à fait exceptionnel.

On doit, quant au traitement, dit le Naturisme, appliquer des remèdes contraires aux manifestations qui se produisent; c'est-à-dire opposer le froid au chaud, le chaud au froid, l'humidité à la sécheresse, et ainsi de suite, selon l'axiome posé par Hippocrate, qui n'est cependant pas toujours vrai : *Contraria contrariis curantur*.

Pour nous résumer, nous dirons que le Naturisme fut créé du jour où Hippocrate découvrit ce grand fait qui domine tous les autres dans les opérations ou les fonctions de la vie, ce fait qui contient *in parvo* toute la science et la pratique médicales, le fait de l'existence d'un pouvoir qui forme, conserve et guérit, pouvoir qui est inhérent à l'organisme lui-même et grâce auquel celui-ci sent, réagit, se développe, se préserve et combat toutes les causes morbides et les effets qu'elles produisent.

Toute simple que nous paraisse aujourd'hui cette découverte, elle reste la plus importante de celles qui aient été jamais faites en ce qui concerne la connaissance du corps humain.

CHAPITRE VII

LES SUCCESSEURS DIRECTS D'HIPPOCRATE
L'ÉCOLE D'ALEXANDRIE
ÉRASISTRATE ET HÉROPHILE

Après la mort du grand Hippocrate, son gendre, Polybes, perfectionna encore la science médicale. Polybes était un des praticiens les plus distingués de l'École de Cos; Galien ne se lasse pas de vanter son habileté, son expérience et la fidélité avec laquelle il suivit les enseignements et l'exemple de son illustre beau-père. On connaît peu de choses sur lui, et les ouvrages qui lui sont attribués et dont voici les titres : *Des moyens de conserver la santé*, *De la nature et des altérations du sperme*, sont très probablement apocryphes. Il se pourrait cependant qu'il fût l'auteur du traité qui s'appelle *De natura pueri* et qui se trouve dans la collection hippocratique.

Aristote et son disciple Théophraste contribuèrent indirectement aux progrès de la médecine par leurs nombreux travaux sur l'histoire naturelle. Diogène Laërtius cite parmi les deux cents et quelques ouvrages écrits par Théophraste une histoire des plantes écrite par cet auteur et dont certains fragments sont arrivés jusqu'à nous. Ce devait être une œuvre des plus importante; les propriétés médicinales des simples y sont soigneusement étudiées. Dioxippus de Cos (370 av. J.-C.), disciple d'Hippocrate, si nous en croyons Suidas, avait écrit un traité sur la médecine et deux livres sur les pronostics. Pétronius, que nous connaissons par les écrits de Celsus et qui d'après ce dernier vivait avant Érasistrate et Hérophile,

pour faire baisser la fièvre chez ses malades, les étouffait à moitié sous d'épaisses couvertures, afin de provoquer la sueur et de stimuler la soif. Quand la fièvre avait baissé, il ordonnait au patient de boire de l'eau froide. Si la sueur ne se produisait pas, il doublait la dose d'eau et provoquait les vomissements; quand l'état du patient s'était suffisamment amélioré, il lui faisait manger du porc et des oies rôties et boire du vin. Après quoi, si l'état du malade restait encore stationnaire, il lui administrait un nouvel émétique ; comme vomitif, il employait l'eau de mer. Comme on le voit, Pétronuis était pas partisan d'une trop longue diète, aussi Galien, après avoir blâmé les médecins qui, par un jeûne prolongé, amènent leurs malades jusqu'aux limites de l'extrême faiblesse, blâme par contre Pétronuis pour avoir gavé les siens.

Dioclès de Carystos (350 av. J.-C.), que Galien tient en haute estime, semble avoir fait faire de grands progrès à la médecine. Il est, avec Empédocle et Démocrite, un des premiers qui aient étudié l'anatomie scientifiquement; et bien que ses dissections un peu sommaires aient parfois excité les railleries de Galien, il n'en a pas moins rendu de grands services à cette science. Il est à remarquer que Dioclès a fait une étude si détaillée des annexes que Soranus (98-117), et même Galien en parlant des trompes de Fallope déclarent que Dioclès fut le premier à les comparer à des cornes de bœuf. Il fut, à n'en pas douter, un des praticiens les plus habiles. Les Athéniens avaient une si grande admiration pour son talent et les nombreuses guérisons qu'il obtenait, ainsi que pour sa fidélité aux principes de l'École de Cos, qu'ils l'appelaient le second Hippocrate.

Calius Aurélianus rapporte d'intéressants détails sur sa manière de traiter ses patients. Dans certains cas d'hémiplégie, il administrait une potion composée de glue bouillie dans l'eau avec de la farine et de la feuille de ronce ; pour les occlusions intestinales, il faisait avaler au malade un anneau de plomb.

Praxagoras de Cos (340-320 av. J.-C.) est un des derniers

Asclépiades dont l'histoire nous ait conservé le nom. Bien que d'après Galien, comme anatomiste, il ait été médiocre, il n'en a pas moins écrit quelques traités médicaux qui ont eu la plus grande réputation. Déterminé humoraliste, il attribuait toutes les maladies aux changements dans la composition des divers fluides du corps. Et il augmenta si largement le nombre de ceux que reconnaissait Hippocrate que, d'après lui, il n'y avait pas moins de dix humeurs différentes, le sang non compris.

Cælius Aurélianus nous a laissé quelques précisions sur la manière dont il traitait certaines maladies. Pour les occlusions intestinales, quand des purgatifs répétés restaient sans effet, il dilatait le rectum par des injections de certains gaz ; si ce moyen restait également sans résultat, il ouvrait le ventre et retirait la cause de l'obstruction. Le traitement qu'il employait pour l'épilepsie n'était pas moins radical : Il faisait raser le crâne du malade et le couvrait de cautérisations dans tous les sens, emplissant en outre le malheureux patient des drogues les plus dégoûtantes.

La fameuse École de Cnidos, sur laquelle nous savons si peu de choses, avait aussi, à l'époque dont nous parlons, quelques représentants parmi les médecins connus : Euryphon de Cnidos, qui vivait au temps d'Aristophane, a été tourné en ridicule dans une comédie où l'auteur nous montre un certain Cinsias, fils d'Évagoras, réduit à l'état de squelette après une pleurésie, la poitrine pleine de pus et le corps couvert de croûtes, résultats du traitement que lui a infligé Euryphon.

Contrairement à l'École de Cos, celle de Cnidos ne tenait aucun compte de la pathologie générale et étudiait chaque maladie comme un tout. Chrysippe, le maître d'Érasistrate, est un des mieux connus de cette école. Il s'élevait avec vigueur contre l'abus des saignées et des purgatifs, d'après ce que nous dit Galien. Mais ce dernier nous apprend aussi que, déjà de son temps, il était difficile de se procurer des écrits de Chrysippe. Aucun n'est parvenu usqu'à jnous, mais son nom

est cité avec le plus grand respect par Cælius Aurélianus, Plutarque et Macrobius. Pline lui reproche d'avoir changé la formule des vieilles ordonnances, mais c'est un fait connu que l'écrivain romain détestait cet innovateur. Chrysippe, nous dit Pline, a écrit un traité exaltant particulièrement les vertus curatives du chou ; mais il est surtout important dans l'histoire de la médecine par un de ses élèves, Érasistrate, qui adopta beaucoup de ses opinions et méprisait un grand nombre des aphorismes d'Hippocrate.

École d'Alexandrie. — Cette école, que ses découvertes anatomiques ont rendue célèbre, exerça une prodigieuse influence sur l'ancienne médecine. Cælius Aurélianus, Arctæus (30-90 av. J.-C.) et surtout Galien sont unanimes sur ce point. Il est probable que l'École d'Alexandrie ne tint aucun compte des doctrines médicales qui avaient cours au temps des Pharaons. Nous avons déjà dit que les connaissances anatomiques des médecins de l'ancienne Égypte étaient des plus rudimentaires, leur symptomatologie des plus vagues, et leur maigre thérapeutique se combinait avec des pratiques de magie. De récentes études ont démontré qu'Érasistrate et Hérophile ont puisé dans les seules sources grecques presque tout leur savoir médical. N'oublions pas d'ailleurs que de l'École de Cnidos aussi bien que celle de Cos avaient des représentants à Alexandrie, puisque Praxagoras, un des derniers Asclépiades, fut le maître d'Hérophile et qu'Érasistrate avait été le disciplie de Chrysippe.

Érasistrate (300-225 av. J.-C.). Comme nous venons de le dire, Érasistrate, le rival d'Hérophile, et comme lui un des fondateurs de l'École d'Alexandrie, se rattachait par son maître Chrysippe à l'école de Cnidos, plus qu'à celle de Cos, dont Hérophile, en dépit de certaines variations de doctrine, restait le représentant, tandis que par certaines idées Érasistrate inclinait vers le *méthodisme*...

Sa doctrine, pour les mêmes raisons que celles de son

rival, est difficile à préciser, car aucun des nombreux ouvrages qu'il a écrit n'est arrivé jusqu'à nous, et nous ne pouvons nous former une opinion que sur des fragments mal digérés que nous ont transmis des écrivains venus plus tard. Dans un livre intitulé *De Venae sectione adversus Erasistratum*, Galien nous dit qu'Érasistrate n'était pas partisan de la saignée, et, d'après la même autorité, il semblerait que dans tous ses écrits il n'en ait été fait mention qu'une seule fois, — à propos des vomissements de sang, et encore était-ce pour affirmer qu'en ce cas la saignée serait inutile. Cependant, certains disciples d'Érasistrate, encore vivants du temps de Galien, affirmèrent que leur maître ne défendait pas absolument la saignée, mais y recourait moins fréquemment que ses collègues. D'autre part, Cælius Aurélianus affirme qu'Érasistrate saignait dans les cas de perte de sang et que cette pratique fut abandonnée seulement par ses disciples.

Érasistrate n'avait pas grande confiance dans les purgatifs répétés. Certes, comme son maître Chrysippe, il avait parfois recours aux émétiques et aux lavements, mais avec beaucoup plus de prudence et de discrétion. En ce qui concerne les lavements, il ordonnait qu'ils fussent composés avec des liquides adoucissants et défendait l'emploi des astringents ou des irritants. Érasistrate croyait que les saignées et les purgations avaient des résultats identiques, c'est-à-dire qu'elles diminuaient la pléthore ; mais il estimait qu'on pouvait arriver par d'autres moyens à l'élimination des humeurs malades, et que purgation et saignée pouvaient à la longue amener une corruption encore plus grande du sang.

Ses disciples abandonnèrent la théorie de *l'attraction* qu'on trouve dans les écrits hippocratiques : les humeurs les plus ténues, les mieux diluées sont, d'après eux, les premières à être éliminées ; les plus épaisses sont rejetées les dernières, et leur élimination ne peut être obtenue qu'au moyen des remèdes les plus violents.

Au lieu de purgatifs et de saignées, Érasistrate a recours à la diète ou à des régimes sévères (ainsi que le fit plus tard l'École Méthodiste) ; quand ces deux moyens ne suffisaient pas à diminuer la pléthore, il y ajoutait l'exercice physique. Il faisait remarquer que la pléthore ayant pour conséquence une transfusion du sang veineux dans les artères il s'ensuivait une grande inflammation accompagnée de fièvre. Voici, reproduite par Galien, la théorie d'Érasistrate sur l'exercice physique. « Ceux qui sont accoutumés à faire de l'exercice doivent en faire un peu plus quand ils se sentent pléthoriques, et par ce moyen ils évitent la maladie. Après leur exercice, ils prendront un bain chaud afin de provoquer la transpiration. Après quoi, s'ils éprouvent encore une grande chaleur, ils prendront, pendant plusieurs jours, des bains froids; puis ils se tiendront au repos et observeront l'abstinence. S'il prennent de la nourriture, qu'elle soit des plus simple, comme, par exemple, des herbes. Ceux qui ne sont pas habitués à faire régulièrement de l'exercice ne doivent pas en faire, malgré l'excellence de ce moyen pour diminuer la pléthore. »

Érasistrate ne manque pas de remarquer que la pléthore ne doit pas toujours être traitée de la même façon. Selon qu'elle se manifeste par l'épilepsie ou par des expectorations sanguinolentes, elle doit être traitée de manières différentes. L'épileptique doit se donner beaucoup de mouvement ; le phtisique doit, au contraire, éviter la fatigue et le travail. Les malades pléthoriques doivent se nourrir exclusivement de melons, concombres, herbes (parmi lesquelles la chicorée est la meilleure) et de courgettes. Érasistrate préconisait les remèdes les plus simples et il était l'ennemi des formules compliquées que les médecins de son temps appelaient « antidotes des dieux ». Il était opposé à l'administration de remèdes composés d'extraits animaux, végétaux et minéraux mélangés. Il s'élevait aussi contre tous les raisonnements abstraits. Galien nous dit qu'Érasistrate pas plus que Hérophile ne croyaient à l'infaillibilité

des dogmes médicaux ; mais aucun des deux n'aurait accepté les thèses développées plus tard par les empiriques qui niaient l'importance de la cause déterminante de la maladie. Dioscoride raconte qu'Érasistrate écrivit tout un ouvrage là-dessus, et il démontre l'importance de l'étiologie des maladies en citant les piqûres d'insectes et les morsures d'animaux venimeux. « Si, dit-il, on ne peut pas toujours découvrir la cause *spécifique* d'une maladie, on peut au moins découvrir la cause *apparente*, et elle fournit souvent d'excellentes indications pour le traitement. »

Érasistrate eut de nombreux disciples. Galien en cite un grand nombre, mais tous n'ont pas laissé une réputation égale. Nous nommerons seulement : Straton de Lampsacos, Xénophon de Cos, Ptolemæus d'Alexandrie (150), un certain Chrysippus (pas Chrysippus de Cnidos), Charidémus Hermogénès Artémidorus, Apollonius de Memphis ; Strabon, qui vivait sous le règne des trois premiers Césars, raconte que Hicesius de Smyrne (60), un très célèbre médecin de son temps, fonda dans cette ville une école où l'on enseignait la doctrine d'Érasistrate. Ce même Hicesius avait aussi écrit un traité sur les différents régimes qui eut à son époque une grande popularité.

Celsus mentionne un chirurgien fameux qui vivait vers la cinquantième année de l'ère chrétienne, c'est Philoxène ; il fut un disciple fervent d'Érasistrate. Galien nous parle d'autres disciples de ce maître qui vivaient plus tard encore et qu'il a pu connaître. Il semblerait cependant qu'ils suivaient les doctrines d'Érasistrate en les exagérant beaucoup, particulièrement en ce qui concerne la saignée et, chose étrange, qu'ils méprisaient les connnaissances résultant des travaux anatomiques et des recherches sur la cause des maladies. Un d'eux cependant, dont le nom était Martial, pratiquait l'anatomie avec beaucoup de succès.

Hérophile (300 av. J.-C.). — Hérophile paraît avoir eu autant de réputation comme médecin que comme professeur d'anatomie.

L'art médical, disait-il, consiste à connaître parfaitement ce qui se passe en état de santé et les changements qui se produisent du fait de la maladie, plus certaines « choses indifférentes » qui n'appartiennent ni à la santé, ni à la maladie. Dans ces « choses indifférentes, » il faisait entrer les précautions à prendre pour se maintenir bien portant ou guérir les maladies. Celsus raconte qu'Hérophile était grand partisan des remèdes et faisait usage de drogues variées, beaucoup plus que ses prédécesseurs de l'École dogmatique n'avaient coutume de le faire.

Il étudiait le pouls avec le plus grand soin ; chose qui n'avait pas été faite jusque-là ; il pousse même cet art trop loin. Pline dit : « Il faudrait être musicien, même mathématicien, pour bien interpréter la signification du pouls d'après Hérophile, pour en bien saisir la mesure et l'harmonie exactes, selon l'âge du malade et la forme de la maladie. » Et il ajoute que tant de subtilité n'était pas du goût de tout le monde et que l'École empirique en était particulièrement adversaire. D'après Galien, Hérophile aurait écrit une réfutation du livre d'Hippocrate intitulé *Pronostics*, qui est cependant une œuvre remarquable. Cælius Aurélianus remarque que Hérophile n'a rien écrit sur la manière de traiter certaines maladies très communes, comme la pleurésie et l'esquinancie ; cependant, à propos de la pleurésie, il remarque que, bien que les poumons soient également le siège de la pleurésie et de la pneumonie, dans la seconde de ces maladies une partie seulement des poumons est atteinte, dans la première c'est l'organe tout entier. Il a parlé aussi, à propos de l'enseignement de son maître Proxagoras, de la paralysie du cœur, et ajoute qu'elle est la cause déterminante d'un grand nombre de morts subites. Enfin, il avait la plus grande confiance dans les vertus curatives de la ciguë blanche : il la comparait à un vaillant capitaine qui, animant les troupes de son courage, entre le premier à leur tête dans la ville assiégée.

On s'est souvent demandé qui d'Érasistate ou d'Hérophile avait eu les plus nombreux disciples. Il nous est impossible de discuter ici cette question. Cependant, à consulter les tables chronologiques publiées par Daremberg, il semblerait que le disciples d'Hérophile ont été plus nombreux et plus célèbres que ceux d'Érasistrate. Les récits de Galien confirment cette opinion.

Les successeurs d'Hérophile, contrairement aux enseignements de leur maître, semblent avoir négligé l'étude de l'anatomie. Un d'eux cependant, dont le nom était Eudemus (290 av. J.-C.), fut un anatomiste distingué et l'égal de son maître dans cette science. Callimaque, disciple et parent d'Hérophile, fut un des premiers à commenter les écrits d'Hippocrate. Callianax fut célèbre pour son savoir, mais aussi pour la brutalité avec laquelle il traitait ses malades. Bacchéius de Tanagra écrivit aussi des commentaires sur divers ouvrages hippocratiques. Il reconnaissait quatre types différents d'hémorragies qui sont : hémorragie par rupture, exosmose, lourdeur et transsudation ; il composa en outre un traité sur le pouls. Cratevas et Mantias ont laissé un excellent traité sur la matière médicale. Galien le déclare le meilleur de tous ceux qui ont précédé le grand ouvrage de Dioscoride. Chrysermus et Cydias étaient aussi disciples d'Hérophile, et enfin Démétrius d'Apaméia (250 av. J.-C.) est l'auteur d'un traité de thérapeutique que les anciens citent souvent avec éloge.

Un certain Zénon a écrit un volumineux ouvrage sur *les Épidémies* d'Hippocrate. Dioscoride fait le plus grand éloge d'un pharmacologue qui s'appelait Andréas de Carystos.

Quand Ptolémée Physcon expulsa d'Alexandrie un grand nombre de médecins sous le prétexte qu'ils étaient ligués avec son frère contre lui, ils fondèrent une école à Laodicéa, dont Zénon fut directeur. On y enseignait les doctrines d'Hérophile, et parmi les maîtres de cette école nous trouvons les noms d'Alexandre Philaléthès et de Cléophante, ce maître des Asclépiades qui vantait si fort les vertus du vin.

Enfin Cælius Aurélianus cite souvent, et toujours avec éloges, un certain Apollophanes qui fut médecin d'Antiochus le grand, et nous savons par Galien qu'il était un disciple d'Hérophile. Galien nous parle encore d'un certain Héracléidès qu'il considérait comme un médecin remarquable et qui vivait dans le premier siècle de notre ère. Un des contemporains de Galien, Apollonius Mys (30 av. J.-C.), qui appartenait à la même secte et qu'il ne faut pas confondre avec Apollonius de Cition (un empirique), a écrit aussi des ouvrages médicaux. Démosthène Philalète était célèbre pour les maladies des yeux, sa renommée était si grande qu'elle durait encore au moyen âge. Soranus, dans une étude sur les maladies des enfants, cite aussi un Démosthène, mais on ignore si ce Démosthène est le même que celui dont nous venons de parler.

Enfin, et pour terminer, un autre disciple d'Hérophile, Gaius de Néapolis, était un gynécologiste qui vivait vers la même époque que Soranus et qui est fréquemment cité par Cælius Aurélianus.

CHAPITRE VIII

L'ÉCOLE DES EMPIRIQUES. ASCLÉPIADE ET SON SYSTÈME MÉDICAL

Jusqu'ici, nous n'avons parlé que de systèmes plus ou moins dogmatiques qui se modifiaient petit à petit avec le temps. Et ceci veut dire que tous les médecins que nous avons étudiés se rattachaient plus ou moins à l'École de Cos. Il n'en est pas de même pour les Empiriques ; Daremberg remarque justement que tandis que les médecins de Cos et de Cnide avaient des idées communes sur les principes généraux de la médecine, c'est d'Alexandrie et de son école que date la division de la profession médicale en deux camps : les Dogmatiques et les Empiriques. Les premiers prenaient pour base de leur raisonnement différents systèmes ; les seconds rejetaient tout raisonnement. Haeser pense que parmi les Empiriques il y avait et des disciples d'Hérophile et des disciples d'Érasistrate. Les adeptes de l'École empirique regardaient Acron d'Agrigente (400 av. J.-C.) comme le fondateur de leur secte, et nous savons qu'il vivait au temps d'Hippocrate. Cependant, un certain disciple d'Hérophile, Philinus de Cos (250 av. J.-C.), qui a écrit six livres pour réfuter l'enseignement du célèbre Bacchéius, doit être considéré comme le premier théoricien de l'empirisme, bien que Cæluis Aurélianus mentionne un écrit de Sérapion, élève de Philélus, qui fut en son temps plus célèbre que les œuvres de son propre maître.

Nous n'avons pour juger les Empiriques que les écrits de Celsus, Galien et Cælius Aurélianus. Malheureusement, Galien,

qui est celui qui en parle le plus longuement, est loin de se montrer favorable aux disciples de Philinus et de Sérapion.

La base du raisonnement des Empiriques était l'inutilité du raisonnement en médecine ; l'expérience seule étant nécessaire.

Il y a, d'après eux, trois sortes différentes d'expérience. Elle peut d'abord provenir d'un hasard heureux ; comme par exemple celle-ci : Un homme souffre d'un violent mal de tête ; il tombe, se fait une entaille au front par où le sang s'échappe en abondance, et grâce à cette perte de sang son mal se trouve soulagé. Vient ensuite l'expérience qu'on trouve en la cherchant, par exemple : Un homme est en proie à une forte fièvre, il boit autant d'eau qu'il peut en absorber avec l'intention de voir s'il réussira ainsi à faire tomber sa fièvre. Troisièmement, enfin, l'expérience peut être répétée et vérifiée en reproduisant ce qui a été trouvé par hasard ou intentionnellement. C'est à cette dernière forme d'expérience que les Empiriques donnaient le nom d'observation ou d'autopsie, et qu'ils considéraient comme la base de l'art médical. Dans les cas où les faits obtenus par l'expérience manquaient, et où cependant il était urgent d'agir, ils estimaient qu'il fallait se laisser guider par l'analogie et agissaient d'après l'expérience d'autres cas qui leur paraissaient se ressembler. C'était, d'après leur propre définition, « la substitution d'une chose similaire ». Pour les maladies de la peau, par exemple, ils ordonnaient les remèdes employés dans l'éreysipèle, et pour les affections des membres supérieurs ceux qui avaient réussis pour les membres inférieurs.

Leur horreur de la déduction était telle qu'ils exigeaient qu'on observât en même temps le traitement et la maladie. Par exemple, observer une pleurésie, c'était simplement observer l'effet de la saignée qui devait guérir le patient. Aussi, au lieu d'employer le mot *indication*, ils employaient la locution : *observation de phénomènes*. En quoi consistait donc leur observation de pleurésie ? Simplement à ajouter les uns aux

autres des symptômes caractéristiques qu'ils appelaient *un concours de symptômes* ». Les Empiriques se gardaient bien de rechercher l'actiologie d'une maladie, en conséquence l'anatomie leur paraissait superflue, et plusieurs d'entre eux se sont efforcés, dans divers ouvrages, de démontrer son inutilité. D'autre part, cependant, ils cherchaient avec soin les « causes secondes » des maladies, c'est-à-dire les conditions dans lesquelles elles se développent.

Daremberg est très sévère pour l'École empirique. Haeser est plus juste et reconnaît les grands services qu'elle a rendus à la pratique de la médecine. C'est ainsi que ses praticiens avaient remarqué que les maladies se manifestent par une série de symptômes — un concours de symptômes — qui les distinguent d'un simple malaise, comme par exemple la chaleur, la toux, l'œdème, la douleur, etc., et ils ne manquaient pas de noter les symptômes les plus importants et d'en tenir compte.

Les Empiriques ne changèrent pas la momenclature des maladies et gardèrent celle de l'École dogmatique; leur pratique avait surtout pour base des observations écrites; ils étudiaient plus spécialement celles qui provenaient de médecins célèbres. Ils appréciaient tout particulièrement les observations cliniques contenues dans la collection hippocratique. Une observation faite par plusieurs médecins successifs leur paraissait plus sûre que celle qui n'avait été faite que par un seul, et ils ne s'inquiétaient guère de savoir à quelle école appartenaient ceux qui les avaient faites, ce qui est une preuve de leur impartialité.

Zeuis, et plus encore Héracléide de Tarente, doivent être cités, ils sont parmi les plus célèbres des Empiriques. Le dernier a écrit un traité de pharmacologie fort apprécié de son temps, on le disait élève de Glaucias et on lui donnait le nom de prince des Empiriques. Il était en même temps un très habile chirurgien. Celsus et Cælius Aurélianus nous ont conservé quelques-uns de ses préceptes, entre autres celui qui a trait à

la manière dont on doit administrer l'opium. Cælius Aurélianus nous décrit le traitement qu'Héracléide employait dans les cas de coliques néphrétiques et d'occlusions intestinales, ainsi que la manière dont il soignait les maladies des yeux, pour lesquelles il était, paraît-il, très habile. Le même auteur nous apprend encore qu'Héracléide a écrit quatre livres de commentaires sur Hippocrate, dans lesquels on trouve l'explication de termes très obscurs employés fréquemment par le *Père de la médecine.* Cælius Aurélianus parle aussi d'un autre ouvrage d'Héracléide dont le titre était *De intermis passionibus.* D'autre part, nous savons qu'il a écrit un traité sur le pouls où il réfute celui d'Hérophile.

Citons encore, parmi les autres membres de l'École empirique, Appollonius, un contemporain de Zénon. Appollonius Biblas (180-160 av. J.-C.), qui a écrit un traité sur les parasites intestinaux; et Zopyrus, contemporain du roi Mithridate, dont l'élève Poséidonius avait laissé un commentaire du livre d'Hippocrate sur *les Articulations* ; il avait écrit aussi un traité sur l'épilepsie et une réfutation en vingt-neuf volumes sur l'enseignement d'Hérophile, c'est peut-être celui dont parle Rufus dans son ouvrage sur la peste. Ælius Promotus fut un autre empirique célèbre; il écrivit un traité de pharmacologie dont quelques fragments nous sont parvenus. Dans le premier siècle de l'ère chétienne, les empiriques les plus connus furent Héras de Cappadoce et Ménodotus de Nicomédie, contre lequel Galien a écrit plusieurs ouvrages qui se sont perdus ; tout à fait à la fin, il y eut Théodas de Laodicée. Haeser pense que Marinus et son élève Quintus, un anatomiste célèbre, ainsi que Satyrus Pélops, qui se distingue aussi pour sa science anatomique, appartenaient à l'École empirique. Sextus Empiricus, qui vivait au v[e] siècle, était aussi un empirique.

Asclépiade (100 av. J.-C.), *son système médical.* — L'École d'Alexandrie, qui avait atteint un grand développement sous le règne des premiers Lagides, ne tarda pas à péricliter sous

celui de Ptolémée Physcon qui, par sa tyrannie, força des médecins et des savants distingués à s'enfuir de son royaume. Le génie grec, dont la clarté s'obscurcissait en Égypte, allait chercher loin du Nil un sol plus propre à son développement. Mais ce n'était pas l'Asie Mineure, royaume des Ptolémées, ce n'était plus même la grande Grèce, patrie des Hellènes, qui allait devenir le pays de cette floraison nouvelle de la pensée humaine. Elle allait fleurir plus loin, sur un sol ennemi, et Rome, qui avait conquis la Grèce, était à son tour conquise par la civilisation et la culture grecque. Bien que le latin fût la seule langue du peuple, les classes élevées parlaient à Rome également bien le latin et le grec. Les patriciens et les riches plébéiens comprenaient tous les avantages d'une culture plus raffinée que celle de Rome. La race latine s'était d'ailleurs souvent et en maint endroit alliée à la race grecque; elle avait subi l'influence de nombreuses colonies grecques, comme celles de Tarente, Naples et Cume. Le vieil orgueil romain se révoltait bien parfois contre ces innovations venues de l'étranger; et il arriva que rhétoriciens et médecins furent bannis de la cité éternelle. Mais cela n'arriva qu'une fois pendant une crise passagère, et Caton l'ancien lui-même occupait les loisirs de sa verte vieillesse à apprendre la langue des hommes que son austérité condamnait.

Asclépiade fut l'initiateur du mouvement médical dont nous allons parler. Il n'était pas un homme ordinaire. Daniel Le Clerc fait remarquer que tous les témoignages de l'antiquité lui sont favorables. Pline, critique très sévère de tous les médecins, est forcé de reconnaître, malgré les reproches qu'il lui fait, qu'Asclépiade possédait une grande éloquence et, sur quelques points, réforma heureusement la pratique médicale. Il était né en Asie Mineure, pays d'où sont venus la plupart des grands médecins de l'époque gréco-romaine. Il vit le jour à Pruse, ville de Bithynie, et là étudia avec Cléophantus, qui enseignait les principes de Hérophile et de l'école dogmatique, et

préconisait en outre l'emploi du vin dans le traitement des maladies. Asclépiade, comme beaucoup de médecins de l'antiquité, était un lettré et pratiquait avec succès l'art oratoire. Pline prétend même que si une fois installé à Rome il abandonna le métier d'orateur pour celui de médecin c'est parce qu'il trouva ce dernier plus lucratif. Voici ce que nous dit là-dessus l'écrivain latin : « Asclépiade vint à Rome comme beaucoup de ses compatriotes pour y faire une fortune plus grande que celle qu'il aurait pu faire dans son pays ; quand il arriva, il débuta par l'enseignement de la rhétorique, mais comme ce métier ne rapportait pas assez, il se décida à exercer la médecine. A cette époque, il n'avait aucune connaissance médicale, mais il pensa que son éloquence naturelle aidée de quelques études lui permettrait d'en imposer aux Romains, et que le moyen le plus rapide de le faire et d'établir sa réputation était de prendre le contre-pied des pratiques d'Archagathus, célèbre pratricien de son temps. Mais le prestige d'Archagathus déclinait déjà à cause de ses méthodes de traitement, qui étaient cruelles. Asclépiade rejeta aussi un grand nombre des traitements imposés par les autres médecins comme étant plus nuisibles qu'utiles.

Voici, d'après Pline, les pratiques condamnées par Asclépiade :

1° Celle qu'appliquaient certains médecins qui suffoquaient littéralement leurs malades sous d'épaisses couvertures, les rôtissaient devant des feux terribles ou les brûlaient en les exposant en plein midi sous les rayons d'un soleil ardent; 2° Une très vieille méthode employée pour guérir l'esquinancie et qui consistait à introduire un instrument dans la gorge pour en dilater le passage, opération qui exigeait une grande habilité et un temps considérable; 3° Les astringents, vomitifs et purgatifs, qu'il accusait d'irriter l'estomac du patient sans amener d'amélioration. S'il avait recours aux émétiques, il les administrait après le souper, et pour relâcher l'intestin, il employait des lavements.

Enfin Asclépiade ne croyait pas qu'il y eût une médecine spéciale pour chaque organe, foie, poumons ou reins, en d'autres termes il ne croyait pas aux remèdes spécifiques. Galien, auquel nous devons des explications très détaillées sur les théories d'Asclépiade, remarque que ce système a évidemment pour base l'enseignement d'Épicure. C'est-à-dire que, pour lui, le corps humain comme toute autre matière, est composé d'atomes indivisibles et inchangeables. Galien ajoute que, selon Asclépiade, l'âme même est un composé de petits atomes infiniments subtils. Cette doctrine aboutissait à un pur mécanisme. Il tournait en ridicule les propriétés vitales admises par l'École dogmatique, c'est-à-dire ce pouvoir des corps vivants de choisir entre ce qui leur est utile et ce qui leur est nuisible : s'appropriant ce qui leur est bon et repoussant ce qui leur est mauvais. En un mot, Asclépiade avait la prétention de tout expliquer et de tout simplifier, et ce faisant, il rejetait cette découverte, une des plus importantes qui aient été faites, c'est-à-dire ce pouvoir qu'ont les tissus du corps humain de choisir la nourriture qui leur convient; quelque paradoxale que cette doctrine ait pu apparaître, elle était vraie cependant, ainsi que l'était celle des forces réparatrices de la Nature, qui s'est attiré les railleries des Méthodistes. Cette période de l'histoire de la médecine est une de celles qui nous démontrent le plus clairement le danger de chercher pour tout les explications les plus simples et de rejeter à *priori* tout ce qui paraît vague et mal défini.

Il y a dans Cælius Aurélianus un très curieux passage où nous trouvons plus de précisions que dans Galien lui-même sur les fondements du système d'Asclépiade. Il en ressort que ses idées avaient été puisées dans Épicure avec cette seule différence que le philosophe grec appelle les atomes molécules. D'après Asclépiade, la qualité des corps dépend de l'agencement, la forme et la dimension de ces atomes ; comme comparaison, il cite l'argent qui est blanc quand il forme un bloc et

noir quand il est en poudre. La nature est seulement l'*ensemble* de ces atomes, auquel il faut ajouter le mouvement. La nature est aveugle, Asclépiade affirme que c'est une erreur de croire que le bien peut provenir de cette force aveugle, car c'est le plus souvent le mal qui en découle. Il nie aussi d'une façon absolue les jours critiques d'Hippocrate et ne croit pas à l'évolution régulière des maladies, et il ajoute que le temps — entendez par là le nombre de jours nécessaires à l'évolution d'une maladie — n'a pas de pouvoirs en lui-même, pas plus que n'en a la volonté des dieux : c'est le médecin seul qui, par son intelligence et son habileté, se rend maître de la situation. Comme Asclépiade ne croyait pas au cours régulier des maladies, son opinion était qu'il fallait intervenir énergiquement et tout de suite; il raillait l'attente passive d'Hippocrate et de l'École dogmatique et disait : « Toute la science des anciens médecins se borne à une méditation sur la mort. »

Et nous en arrivons à la théorie sur les origines de la santé et de la maladie. Asclépiade croit que le corps humain demeure dans son état naturel aussi longtemps que la matière est librement absorbée par les pores, qu'il appelle les espaces interatomiques. La santé est donc le résultat d'une juste proportion entre les pores absorbants et la matière absorbée. La mort est le résultat d'une disproportion entre cette matière et ces pores. L'accident le plus commun est l'obstruction des pores qui, d'après Asclépiade, produit la douleur, la fièvre, le délire, la pleurésie et la léthargie; si les pores sont trop obliques, il surviendra de la fatigue, de la langueur, qui ira même jusqu'à l'évanouissement. L'hydropisie et une maigreur extrême sont au contraire la conséquence de l'extrême dilution de ces mêmes pores. La faim provient de l'ouverture des larges pores de l'estomac et du ventre, la soif de celle des plus petits. Enfin, il résulterait d'un passage très obscur de Cælius Aurélianus qu'Asclépiade reconnaissait une troisième cause de maladie, c'était le mélange des divers sucs du corps, et aussi le

mélange entre la matière liquide et les esprits, mais cela était une cause antécédente, non une cause conjointe, c'est-à-dire prochaine. Voici l'explication qu'il donnait des fièvres intermittentes : La fièvre quotidienne est produite par la rétention des plus gros atomes, la fièvre tierce par celle des atomes moyens et la fièvre quarte par celle des plus petits.

La thérapeutique employée par Asclépiade n'était pas aussi originale qu'il le croyait ; car, bien avant lui, des médecins avaient démontré les bons résultats obtenus par le massage, la gymnastique et l'hydrothérapie. Quant aux vertus curatives du vin, Pline nous apprend que c'est le maître d'Asclépiade, Cléophantus, qui les lui avait enseignées. Dans ses écrits, Asclépiade étudie les trois principaux moyens de guérir, qui sont : les frictions, la gestation (du latin *gesta*) et le vin. Par le mot friction, il entend le massage tel que le pratiquaient les anciens ; la gestation consistait à transporter le malade, en voiture, litière ou bateau. L'usage du vin n'a pas besoin d'explications. Mais au lieu d'ordonner ce qu'il appelait la gestation, à la fin de la maladie, il l'ordonnait dès le début, dans la période de la plus forte pyrexie, parce que sa théorie était que la fièvre se guérissait par la fièvre, et que pour faire tomber la température il fallait user les forces du malade. Pour la friction, Asclépiade l'employait dans l'hydropisie et prétendait guérir même les aliénés à l'aide de massages. Asclépiade a beaucoup écrit sur ses différentes méthodes de traitement, mais, chose étrange et qui ne concorde pas avec les enseignements qu'il avait reçus, il déconseille l'exercice aux gens bien portants, car, dit-il, il leur est tout à fait inutile. Il semble avoir puisé cette idée absurde dans Érasistrate. En cas de fièvre, il administrait du vin dès que la température avait légèrement baissé ; et il en faisait boire à ses malades atteints d'aliénation mentale jusqu'à ce qu'ils fussent tout à fait ivres, parce qu'ils finissaient par s'endormir. Pour la léthargie, il administrait également du vin, mais dans un but opposé, afin d'exciter et

de réveiller les sens endormis ; et il ajoutait au vin des fumigations avec des substances fortes et odoriférantes ; telles que le vinaigre, le castoréum et la rue. Il ordonnait souvent l'addition de l'eau de mer au vin, croyant le rendre ainsi plus diffusible grâce au sel que contient cette eau. Enfin, dans le catharre, il ordonnait au malade d'absorber d'énormes quantités de vin ; dans les diarrhées, il inondait au contraire d'eau froide, espérant probablement amener par ce moyen la constriction des pores. En ce qui concerne le régime, il semblerait, d'après un passage de Celsus et un autre de Cælius Aurélianus, qu'après avoir réduit ses patients à la plus extrême faiblesse, dès que la température montrait une tendance à baisser, il leur permettait de manger autant qu'ils le voulaient.

Asclépiade ayant proscrit l'usage de nombreux médicaments employés par ses collègues, ceux-ci l'ont accusé de n'en ordonner aucun. Mais, pour cela Scribonius Largus les traite de menteurs et dit que cela n'est exact qu'en ce qui concerne les maladies aiguës et faux pour les autres.

CHAPITRE IX

LA SECTE MÉTHODISTE. THÉMISON ET THÉSALUS. LA SECTE PNEUMATIQUE. LES ÉCLECTIQUES ET LES COMPILATEURS

Le méthodisme fut fondé par Thémison de Laodicée (123-43 av. J. C.), qui enseignait la médecine à Rome sous le règne d'Auguste. Cette doctrine a conservé ce nom qui lui avait été donné par son fondateur parce que celui-ci croyait avoir trouvé une méthode pour rendre la pratique de la médecine et la science médicale plus faciles. Peut-être aussi parce que dans ce système tout paraît mieux réglé, mieux ordonné que dans le Dogmatisme.

Thémison ne s'embarrassait pas de la cause des maladies, mais seulement des points communs que les diverses maladies ont entre elles. Il avait décidé que tous les processus morbides proviennent de deux causes principales, la constriction ou le relâchement des pores de l'organisme ; cette théorie n'était en réalité que le *laxum* et le *strictum* renouvelé des Grecs. Il reconnaissait aussi une troisième cause de maladie formée du mélange des deux autres. Enfin son système contenait un changement très important, c'était la division des maladies en maladies aiguës et maladies chroniques. Pour l'évolution des maladies, il distinguait trois périodes qui sont les mêmes que celles d'Hippocrate : période d'accroissement, période de statu quo et période de décroissance. Or, pour soigner une maladie, il suffisait, d'après lui, de savoir tout d'abord si la maladie était aiguë ou chronique, ensuite à quelle période elle en était, et

il donnait de la médecine la définition suivante : « une méthode qui vous apprend à connaître ce que les maladies ont en commun ».

Thémison témoignait le plus profond mépris pour certaines questions obscures se rattachant à l'art médical et dont l'École dogmatique, bien qu'incapable de les résoudre, avait deviné l'importance. Son système, par certains points, se rapprochait de celui des Empiriques, mais il s'en différenciait, en ce qu'il reconnaissait la valeur du raisonnement ; en d'autres termes, le méthodisme était un système rationnel fondé sur une théorie et sur une base que le raisonnement seul peut fournir. La thérapeutique de Thémison différait de celle des Dogmatiques surtout parce qu'il établissait son traitement uniquement d'après les indications fournies par le cas présent et systématiquement négligeait le traitement dérivé de l'actiologie qui tient une si grande place dans les écrits hippocratiques. Il ne s'embarrassait ni de l'âge du patient, ni de son pays, ni de son genre de vie, ni de la saison où se déclarait la maladie, pas même de la partie du corps qu'elle affectait. Bien que Thémison eût été l'élève d'Asclépiade et fût resté fidèle à son enseignement, il en différait sur quelques points, ainsi qu'on peut s'en rendre compte en lisant Cælius Aurélianus et Galien. Asclépiade disait que les pores étaient les « espaces interatomiques ; Thémison ne prenait la peine d'expliquer ni leur nature, ni leur disposition. Il déclarait seulement que l'existence des pores n'était pas prouvée, mais qu'il fallait bien l'admettre pour expliquer la production de la sueur. D'autre part, et bien qu'Asclépiade admît en principe que toutes les maladies provenaient d'un manque de proportion entre les pores, il n'en établissait pas moins ses théories, comme l'avaient fait avant lui Hippocrate et l'École dogmatique sur les propriétés particulières à chaque maladie, car il ne croyait pas possible de fonder tous les traitements sur un principe unique. Ce pas qu'il

n'avait pas osé franchir, Thémison, d'intelligence beaucoup plus grossière, le franchit sans hésitation, et les Méthodistes ne tinrent plus compte désormais que des phénomènes communs à toutes les maladies, sans attacher aucune importance à ceux qui les différenciaient.

En dépit de ces différences dans les théories et dans la pratique, la thérapeutique de Thémison et sa conduite vis-à-vis de ses patients étaient les mêmes que celles de son maître Asclépiade. Cælius Aurélianus en donne l'explication suivante : « Thémison s'empêtrait encore dans les erreurs d'Asclépiade et l'École méthodiste était encore dans son enfance, peut-être même n'était-elle pas tout à fait formée. » Il ne faut pas oublier que quand Thémison fonda le méthodisme il était déjà vieux et il n'eut pas le temps d'introduire dans sa thérapeutique les changements qui auraient dû découler de sa doctrine. Cælius lui reproche d'avoir administré de l'eau froide à ses patients après les avoir saignés ; mais, en agissant ainsi, il se conformait aux principes de sa secte, qui étaient d'employer toujours deux procédés médicaux ayant une action contradictoire. Cælius lui reproche encore de purger avec du séné dans les crises d'asthme et avec de l'aloès dissous dans l'eau pour les cas de léthargie. Thémison administrait aussi du séné dans les crises cataleptiques, et y ajoutait du castoréum. Sa thérapeutique s'écartait en outre de celle des autres méthodistes sur des points nombreux : le régime, les bains, l'exercice physique, la saignée, les sangsues, les ventouses etc. Dioscoride nous conte sur lui une intéressante histoire : Il avait été mordu par un chien qu'on croyait atteint de la rage. Il se soigna lui-même et parvint à se guérir, mais avec beaucoup de peines et au prix de grandes souffrances, et Cælius ajoute que depuis cet accident dès qu'il essayait d'écrire sur la rage il était pris de véritables crises d'hydrophobie.

Si nous en croyons Juvénal qui dit : « *Quot Themison ægros*

autumno occiderit uno », sa fameuse méthode ne l'empêchait pas de tuer un grand nombre de ses malades. Cependant, il jouissait d'une réputation considérable, si nous en croyons Pline, qui l'appelait *Summus auctor.* Cælius donne comme ses disciples immédiats Proculus et Eudémius. Eudémius, dit-il, administrait des lavements d'eau froide à ceux de ses patients atteints de prétendus désordres cardiaques. Tacite parle aussi d'un Eudémius qui fut médecin de la fameuse Messaline, et qui, pour donner une grande idée de son habileté, composait des quantités de remèdes secrets.

Tessalus (60). — Thessalus, qui vivait une cinquantaine d'années après Asclépiade, introduisit des changements importants dans le système de ce maître. Si nous en croyons Pline l'Ancien, il eut de son temps une très grande réputation. Mais sa vanité extraordinaire, son contentement de lui-même gâtaient son très réel talent. Il déclarait que les aphorismes d'Hippocrate n'étaient qu'un tissu de mensonges et que l'œuvre de tous les médecins qui l'avaient précédé était une œuvre inutile, et il ordonna que sur sa tombe fussent gravés ces mots : « Le vainqueur des médecins. »

Bien qu'en réalité il n'eût fait que démarquer l'enseignement de son maître Thémison, il se vantait d'avoir créé un nouveau système médical. Galien est très sévère à son égard. Il nous dit que Thessalus était de basse extraction, que son père était cardeur de laine à Trebles, ville ou Thessalus etait né et où il fut élevé par des femmes. Galien remarque qu'il avait gardé de son humble origine un caractère servile, humble avec les grands, mais très arrogant avec ses confrères.

Grâce à ses manières accommodantes envers ses malades, il se fit une nombreuse clientèle de riches patriciens; Galien remarque combien cette conduite différait de la fière indépendance des anciens médecins. Autrefois, dit-il, les médecins commandaient à leurs malades comme un général commande à ses soldats ; Thessalus leur obéissait comme un esclave obéit

à ses maîtres; et Galien ajoute que Thessalus avait de nombreux imitateurs.

Quand il allait par les rues de Rome, ce n'était qu'accompagné de ses disciples et de nombreux malades guéris par lui. Pline dit : « Jamais charlatan ne s'exhiba en public avec une troupe plus nombreuse que celle qui avait coutume de suivre Thessalus. » Le nombre de ses élèves était d'autant plus grand qu'il s'engageait à leur apprendre la médecine en six mois. Le méthodisme avait, il est vrai, beaucoup simplifié cette science, du moins en apparence, et détruit la croyance qu'elle fût la plus ardue de toutes. C'est pourquoi la doctrine méthodiste avait un tel succès parmi les paresseux et les médiocres qui constituent toujours la majorité dans toutes les professions.

Voici, d'après Galien, les changements que Thessalus introduisit dans le méthodisme. « Thessalus, dit-il, changea certains points dans le système de Thémison et d'Asclépiade : ces deux patriciens croyaient que la santé était le résultat d'une symétrie de proportions entre les pores et qu'après une maladie, le retour à la santé était dû au rétablissement de cette symétrie des pores momentanément troublée. Thessalus, lui, croyait que, pour arriver à guérir un patient, il fallait obtenir un changement complet des pores dans la partie malade, et c'est de cette théorie qu'est venu le mot métasyncrisis qui signifie : changement dans les pores. » Thessalus estimait que la moutarde et généralement toutes les plantes âcres ou irritantes étaient des remèdes « métasyncrisistes ». Dioscoride leur accorde aussi cette qualité, parce que, dit-il, elles possèdent le pouvoir de changer la forme des pores. C'est aussi pourquoi Galien et Aëtius, bien qu'ils ne fussent pas méthodistes, avaient conservé cette appellation. Thessalus fut le premier à adopter la règle des trois jours d'abstinence par lesquels devait commencer le traitement de toutes les maladies, règle qui par la suite fut acceptée par tous les méthodistes. Thessalus condamnait absolument l'usage des purgatifs, et cette prescription

devint un des articles de foi du Credo dogmatique. Il en donne les raisons suivantes : « Prenons un athlète, c'est-à-dire un des hommes les plus sains et les plus forts qui se puissent trouver, et administrons-lui un purgatif ; eh bien, en dépit de ce fait que toutes les parties de son corps sont saines, ce qu'il expulsera à l'aide du médicament sera corrompu ; j'en conclus que c'est le médicament qui a changé en matière corrompue ce qui était une matière saine. » Et il ajoute : « Les médecins de la secte d'Hippocrate sont idiots de ne pas voir que quand ils croient purger le malade de sa bile ils le purgent de sa pituite, et qu'aussitôt qu'ils tentent de lui faire évacuer sa pituite, c'est la bile qu'ils font évacuer ; c'est pourquoi les purgatifs ne peuvent être que nuisibles, puisqu'ils produisent un effet contraire à celui qu'on désire obtenir. »

Nous reparlerons de la doctrine de Thessalus en résumant le *De morbis acutis et chronicis* de Cælius.

Les auteurs médicaux citent après Thessalus un méthodiste qui eut en son temps une grande réputation ; il s'appelle Philuménus. Des fragments sont parvenus jusqu'à nous grâce aux écrits de Cælius, d'Aëtius, d'Amida (502-575) et d'Alexandre de Tralles (525-605). Ils citent encore comme ayant appartenu à l'École méthodiste Ætius, Promotus Magnus, Mnaseas, Proculus, Antipater, Eudémus, Olympiacus, Apollonius, Attalus et nombre d'autres dont nous ne connaissons que les noms.

Afin de nous attacher plus particulièrement à l'étude de l'École méthodiste, qui florissait durant le premier siècle de de notre ère, nous avons volontairement négligé les diverses autres sectes qui se développèrent à la fin de ce siècle et qui étaient en opposition avec les théories de Thessalus et de ses disciples. Bien que ces divers mouvements ne se soient pas étendus, ils n'en furent pas moins importants. Le méthodisme, grâce à sa simplicité et à la facilité avec laquelle on l'acquérait très vite et sans beaucoup de travail, avait eu tout de suite de très nombreux adhérents. Mais son mécanisme grossier et toutes les

assertions hasardeuses ou fausses qu'il renfermait ne pouvaient pas échapper aux esprits réfléchis.

D'autre part, les idées d'Hippocrate avaient perdu trop de leur influence pour être encore acceptées sous leur forme primitive. Aussi les nouvelles écoles se tournèrent du côté des philosophes et c'est eux qu'elles prirent pour guides. Mais elles abandonnèrent les idées d'Épicure et se tournèrent vers celles des Stoïciens. Les théories de Zénon avaient été officiellement acceptées par tous. Sénèque, par ses écrits, les avait popularisées à Rome, et elles y jouissaient d'une considération qu'on refusait généralement à celles d'Épicure. Le monisme n'était pas en faveur, pas plus que le matérialisme. Les hommes, à peine sortis de la barbarie, rapportaient tout à eux, s'enfermaient dans un anthropomorphisme enfantin et n'étaient point disposés à accepter une doctrine beaucoup trop avancée pour leur époque. L'épicurisme avait, il est vrai, des sectateurs parmi les gens sans morale et sans principes; mais les esprits courageux et entreprenants, ceux qui servent de levain et forcent la masse inerte à agir dans une direction donnée, étaient tous pour le stoïcisme ou la secte rivale (j'en excepte quelques brillantes personnalités comme Lucrèce et Favorimus.) La théorie du pneuma, cet esprit de feu qui anime à la fois tout l'univers et chaque corps en particulier — celui qui est appelé l'âme, universelle, — fournissait un excellent moyen d'éviter les conflits avec le solidisme ou l'humorisme. C'est de cette théorie que vient le nom d'École pneumatique donné au groupement des élèves d'Athénæus de Cilicia (69 av. J.-C.)

Athénæus paraît avoir été un médecin des plus distingué. D'après Galien, son savoir s'étendait sur le domaine entier des sciences médicales. Sa croyance était que le pneuma met en mouvement les éléments qui servent à former, c'est-à-dire le froid et la chaleur, et les éléments plastiques, c'est-à-dire le froid et l'humidité : son action normale ou anormale engendre les phénomènes, ou morbides ou physiologiques. Cette concep-

tion rappelle singulièrement l'enseignement de Berthrez et de ses disciples à l'École de Montpellier dans la dernière partie du XVIIIe siècle et le commencement du XIXe. Bien qu'Athénæus fût en opposition avec les idées trop absolues de l'École méthodiste, il faisait cependant tant de concessions à ces doctrines qu'Athénæus a souvent été classé parmi les disciples de Thémison.

Par les fragments qui nous ont été conservés dans les écrits de Cælius, et surtout dans ceux d'Oribasius, nous savons qu'Athénæus était un esprit brillant et un excellent praticien, Galien lui donne comme disciple Magnus d'Éphèse, qui était médecin du palais sous le règne d'Adrien. Magnus avait écrit un livre dont la disparition est fort regrettable, parce qu'il énumérait les variations de la médecine et les découvertes faites dans cet art depuis l'époque de Thémison.

Les disciples d'Athénæus étaient très attachés à la doctrine de leur maître, et Galien dit en plaisantant « qu'ils auraient plus volontiers trahi leur pays que les doctrines de leur secte ». Cependant, il faut remarquer que Agathimus de Sparte (90) donne un démenti à cette affirmation en fondant une nouvelle école médicale, celle des Éclectiques, qui, comme son nom l'indique, ne se rattachait directement à aucune autre, mais s'incorporait toutes les doctrines qui lui paraissaient bonnes. Nous avons encore un fragment très important d'un traité sur les maladies de peau écrit par un de ces eclectiques qui s'appelait Hérodote. Rufus d'Éphèse fut le plus célèbre de tous ceux de son époque. Malheureusement, nous connaissons peu de choses de lui et presque tous ses écrits ont disparu ; son traité sur le pouls est presque le seul qui nous soit parvenu ; cet ouvrage prend pour base les doctrines d'Hérophile et d'Érasistrate. Sans perdre son temps à de vaines généralisations, Rufus détermine la position du cœur, ses mouvements et les variations du pouls selon l'âge et le tempérament des patients. Le pouls des nouveau-nés comprend deux battements rapides : c'est-à-dire une courte sys-

tole suivie d'une courte diastole; le pouls des enfants plus âgés est comme une eau courante qui s'écoule doucement; chez l'adulte, il a le rythme d'un spondée, tandis que chez les vieillards la systole est deux fois plus longue que la diastole. Au début d'une fièvre, le pouls est petit et déprimé. A celui d'une maladie, la diastole est plus longue que la systole. Dans la période de plein développement de cette maladie, la systole et la diastole sont égales, tandis que dans la période de décroissance la systole est beaucoup plus longue que la diastole. Dans la phrénésie, le pouls est précipité mais fort; tandis que dans la léthargie il est plein. Dans les affections cardiaques, il est encore plus précipité que dans le délire, mais beaucoup plus fort; il est en même temps irrégulier parce que le *pneuma*, qui au dire des disciples d'Athenæus produit la dilatation des artères, distend le pouls irrégulièrement. Rufus parle du pouls lent, du pouls fréquent, et ainsi de suite. En parlant des apostoemata (tumeurs), Rufus remarque qu'il leur arrive d'être heureusement modifiées par la survenance de la fièvre, et il regrette qu'il ne soit pas au pouvoir du médecin de produire la fièvre à volonté. Peut-être avait-il déjà observé, comme on l'a fait de nos jours, l'heureuse influence de l'érysipèle sur l'évolution de certains néoplasmes malins, et spécialement du sarcome.

Archigène d'Apaméia (48-117), que mentionne souvent Cælius Aurélianus, appartenait à la même école, et comme Rufus il eut en son temps une grande réputation. Galien dit de lui qu'il avait beaucoup de talent et une large intelligence, mais aimait à se perdre dans des subtilités.

Alexandre de Trolles (525-605) le cite aussi avec éloges. Archigène avait également écrit un traité sur le pouls et Galien l'avait commenté. Mais le traité et les commentaires se sont perdus. Archigène reconnaissait des différences nombreuses entre les maladies, et il les divisait en maladies primaires et maladies secondaires. Nous savons aussi qu'il étudia beaucoup les affections fébriles, les différentes phases des maladies et

qu'il écrivit un traité sur les effets du castoréum et de la ciguë, mais en étudiant les fragments de celles de ses œuvres que nous connaissons par Aëtius il paraît évident qu'Archigène a beaucoup copié Arétæus (30-90) sans toutefois l'aimer.

Il nous faut ici parler de ce même Arétæus ; ce très remarquable médecin, dont le renom est si grand aujourd'hui et qui le fut beaucoup moins de son temps. L'indépendance de son esprit l'empêcha de s'inféoder à aucune des coteries médicales qui pullulaient alors, et comme conséquence ces mêmes coteries firent le silence autour de ses travaux ; il eut contre lui presque tous les autres médecins. Nous ne savons rien sur lui, sauf qu'il était né en Cappadoce. Cælius Aurélianus est muet sur son compte, et Galien, si prolixe quand il s'agit des adversaires du Dogmatisme, ne mentionne même pas son nom. Il paraît probable qu'il vivait sous le règne de Vespasien, peut-être même sous celui de Néron. Il a écrit un remarquable ouvrage en huit volumes sur les maladies aiguës et les maladies chroniques, ouvrage d'autant plus intéressant qu'il nous est parvenu presque intégralement. Les doctrines qu'il contient sont des plus mélangées, mais toutes se ressentent de l'influence du méthodisme ou du pneumatisme. Il est pour les traitements énergiques et très partisan des purgatifs drastiques.

Les quatre premiers volumes traitent des maladies aiguës, et les descriptions qu'il en donne sont très remarquables, en particulier celle de la phtisie pulmonaire ; mais dans son ensemble cet ouvrage ne diffère guère de ceux de Cælius Aurélianus. Il importe de rappeler que Arétæus fut le premier à signaler la diphtérie du pharynx et du larynx, à laquelle il donnait le nom d'ulcère syriaque.

Dioscoride (40-90) a écrit un traité de pharmacologie qui eut une très grande réputation et nous est, heureusement, parvenu intact. Dioscoride naquit à Anazarba, près de Tarsus, capitale de la Cilicie, ville où les sciences étaient florissantes et qui

possédait même une école de médecine. Il peut être considéré comme le créateur de la science pharmacologique. Il est probable qu'il vivait au temps de Néron et de Vespasien. Pendant plusieurs années, il suivit les armées comme médecin militaire. Grâce à ces longs voyages, il connut beaucoup de remèdes rares. Ses ouvrages semblent avoir été publiés vers 77 et 78 de notre ère, c'est-à-dire peu avant ceux de Pline, qui ne les cite pas, justement parce qu'ils sont contemporains des siens. L'œuvre de Dioscoride comprend cinq volumes, dans lesquels il traite très méthodiquement de divers remèdes tirés des règnes animal, végétal ou minéral. Tous les médicaments employés dans l'antiquité s'y trouvent expliqués et décrits.

Cependant, Dioscoride fut devancé dans cette voie par divers médecins dont les œuvres se sont perdues, comme Cratevas, Andréas et nombre d'autres, sans oublier Théophraste (370-285 av. J.-C.), le plus ancien de tous. Le style de Dioscoride est simple, mais sans élégance et par moment mêlé d'expressions étrangères, prises chez les Celtes et les Thraces. Voici un sommaire de son œuvre :

1. Plantes aromatiques, huiles, ointements, baumes et extraits.

2. Animaux, miel, lait, graisses, froment, légumes, moutarde, etc.

3. et 4. Racines et semences.

5. Vin et minéraux.

Il donne les noms de toutes ces drogues et ceux des pays où l'on peut se les procurer. Ses descriptions botaniques sont si exactes que le grand botaniste Tournefort, durant ses voyages en Orient, put reconnaître un grand nombre des plantes *décrites* par Dioscoride.

CHAPITRE X

SORANUS. CÆLIUS AURÉLIANUS ET SON OUVRAGE : *DE MORBIS ACUTIS ET CHRONICIS,* LIVRE VIII

En dépit de toutes les oppositions qu'il rencontra, le méthodisme fut longtemps la plus importante des sectes médicales. A Rome, durant le deuxième siècle de notre ère, la plupart des médecins étaient méthodistes. La réaction dont Galien fut l'initiateur ne porta de fruits que longtemps après sa mort. Durant ce deuxième siècle, le méthodisme eut la chance de trouver en Soranus d'Éphèse et en Cælius Aurélianus deux champions de la plus grande valeur ; leurs œuvres, en réalité, ne sont qu'un abrégé de celles du célèbre médecin d'Éphèse.

Soranus (98-117) était originaire d'Asie Mineure, pays d'où sortirent la plupart des médecins célèbres de l'antiquité, ainsi que nous l'avons déjà dit. Galien nous apprend qu'il était né à Éphèse, et il ressort de plusieurs passages de ses écrits qu'il exerçait à Alexandrie, à l'époque où cette ville possédait encore la plus célèbre renommée de toutes les écoles de Médecine d'alors. Il vint à Rome parce que cette ville offrait un champ plus vaste à son activité et à ses talents. Mais il ne faut pas oublier que Rome, bien que devenue la capitale du monde, n'était pas — nous le démontrerons dans le chapitre consacré à la pratique médicale — le véritable centre de la pensée scientifique. Sous ce rapport, les grandes villes de l'Espagne ou de la Gaule étaient plus favorisées.

Soranus devint célèbre sous les règnes de Trajan et d'Adrien. Les méthodistes le considéraient comme le plus illustre des

leurs, et les autres médecins eux-mêmes, à quelque école qu'ils appartinssent, le tenaient en haute estime. Galien, le plus violent adversaire des Méthodistes, est obligé de lui rendre justice et ne déverse pas sur lui les épithètes outrageantes sous lesquelles il accable Thessalus et Thémison. Dans plusieurs passages de ses œuvres, on trouve l'éloge du traitement que Soranus applique à certaines maladies, et Galien contribue ainsi lui-même à la gloire de son rival. La réputation de Soranus persista durant plusieurs siècles, elle durait encore au temps de Suidas, et jusqu'au xi[e] siècle. Voici ce que Hahn dit de lui : « Doué d'un esprit judicieux et sans préjugés, d'un grand sens, d'une impartialité rare chez les médecins de l'antiquité, et qu'on ne rencontre guère que chez Celsus, Soranus, qui avait lui-même un grand talent d'observation, savait, en outre, s'approprier toutes les observations de ses prédécesseurs et même de ses adversaires ; aussi il a laissé la réputation d'un remarquable clinicien ».

D'après tout ce que nous savons, Soranus fut le plus grand gynécologiste de l'antiquité, et en obstétrique il était remarquable. Il eut une très grande réputation comme chirurgien, et si nous en jugeons par son petit traité sur les fractures et dislocations, traité qui nous a été transmis par Nicétas, cette réputation était méritée. Aétius et Paulus Aéginata lui ont fait du reste de larges emprunts. C'est cependant surtout comme médecin qu'on l'admirait, et bien que, malheureusement, la plupart de ses ouvrages sur la médecine se soient perdus, nous pouvons nous en faire une idée par la traduction en mauvais latin de Cælius Aurélianus, — un autre médecin dont nous ignorons à peu près tout, car nous ne savons ni de quel pays il était originaire ni l'époque où il vivait. La seule chose qui paraisse prouvée, c'est que quel qu'ait été son rôle comme médecin, il fut en tous les cas le traducteur de plusieurs ouvrages de Soranus.

Cælius Aurélianus. — On croit qu'il est né à Sicca, dans la

Numidie, cette supposition vient de l'épithète de *Siccensis* accolée à son nom dans le manuscrit de Leyde et dans le Codex de Lorsch. Il fut probablement un contemporain de Galien, ou vécut peu de temps après lui. Haeser pense qu'il pratiqua quelque temps la médecine à Rome. Lui-même nous dit qu'il enseigna l'art médical, et un de ses ouvrages que nous examinerons était dédié à Bellicus, qu'il appelle le plus brillant de ses élèves. Il est aisé de s'apercevoir que Cælius n'était pas fort en grec, c'est pourquoi les traductions latines qu'il a faites de l'œuvre de Soranus sont si franchement mauvaises. Les écrits de Soranus devaient être beaucoup plus documentés et montrer un sens clinique beaucoup plus grand que leur traduction ne permet de le supposer. Probablement Cælius s'était permis de supprimer certains passages et d'importantes discussions par peur d'être trop long.

D'autre part, si Soranus a été le principal inspirateur de Cælius, il n'en a pas été le seul, car dans les œuvres de ce dernier il est fait de nombreuses allusions à Thessalus, à Thémison et à nombre d'autres médecins appartenant à la même secte comme Asclépiade, Praxagoras, Érasistrate, Hérophile et Héraclide, dont il a soigneusement conservé les observations sur la pathologie. C'est pourquoi son indigeste compilation est cependant d'une si grande importance pour ceux qui cherchent à se rendre compte de l'état de la médecine dans l'antiquité. Cælius écrit en un si mauvais latin que Daremberg l'a cru contemporain de Cassiodorus ; mais Guardia et Haeser ne sont pas de cet avis, et ils citent plusieurs passages de Sextus Empiricus dans lesquels ce dernier parle du pseudo Pline qui fit de nombreux emprunts à Cælius. Ceci permet de supposer qu'il vivait dans le quatrième siècle et non dans le cinquième.

Cælius divise son ouvrage en deux parties. La première se compose de trois livres qui traitent des maladies aiguës ; dans la seconde, il s'occupe des maladies chroniques. C'est de ces

dernières que les méthodistes nous ont laissé les meilleures descriptions. Toutes les maladies sont divisées en trois catégories : celles que produit la contraction des pores, celles que produit le relâchement de ces mêmes pores, et enfin celles qui proviennent d'un mélange de ces deux phénomènes. C'est-à-dire celles où, dans certaines parties du corps, les pores sont contractés, tandis qu'ils sont relâchés dans d'autres. Dans ce qui va suivre, nous résumons soigneusement les principaux types de maladies aiguës comprises dans ces trois catégories. C'est-à-dire : la phrénésie (fièvre ataxique), la léthargie (fièvre adynamique), qui toutes deux sont le résultat de la contraction des pores ; plus, la fameuse affection cardiaque, une maladie très vague, que Cælius comme Soranus croit être une conséquence du relâchement des pores. Quant à la pleurésie et la pneumonie, elles sont comprises dans le troisième groupe, le groupe des maladies mixtes. La céphalalgie poussée jusqu'au paroxysme, le vertige, l'asthme, l'épilepsie, la manie, la mélancolie, la jaunisse, l'aménorrhée, la paralysie, les catarrhes, la phtisie, les coliques et la dysenterie sont rangés par Cælius dans la catégorie des maladies chroniques dues à la contraction des pores. L'hydropisie appartient au type mixte. La diarrhée, les hémorragies ordinaires, ainsi que celles qui viennent des menstrues trop abondantes, sont dues au relâchement des pores.

Dans ce que nous appellerons le type *strictum* des maladies, les évacuations sont supprimées et les parties malades s'enflent et durcissent. Au contraire, dans les cas de relâchement, les parties malades deviennent molles et diminuent de volume. Quand ces divers symptômes étaient très accentués, les Méthodistes s'en tiraient facilement, mais quand le tableau clinique était plus vague, ils se contentaient de « sauver la face » en coupant des cheveux en quatre dans des discussions où ils faisaient état de symptômes secondaires. Leur description des maladies est généralement courte, mais les principaux symp-

tômes y sont notés avec une suffisante exactitude, bien que certains faits importants n'y soient souvent mentionnés qu'en quelques lignes, ou même en quelques mots. Prognostic et diagnostic y sont généralement justes, en dépit de certaines erreurs inhérentes à la doctrine méthodiste ; ils renferment moins de subtilités et plus de sain raisonnement basé sur la clinique qu'on ne serait en droit de s'y attendre.

Comme tous les disciples de Thémison, Cælius attache une très grande importance aux points communs à toutes les maladies. Étant par nature un ennemi des subtilités, il évite les descriptions, cependant, en certains passages, il reproduit celles de Soranus, de Thémison ou de Thessalus, même celles de certains praticiens célèbres qui appartenaient aux autres sectes. Pour ces derniers, cependant, je dois dire que quand il les cite, c'est surtout pour les réfuter, car il reste convaincu qu'il n'y a pas de maladies localisées, et que tout l'organisme est malade à la fois. A plusieurs reprises, il déclare que la recherche de l'organe principalement atteint est une recherche stérile ; ainsi au sujet de la *phrénésie*, il déclare que certains écrivains pensent que c'est le cerveau qui est malade, d'autres pensent que ce sont les méninges, d'autres le cœur ou même le diaphragme, et il conclut qu'il est inutile de fatiguer notre propre cerveau à d'aussi inutiles recherches. C'est d'autant plus inutile que le même traitement doit être appliqué à toutes les maladies du genre strictum quel qu'en soit le siège.

Les méthodistes avaient du reste une assez bonne thérapeutique, car ils s'efforçaient de guérir par les moyens les plus simples, et surtout par ceux qu'on emploie quand on est bien portant. L'orientation et la disposition de la chambre à coucher jouait un grand rôle dans leurs moyens curatifs. Les méthodistes attachaient aussi une grande importance à l'air que le patient devait respirer, et à toutes les maladies ayant pour origine la contractation ou la dilatation des pores, ils s'efforçaient de procurer au malade un air contractant ou dilatant.

Par exemple, dans les cas de phrénésie, les pores étant contractés, ils plaçaient le malade dans une chambre spacieuse bien éclairée et bien chauffée. Pour les affections cardiaques, au contraire, les pores étant dilatés, le malade était placé dans une pièce fraîche et obscure, et Cælius dit même que les hypogées égyptiennes seraient les lieux les mieux adaptés à ce genre de cure ; à défaut d'hypogées, on installait le plus souvent les patients dans une grotte dont on couvrait le sol de branches de lentisques, de feuilles de vigne, de myrtes, de saules et de grenadiers, qu'on aspergeait de temps en temps d'eau fraîche ; par intervalles, le malade était éventé avec de larges palmes afin d'entretenir la fraîcheur autour de lui, car, disaient les médecins, il faut prendre plus de soin de l'air qu'on respire que de la nourriture qu'on mange, parce qu'on ne mange que de temps en temps, tandis que l'on respire toujours ; de plus, les subtils atomes de l'air pénètrent plus aisément à travers les pores que les atomes grossiers des aliments.

Suivant en cela les préceptes d'Asclépiade, les méthodistes attachaient une grande importance à la qualité du lit sur lequel le malade était couché. Parfois ils ordonnaient un lit de plumes, parfois, au contraire, un matelas très dur quand la maladie était due à un relâchement des pores. On allait jusqu'à fixer la quantité de couvertures qui, selon la nature du mal, devaient recouvrir le malade, et les dimensions du lit.

Nous avons déjà parlé des trois jours de jeûne par lesquels Thessalus faisait débuter les traitements de toutes les maladies. Les disciples de Thémison et Soranus lui-même classaient minutieusement boissons et aliments en relâchants et resserrants.

Asclépiade, le véritable fondateur du Méthodisme, niait qu'il y eût des remèdes agissant particulièrement sur tel ou tel organe, sur le foie, les reins, etc. ; en d'autres termes, il niait les spécifiques. Par les écrits de Cælius, nous savons que Soranus partageait cette manière de voir, à laquelle se

rangeait aussi la grande majorité des méthodistes. « Les remèdes spécifiques n'ont jamais été découverts par le raisonnement, ou grâce à la pénétration de ce qu'on appelle les causes occultes », dit Cælius, et il ajoute un peu plus loin « que personne ne peut se vanter d'avoir découvert par hasard des remèdes ayant donné des résultats semblables à ceux dont parlent les empiriques ; les remèdes qu'ils prétendent avoir trouvés sont si abominables, ils ressemblent si peu à ceux dont on use ordinairement qu'il est difficile de les recommander. Quant à la prétention de nous faire croire que les remèdes sont le résultat d'une longue expérience, il est difficile de comprendre que les vieux médecins d'autrefois les aient employés de préférence au traitement général par l'air, la lumière, les aliments et tout ce qui s'ensuit. » Plus loin, parlant encore de ces fameux spécifiques, Cælius déclare que nombre de gens y ont confiance bien qu'ils n'aient en réalité aucune valeur, étant souvent contraire à ceux que prescrit la science. Cependant, il a recours à certains spécifiques dans les cas de parasites intestinaux, et pour échapper au reproche d'inconséquence il déclare que les parasites sont une partie de notre corps.

Ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, Asclépiade, Thessalus et Thémison étaient également opposés à l'usage des purgatifs. Cælius en parle au sujet de la folie aiguë et reproche à Héraclide l'empirique de purger ses phrénétiques avec de la scamonée. Selon les méthodistes, purger, c'est seulement remplacer une maladie par une autre, c'est remplacer la constriction des pores par leur relâchement. Cependant, dans l'hydropisie, il semblerait que Soranus usât des purgatifs, et Cælius, tout en la regrettant, est obligé de reconnaître cette concession faite à l'expérience. Il en parle avec gêne, et dit que dans l'hydropisie on devrait éviter tous les médicaments administrés par la voie buccale, parce qu'ils dérangent la vessie, enflamment ou ulcèrent les intestins, abîment l'estomac, causent

l'anorexie et accroissent la soif. C'est pourquoi l'hydrothérapie lui paraît préférable et doit être employée dans les cas où l'anasarque est considérable, en même temps on s'efforcera d'arrêter l'accroissement de l'enflure. Il faut cependant observer que dans cette affection Cælius prescrit des diurétiques, qu'en général, il déconseille; mais, une fois de plus, il paraît évident que l'observation lui a fourni des preuves irréfutables de leur valeur.

Cælius n'aimait pas les narcotiques, il dit « qu'administrés à petites doses ils donnent les maux de tête et qu'à grandes doses ils donnent la mort ». Cependant, en certaines occasions, il en conseille l'usage, et principalement celui d'une préparation d'opium mêlé à du sirop de pavots; il en use dans l'hémiplégie, mais seulement comme constrictif, pour amener le vaisseau qui saigne à se contracter.

Il désapprouvait l'usage des cautères et estimait que toute médicamentation produisant des escharres était à la fois cruelle et inutile. Il lui reprochait aussi d'entraver le cours normal de la maladie et de n'avoir plus aucune raison d'être quand la période de relâchement se produit. Les deux traitements considérés comme les plus sûrs relâchants étaient la diète et les saignées; mais il ne faut pas oublier que les méthodistes n'abusaient pas de la saignée. Quand Cælius y fait allusion, il semble dire qu'on ne doit pas y avoir recours plus d'une fois durant la même maladie, sauf quand il s'agit de la manie aiguë. Les méthodistes employaient souvent les ventouses scarifiées. Leurs verres à ventouse étaient habituellement en cuivre, parfois en verre, en faïence ou en corne, et leur ouverture très étroite.

Comme constrictant, Cælius recommande l'eau, l'huile froide, le vinaigre et les décoctions de plantin, de myrte, de peuplier, de roses, etc. Les sueurs abondantes sont soignées avec de la craie en poudre et de l'alun calciné. Dans les maladies résultant de la dilatation des pores, il ordonnait de la

farine d'avoine bouillie, de l'eau, du pain grillé trempé dans du vinaigre et de petites doses d'eau froide.

Par une lecture attentive de Cælius, on parvient à comprendre le sens de la fameuse *métasyncrisis* de Thessalus, dont Galien nous donne une explication si confuse. La *métasyncrisis* est simplement la rénovation de tous les pores de l'organisme, et son processus se compose de périodes nécessaires qui, en se succédant, forment un cycle. Cette conception est exposée, en partie du moins, dans les écrits de la collection hippocratique La première période est reconstructive, elle consiste surtout dans l'usage de substances stimulantes, telles que poivre, moutarde, clous de girofle et vin, auxquelles on ajoute des bains, des massages et l'application de sinapismes. La seconde période doit ramener les forces épuisées par la première. Selon les cas, on débutait par l'une ou l'autre de ces périodes.

Il nous paraît que la meilleure manière de faire bien comprendre les doctrines méthodistes est de donner un résumé sommaire des descriptions faites par Cælius des cinq principales maladies aiguës : c'est-à-dire la phrénésie et la léthargie, qui appartiennent toutes deux au type *strictum*; l'affection cardiaque, qui est du type *laxum*, et enfin la pleurésie et la pneumonie, qui sont du type mixte.

Les anciens médecins grecs donnaient le nom de phrénésie à tout phénomène fébrile accompagné de manifestations ataxiques. Ainsi que Haeser le fait remarquer, cette complication devait se produire dans certaines formes graves de la fièvre typhoïde; mais beaucoup d'autres maladies à formes pyrétiques, telles que la pleurésie et la pneumonie, qui se compliquent souvent de délire, de convulsions et d'agitation, se trouvaient confondues sous le même nom. Ce qui caractérisait surtout cette affection, c'était le trouble de l'intelligence. *Nomen igitur sumpsit a difficultate mentis*. Le mot phrénésie est dérivé du grec et signifie diaphragme. Voici, d'après Démé-

trius, la définition qu'en donnait Hérophile : *nam Demetrius, Herophilum sequens, libro sexto quem de passionibus scripsit, hanc definiens, delirationen dixit vehementem, cum alienatione atque febre desinentem in interfectionem celerem aliquando et insanitatem.* Ce qui différenciait la phrénésie de la folie, c'était la fièvre qui l'accompagnait. Plus tard, Cælius insiste sur son invasion rapide. Asclépiade l'attribue à la constriction des pores des membranes cérébrales : *Asclepiades primo libro de celeribus scribens passionibus, phrenitis inquit est corpusculorum statio sine obstrusione in cerebri membranis frequenter sine sensu cum alienatione et febribus.*

Cælius insiste sur cette intense constriction des pores telle qu'Asclépiade l'avait décrite, et il remarque que c'est en cette intensité que consiste la différence entre l'état de maladie et la constriction légère qui se produit parfois durant les périodes de santé. Selon les méthodistes, c'est ce changement survenu dans les pores qui produit la fièvre en troublant le corps tout entier. D'après Asclépiade, cette constriction entraîne ce qu'il appelle *sopor*, et c'est par ce pouvoir constrictif qu'il explique l'action narcotique du pavot. Les symptômes de la phrénésie, tels que les décrivent différents écrivains appartenant à l'École méthodiste, sont les suivants : Il y avait d'abord les phénomènes qui, d'après Asclépiade et la majorité des médecins appartenant aux autres écoles, étaient des phénomènes prémonitoires ; mais, ceux-ci s'accordant mal avec le système des méthodistes, il les nient et affirment que durant cette période prétendue prémonitoire la maladie est déjà établie. Ils nient également la périodicité des attaques de phrénésie, qui se produiraient à des époques déterminées, par exemple en automne.

Ceux qui admettaient la période prémonitoire donnaient comme premiers symptômes l'insomnie, les maux de tête, un sentiment douloureux dans la nuque et dans la vessie au moment de la miction, et enfin une rougeur spéciale des yeux.

Pour Cælius, ces différents symptômes signifiaient simplement que les méninges étaient le siège du mal et que, par conséquent, ils ne survenaient pas seulement dans le début de la phrénésie, mais dans ceux de beaucoup d'autres maladies. Quoi qu'il en soit, voici le tableau clinique de la phrénésie, dès qu'elle était bien établie. Une fièvre violente qui parvient difficilement jusqu'à la surface de la peau et s'accompagne d'un pouls petit et rapide; des saignements de nez fréquents; le sommeil est agité et souvent coupé d'insomnies, accompagnées parfois d'un délire léger; la face est congestionnée; les urines sont rares et colorées; le malade a de nombreux étourdissements et des bourdonnements d'oreille (*tionnitus aurium*); il y a parfois de l'angoisse précordiale et des palpitations sans cause. Cælius signale aussi la possibilité de troubles intestinaux. Il indique la manière de bien établir le diagnostic de la phrénésie. Il faut pour cela tenir compte de tous les symptômes présentés par le patient : *Intelligimus phrenitim ex toto signorum concursu. Unum etenim singulare quicquam ut est alienatio, vel febricula, non designat phreneticum, sed si multa concurrerint, quae nihil aliud quam passionem designent.* Pour qu'il y ait phrénésie déclarée, le trouble mental ne suffit pas; il faut encore la fièvre, un pouls petit et rapide et la carphologie. Cælius explique ensuite chacun de ces termes, et plus particulièrement le dernier. Après quoi, il énumère les affections qui peuvent simuler la phrénésie, c'est-à-dire : la manie, la mélancolie, la pleurésie, la pneumonie, et aussi l'empoisonnement par la belladone. La manie et la mélancolie ne s'accompagnent jamais de fièvre, leurs progrès sont beaucoup plus lents, et par la suite elles présentent des phénomènes qui leur sont propres et qu'on ne rencontre pas dans la phrénésie. Ainsi la tristesse constante est un trait spécial à la mélancolie, ainsi que le désir de fuir toute compagnie et le teint terreux des malades qui en sont atteints.

Cependant, on ne doit pas confondre avec la phrénésie certaines

fièvres qui s'accompagnent parfois d'agitation et de délire, bien qu'en pratique cela n'ait que peu d'importance, puisque dans toute maladie aiguë avec contraction des pores le traitement doit être le même. Elles se distinguent les unes des autres par des phénomènes locaux. *Nam phreniticis atque furisiosis caput magis, melancholicis stomachus patitur.* Le pouls dur, rapide et petit de la phrénésie est tout à fait caractéristique.

La léthargie a plusieurs points communs avec la phrénésie et Cælius est à ce sujet tout à fait catégorique. Il affirme que souvent les phénomènes ataxiques sont remplacés par des phénomènes adynamiques et *vice versa.* Mais dans la léthargie la face est plus pâle, plus terreuse ; les malades en léthargie semblent dormir, ils ne manifestent aucune agitation, mais leur respiration est irrégulière et leur sommeil n'est pas réel; le pouls léthargique est plus faible et plus compressible que le pouls phrénétique.

Durant longtemps, les médecins ont été incapables de déterminer l'organe atteint par la phrénésie, et les opinions variaient selon les individus et les écoles. Les méthodistes, qui n'admettaient pas de maladies locales, établissaient un traitement identique pour toutes les maladies aiguës avec contraction des pores; aussi s'intéressèrent-ils très peu à cette question ; Cælius l'avoue franchement. Il donne cependant sur ce sujet les théories principales. Certains croyaient que le siège de la maladie était le cerveau, d'autres la partie convexe qui se trouve à sa base, d'autres enfin les méninges seules. Certains plaçaient l'origine de la maladie dans le cœur et le péricarde, d'autres enfin la plaçaient dans le diaphragme. *Aliqui igitur cerebrum pati discerunt, alii ejus fundum sive basim... alii membranam, quae cor circumtegit ; alii arterierum eam quam Græci aortem apellant; alii venam crassam,... alii diaphragma.* Et Cælius ajoute : *nos agitur communiter totum corpus pati accipimus, etenim totum febre jactatur.*

Les remarques suivantes sur la thérapeutique générale indiquent au lecteur les grandes lignes du traitement de la phrénésie par les méthodistes. Le patient était placé dans une grande pièce bien éclairée, bien aérée et modérément chauffée. Les murs devaient être nus, sans tableaux ni sculpture, et toute couleur brillante en devait être bannie, afin de ne pas troubler l'imagination du malade. Le matelas devait être dur, afin que le malade se tînt tranquille, et le relâchement s'obtenait en le tenant éveillé. Bien entendu, le traitement débutait par les trois jours de diète. En outre, si la respiration était difficile, il fallait suivre les prescriptions de Thessalus et recourir à la saignée; mais dans la plupart des cas on s'en tenait à l'application des ventouses, sèches ou scarifiées. Le corps tout entier était doucement enduit et frotté d'huile. A certains jours de la semaine, on faisait absorber au patient des aliments liquides, afin d'éviter une trop grande déperdition de forces. Mais le vin était absolument interdit. Dans toutes des maladies aiguës provenant de la contraction des pores, c'était une loi absolue de ne point trop nourrir le patient. Les cervelles et les poissons d'eau douce étaient particulièrement recommandés, mais on ne permettait de manger qu'un jour sur deux.

Ainsi qu'on peut le constater dans les maladies aiguës, les méthodistes avaient adopté un traitement expectant qui était juste le contraire de celui qu'ils appliquaient aux maladies chroniques.

Cette méthode n'était point toujours celle des autres sectes, et Cælius nous donne là-dessus de très précieux renseignements. Il nous apprend qu'Hippocrate est muet sur la manière de traiter la phrénésie. Praxagoras ordonnait de violents purgatifs quand il avait affaire à un malade robuste; si le malade était pléthorique, il le saignait, choisissant pour cette opération une veine du bras ou de la langue. Cælius juge très sévèrement ces purgatifs violents et ces lavements acides prescrits par Praxagoras, et il est persuadé que ce traitement

amène un relachement des pores. Érasistrate, dans le cinquième livre de son traité « des fièvres », conseille d'administrer du vin mêlé de miel et de recourir aussi à la dérivation intestinale. Dans son traité sur « les maladies aiguës », Asclépiade condamne également les lavements, les applications de vinaigre et les sinapismes sur la tête. Si les douleurs étaient trop fortes, il saignait ; mais il faisait remarquer que cette méthode qui réussissait à Athènes avait de sérieux inconvénients à Rome, parce que les Romains étaient usés par la débauche. Soranus se moque de cette opinion, et il affirme que ce qui est bon dans un pays l'est dans tous.

Dans son second livre, Cælius traite de la léthargie ; mais sous ce terme très vague il comprend plusieurs maladies qui diffèrent entre elles, mais qui, à un certain moment, se trouvent avoir un point commun, qui est l'abolition des fonctions de relation ; Cælius fait remarquer que la phrénésie peut parfois se transformer en léthargie et qu'inversement la léthargie se mue parfois en phrénésie, mais la léthargie est plus grave que la phrénésie.

L'hébêtement qui accompagne la léthargie a été noté par les empiriques comme par les dogmatiques. Cælius dit que si durant la phrénésie la contraction des pores devient extrême la maladie se mue en léthargie, mais si les pores se relâchent c'est le contraire qui se produit. Soranus remarque que la tendance à l'assoupissement n'était jamais un signe favorable. Aussi, il s'élève contre l'opinion d'Asclépiade, souvent trop optimiste, et déclare que cet assoupissement, loin d'être salutaire, n'est qu'un indice de la dépression des forces nerveuses et dans bien des cas se termine par la mort. C'est par le pouls qu'on peut constater cette faiblesse générale ; si dans le cours de la phrénésie il devient déprimé, il faut s'attendre à voir cette maladie évoluer en léthargie.

D'autres médecins ont donné de la léthargie des définitions différentes ; elle consiste, à leur avis, en un trouble général des

sens accompagné d'une forte fièvre et peut avoir une terminaison fatale. Selon Démétrius, c'était l'opinion d'Hérophile. Asclépiade ne semble pas s'être donné la peine de décrire la léthargie, mais Alexandre de Laodicée l'a fait : *sed Alexander Laodicensis ex Asia secumdum ipsum ait lethargiam esse subitam vel recentem passionen cum febribus et pressura atque sensum jugi difficultate.* Selon Athénæus, c'était un délire accompagné de dépression mentale. Cependant, en comparant la phrénésie et la léthargie, Asclépiade remarque que, dans la première de ces maladies, le patient est excité, tandis que dans la seconde le trouble mental s'accompagne de dépression et de somnolence. En résumé, la phrénésie est une excitation des fonctions cérébrales, la léthargie est une dépression de ces mêmes fonctions. Dans la léthargie, il y a fièvre, c'est ce qui la différencie de l'épilepsie.

Soranus dit que la léthargie est plus fréquente chez les gens âgés, et il note aussi la dilatation des artères par suite de la paralysie des vasomoteurs qu'on peut percevoir par les pulsations radiales. Il nous décrit très exactement les principaux caractères du pouls qui est plein, mais sans résistance à la pression, et il nous parle aussi de la lenteur des battements cardiaques.

Dans la léthargie, il entre un élément connu — résultant des dispositions générales de l'organisme — une idiosyncrasie qui y prédispose certains malades atteints de phrénésie. Et il y a aussi un élément particulier, par exemple une fièvre très forte qui n'atteint que difficilement la surface du corps et échappe ainsi à l'observation.

Voici les symptômes qui différencient la léthargie d'avec les autres maladies. Ce sont, comme nous l'avons déjà dit, la fièvre, la somnolence, un pouls plein, mais compressible et lent. Nous avons également énuméré les symptômes qui prévenaient toute confusion entre l'épilepsie et la phrénésie. Dans l'empoisonnement par la belladone, le pouls est très lent,

mais plein. Dans les cas de somnolence occasionnés par certains vers intestinaux, le pouls est dur et rapide, et le patient présente certains troubles du côté de l'estomac ou des intestins.

Les disciples d'Asclépiade enseignaient que la léthargie peut être aiguë ou chronique et qu'elle peut provenir soit de la dilatation soit de la contraction des pores. Soranus estimait qu'elle était le résultat d'un trouble général du corps qui se manifestait par des désordres mentaux.

Cælius dit que dans léthargie il est difficile de commencer le traitement par la *diatrition* — la fameuse diète de trois jours, — qui était de règle dans toutes les autres maladies ; mais que, dès que l'état léthargique commence à disparaître, il y aurait un grand avantage à recourir à ces trois jours de jeûne. Le patient, nous dit-il, devra être installé dans une chambre très éclairée chauffée modérément, et de temps en temps on s'efforcera de l'éveiller en l'appelant par son nom à haute voix, tout contre son oreille, en le chatouillant, le piquant et en massant doucement ses membres. Des fomentations d'huiles douces seront appliquées sur sa tête et les couvertures de son lit devront être souples et moelleuses ; il ne faudra pas oublier de faire boire le malade. Si la fièvre persiste, il faudra recourir à la saignée, le premier jour de la diatrition, ou même durant ses trois jours. Dès que la diatrition sera commencée, il faudra faire boire de l'eau claire ou légèrement épaissie, et les fomentations devront être étendues à toute la surface du corps. Quand les trois jours de diatrition seront terminés, il faudra donner de la nourriture liquide. On permettra alors aux patients de dormir un peu, afin qu'ils retrouvent suffisamment de forces pour que la métasyncrasis puisse se produire. Dans le cas de constipation, on donnera des lavements d'eau additionnée d'huile, et comme dans la phrénésie, la tête devra être rasée et scarifiée. Si le crâne se tuméfie, l'usage des sangsues est recommandé.

Cælius nous dit aussi que, dans la léthargie, Dioclès prescrivait une médicamentation très violente; de forts massages

et des sternutatoires. Mais ces remèdes déplaisaient aux méthodistes, parce que dans le nombre il s'en trouvait certains qui dilataient les pores et d'autres qui les contractaient; quant aux éternuements, ils étaient, croyait-on, la cause de violentes pertubations dans toutes les molécules du corps.

Praxagoras prescrivait des aliments liquides, mais d'après les méthodistes c'était une erreur. Asclépiade était d'avis que beaucoup de remèdes administrés pour la phrénésie seraient également bons dans la léthargie. Il excitait la sternutation au moyen de certaines odeurs très fortes, afin d'amener des vibrations dans les méninges. Il appliquait sur le crâne des sinapismes imprégnés de vinaigre, et il faisait boire les malades trois ou quatre fois par jour.

Après quoi, Cælius fait allusion à une maladie que les auteurs grecs appelaient catalepsie : *vicina atque similis est lethargiæ passio, quam Græci catalepsi apellant*. Les principaux symptômes consistaient en une fièvre ardente, de l'aphonie, l'affaiblissement de tous les sens, l'immobilité du corps entier, tandis que les yeux grands ouverts restaient fixes. Cælius nous dit que Hippocrate et Dioclès donnaient à cette affection le nom d'aphonie, tandis que Praxagoras l'appelait « maladie comateuse ». Et, ajoute-t-il, ce n'était pas un mot nouveau, car Hippocrate l'avait également employé. Cælius remarque que la pluplart des médecins avaient confondu la catalepsie et la léthargie, mais que Asclépiade et son disciple Chrysippus avaient différencié les deux maladies; d'après Cælius, Magnus, Agathinus et Archigène avaient aussi donné d'excellentes descriptions de la catalepsie ; il ne faut pas oublier que ces deux médecins appartenaient à l'École méthodiste. En un mot, la description que fait Cælius de la catalepsie indique que cette maladie avait des symptômes semblables à ceux de la léthargie, mais qui résultaient d'un processus différent.

Le nom de pleurésie, nous dit Cælius, vient de l'organe qui dans cette affection est le plus gravement atteint. *Pleuritis*

a parte corporis quae magis patitur nomen sumpsit. Elle pouvait provenir de plusieurs causes : *fit autem ex variis antecedentibus causis ut caetera passiones*; néanmoins un traumatisme, l'ivrognerie, ou un exercice physique trop violent en étaient les plus fréquentes. Il rappelle la définition donnée par Aristote. La pleurésie est, dit ce dernier, une coction de liquides sans condensation. Mais Cælius n'accepte pas cette définition et nous donne l'opinion d'Apollonius Mys, qui appartenait à la secte d'Hérophile : *pleuritis est communiter passio temporalis, atque celeris secundum laterum membranas, quas hypesocotas vocant, atque inter eorum carnem.* Asclépiade en parle comme d'un flux d'humeur envahissant rapidement le thorax accompagné de fièvre et d'une *voussure* des côtes. Cælius attache une grande importance à cette voussure des côtes produite par la pleurésie. D'après Soranus, cette maladie serait caractérisée par une violente douleur dans le côté, une petite toux sèche, une forte fièvre et une collection de pus dans la plèvre. La nature de ce pus varie d'un cas à l'autre. D'après Soranus, les hommes sont plus sujets à cette maladie que les femmes, et elle frappe particulièrement les gens âgés (1).

Elle est plus fréquente durant la saison froide, et la douleur qui la caractérise peut s'étendre jusqu'au cou, même jusqu'à l'extrémité du bras du côté malade; elle peut être fixe ou mobile, rendre la respiration difficile et empêcher le malade de reposer sur le dos. Les autres symptômes énumérés par Cælius sont l'agitation, l'insomnie, la soif et la perte de l'appétit. Les divers symptômes s'exagèrent si la maladie s'aggrave. Cælius dit : *mentis alienatio gutturis stridor, et sonitus interius resonans aut sibilans in ea parte quæ patitur.* De cette citation, il résulte que Laënnec ne fut pas le premier à pratiquer l'auscultation du thorax dans la pleurésie.

(1) *Tussiculosa enim atque frigida senilis est ætas, quo intelligimus hanc profecto passionem pueros difficulter incurrere.*

Cælius décrit le sputum caractéristique de l'empyème quand le contenu de la plèvre se vide à travers les tubes bronchiques. Dans un court paragraphe, il énumère les signes qui indiquent que la maladie tourne à la péripneumonie, ou qu'un *vomica* va se produire. Dans le premier cas, la face change de couleur ; elle devient rouge, spécialement au-dessus des pommettes, et des troubles nerveux surviennent. Quand un *vomica* se produit au cours d'un empyème, la douleur persiste, le malade perd ses forces, la respiration devient difficile et le pouls faiblit. Cælius dit encore que Hérophile soutenait que dans la pleurésie le siège du mal était le poumon, tandis que Asclépiade, Dioclès, Érasistrate et ses disciples enseignaient qu'il était dans la plèvre. Ceux qui partageaient l'opinion d'Hérophile faisaient remarquer que rien n'indiquait la présence d'une tumeur imflammatoire, ni rougeur, ni induration, ni pulsations ; la toux provenait, croyaient-ils, d'une irritation des fibres pulmonaires. Mais Cælius n'est pas de cet avis, car il affirme que la tuméfaction existe réellement du côté malade; la douleur du côté, dans la pleurésie, ne peut s'expliquer par une inflammation du poumon, puisque cet organe n'a pas de sensibilité, tandis que les membranes de la cage thoracique ont une sensibilité extrême.

L'empyème ressemble beaucoup à la pleurésie, mais il n'est pas accompagné de fièvre, la respiration est simplement gênée sans être superficielle et difficile comme dans la pleurésie. S'il y a catarrhe nasal, difficulté à respirer, douleur thoracique et fièvre, tous ces symptômes réunis indiquent la pleurésie. A cette époque, les médecins n'ayant pas à leur disposition les instruments nécessaires à la constatation des signes matériels, bien diagnostiquer était un art difficile; Cælius indique cependant les symptômes qui permettent de distinguer les maladies différentes, comme la douleur permanente dans le côté malade, la nature de la toux et de l'expectoration qui ne sont pas les mêmes dans la pleurésie et la pneumonie.

Cælius rappelle qu'Hippocrate calmait la douleur par des inhalations, mais si rien ne parvenait à la diminuer et qu'elle s'étendît jusqu'au cou, et jusqu'au bout du bras, on devait recourir à la saignée; si la douleur était localisée dans le côté, des applications émollientes devaient suffire. Dioclès avait également recours à la saignée et aux purgatifs. Quand ses patients étaient jeunes, il leur permettait de manger dès le onzième jour; en été, il ordonnait des mets froids et des mets chauds en hiver. Praxagoras administrait des émulsions de poivre auxquelles on ajoutait du vinaigre, et parfois de l'absinthe. Il attendait cinq jours avant de saigner si le temps n'était pas froid; mais il ne saignait jamais les gens âgés ou ceux que la maladie avait trop affaiblis. Asclépiade avait aussi recours à la saignée, mais il remarquait que cette pratique qui donnait de bons résultats à Athènes réussissait beaucoup moins bien à Rome, et particulièrement dans la pleurésie. Dans son traité des maladies aiguës, il déconseille les purgatifs, mais conseille les lavements. Il permettait à ses patients de boire autant qu'ils le voulaient et de se nourrir dès le second ou le quatrième jour. C'est à propos de ce traitement que Soranus déclare que, quand la maladie est due à la contraction des pores le malade doit toujours être saigné, qu'il soit à Rome ou dans toute autre ville.

La péripneumonie (pneumonie) est, comme la pleurésie et la léthargie, une maladie généralisée à tout l'organisme (1), elle est néanmoins très nettement localisée dans les poumons. Son étiologie est celle de la pleurésie : *perficiunt hanc passionem causæ quæ etiam pleuriticam faciunt*. Elle survient souvent durant la pleurésie, et, parfois, elle vient compliquer les rhumes et les maux de gorge.

Les méthodistes ne semblent pas avoir été capables de donner la définition de la pneumonie. D'après Asclépiade et ses

(1) Cette opinion est acceptée aujourd'hui, et on la considère comme la conception ultra-moderne de cette maladie.

disciples, c'était une affection avec fièvre dont le développement très rapide s'accompagnait de tuméfaction de la poitrine. Soranus dit qu'elle est constituée par une constriction violente et aiguë des pores du poumon, accompagnée de soif, de sputum et d'une fièvre passagère. Les autres symptômes sont : l'anorexie, la douleur dans le côté, avec de la difficulté à se coucher sur la partie malade, la congestion des yeux et la rougeur des pommettes, dyspnée avec respiration superficielle et difficile, et crachats couleur de rouille. Comme on peut le voir, il ne manque pas grand'chose à cette description. Les troubles nerveux qui accompagnent la pneumonie sont, d'après Cælius, l'agitation, l'insomnie et la carphologie. Quand le malade doit guérir, tous ces symptômes vont s'affaiblissant peu à peu, puis disparaissent; mais si la mort doit s'ensuivre, ils s'accroissent et deviennent plus intenses.

Quant au siège de la maladie, Dioclès le place dans les veines pulmonaires et Érasistrate dans les artères ; tandis que Praxagoras affirme qu'il est dans la partie postérieure du poumon, Hérophile pense que le poumon entier est malade. Asclépiade localise le mal dans les tubes bronchiques; et plus tard Appollonius soutiendra qu'il était à la fois dans les veines et dans les artères. Mais c'est à Soranus que revient l'honneur d'avoir persisté dans l'opinion que la pneumonie était une affection généralisée, avec localisation dans les poumons. Cælius fait remarquer que dans une maladie où tout l'organisme est intéressé il est inutile, pour le traitement, de tenir compte de la localisation.

Pour conclure, nous citerons les descriptions de quelques autres maladies. Mais, auparavant, un mot d'explication sur ce terme (tuméfaction) qu'on rencontre si souvent dans les observations de la pleurésie et de la pneumonie. La tuméfaction était un indice de contraction, et comme elle en constituait le phénomène principal, on y attachait une plus grande importance qu'à l'effluxion qui cependant prouvait que ces deux

maladies appartenaient au type mixte, c'est-à-dire qu'en certaines parties i y avait contraction, et dans les autres dilatation des pores.

Toutes les maladies que nous avons étudiées jusqu'ici s'accompagnent de fièvre ; mais ce n'était pas le cas de la maladie cardiaque, de l'épilepsie, des convulsions, de l'iléus, de l'hydrophobie et du tétanos, affections qui sont toutes décrites dans la fin du second livre et dans le troisième.

Dans le terme de maladie cardiaque, on semblait comprendre les troubles les plus variés, comme l'anémie, la syncope et les palpitations.

En parlant des maux de gorge (dans lesquels il comprenait aussi la laryngite), Cælius fait une intéressante allusion à la trachéotomie, qui, dit-il, dans les cas d'urgence, était pratiquée par Asclépiade : *ac si major, inquit, passio fuerit dividendæ sunt fauces, hoc est tonsillæ et partes supra uvam constituæ; etenim summa est in his acqualis sive par incisura quam appelavit bronchotomiam. Dehinc a veteribus probatam approbat arteriæ divisuram ob respirationem faciendam, quam laryngotomiam vocant.* Malheureusement, il semblerait, d'après ce passage, que l'usage de cette opération avait été abandonné.

Cælius décrit l'hydrophobie très soigneusement et très exactement, et il se demande si elle est une maladie du corps ou de l'esprit. Personnellement, il croit que les deux sont également atteints. L'esprit est malade, puisque le patient ne peut supporter la vue de l'eau ; le corps l'est également, puisque, éprouvant le besoin de boire, il refuse de le satisfaire, qu'il a le hoquet et d'autres très graves symptômes. Cælius ajoute que d'après toute la symptomatologie de cette maladie le siège principal paraît en être l'estomac ou les intestins. D'après ce que dit encore Cælius, il apparaîtrait que la rage était considérée comme un mal nouveau ; mais il ne partage pas cette opinion, car, ajoute-t-il, même si elle était vraie, on

ne pourrait considérer la rage comme constituant un nouveau processus morbide, puisque toutes les maladies généralisées sont comprises dans celles qui proviennent, soit de la contraction, soit de la dilatation des pores. Artémidorus et Eudemus croyaient cette affection nouvelle, parce que les anciens médecins, si exacts en toutes choses, n'en ont jamais parlé. Ils estimaient également tous deux que l'incurabilité de cette maladie était une preuve de sa nouveauté parce que : « Si elle avait été connue dans les temps anciens, les médecins eussent trouvé un remède pour la guérir.» Mais un autre écrivain établit que Démocrite en a parlé, ainsi qu'Hippocrate, dans certains de ses écrits sur la phrénésie, quand il parle de certains patients qui boivent très peu et que le plus léger bruit épouvante. Cælius se dit incapable de comprendre pourquoi cette maladie serait considérée comme nouvelle, puisque les chiens ont existé de tous temps. Il ne croit pas que le fait d'être incurable puisse être considéré comme une preuve de sa nouveauté. Le cancer aussi est incurable, et il est loin d'être une maladie nouvelle.

Par le terme de *Morbus cardiacus*, Cælius et Soranus n'entendent pas une affection cardiaque, mais une affection gastrique qui s'accompagnait de phénomènes cardiaques. Ils étaient en cela de l'avis d'Hippocrate et d'Érasistrate. Cælius dit que cette maladie est caractérisée par une déperdition de forces et que le siège en est dans le cardia et l'estomac; cependant, il ajoute que quelques médecins l'attribuaient à une inflammation du cœur et l'appelaient *syncope*; c'est sous ce dernier nom qu'il la décrit, le *morbus cardiacus : Cardiacum passionem aiunt quidam duplici significatione nuncupari, communi et propria. Sed communem dicunt eam, quæ substantiam in stomacho atque ore ventris habuerit, ubi etiam mordicatio sequitur supradiatarum partium, ut Hippocrates primo et secundo libro Epidemion commemorat et Erasistratus libris quos de ventre scripsit. Propriam autem dicunt eam, quæ*

cum sudore fuerit atque pulsu imbecillo, de qua nunc dicere suscepimus. Nomen autem hæc sumpsit passio, ut quidam volunt, a parte corporis quæ patitur.

Soranus ne semble pas avoir donné de définition du *morbus cardiacus*. Mais d'après Asclépiade et ses disciples le cœur était la partie atteinte, et l'affection était due à la contraction des pores de cet organe. Soranus était d'un avis contraire et croyait à une dilatation aiguë et temporaire de tous les pores du corps, laquelle se produisait plus souvent chez les vieillards que chez les gens jeunes et chez les hommes que chez les femmes. La maladie provenait de causes nombreuses et variées; celles que cite Cælius sont : des troubles gastriques, de fortes émotions et des fatigues excessives. Il survenait alors une sorte de fièvre larvée avec un pouls rapide et dépressible, parfois irrégulier. Il y avait aussi de l'oppression, de l'insomnie, des hallucinations et de la somnolence. Les membres étaient froids. Soranus ne croit pas que l'augmentation des sécrétions fût toujours la règle. Plus tard, le corps enflait et prenait une teinte livide, la parole devenait difficile et les lèvres étaient blanches et les yeux s'enfonçaient dans leurs orbites. Vers la fin survenaient la diarrhée et une dyspnée très prononcée. Une lacrymation abondante et l'anorexie étaient de très mauvais prognostics. Quand, au contraire, la maladie marchait vers une heureuse terminaison, le pouls reprenait son caractère normal, la peau se réchauffait et la dyspnée diminuait, l'état mental du malade s'améliorait, et il se retrouvait de l'appétit. Cælius dit encore qu'on avait beaucoup discuté sur la question de savoir si les malades atteints de *morbus cardiacus* avaient réellement la fièvre. La plupart des médecins qui avaient précédé Asclépiade étaient catégoriques et déclaraient que ces malades n'avaient pas de fièvre. Asclépiade lui-même croyait que dans la plupart des cas il n'y avait pas fièvre. Thémison, Thessalus et Démétrius croyaient à la fièvre chez certains sujets, spécialement au début et à la

fin de la maladie; et Soranus admettait que la fièvre pût provenir de la dilatation des pores.

En ce qui concerne le traitement de cette maladie, Soranus commence par déclarer qu'elle n'est point incurable comme certains l'affirment. Le patient doit être placé dans une chambre fraîche et sombre, et par-dessus tout il faut éviter que les rayons du soleil n'y pénètrent. On ne doit pas oublier que cette maladie étant due à la dilatation des pores, le malade, par le froid et l'obscurité, doit être mis dans des conditions contraires à cette dilatation. Si les sueurs continuaient, il faudrait asperger le corps avec de l'eau froide et administrer à l'intérieur de nombreux remèdes astringents.

Par tout ce qui précède, le lecteur a pu se faire une idée des progrès accomplis par la médecine depuis Hippocrates jusqu'à Galien, dont nous allons parler dans le prochain chapitre.

CHAPITRE XI

GALIEN

Galien vécut de l'an 130 à l'an 200 de notre ère, et avec lui revint en faveur la médecine d'Hippocrate ; elle fit mieux que revenir en faveur, elle brilla d'un éclat qu'elle n'avait jamais connu auparavant. Reconnaissons cependant que Galien revêtit la médecine d'habits nouveaux plutôt qu'il ne l'enrichit de découvertes nouvelles, et que la doctrine d'Hippocrate, entre les mains de Galien, perdit en force et en pureté ce qu'elle gagna en ordre et en attrait.

Claudius Galenus, le plus illustre des médecins de l'antiquité après Hippocrate, était fils de Nicon, homme riche, instruit et architecte renommé. Galien exerçait à la fois la médecine, la chirurgie et la pharmacie, car dans son ouvrage sur les antidotes il parle de la boutique où il vendait des remèdes (*officina*) et qui se trouvait sur la *via Sacra*. Sous le règne de l'empereur Commode, lors du grand incendie qui réduisit en cendres le temple de la Paix et beaucoup d'autres monuments, ce magasin fut brûlé.

Instruit et élevé par son père, Galien manifesta de très bonne heure de grandes dispositions pour l'étude des sciences et l'amour du travail, ainsi qu'un grand respect pour les maîtres d'autrefois, surtout pour Aristote. Il s'adonna tout d'abord à l'étude des sciences naturelles, des lettres, des mathématiques et de la philosophie. Quand il se sentit en état de juger et de choisir entre les différents systèmes, il adopta les sévères principes de Zénon et des stoïques et la philo-

sophie d'Aristote, ce fut alors que s'éveilla en lui le goût de la médecine et qu'il éprouva le désir de se consacrer à cet art. C'est dans ce but qu'il visita les écoles de la Grèce et de l'Égypte; il désirait étudier la médecine à sa source. Après quoi il fit un séjour à Alexandrie, alors le sanctuaire de toutes les sciences et le rendez-vous de tous les savants. Il étudia et commenta tous les écrivains renommés; et c'est après s'être formé une doctrine basée sur les leurs qu'il s'estima capable d'exercer la médecine à son tour. Il rentra dans Pergame, sa ville natale, où il exerça un an son nouveau métier. Mais une terrible révolution l'en chassa; il dut partir et se fixer à Rome, où l'attendait la célébrité et la fortune, mais aussi bien des injustices et un profond découragement.

Galien avait à peine trente ans quand il arriva à Rome, mais il eut bientôt conquis l'estime et la confiance du monde des patriciens. Il obtint la faveur du consul Bæthus, du préteur Serius Paulus et même de l'empereur Sévère. Mais, comme nous l'avons dit, de cruelles expériences lui étaient réservées. Sa grande supériorité personnelle aussi bien que son heureuse chance lui avaient fait de nombreux ennemis parmi ses collègues. Il fut calomnié et diffamé. Après une longue et courageuse lutte contre ses détracteurs, il quitta Rome et reprit ses voyages.

Il erra pendant cinq ans, jusqu'à ce que, cédant enfin aux prières de ses amis, et sur les instances de Marc-Aurèle et de Lucius Verus, il se décida à revenir à Rome.

A cette époque, nous l'avons déjà dit, les médecins étaient divisés en plusieurs écoles; il y avait les empiriques, les dogmatiques, les méthodistes, les pneumatiques et les éclectiques. Galien se déclara hostile à toutes et les traita toutes avec un égal mépris. Fidèle aux leçons de la nature, il accepta les dogmes et suivit les préceptes d'un seul maître, Hippocrate. Il écrivit des commentaires sur les divers traités du Père de la médecine, et, pour ce grand ouvrage, déploya toutes les res-

sources de son esprit, de sa prodigieuse érudition et de son imagination merveilleuse. Galien, qui avait des connaissances sur tout, éprouvait le besoin de tout expliquer; c'est là une tentative au-dessus du pouvoir de la sagesse humaine.

Il s'est lancé dans une série d'hypothèses qui ont gâté sa doctrine et nui à sa réputation. Aussi, si Galien eut de magnifiques débuts, sa fin fut mauvaise. Il est cependant juste de reconnaître la sagesse de ses théories sur les pouvoirs curatifs de la nature, sur les affinités morbides des maladies et leurs périodes critiques. Ses écrits, qui, durant des siècles, furent considérés comme des oracles, contiennent des vérités certaines. Galien a eu un mérite plus grand encore : par le pouvoir de son esprit et l'autorité de son nom, il a ramené la profession médicale dans une voie merveilleuse et il a démontré la supériorité des écrits d'Hippocrate sur tous ceux qui provenaient des sectes les plus populaires alors. Mais on doit avoir la franchise de reconnaître que Galien Hippocrate aurait pu égaler s'il avait eu moins d'imagination et se fût laissé moins influencer par la philosophie d'Aristote. S'il avait eu un esprit moins indépendant et une imagination moins brillante, il se fût contenté d'annoter les écrits d'Hippocrate et de perfectionner le système qu'ils contiennent ; mais, entraîné par la fougue de sa nature, il ne put se résigner à jouer un rôle qu'à tort il considérait comme secondaire.

Quelques partisans fanatiques de Galien ont été jusqu'à faire de lui le rival d'Hippocrate; mais c'est une erreur. Hippocrate n'a pas de rival, et Galien lui-même eût certainement repoussé ce parallèle. Nous devons dire à son honneur qu'il eut toujours pour le Père de la médecine une admiration qui allait parfois jusqu'à la vénération religieuse.

Si nous comparons ces deux illustres savants, nous rendrons à chacun la part qui lui revient. Hippocrate possédait au plus haut degré le génie de l'observation patiente, du raisonnement méthodique et de la généralisation prudente. Il observait

d'abord, puis raisonnait et enfin généralisait avec sagesse. Galien, au contraire, avec son esprit brillant mais trop audacieux, vif et impatient, généralisait avant d'observer et bâtissait des châteaux dans les airs. Ses théories et ses systèmes basés sur des faits peu nombreux et incomplètement observés manquaient de bases solides. Attentif et sage, Hippocrate suivait pas à pas la marche de la nature et la vérifiait par l'observation. Galien, plus hardi et impatient de toute contrainte, ne supportait aucune opposition. Quand il s'était formé une idée, si les faits paraissaient la démentir, il les repoussait. Bref, Galien expliquait les faits par les hypothèses, Hippocrate se bornait à observer les phénomènes naturels sans chercher à les expliquer. Tous deux étaient animés du zèle le plus ardent, des intentions les plus pures, et tous deux avaient un égal désir d'élargir les horizons de la science. Mais tandis que cette ambition découlait chez Hippocrate de l'amour seul de son art, chez Galien il s'y mêlait aussi l'amour de la gloire et le désir de la renommée. Les siècles ont passé, respectant la doctrine d'Hippocrate, mais ils ont complètement détruit le système médical de Galien.

Ceci admis, reconnaissons que Galien unissait aux ressources d'un esprit très pénétrant un bagage considérable des connaissances les plus variées et qu'il a beaucoup ajouté, si je puis m'exprimer ainsi, au système encyclopédique de son temps.

A l'exception de la physique et de la chimie, il n'est pas une branche de la médecine qu'il n'ait traitée. Il a écrit sur la composition des remèdes et sur l'anatomie ; et dans ses œuvres on trouve la description la plus complète du corps humain et de ses fonctions que l'antiquité nous ait laissée. Il a décrit les os, les cartilages et les muscles; la peau, le cerveau, le cœur, les nerfs et leurs membranes; l'estomac, les intestins, le foie, la vésicule biliaire, la rate, les reins, le pancréas, la vessie et les organes génitaux des deux sexes.

En physiologie, Galien s'est occupé des mouvements du

cœur — systole et diastole, — et il semble avoir eu quelque idée de la circulation pulmonaire. Ses ouvrages, dont la plupart ont été détruits dans l'incendie du temple de la Paix, lui avaient valu une réputation aussi grande que méritée. Quant à sa doctrine, on peut, sans hésiter, dire qu'elle régna sans conteste jusqu'à la fin du XVIe siècle.

Il est un fait qu'il faut noter ; les écrivains qui prétendaient ignorer et mépriser les écrits de Galien étaient les premiers à répéter en d'autres termes les enseignements qu'ils avaient puisés dans les œuvres du grand médecin de Pergame.

Pour nous résumer, nous dirons que Galien multipliait par trop les définitions et les divisions; c'est ce qui rend la lecture de ses œuvres souvent si difficile. En outre sa verbosité est notoire. Mais si l'on admet, et tout le monde paraît d'accord là-dessus, qu'un grand homme doit être jugé d'après l'étalon de son époque, on reconnaîtra que Galien eut à souffrir d'une grande injustice. En vérité, la plupart de ses pensées touchent au sublime, et si elles n'ont pas obtenu le succès de celles de Bacon, c'est que l'humanité n'avait pas encore la maturité qu'elle atteignit seize siècles plus tard.

Après avoir pratiqué très honorablement la médecine durant les règnes d'Antoine, de Marc-Aurèle, de Commode et de Pertinax, après l'avènement de Caracalla, Galien retourna dans son pays natal, où il mourut durant le règne de Septime-Sévère.

Pénétré de la philosophie d'Aristote, Galien croyait que les corps organisés, comme les corps naturels, étaient composés de quatre éléments ou principes, doués eux-mêmes de quatre qualités principales. Les quatre éléments étaient le feu, l'eau, la terre et l'air, et les quatre qualités de ces quatre éléments étaient la chaleur, l'humidité, la sécheresse et le froid. Ces quatre éléments, et leurs quatre qualités constituaient les bases premières de toutes les parties du corps et de toute l'économie animale. Selon Galien, le corps est composé de trois parties distinctes : la partie solide, la partie liquide et l'esprit ou substance imma-

térielle. Là-dessus Galien était en parfait accord avec Hippocrate, qui reconnaissait aussi trois parties distinctes: les parties solides ou contenantes, les parties liquides ou contenues, et enfin l'esprit ou force. Ce que nous appelons les solides, Galien l'appelait les parties, et il divise ces parties en similaires et organiques. Les parties similaires ont cela de particulier qu'elles sont toujours, et en toutes manières, semblables les unes aux autres, jusqu'à leurs dernières molécules. Elles comprenaient les os, les ligaments, les membranes, les veines, les nerfs, la graisse, les glandes et la chair. Les parties organiques ou composites sont formées par une combinaison de toutes ou presque toutes les parties similaires. Galien les appelait organiques instrumentales *qui* c'est-à-dire (*sert à conduire*) parce qu'il les considérait comme des machines destinées à transporter les fonctions de la vie. L'œil, l'oreille, la main, le pied, le cœur, les intestins, l'estomac et les autres viscères étaient les parties organiques ou instrumentales.

Galien reconnaissait quatre humeurs principales: le sang, la pituite ou lymphe, la bile noire et la bile jaune. Le sang était le liquide *par excellence* et la source de toutes les autres humeurs ; la pituite comprenait tous les autres fluides séreux et muqueux. Dans chacune de ces humeurs, telle ou telle qualité des éléments prédomine. Par exemple, le sang est une humeur chaude et humide, la bile jaune est chaude et sèche, la pituite est froide et humide et la bile noire ou *atrabile* est froide et sèche. Enfin, la plupart des maladies, directement ou indirectement, proviennent d'un excès, d'une insuffisance ou d'un défaut de proportion de ces quatre humeurs fondamentales ou de leurs qualités spécifiques.

Galien reconnaissait trois sortes d'esprits : les naturels, les vitaux et les animaux. Les *esprits naturels* consistent en une subtile vapeur qui s'élève du sang (lui-même formé dans le foie) et qui va jusqu'au cœur où, se combinant avec l'air, elle forme les *esprits vitaux*, lesquels à leur tour se transforment

dans le cerveau en *esprits animaux*. Ces trois sortes d'esprits sont la source des trois facultés correspondantes existant dans nos organes où elles prennent forme et deviennent le mobile de nos actions ; les trois facultés sont : les vitales, les naturelles et et les animales. Elles produisent les actions vitales, les actions naturelles et les actions animales.

La faculté naturelle a son siège dans le foie ; le foie préside à la digestion, la nutrition et la génération. La faculté vitale réside dans le cœur, qui, par le moyen des artères, envoie la chaleur et la lumière dans le corps tout entier ; et enfin la faculté animale, la plus importante de toutes, a son siège dans le cerveau ; c'est la source du sentiment, du mouvement et elle est présente dans toute l'économie, étant partout transportée par les nerfs. C'est elle qui gouverne tout.

Galien divisait les *actions* de chaque faculté — naturelle, animales et vitales — en actions externes et internes. Les actions internes de la faculté naturelle sont la digestion et la *sanguification* ; les actions externes de cette même faculté ont pour résultat la circulation veineuse et aussi l'apport du sang sur tous les points de l'économie ; elles amènent ainsi la croissance de l'individu et la propagation de l'espèce.

Les actions internes de la faculté vitale sont l'origine de passions violentes dont les viscères sont le siège. Les actions externes de la faculté vitale produisent le mouvement, la pulsation des artères et la distribution du sang artériel dans toutes les parties du corps.

Enfin, les actions externes de la faculté animale président aux sensations et aux mouvements musculaires, tandis que les actions internes de cette faculté ont pour produit l'exercice des fonctions intellectuelles dont les résultats sont l'imagination, le jugement et le raisonnement.

Après quoi, au-dessus de toutes ces facultés primordiales et de toute une série de facultés secondaires qui représentent les propriétés vitales des diverses parties du corps, Galien recon-

naissait une force première qui est la source et l'âme de toutes les facultés, et, comme la vie elle-même dans son essence et son principe, ce pouvoir ou force domine tous les autres. C'était, en d'autres termes, ce qu'Hippocrate appelait la nature.

Les connaissances de Galien en anatomie étaient, pour son époque, très étendues et, il alla dans cette science beaucoup plus loin qu'Érasistrate et Hérophile. Il fut le premier à disséquer les muscles, à décrire leur forme, à déterminer leur place et leur direction. Probablement, il ne disséqua que des singes et d'autres animaux, car la loi de Rome interdisait la dissection du corps humain ; ce n'est qu'exceptionnellement, et en cachette, qu'il était possible aux médecins de se procurer les cadavres des bandits tués sur les grands chemins, ou des soldats tués sur les champs de bataille. A Alexandrie même, toutes les parties de l'anatomie autres que l'ostéologie étaient démontrées sur les animaux, et particulièrement sur les singes.

Galien n'avait qu'une connaissance très limitée de la physiologie, de la pathologie et de la sémiologie ; encore cette connaissance était-elle pleine de subtilités et d'erreurs. Mais il est juste de reconnaître que ces erreurs même excitaient l'intérêt des observateurs et devenaient ainsi indirectement utiles à la science. Continuant les travaux d'Érasistrate et d'Archigène, Galien étudia le pouls avec le plus grand soin. Il déclarait que c'était par l'étude approfondie du pouls qu'on parvenait à reconnaître et à distinguer les diverses maladies; c'est pourquoi on devait toujours prendre le pouls pour guide.

Galien enseigne que le pouls est tantôt simple, tantôt composite, long, large, haut ou fréquent. Il peut être précipité ou lent, faible ou doux, dur, inégal ou intermittent ; il peut être enfin dicrotique, ondulatoire, tremblant ou convulsif. Toutes ces variations représentent surtout les signes de sources ou d'indications de maladies. Ces signes sont sous la dépendance de causes diverses, telles que l'âge, le sexe, le tempérament et les changements survenus dans les six *non*

naturels qui jouent un rôle important. Pour donner une idée de l'étendue des recherches de Galien sur le pouls, qu'il nous suffise de dire qu'il a écrit seize livres sur ce sujet.

Galien explique très minutieusement les différentes conditions de l'urine et les changements qui se produisent dans ces conditions, il indique les significations de ces changements et les pronotics qu'on peut tirer de l'examen de cette sécrétion durant le cours des diverses maladies.

La théorie de Galien est que la santé dépend de la constitution et de l'équilibre des quatre humeurs et des quatre qualités qui leur sont propres. Aussi longtemps que ces humeurs sont normalement composées et gardent entre elles leur proportion normale, aussi longtemps que ces humeurs jouissent de leur température normale et de leurs qualités propres, la santé reste parfaite. En d'autres termes, toutes les fonctions organiques s'accomplissent selon les lois de leur constitution normale. Mais dès que se produit le moindre désordre dans ces éléments, ou le moindre changement dans les qualités propres à ces éléments, aussitôt qu'une humeur ou les humeurs deviennent anormales, soit par excès, soit par insuffisance ou par le manque de proportions de leurs qualités propres, l'équilibre des fonctions du corps se trouve rompu. Et, passant des parties similaires dans les parties organiques, les humeurs viciées apportent nécessairement le trouble dans les fonctions. La maladie survient alors et, ou elle se développe graduellement, ou elle éclate tout à coup. La santé ne peut exister que lorsqu'il y a équilibre parfait entre les éléments, les qualités élémentaires, les humeurs, les esprits, les solides similaires et les solides organiques.

C'est en partant de ces principes que Galien établit les catégories de *tempéraments* ; il en distingue quatre principaux : le sanguin, le phlegmatique, le bilieux et le mélancolique. Chacun de ces tempéraments peut être chaud ou froid, sec ou humide, selon celle des qualités élémentaires qui

prédomine sur les trois autres. Galien divise ensuite ces tempéraments, qu'on peut appeler *premiers*, en plusieurs autres tempéraments composites qui résultent de la combinaison de deux qualités élémentaires. Ainsi, par exemple, il reconnaissait des tempéraments secs et chauds, chauds et humides, froids et humides et froids et secs. Enfin, entre ces tempéraments normaux, qu'ils fussent simples ou composites, il reconnaissait chez certains individus des tempéraments d'un type particulier et qui leur étaient propres. Il désignait ces types particuliers sous le nom d'*idiosyncrasies*, et il les attribuait à un changement produit dans les tempéraments ordinaires par certaines dispositions particulières à chaque individu. Cependant, les différences existant entre les tempéraments et leurs divergences d'avec les types normaux ne suffisent pas à constituer une maladie, ils sont seulement la disposition à la maladie, et tout individu doit être considéré comme bien portant, en dépit des anomalies de son tempérament, tant que les forces de ces anomalies n'empêchent pas le bon fonctionnement du corps.

Galien reconnaissait aussi une condition neutre, un état intermédiaire entre la santé et la maladie, entre le parfait fonctionnement de toutes les parties et la gêne dans ce fonctionnement qui est le début de toute maladie.

La maladie est, d'après lui, un état *contra natural* dont la principale condition est d'empêcher le bon exercice des diverses fonctions. C'est une condition anormale des corps qui a pour premier effet d'empêcher les différentes parties d'exercer leurs fonctions et d'accomplir leurs actes. Telle est la définition générale de la maladie que nous donne Galien, mais elle n'est pas la seule. Dans son traité sur la *différence des symptômes*, il dit que la maladie consiste en une surabondance ou une rareté des humeurs, ou encore dans un changement de ces mêmes humeurs. Toutes ces choses contribuant à mettre le désordre dans les éléments ou leurs parties. Par cette théorie, Galien

adopte complètement les idées de son maître, Aristote, qui définissait ainsi la maladie : La maladie est le désordre des é lément dont l'harmonie constitue la santé. Ayant ainsi défini la maladie, Galien en distingue plusieurs espèces, elles peuvent être sanguines, bilieuses, pituiteuses ou atrabilaires, selon qu'une ou l'autre des différentes humeurs en est la cause, soit par excès, soit par rareté, soit par changement de qualité, ou par un défaut quelconque dans ses mouvements et sa circulation. Il résulte donc de là que chaque maladie réclame des moyens curatifs spéciaux. Selon les cas, on doit ou diminuer l'humeur ou l'augmenter, l'épaissir ou la diluer, la chauffer ou la refroidir, la purifier ou l'évacuer. Pour chacun de ces différents cas, deux sortes de remèdes existent : ceux qui possèdent le pouvoir de ramener les humeurs à leur état normal sans provoquer d'évacuations, et ceux qui, provoquant l'évacuation, débarrassent le corps de ces humeurs surabondantes ou viciées.

Galien attire l'attention sur la distinction fondamentale entre l'*affection* et la maladie. L'affection consiste en une altération intime, générale et directe de l'économie animale qui est pour ainsi dire saturée par un principe humoral morbide, lequel *affecte* l'entière masse animale, tant solide que liquide. La maladie est la manifestation de cette altération qui mine et détruit l'économie tout entière. En d'autres termes, la maladie est un phénomène particulier et localisé de l'*affection* qui est à la base de l'état morbide. Prenons par exemple le cancer : le cancer comprend un état général et un état local; l'état général est constitué par l'altération des humeurs, c'est l'état général cancéreux ou *affection* cancéreuse; la manifestation cancéreuse, l'état local, le cancer visible constitue la maladie cancéreuse. L'affection reste souvent cachée dans l'intérieur de l'économie sans se manifester extérieurement, mais dès qu'elle produit un groupe de réactions, elle constitue ce que Galien appelle la maladie.

Galien, imitant Hippocrate, divise les maladies en épidémiques, endémiques, sporadiques, aiguës, chroniques, bénignes et malignes. Il en reconnaît trois groupes. Le premier comprend toutes les maladies des parties similaires et organiques. Ces maladies sont dues à des troubles des parties similaires, et ces troubles peuvent être avec ou sans matière. Un trouble avec matière se produit quand la chaleur naturelle, accrue ou diminuée, est le résultat d'un processus morbide. Le trouble sans matière se produit quand la chaleur normale d'une partie est altérée sans le concours d'une humeur morbide.

Le second groupe des maladies comprend toutes les irrégularités qui peuvent intéresser les parties organiques, tout ce qui touche à leur forme, leur dimension et leur nombre, ou à leur place, ou encore à leur union ou à leur séparation anormale.

Enfin, le troisième groupe comprend toutes les blessures et aussi tout dégât produits par les agents physiques et chimiques, tels que le fer ou le feu. Galien place dans cette catégorie toute solution de continuité, qu'elle soit le résultat d'une incision, d'une morsure ou d'une rupture.

Il distinguait plusieurs sortes de troubles : troubles simples ou troubles composites; troubles égaux et troubles inégaux, mais il est inutile de le suivre dans toutes ces subtilités; elles sont le produit de son imagination aventureuse et de son goût pour la dialectique.

Il attachait la plus grande importance à l'étude des causes morbides : « Ce sont elles, disait-il, qui nous révèlent la vérité et nous dévoilent, pour ainsi dire, la personnalité de chaque maladie; car tout processus morbide est nécessairement contenu dans ses causes, comme tout effet est nécessairement contenu dans ses principes.

Galien divisait les causes des maladies en externes ou internes, manifestes et évidentes et non évidentes ou occultes. Parmi les causes externes, il place six choses qu'il appelle *non natu-*

relles; ce sont celles qui, si l'on mène une vie normale, doivent présider à la conservation de la santé, mais qui produisent la maladie si on abuse de cette même santé ou que ces choses soient de mauvaise qualité. Ces six choses constituent ce que nous appelons aujourd'hui l'hygiène, ce sont : l'air, la boisson et la nourriture, le repos et le mouvement, le sommeil et la veille, les rétentions et les sécrétions du corps, les passions de l'âme et les mouvements de la pensée.

Il reconnaissait deux causes internes : les antécédentes et les conjointes. Le raisonnement seul peut nous faire connaître les causes *antécédentes*; elles consistent presque toujours dans l'altération des humeurs par excès, insuffisance ou cacochymie. La cause conjointe est évaluée au prorata des forces du patient.

La condition des différentes humeurs est une des causes les plus fréquentes de la maladie. Toutes les humeurs du corps sont sujettes à la pléthore, qui peut être locale ou générale. La pléthore est générale quand toutes les humeurs sont pléthoriques ; elle est locale quand une seule de ces humeurs est pléthorique. Il y a deux sortes de pléthores, la pléthore des vaisseaux et la pléthore des forces ; il y a pléthore des vaisseaux quand les veines, les artères, tous les petits canaux ainsi que les réservoirs paraissaient hors d'état de contenir le liquide qui coule dans les parois. Il y a pléthore des forces quand le patient, par sa constitution, est incapable de supporter même une minime quantité de liquide ou d'humeurs. Il y a donc cette différence entre la pléthore sanguine et les autres — bilieuse, pituiteuse ou mélancolique, — c'est que le sang qui constitue la pléthore sanguine peut surabonder dans l'économie sans altérer la qualité des autres humeurs ; tandis que « la pituite, la bile ou l'atrabile », quand elles dépassent leurs proportions normales, infectent tous les autres liquides de l'organisme, qui altèrent à leur tour le sang et entraînent une cacochymie généralisée.

Les humeurs peuvent être en état de cacochymie, ou simplement par dégénérescences de leurs qualités premières, ou par l'action de certains facteurs morbides. Ces humeurs peuvent devenir plus chaudes ou plus froides, plus sèches ou plus humides, plus douces ou plus salées, plus acides ou plus amères qu'à l'état naturel. Chaque altération première de ces humeurs présente des caractères qui lui sont propres et par lesquels on peut la reconnaître. La pléthore sanguine chaude ou froide peut être reconnue par les signes suivants : Le patient est brûlant et agité, son pouls est fort, sa respiration pénible et courte, sa tête est très chaude et son corps est très gros. Il s'assoupit facilement, et durant son sommeil il est tourmenté par les rêves dans lesquels il voit des lumières et du feu ; ces symptômes sont plus marqués chez les patients qui ont mené une vie sédentaire, qui mangent ou boivent trop, qui sont très sanguins et chez lesquels il y a suppression de quelque évacuation ordinaire.

La cacochymie bilieuse chaude et humide se diagnostique par la couleur de la peau et des yeux, de la teinte ocre du revêtement de la langue, un goût amer dans la bouche, un besoin constant d'absorber des boissons froides, des nausées et du dégoût pour la nourriture, un caractère irritable, et enfin les évacuations bilieuses provenant de l'estomac ou des intestins. Les causes prédisposantes de cet état sont : un tempérament sec et chaud, des veilles prolongées, les passions violentes et l'action prolongée de températures très élevées.

La cacochymie provenant de la pituite froide et humide peut être diagnostiquée par la dépression générale du malade, qui est d'habitude très sensible au froid ; sa peau est décolorée et froide ; son pouls faible, lent et mou ; son urine est pâle et abondante. Il a en, outre les évacuations séreuses, diverses formes de catarrhes et des tuméfactions œdémateuses.

Les symptômes qui indiquent la cacochymie sèche et froide, ou cacochymie mélancolique sont les suivants : des borborygmes,

une constipation constante ou de la diarrhée, un appétit insatiable et dépravé, de l'insomnie ou un sommeil interrompu par des cauchemars. Les chagrins, les passions, les excès de toutes sortes et une nourriture mauvaise prédisposent à cette affection. Galien indique aussi comme cause matérielle de cette maladie tout changement survenu dans la position, la grandeur et la forme des parties organiques; et (comme Hippocrate) il dit que l'introduction de l'air dans les vaisseaux sanguins est l'origine la plus commune des affections nerveuses.

Par le terme de *cause conjointe*, Galien veut dire la cause qui est en connection intime avec la maladie, la cause qui la produit directement.

Galien définit ainsi le symptôme : une manifestation morbide qui dépend de la maladie et la suit comme l'ombre suit le corps. Il reconnaît trois sortes de symptômes : ceux qui découlent de l'*altération* des sécrétions, ceux qui proviennent du trouble de ces sécrétions et enfin ceux qui sont sous la dépendance du mauvais fonctionnement des parties. Quant au *signe*, c'est ce qui permet de diagnostiquer une affection inconnue quand elle est complètement enveloppée dans les symptômes. Il y a deux sortes de *signes*, les diagnostiques et les prognostiques. Les premiers sont ceux qui découvrent le caractère de la maladie et sont eux-mêmes divisés en signes pathognomoniques et en signes adjuvents ou incertains. Les signes pathognomoniques sont ceux qui caractérisent exactement la maladie et inévitablement la font découvrir. Les signes joints ou incertains sont ceux qui se rencontrent dans beaucoup de maladies et ne peuvent, par conséquent, donner une certitude absolue. Les signes diagnostiques dérivent, d'après Galien : premièrement, de l'essence même de la maladie; secondement, des causes de la maladie; troisièmement, des symptômes, et, enfin, des dispositions particulières à chaque malade.

Les signes prognostiques sont ceux qui indiquent la durée de la maladie et son issue probable. Ils dérivent, premièrement :

de la violence et de la nature du processus morbide ; deuxièmement, de la température régnante et de la saison, et, enfin, des conditions du malade lui-même, de sa force de résistance, de son âge, son tempérament, ses habitudes, sa constitution morale et physique.

Dans tous ses écrits, Galien insiste sur la nécessité de situer la maladie. Il dit que rien n'est plus important que de découvrir l'organe atteint, en d'autres termes, de savoir quel est le siège de l'affection. Fidèle aux préceptes d'Hippocrate sur les *sympathies*, Galien conseille de se livrer à une analyse minutieuse de tout ce qui constitue l'état morbide avant de se prononcer sur la nature de cet état morbide, et il insiste pour qu'on retarde l'établissement du traitement jusqu'à ce qu'on soit assuré anatomiquement de la part jouée par l'état idiopathique, et de l'état concomitant ou sympathique. La connaissance du fonctionnement des divers organes du corps à l'état normal est la source même du diagnostic ; le trouble des fonctions indique la condition morbide de l'organe troublé. Ainsi une digestion longue et laborieuse est une indication que l'estomac est malade. La difficulté dans la miction indique une obstruction de la vessie ou des lésions de l'appareil urinaire. Une intermittence persistante dans les battements du pouls est souvent le signe d'une affection cardiaque; des mouvements défectueux dans certaines parties du corps sont l'indice des maladies nerveuses. D'autre part, les fonctions peuvent être troublées par la sympathie qui existe entre certains organes : ainsi, il arrive souvent que les vomissements soient provoqués par le mauvais état des reins ; dans ce cas-là, ce sont des *vomissements sympathiques*. Les accidents *sympathiques* exigent de la part du médecin la plus grande attention, car les remèdes qu'on emploirait, dans le cas dont nous parlons, pour un trouble stomacal seraient inefficaces et même nuisibles, puisque le siège du mal est dans les reins.

En dépit de l'adage trop souvent et trop légèrement répété :

« Hippocrate dit oui, et Galien dit non », dans la majorité des cas la thérapeutique de Galien est en conformité parfaite avec celle d'Hippocrate. Galien admet la théorie d'Hippocrate sur les crises et sur les jours critiques et, comme lui, il dit que la santé doit être conservée par tout ce qui est en relation avec elle, et que la maladie, qui, en réalité, est contraire à la nature, doit être combattue par ses propres contraires. Il ressort de cela que Galien avait complètement adopté l'avis d'Hippocrate, qui avait le premier formulé l'axiome : *contraria contrariis curantur*, et pas plus qu'Hippocrate Galien ne négligeait la *prévention de la maladie*.

Le premier devoir du médecin est, dit-il, de prévenir la maladie ; son premier effort, de tenter de la guérir quand elle s'est déclarée en dépit de toutes les précautions d'hygiène. Pour éviter la maladie, il faut ou en éviter les causes, ou les détruire. Ceci est le premier des *dogmes*, le dogme par excellence.

Galien a écrit plusieurs livres sur le régime et les changements qu'on y doit apporter selon l'âge, la saison et l'état de santé ou de maladie. Les œuvres de Galien, comme celles d'Hippocrate, restent les sources véritables de tous les traités modernes d'hygiène.

Il a longuement expliqué comment on conserve la santé grâce à l'exercice, les bains, les massages et en facilitant les sécrétions. Il recommandait les lectures en litière ou en voiture, l'usage des rames et, pour développer le thorax, de chanter ou de lire à haute voix. Il a laissé d'excellentes instructions sur la façon de régler ces différents exercices, insistant par-dessus tout sur les indications et les contre-indications qui doivent en conseiller ou en interdire l'usage. Il dit aussi que ceux qui travaillent intellectuellement doivent manger avec modération, marcher au grand air, se baigner dans de l'eau plutôt froide que chaude, se nourrir de mets faciles à digérer, garder toujours le ventre libre et prendre de fréquents bains

de pieds, et si tous ces moyens sont insuffisants avoir recours à la saignée.

Avant d'entreprendre le traitement d'une maladie, on doit, dit-il aussi, examiner avec soin et, pour ainsi dire, peser les circonstances dans lesquelles la maladie s'est développée ; de cet examen, on peut déduire les indications pour le traitement, mais sans oublier de prendre en considération l'âge, le sexe et le tempérament du malade, dont on étudiera tout spécialement les habitudes et la force de résistance. Il ne faut pas négliger le plus ou moins d'importance de l'organe intéressé, car il y a des organes nobles et des organes secondaires. Le cerveau, le cœur et les poumons sont les trois organes les plus importants.

C'est d'abord la maladie elle-même, la maladie origine de tous les symptômes qui doit retenir l'attention du médecin ; c'est contre elle et surtout contre les causes qui l'ont produite que le traitement doit être dirigé, tout l'art du médecin est contenu dans ce précepte.

Après quoi le médecin doit rechercher les *indications*. Galien appelle *indications* tout ce qui, pour un cas donné, suggère ce qui doit être fait et tout ce qui touche à ce cas, soit au dehors, soit au dedans de lui. Prenons par exemple une maladie : Galien cherche ses indications d'abord dans la nature même de cette maladie, puis dans la nature et les conditions présentes du malade. De la maladie, il examine les causes et les symptômes ; du patient, il examine la constitution, le tempérament et la force, et tout cela il l'étudie avec le soin le plus minutieux.

Galien était grand partisan de la saignée, qu'il employait fréquemment, parfois jusqu'à rendre le malade complètement exsangue. Cependant, il ne l'employait jamais qu'après en avoir longuement examiné les indications et les contre-indications. Il saignait pour la pléthore et toutes les complications qu'elle entraîne. Mais il ne saignait jamais les enfants

au-dessous de cinq ans, et il s'efforçait de laisser toujours une quantité de sang en rapport avec le tempérament et la force de ses patients. Il avait coutume de dire que mieux valait se tromper en ne saignant pas assez qu'en saignant trop. Galien employait aussi les sangsues, les scarifications et les ventouses scarifiées.

A l'exception de l'opium et de la thériaque (qu'il ordonnait pour amener le sommeil, calmer les souffrances ou arrêter les diarrhées excessives), il usait peu des remèdes internes. D'après lui, les propriétés des remèdes dépendaient de leurs qualités élémentaires, c'est-à-dire qu'ils étaient froids, chauds humides ou secs. Il y avait aussi des degrés pour chacune de ces qualités, un aliment ou un remède pouvait être froid ou chaud au premier, second ou troisième degré, et pouvait aussi s'adapter aux qualités froides ou chaudes de la maladie. Il résulte de là que, pour une maladie chaude ou froide à un de ces quatre degrés, il fallait employer un remède doué, au même degré, des qualités opposées de chaud ou de froid.

Tel est dans ses grandes lignes le système de Galien, lequel est, sans aucun doute, le plus célèbre de tous ceux qui ont existé; pendant des siècles, il fut presque le seul employé; et Galien partagea cet honneur avec Hippocrate dont il continua et developpa l'œuvre. C'est ce qui explique la faveur dont a joui ce système en Europe, en Afrique et en Asie pendant treize siècles.

CHAPITRE XII

L'EXERCICE DE LA PROFESSION MÉDICALE A ROME

Durant l'antiquité, il ne semble pas qu'on ait exigé des études ou des diplômes de ceux qui désiraient exercer la profession de médecin. La Grèce avait, il est vrai, ses célèbres écoles médicales, mais on n'y conférait point de diplômes. C'est pourquoi les Romains continuant à suivre la tradition de leurs premiers maîtres, de ceux qui les avaient initiés à la science médicale la pratique de la médecine resta chez eux absolument libre : « A Rome, sous l'Empire comme sous la République, nous dit Révillout, les diplômes médicaux n'existaient pas. La médecine était exercée par qui voulait et comme il lui plaisait, sans obligation de faire des études spéciales ni de passer des examens. Cette assertion est confirmée dans le Code VII, 7, *De comm. serv. manum*; de ce texte, il ressort clairement qu'à Rome, tout individu, mâle ou femelle, était regardé comme médecin, s'il lui plaisait d'en prendre le titre. »

C'est pourquoi ce titre général de *medicus* était indifférement donné à tous ceux qui se consacraient à une des branches quelconque de l'art de guérir, et à toutes les choses relatives à la science des maladies e à leur traitement. Ainsi que nous le verrons, toutes les branches de la science médicale étaient d'abord confondues et l'art de préparer les remèdes (la pharmacie comme nous dirions aujourd'hui) était pratiqué par ceux qu'on appelait *médecins* au sens strict de ce mot. Quand les connaissances s'accrurent et que le domaine de la pharmacie s'agrandit et nécessita des études plus approfondies, on dut

spécialiser cette branche; cependant le titre de *medicus*, sans autre qualification, était appliqué indifféremment à tous ceux qui s'appliquaient à la guérison ou au traitement des malades, et sauf certaines exceptions dont nous parlerons, c'est dans ce sens général que nous emploierons ce terme, ainsi qu'il est dit dans le Dig. 1. 13.1 § 3 *De variis et extraordinariis conditionibus : Medicos fortassis quis accipiet etiam eos qui alicujus partis corporis vel certi doloris sanitatem plicentur : ut puta si auricularius, si fistulæ vel dentium.* On y dit aussi : *Medici sunt hi qui medicamenta conficiunt, vulnera curant, cucurbitas admovent, item qui circumcidunt aut castram.*

Cette liberté absolue dans l'exercice de la médecine, la position sociale de ceux qui s'y adonnaient et l'usage criminel qu'ils en faisaient parfois, donnaient lieu à de grands abus et contribuaient à abaisser le niveau de cette profession. La pratique de la médecine réclame une indépendance absolue et toutes les qualités de l'homme libre. Mais à Rome, les médecins étaient généralement des esclaves ou des affranchis, dépendant des grandes familles, ou des étrangers sans scrupules, tous instruments dociles et trop souvent complices de toutes les corruptions, de toutes les débauches, et parfois même de tous les crimes.

Donc, à Rome, en principe, tout le monde pouvait exercer la médecine, aucun titre n'était exigé. Mais, en pratique, il en était autrement : le futur médecin devait recevoir l'enseigne- d'un maître avec lequel il visitait les patients afin d'acquérir l'expérience nécessaire. Cet enseignement était purement pratique et clinique ainsi que le fait supposer cette épigramme de Martial :

Languebam, sed tu comitatus protinus ad me
Venisti centum, Symmache, discipulis
Centum me tetigere manus aquilone gelatæ.
Non habui febrem, Symmache, nunc habeo.

Parmi ces apprentis médecins, certains se consacraient plus

particulièrement à l'étude de la diétique, c'est-à-dire à l'art de guérir par les régimes ; — d'autres à la chirurgie, et d'autres à la pharmacie, c'est-à-dire à l'art de guérir par les remèdes. Dans les premiers temps, ces trois branches se confondaient et restaient probablement très élémentaires ; mais avec les progrès de la science médicale, elles se divisèrent, sans pourtant que la séparation devînt jamais complète, car, par leurs frontières, elles se touchaient. Quelques praticiens se spécialisèrent dans une seule de ces parties : c'est ainsi que la pharmacie (que nous allons examiner tout à l'heure) prit une importance et une extension plus considérable, mais ne fut jamais cependant ce qu'elle est aujourd'hui, une profession absolument distincte.

Ceux qui se consacraient à l'étude de la maladie étaient forcés de préparer eux-mêmes les remèdes qu'ils prescrivaient. Mais ils étaient loin de posséder toutes les connaissances nécessaires, et la pharmacie n'avait aucun caractère scientifique. La chimie n'existait pas encore comme science, et bien que l'art de mêler certaines drogues efficaces fût connu depuis longtemps, le hasard ou des moyens empiriques l'avaient seuls enseigné.

Dans un commentaire sur la *Responsa* de Papinian, liv. VIII, nous voyons qu'à cette époque c'étaient les médecins qui préparaient les remèdes, et cette assertion est fondée sur le texte de *Paulus*, le jurisconsulte. *Medicus olim conficiebat medicamenta, non ut fit hodie, ab alio confici imperabat. Quamobrem Paulus lib. III sent, tit. De instrumento medici legato : Legato cedere omnem apparatum conficiendorum medicamentorum.*

Dans ce texte, Paulus juge que dans un legs d'objets nécessaires à la profession médicale doivent être inclus *apparatus omnis conficiendorum medicamentorum*, c'est-à-dire tous les objets servant à la préparation des remèdes.

Paulus, le jurisconsulte, qui nous apprend ainsi indirectement

que le médecin composait lui-même ses médicaments, vivait vers le second siècle de notre ère, et c'est aussi l'époque de Galien. Galien, qui était lui-même un pharmacien très distingué, peut être à juste titre regardé comme le père de la pharmacie. Mais avant lui, déjà, certains s'étaient spécialisés dans cette branche de l'art de guérir; il l'établit lui-même, car il mentionne un certain Asclépiade, qu'il appelle : Asclépiade le Pharmacien, et qu'il loue pour les progrès qu'il a fait accomplir à la préparation des remèdes et à l'art de les employer. Dans le chapitre précédent, on a vu que Galien avait une pharmacie (*officina*) à Rome : dans ses nombreux écrits se trouvent un grand nombre de formules dont certaines sont encore en usage aujourd'hui. Mais Galien n'était pas le seul médecin qui possédât une *officina*, c'est-à-dire une pharmacie ouverte au public. Pline nous raconte que la ville de Rome ayant accueilli le Grec Archagathus (219 av. J.-C.) et lui ayant octroyé les droits de citoyen romain acheta pour lui une boutique aux frais du Trésor. Cette boutique était sur la place d'Acilius, et Archagathus y exerçait sa profession. Plusieurs autres praticiens de Rome avaient ainsi leur *officina* où les malades allaient les consulter. Ces boutiques où médecine et pharmacie étaient pratiquées ensemble ne tardèrent pas à s'établir sur toutes la surface de l'Empire romain, dans toutes les villes où les habitants étaient assez nombreux et assez riches.

D'après Galien (*Comm. prim. in libr. Hippocr. de medic. officin. cap. VIII*), les villes qui appointaient des médecins publics devaient leur fournir aussi des *officinæ* qui, dans les pays latins, étaient aussi appelées *medicatrinæ* ou *medicinæ*. Galien a laissé trois livres de Commentaires où sont expliqués les buts et le fonctionnement de ces *officinæ*. Briau fait remarquer que ces boutiques d'apothicaires, outre certains instruments et les objets de pansements, contenaient tous les remèdes simples ou composés que les médecins administraient eux-mêmes sur place, ou qui étaient vendus aux malades qui

les emportaient. C'était bien, par conséquent, de véritables pharmacies contenant tous les remèdes connus, animaux, végétaux ou minéraux. Dans une de ses comédies, Plaute fait dire à un de ses personnages que quand il a besoin d'un poison il va le chercher dans une de ces *officinœ.*

Cur ego vivo ? Cur noun morior ? quid mihi est in vita boni ?
Certum est : ibo ad medicum atque me ibi toxico morti dabo.

Le digeste XVIII, I 3, § 2. *De contrahenda emptione* s'occupe aussi de la préparation et de la vente des remèdes, et, en ce qui concerne les poisons, il confirme Plaute : *Veneni mali quidem putant non contrahi emptionem, quia nec societas aut mandatum flagitiosœ rei ullas vires habet, quœ sententia potest sane vera videri de his quœ nullo modo adjectime alterius materiœ usu nobis esse possunt ; de his vero quœ mixta aliis mateririis adeo nocendi naturam deponunt, ut ex his antidoti et alia quœdam salubria medicamenta conficiantur, aliud dici potest.*

De ces diverses citations, il semble résulter que l'art pharmaceutique tenait une place très importante, plus définie qu'on ne le suppose généralement, dans l'ancienne médecine de Rome. Le médecin, dans le sens le plus strict de ce mot, était aussi, la plus part du temps, pharmacien ; sous le despotisme des empereurs romains, il ne lui arriva que trop souvent d'être aussi empoisonneur, au service de ceux qui lui payaient les plus larges honoraires.

Cependant, dès le second siècle de notre ère, beaucoup de praticiens laissaient à d'autres le soin de préparer les remèdes qu'ils ordonnaient. Ceux qui se consacraient à cette branche de la médecine étaient appelés *seplasiarii,* du nomd'une place de Capoue où leurs boutiques se trouvaient réunies en grand nombre, la place *seplasia.* Les *seplasiarii* n'étaient point des modèles d'honnêteté, ils trichaient autant qu'ils pouvaient sur la qualité et la quantité des produits qu'ils vendaient. A Rome, ils habitaient un quartier voisin de la colline du

Capitole, qu'on désignait du nom de *Vicus thurarius* ou *Vicus unguentarius*. Ces commerçants vendaient, non seulement des drogues médicinales, mais encore les produits nécessaires aux teinturiers et aux parfumeurs. Galien les appelle des *pharmacopolæ* ou des *migmatopolæ*. Pour fournir leurs propres *officinæ* les médecins devaient recourir aux *herbarii* ou ramasseurs d'herbes.

Ces marchands de drogues simples étaient, par rapport aux préparateurs de remèdes plus compliqués, ce que sont actuellement les herboristes par rapport aux pharmaciens. Ils étaient aussi parfois les rivaux des médecins, puisque la pratique de la médecine était libre, mais leurs clients appartenaient aux plus basses classes : ils étaient les médecins des pauvres.

Ceci est un résumé sommaire des caractères généraux de l'art médical à Rome, mais, ainsi que le dit Quintilien, parmi les *herbarii*, il s'en trouvait souvent qui désiraient devenir des médecins véritables. C'est en corps seulement et comme faisant partie d'une même profession que nous les avons étudiés jusqu'ici. Mais si nous les prenons individuellement et si nous examinons leur situation, soit dans la société, soit dans la famille romaine, il est nécessaire de les diviser en esclaves et hommes libres, entre citoyens et affranchis. Nous étudierons d'abord la situation des esclaves exerçant la médecine ou la pharmacie.

L'esclavage constituait une des principales forces des civilisations anciennes. Il est particulièrement lié aux conceptions des Romains en économie politique et à leur constitution civile, si bien que dans toute étude des professions exercées à Rome on doit s'occuper des esclaves, car ils avaient le droit de les exercer presque toutes.

Pour bien comprendre ce qu'était l'esclavage à Rome et comment les esclaves admis aux professions libérales prenaient, souvent comme médecins ou professeurs, une si grande influence sur leurs maîtres, il ne faut pas oublier que

les esclaves à Rome étaient souvent de la même couleur et de la même race que ceux qui les possédaient, qu'ils étaient même souvent beaucoup plus instruits qu'eux, et que, quand, comme les Grecs, ils appartenaient à une nation plus cultivée, ils étaient d'habitudes et de goûts beaucoup plus raffinés. Aussi dominaient-ils facilement leurs maîtres de leur immense supériorité intellectuelle. C'est pourquoi il ne faut pas prendre ce mot esclave au pied de la lettre et croire qu'en pratique, comme ils l'étaient en principe, les esclaves médecins fussent dans la situation des esclaves ordinaires. Les écrivains de Rome nous apprennent, au contraire, que certains de ces esclaves jouissaient dans la famille romaine d'une très haute considération et avaient des *vicarii* à leur service.

La nature même de leurs fonctions les plaçaient bien au-dessus du *vulgum pecus* ou de la *familia*, aussi leur situation était prévilégiée et celle du médecin l'était d'autant plus que ses aptitudes et ses connaissances spéciales étaient plus grandes ; il arrivait souvent qu'il était non seulement le médecin, mais encore le chirurgien du maître et de sa famille. Ainsi que nous le montrerons plus loin, c'était parfois des femmes qui remplissaient cette fonction. Dans une inscription découverte en 1825, on trouve ces mots : *Metilia Dona medica.*

Quant aux principes généraux réglant la condition de l'esclavage, le digeste nous apprend qu'ils étaient les mêmes pour tous les esclaves : *in servorum conditione nulle differentia.* Si cette règle avait été rigoureusement appliquée, voici quelle eût été la condition des médecins et des pharmaciens esclaves.

Premièrement, par rapport à son maître, la position de l'esclave médecin était dominée par ce fait que son maître était en même temps son propriétaire. De cette propriété de sa personne et de ses biens s'ensuivaient certaines conséquences :

Le pouvoir du maître sur la personne de son esclave passa

par d'importants changements dont les causes et les effets sont intéressants à étudier. Au début, le pouvoir du maître était absolu, il avait droit de vie et de mort sur son esclave. Mais les premiers Romains n'abusèrent pas de ce droit formidable. Plus tard, à l'époque des grandes conquêtes, les esclaves se recrutaient parmi les peuples les plus lointains et les plus méprisés, les Romains, leurs maîtres, devinrent de plus en plus capricieux et corrompus. Ils ne connaissaient point de limite à leur cruauté et avaient même le droit de faire torturer et crucifier leurs esclaves. Ils disaient : *Hoc volo, sic jubeo, sic pro ratione voluntas.*

Secondement, et quant à la question de la propriété, l'esclave médecin n'en pouvait acquérir ; pas plus que les autres esclaves, il n'avait droit à aucune ; comme conséquence, si cet esclave accomplissait un acte qui, par sa nature, devait lui apporter des biens ou du crédit, — si, par exemple, l'esclave médecin excerçait sa profession auprès d'étrangers, — rien n'en revenait personnellement à lui, tout, biens et crédits, revenait à son maître ; si ce dernier n'en pouvait profiter, il n'avait pas plus le droit d'en profiter lui-même. L'esclave n'était donc que l'organe ou l'instrument de son maître, le moyen d'acquérir de ce maître.

Cependant, en dépit du principe que l'esclave n'avait pas de personnalité, ses relations avec une tierce personne constituaient une preuve qu'en fait, sinon en droit, il possédait une personnalité qui ne pouvait lui être déniée. Si, par exemple, l'esclave médecin se trompait dans l'exercice de ses fonctions, s'il commettait une erreur au préjudice d'un de ses clients, si, par exemple, il l'empoisonnait involontairement, et même volontairement ; du fait de cette erreur ou de ce crime, il était passible de dommages que les clauses de son contrat ne rendaient obligatoires qu'après qu'il avait été affranchi, et l'affranchissement lui permettait alors de se constituer une propriété personnelle. Mais il arrivait souvent que les conséquences de

ces erreurs ou de ces crimes retombaient sur le maître, et qu'il devait en répondre avant l'établissement de la manumission civile ou jurisprudence prétorienne. On a retrouvé plusieurs inscriptions qui confirment l'existence d'esclaves médecins publics. On distingua les affranchis par l'adjonction des lettres L. P. (*libertus publicus medicus*).

Briau remarque qu'à Rome l'art médical a commencé avec la médecine domestique pratiquée dans la maison du maître, et que les premiers médecins furent certainement des esclaves. On peut accepter cette opinion, mais à condition de repousser cette médecine domestique jusqu'à l'époque la plus reculée. En réalité, jusqu'avant que les Romains fussent entrés en relations suivies avec la Grèce, c'est-à-dire durant une période très longue, on ne peut que faire des conjectures sur l'art médical dans le pays de Romulus.

Ce fut seulement quand les médecins grecs arrivèrent à Rome comme esclaves ou comme affranchis que la médecine et la pharmacie s'y développèrent. A cette époque, les riches Romains désiraient par-dessus tout s'assurer la possession d'un esclave médecin qui eût reçu l'enseignement des maîtres de son art. Cet esclave médecin les accompagnait dans leurs voyages et durant leurs séjours dans leurs riches villas. Ils lui confiaient leur santé et celle de leur famille, sûrs que connaissant à fond leurs habitudes et leur tempéramment il ne se tromperait pas dans son diagnostic. Parfois aussi, par faveur spéciale, ils le prêtaient à certains de leurs amis.

Dans son *Histoire de l'esclavage durant l'antiquité,* Wallon nous dit qu'à Rome la médecine passa par les mêmes vicissitudes que la grammaire. Par suite de leur grossière ignorance, les Romains commencèrent tout d'abord par la mépriser. Mais bientôt les familles riches l'estimèrent au-dessus de tout et on rechercha les médecins pour les soins du corps comme les grammairiens pour ceux de l'esprit.

On trouve dans le code de Justinien des preuves nombreuses de la grande valeur marchande de ces esclaves médecins, car cet empereur fixait le prix de ceux de ces esclaves qui étaient experts dans leur art — à quelque race qu'ils appartinssent — à soixante pièces d'or ; ce qui était le maximun du prix pour un esclave, les eunuques, très recherchés plus tard, ne furent jamais payés plus de cinquante pièces.

Parmi les esclaves médecins ou pharmaciens dont nous venons de parler, ceux qui avaient acquis des connaissances médicales réelles ou avaient simplement appris l'art de guérir par leur contact avec les esclaves grecs ayant exercé la médecine dans leur pays pouvaient être affranchis grâce à la bienveillance de leurs maîtres ou à celle de l'État. S'ils continuaient alors à exercer la médecine, ils formaient la classe des affranchis médecins, que nous allons maintenant examiner.

Dans l'ancienne loi, et encore sous Justinien, il n'y avait qu'un seul statut des affranchis ; mais durant la période classique on distinguait trois différentes classes d'affranchis :

Les affranchis issus d'une *manu missione* régulière ;

Les *dediticii*, auxquels rien ne pouvait enlever les stigmates de l'esclavage ;

Les *latini juniani*, dont la qualité découlait d'une *manu missione* appliquée à des esclaves de moins de trente ans ou qui provenaient de maîtres ne possédant pas le droit de pleine propriété qui n'appartenait qu'au citoyen romain.

Comme les autres affranchis, ceux qui excerçaient la médecine se trouvaient dans une situation particulière à cause des devoirs qu'ils avaient à remplir vis-à-vis de leur patron et vis-à-vis de la société qui les avaient admis dans son sein. Par son rang social, l'affranchi appartenait à la classe des *homines humiles* (la basse classe) par opposition aux *homines honesti* (ou classe supérieure). Mais son *existimatio* n'était pas nette, et jusqu'à la fin de la République l'esclavage qu'il avait dû subir l'empêcha d'être l'égal de l'homme libre.

Des trois classes d'affranchis que nous venons d'énumérer et qui existèrent pendant la période classique, les *Dediticii* formaient la plus basse, car ils étaient privés de tout droit public, même du *connubium* et du *commercium*, ils ne pouvaient passer des contrats que d'après le *jus gentium*. La loi leur interdisait le séjour dans Rome ou dans un rayon de cent miles autour de la Cité. L'infraction à cette loi avait comme sanction le retour à l'esclavage; le pire de cette situation, c'est qu'il ne leur était pas possible d'en sortir. Jamais ils ne pouvaient devenir citoyen. Cependant, cette situation n'était pas héréditaire, et leurs enfants, traités comme des étrangers ordinaires, pouvaient devenir citoyens romains.

Nous mentionnons ce règlement parce que de nombreux médecins appartenaient à cette classe.

Les affranchis *latini juniani* étaient exclus de tout droit politique, et, parmi les droits privés, certains comme le *connubium* ne leur appartenaient pas. Ils jouissaient, il est vrai, du *commercium*, mais avec d'importantes restrictions. Tout d'abord, s'ils étaient bénéficiaires d'un legs ce legs devenait souvent illusoire, parce que, pour y avoir droit, ils devaient ou avoir obtenu la qualité de citoyen romain durant la vie du testateur, ou l'obtenir dans les cent jours qui suivaient sa mort; si cette condition n'était pas remplie, ce bien retournait à son ancien maître ou à ses héritiers comme gain d'esclave. Il pouvait, il est vrai, acquérir le titre de citoyen par un simple procédé de *manu missione*, ou par la volonté de l'empereur, et il est probable que les médecins qu'on affranchissaient *latini juniani* avaient rendu d'importants services aux grands personnages de Rome.

Il y avait enfin une troisième classe d'affranchis dans laquelle les praticiens se trouvaient en grand nombre, c'était celle des affranchis citoyens. Sous l'Empire, les affranchis furent arrachés à leur infériorité forcée et on leur accorda le *jus aureorum annulorum*, c'est-à-dire le droit de porter l'anneau

d'or; on alla même jusqu'à leur accorder le *restitutio natalium*, qui plaçait l'affranchi sur le même rang que l'homme libre. Certains de ces affranchis firent des fortunes scandaleuses, comme l'affranchi d'Auguste dont le nom était Licinus et dont le mausolée de marbre s'élève aux abords de la voie Salaria et sur lequel fut faite l'épigramme suivante :

Marmoreo Licinus tumulo jacet, at Cato parvo.
Pompeius nullo, quis putat esse deos?

Dans cette dernière classe aussi, on trouvait de nombreux médecins.

Un grand nombre d'inscriptions funéraires gardent le souvenir des nombreux emplois qu'ils occupèrent à la Cour et dans le maisons des grands, ils épousèrent les filles les plus nobles, parfois même certaines qui touchaient à la famille impériale; Félix, le frère de l'affranchi Pallas, épousa la petite-fille d'Antoine et de Cléopâtre.

Les affranchis médecins profitaient très souvent des faveurs impériales, Antonius Musa, médecin d'Auguste, fut élevé à la dignité d'écuyer et comblé de richesses par le prince et le Sénat. Ses appointements annuels montaient à 250000 sesterces. Tous les médecins appartenant à la maison impériale n'avaient pas, il est vrai, une aussi brillante situation et il est probable que beaucoup de ces affranchis médecins devaient se contenter de servir d'assistants aux médecins hommes libres, romains ou étrangers, car dans une très vieille inscription nous trouvons mentionnés un médecin en chef, *supra medicos*, et un médecin subordonné, *decurio medicus*. C'est surtout pendant l'Empire que furent nombreux les médecins étrangers dont nous allons parler maintenant.

Quand Rome eut conquis la plus grande partie du monde connu, quand elle fut devenue le centre vers lequel convergeaient les richesses, les sciences et les arts des peuples conquis, les médecins et les pharmaciens étrangers s'y installèrent très nombreux. Jules César leur accorda le droit de cité, et ils

constituèrent la classe des médecins libres. Les plus savants, les plus remarquables furent choisis pour cet honneur, et plus particulièrement ceux qui étaient capables de faire des élèves. Plusieurs arrivaient de Grèce, où, sous l'impulsion d'Hippocrate et de ses successeurs, l'art de la médecine n'avait pas cessé de progresser.

Dans les écrivains et les historiens de cette période, nous voyons les noms de médecins déjà connus.

C'est parmi les médecins étrangers que nous retrouvons ces médecins orientaux, surtout égyptiens, qu'on appelait à Rome afin de combattre certaines maladies, endémiques dans leur pays ; telle cette maladie contagieuse qui fut importée d'Asie sous le règne de Tibère et ravagea Rome. Lucien nous parle aussi d'un médecin de Damas qni prétendait posséder un remède souverain contre la goutte, et nous savons par Pline que, en général, les malades avaient plus de confiance dans les médecins étrangers que dans ceux de Rome.

Les préparateurs de produits pharmaceutiques, qui, comme nous l'avons déjà fait remarquer, avaient une tendance à renoncer à la pratique de la médecine proprement dite et à faire de leur art une profession distincte, se trouvaient surtout parmi les enpiriques étrangers. La vente des médicaments leur constituait une occupation très lucrative, d'autant plus profitable que d'après l'opinion commune les remèdes les plus chers étaient les plus efficaces. Beaucoup d'étrangers prirent donc la profession de *pharmacopola*, profession ouverte à tous. Cependant, tous ne la pratiquèrent pas avec le même succès, beaucoup n'avaient qu'une clientèle de pauvres gens et se contentaient de vendre des onguents, des philtres d'amour et au besoin des poisons à ceux qui pouvaient y mettre le prix. Les plébéiens, dit Thomas, n'avaient ni le temps ni l'argent nécessaires pour aller consulter les médecins célèbres, formés dans les écoles de Grèce, aussi se contentaient-ils de s'adresser à un de ces étrangers aussi habiles dans l'art de placer un ban-

dage que dans celui de satisfaire les désirs d'un héritier impatient. L. Claudius, le *pharmacopola* d'Ancône, est resté célèbre à travers les siècles grâce à la plaidoirie de Cicéron pour Cluentius, car ce fut Claudius qui fournit le poison avec lequel Oppianicus empoisonna Dinæa.

Ce peu recommandable commerce de tous ces étrangers qui ne cherchaient dans l'art pharmaceutique que le moyen de faire une fortune rapide prit de si grandes proportions, qu'il devint bientôt impossible de se procurer des remèdes honnêtement préparés. Pline l'Ancien lui-même se plaint de la négligence apportée à la préparation des remèdes par les médecins qui trouvent plus commode de faire préparer onguents et emplâtres chez les pharmaciens et sont souvent trompés par ces vendeurs de drogues. Galien émet ce même regret.

Comme les lois existantes n'arrivaient pas à supprimer ces abus, on finit par prendre des mesures pour y mettre un terme. En Syrie, en Égypte, dans la Cappadoce et le Pont, les produits nécessaires à la confection des remèdes étaient assemblés sous la surveillance du gouverneur. En Crête, un fonctionnaire était spécialement affecté à la surveillance de la récolte des herbes médicinales; ces herbes étaient réunies en paquets ou tassées dans des paniers sur lequels on inscrivait leur nom et leur lieu d'origine. Une partie de la récolte était conservée dans les entrepôts impériaux, l'autre envoyée à Rome et vendue. Telles étaient les précautions qu'on avait dû prendre contre ces étrangers conquis par les armes de Rome, qui prenaient leur revanche en vivant aux dépens de leurs vainqueurs. Il ne faudrait pas croire cependant qu'ils fussent les seuls à exercer la médecine : nous allons voir tout à l'heure que, bien qu'en plus petit nombre, les Romains l'exerçaient aussi. Mais avant d'en arriver là nous devons étudier la situation légale de ces médecins ou pharmaciens étrangers.

En réalité, cette situation ne différait pas beaucoup de celle de tous les autres étrangers qui n'avaient pas été admis aux

droits entiers du citoyen romain, c'est-à-dire au *jus quiritium, jus civitatis, jus civile.* Les principaux éléments de ce *jus civitatis* étaient tels que les médecins étrangers qui n'en jouissaient pas ne pouvaient ni porter la toge, ni prendre le nom d'une famille romaine. Des peines sévères frappaient ceux qui enfreignaient cette règle et usurpaient les droits de citoyen romain. Sous les empereurs, la situation des étrangers en général et des médecins étrangers en particulier s'améliora beaucoup; beaucoup d'entre eux reçurent le droit de cité, et le nombre des citoyens romains exerçant la médecine s'augmenta d'autant. C'est de ceux-ci que nous allons parler.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, aucun diplôme n'était nécessaire à Rome pour exercer la médecine, et comme cette profession était très lucrative, beaucoup parmi les classes les plus basses abandonnaient leurs commerces pour se faire médecins, abaissant ainsi le niveau du corps médical. Beaucoup d'entre eux étaient ouvertement accusés d'adultère et d'empoisonnement. Pline le dit, et l'épigramme suivant de Martial paraît le démontrer :

Uxorem, Charideme, tuam scis ipse sinisque
A medico futui; vis sine febre mori.

A ces accusations s'en ajoutaient beaucoup d'autres; on leur reprochait leur avidité, leur rapacité, même leur ignorance et leur charlatanisme. Le mépris dans lequel tomba cette profession explique pourquoi, dans les premiers siècles de la République, quand les mœurs étaient plus sévères, les citoyens romains ne se faisaient pas médecins. Pline dit encore : *solam hanc artium Græcarum nondum exercet Romana gravitas, in tanto fructu paucissimi Quiritium attigere, et ipsi statim ad Græcos transfugæ.* Mais cette répugnance s'affaiblit avec le relâchement des mœurs. Chacun n'eut plus qu'une seule idée, s'enrichir par n'importe quel moyen. Le classement des diverses conditions

sociales, changea, et Cicéron, ayant à établir une distinction entre les professions libérales et les autres, n'hésite pas à placer la médecine au plus haut rang des premières. D'autres avantages furent également concédés à ceux qui la pratiquaient : Jules César donne le droit de cité à tous les praticiens de Rome, et ces faveurs leur furent continuées sous Auguste. Il y avait donc alors des hommes libres, des citoyens romains exerçant la médecine dans la ville, et surtout à la cour, dès les premiers temps de l'Empire. On les tenait en haute estime, et cela d'autant plus que certains appartenaient aux meilleures familles romaines. Dès les premiers temps de l'Empire, Vettius Valens, un des médecins de Claude, fut même fait écuyer, rang auquel plusieurs autres médecins furent également admis.

Nous venons d'examiner les principaux personnages (*personæ*), c'est-à-dire les rôles divers tenus par les médecins et les pharmaciens dans la société romaine. Laissons de côté l'influence que leur qualité de *filius* ou de *pater familias* pouvait exercer sur leur statut légal et, pour compléter ce chapitre, examinons brièvement le rôle des femmes dans la pratique de l'art médical à Rome.

Les femmes jouissaient à Rome d'une liberté beaucoup plus grande et de beaucoup plus de considération qu'en Grèce, et il est hors de doute que des femmes esclaves s'adonnèrent à l'étude de la maladie et des malades. Parmi ces esclaves privilégiées que la nature même de leurs fonctions plaçaient au-dessus des autres, certaines étaient médecins ou pharmaciens de leur maître et de sa famille. Ces femmes médecins étudiaient aussi, à l'occasion, la science des poisons et de leurs antidotes. Car durant cette époque de corruption impériale, les empoisonnements étaient fréquents. Et l'habileté avec laquelle ces habiles servantes savaient prévenir les empoisonnements des ennemis était aussi appréciée que celle avec laquelle elles empoisonnaient ces mêmes ennemis quand cela devenait nécessaire.

Nul n'ignore l'histoire de la trop fameuse Locuste, qui fut longtemps épargnée grâce aux abominables services rendus aux puissants du jour. D'après Tacite, elle était l'instrument du gouvernement, et comme prix de l'empoisonnement de Britannicus, elle reçut d'immenses domaines. On lui permettait même d'avoir des élèves. Mais sous le règne de Galba, elle fut enfin exécutée avec beaucoup d'autres.

Les femmes médecins ne se recrutaient pas seulement parmi les esclaves. Des affranchies, des étrangères et jusqu'à des citoyennes romaines embrassaient cette profession. Dès la première année de notre ère, Scribonius Largus nous parle d'une honnête matrone qui avait guéri plusieurs épileptiques au moyen d'un remède spécial dont elle avait le secret. Pline cite plusieurs étrangères qui pratiquaient la médecine et parmi elles une certaine Olympias qui, disait-on, pouvait faire avorter les femmes au moyen d'une mixture composée de mauve et de graisse d'oie. Il cite aussi les formules d'une femme médecin nommée Salpe qui avait écrit un traité sur l'art de guérir l'alopécie; il est possible que cette femme soit la même qui, d'après Martial, écrivait des poèmes obscènes. Enfin, il ne faut pas oublier parmi toutes ces *medicae*, deux autres femmes dont les noms étaient Cléopâtre et Aspasie. Presque toutes ces femmes médecins étaient d'origine grecque. Cependant, sur les inscriptions mortuaires qui se rapportent à certaines d'entre elles, on trouve des noms purement latins; tantôt esclaves, tantôt affranchies, tantôt même citoyennes libres, mais à toutes on donne le titre de *medicae*. Ce titre était admis à Rome dès les premiers siècles de l'Empire. Ulpian, le jurisconsulte, dans son commentaire de l'édit prétorien, étudie le statut professionnel des sages-femmes, pour le cas où une femme divorcée affirme ou nie sa grossesse; on voit là que les femmes exerçant le métier d'accoucheuses étaient appelées *obstetricæ*, mais parfois aussi *medicæ*. On confiait à ces sages-femmes le rôle important d'expert en certaines matières délicates, et souvent les

autres femmes préféraient avoir affaire à elles qu'aux médecins hommes.

Les textes nous prouvent qu'elles soignaient aussi les maladies qui ne dépendaient ni de la grossesse ni de l'accouchement. Dans le *Digeste* se trouve un passage qui ne laisse aucun doute : les *medicæ* et les *obstetrices* pratiquaient bien la médecine générale, *sed obstetricem audiant quaæ utique medicinam exhibere videtur.* Il s'agit de fixer le salaire qu'on leur doit. Justinien, dans son code, établit le prix dû aux esclaves médecins et ne fait aucune différence entre les hommes et les femmes exerçant la profession médicale.

Nous voyons par tout ce qui précède que les femmes médecins ont eu à Rome un rôle assez important ; leur statut légal devait être identique à celui de toutes les autres femmes, c'est-à-dire qu'il différait selon qu'elles étaient esclaves, affranchies, étrangères ou citoyennes, *sui juris* ou *alieni juris*.

Beaucoup de médecins qui s'étaient spécialisés dans les diverses branches de la médecine, telles que la pharmacie et la chirurgie, vivaient à la cour des empereurs. L'histoire nous a conservé les noms de cinq des médecins de la cour d'Auguste, parmi lesquels *Antonius Musa*, dont nous avons déjà parlé. Deux autres médecins qui portaient tous deux le nom d'*Andromachus* vivaient à la cour de Néron. La Gaule aussi envoya des praticiens dans les palais de ses maîtres. Chrinas, de Marseille, avait dans le premier siècle la clientèle la plus aristocratique de Rome ; nous connaissons aussi les noms de Charmis et Démosthène, également de Marseille, et celui de Julius Ausonius, de Bordeaux ; quant au représentant le plus célèbre de la pharmacie, c'est Galien que l'on peut, sans exagération, appeler le père de la pharmacie.

Il est probable que ces médecins de cour jouissaient d'honneurs, de privilèges et de prérogatives attachées à leurs fonctions et que des titres spéciaux leur étaient donnés.

C'est Galien qui, le premier, emploie le titre d'Archiater

qu'il donna à Andromachus, médecin de Néron, et cette appellation a suscité d'interminables controverses, certains prétendant qu'elle signifiait : médecin de prince, et d'autres : prince des médecins. On paraît, d'après cela, n'avoir attaché aucune importance à un passage qui se trouve dans les écrits de saint Grégoire de Tours et dans lequel le titre d'archiater et de *primus medicorum* sont donnés au même médecin et indiquent, sans aucun doute, une seule et même fonction, celle de premier médecin de la maison de celui qui gouverne ; quoi qu'il en soit, il nous paraît démontré qu'à Rome, sous l'Empire, le titre d'archiater était donné au *medici palatini*. Mais il ne fut en usage qu'après Alexandre-Sévère qui, le premier, régla leur service, ainsi qu'il ressort de ce passage de Lampridius : *Medicus sub ed unus Palatinus salarium accepit ; cœteri omnes, qui usque ad sex fuerunt, annonas binas aut ternas accipiebant.*

Ce titre était également donné aux médecins publics à la solde de certaines cités. Il existe encore un décret d'Antonius Pius, par lequel il nommait les médecins publics et arrêtait que les villes les moins importantes avaient droit à cinq médecins jouissant de l'immunité, que les villes plus importantes avaient droit à sept, et les très grandes villes à dix, sans que ce dernier nombre pût être dépassé ; le décret ne confère pas encore le titre d'archiater, il fut donné pour la première fois aux médecins publics sous le règne de Constantin.

On a soutenu, en s'appuyant sur les épigraphes de monuments funéraires et sur d'autres textes, que le titre d'archiater était parfois donné à des praticiens qui n'étaient ni médecins de la cour ni médecins des villes. Briau cite des médecins spécialement attachés au service du portique, appelé *xystus* dans les gymnases publics ; il cite aussi ceux des vestales. Le *xystus* était le lieu où s'exerçaient les athlètes et où le public pratiquait les exercices de

gymnastique ; l'archiater du *xystus* devait évidemment donner les soins nécessaires aux victimes des accidents nombreux qui s'y produisaient. Quant à l'archiater des vestales, il consacrait son talent au collège de ces vierges si respectées de tous les Romains.

CHAPITRE XIII

MÉDECINE ISLAMIQUE

On a cru pendant longtemps que les Arabes n'avaient été que les imitateurs serviles des Grecs et que, loin d'avoir fait progresser la science médicale, ils l'avaient plutôt retardée. C'est une opinion fausse : quand les Arabes apparurent en Orient, la civilisation grecque était en pleine décadence et la pratique de la magie l'emportait sur celle de la médecine. Les Arabes, non seulement sauvèrent le trésor des manuscrits grecs qui étaient menacés de destruction, mais encore, en étudiant, en commentant et en popularisant ces manuscrits, ils répandirent le goût pour les sciences, en Occident aussi bien qu'en Orient. Ne se fussent-ils contentés que de recueillir le savoir de la Grèce et de le transmettre à l'Europe, leur gloire eût été grande, mais ils ont fait plus, en art comme en science, il ont produit eux-mêmes des œuvres originales.

Il est exact de reconnaître qu'à la base de la civilisation arabe, on trouve la civilisation gréco-byzantine. Mais le caractère particulier à la première ne tarda pas à se manifester, et toutes les productions des Arabes ne tardèrent pas à faire montre d'une originalité qui les distingua de celles de toutes les civilisations antérieures.

« Les Arabes, dit Humboldt, repoussèrent la barbarie qui avait envahi l'Europe depuis deux siècles... Ils revinrent aux sources éternelles de la philosophie grecque, et il ne leur suffit pas de sauver le trésor des connaissances acquises, ils l'augmentèrent et ouvrirent des voies nouvelles à l'étude de la nature. »

Jusqu'à ces vingt-cinq dernières années, la médecine islamique et les médecins arabes ne nous étaient connus que par certaines traductions latines, traductions qui, au dire des érudits, sont très défectueuses. La publication du travail du Dr L. Leclerc sur la médecine arabe marque une date dans l'étude qui nous occupe ; il existe aussi d'autres travaux qui, bien que ne traitant pas spécialement de la médecine, démontrent cependant la science personnelle des médecins arabes. Parmi les auteurs de ces travaux, nous citerons le docteur Gustave Lebon, qui a écrit un remarquable ouvrage sur la civilisation arabe. Tout récemment encore, le professeur Colin a publié un certain nombre d'ouvrages très intéressants et a traduit plusieurs vieux auteurs arabes — plus spécialement Avenzoar. Le professeur Guibues vient à son tour de traduire un traité intitulé *l'Art du traitement*, dont l'auteur est Najm ed-Din Mahmud. N'oublions pas l'ouvrage si important du Dr H. Renaud et du professeur E. G. Browne, *Arabian Medecine*.

Après avoir conquis tout le pays qui s'étendait de l'Indus à l'océan Atlantique, l'activité des Arabes se porta vers la conquête des sciences et elle égala celle qu'ils avaient déployée dans la conquête du monde ; s'assimilant rapidement les enseignements de leurs maîtres, ils ne tardèrent pas à les dépasser.

Sans remonter trop loin dans le passé pour y chercher quelle était la civilisation des Arabes, leurs mœurs et leur genre de vie dans la période préislamique, on peut assurer qu'ils possédaient depuis longtemps de fortes qualités intellectuelles et des aptitudes en puissance, dont le désert et la vie nomade avaient retardé l'éclosion ; quand, obéissant à la voix de leur prophète, ils partirent pour conquérir le monde à l'Islam, ils entrèrent en contact avec les débris des vieilles civilisations et ils ne tardèrent pas à démontrer qu'ils savaient mettre en pratique les belles paroles de Mahomet : « Enseignez

la science qui enseigne la crainte de Dieu. Celui qui répand le savoir, c'est comme s'il faisait l'aumône, car celui qui possède le savoir devient un objet de vénération et d'amour. La science protège contre l'erreur et le péché ; elle éclaire la route du paradis ; elle nous guide à travers les peines et les plaisirs de la vie. Vis-à-vis de nos amis, elle nous est une parure, elle est un bouclier contre nos ennemis. Seule, la mémoire des hommes sages survit, parce que leurs belles actions servent de modèles et sont imitées par les grands esprits qui leur succèdent.

« Le savoir est le remède pour la maladie de l'ignorance, un mets fortifiant dans la nuit de l'injustice. L'étude a autant de vertu que le jeûne. L'enseignement de la science a la valeur de la prière ; dans un noble cœur, la science fait naître les plus hauts sentiments, elle corrige et humanise le cœur perverti. »

Le *Hadith* fait loi chez les musulmans, aussi l'étude est pour eux une obligation. Malheureusement, durant les siècles de la décadence, les chefs des confréries religieuses limitèrent cette obligation aux études purement théologiques.

En ce qui concerne la médecine, l'influence des préceptes du Prophète fut considérable ; on sait que les Arabes sont fatalistes ; pour être logiques, ils devraient donc négliger les soins de leur corps. Mais ce serait une erreur de croire qu'ils le font ; suivant l'exemple du Prophète qui attachait une grande importance à la propreté et à l'hygiène, la plupart des Arabes prennent le plus grand soin de leur corps. Mahomet avait coutume de dire : « Dieu ne nous a pas infligé la maladie sans nous en donner en même temps les remèdes. » Et les Arabes partirent à la recherche de ces remèdes. Le Coran même loue le zèle de ceux qui s'adonnent à l'étude de la médecine et il dit : « Celui qui a rendu la vie à un homme, il lui en sera tenu compte comme s'il l'avait rendue à l'humanité tout entière. »

Ces préceptes et beaucoup d'autres expliquent le zèle et les soins jaloux que les Arabes ont mis à protéger les hommes de

savoir et de science. Ils croyaient, le faisant, faire une œuvre pieuse, agréable à Dieu.

C'est au calife Al-Mamun, de la dynastie des Abbassides, que revient l'honneur d'avoir créé et soutenu le magnifique mouvement intellectuel qui fit découvrir aux Arabes les richesses de la science grecque. C'est durant son règne que le travail formidable nécessité par ces traductions atteignit son point culminant. La présence à Bagdad (où il avait peut-être été appelé par le calife) du médecin nestorien George Bachititchou fut l'étincelle qui alluma le feu sacré. Il est hors de doute que, par ces premières traductions, les nestoriens ont largement contribué à initier les Arabes à la science grecque ; jamais on ne reverra un spectacle aussi merveilleux que celui que les Arabes offrirent au monde durant le IXe siècle. Ce peuple de pasteurs que son enthousiasme religieux venait de rendre maître de la moitié du monde civilisé découvrit la science et se mit au travail. A cette époque, les hordes germaniques s'énorgueillissaient de leur brutale ignorance, et il leur fallut plusieurs siècles pour renouer la chaîne des traditions et faire ce que les Arabes ont fait en un seul.

Les chrétiens furent, tout d'abord, les initiateurs des Arabes et ils présidèrent eux-mêmes aux premiers travaux des traducteurs. Parmi ces premiers traducteurs du grec en arabe, nous devons signaler Honein ihn Ishaq qui alla passer deux ans en Grèce pour y apprendre la langue du pays et retourna à Bagdad avec un nombre considérable de manuscrits. Son activité littéraire était prodigieuse. Il commenta Hippocrate, traduisit une grande partie de l'œuvre de Galien et de celles d'Oribasius et de Paulus Ægineta, ainsi que des fragments de celles d'Aristote et de Platon. Ces traductions étaient directement faites du grec en arabe. Un certain « Qusta ihn Luqa » fut aussi un traducteur renommé ; c'était un Grec qui connaissait l'arabe aussi bien que sa propre langue. Il est probable que, par la suite, ils en arrivèrent à lire les auteurs grecs dans

l'original ; ils apprirent le grec comme ils avait appris le latin et le castillan en Espagne. La bibliothèque de l'Escurial contient des dictionnaires espagnols-arabes, latins-arabes et arabes-grecs dont les auteurs sont des musulmans.

Bien que l'honneur de ce mouvement intellectuel du IXe siècle revienne à la dynastie des Abbassides, il ne faut pas oublier que les particuliers y eurent aussi une très large part. Dans toutes les grandes villes, les riches se disputaient les traducteurs, les payaient au poids de l'or et se disputaient la possession des ouvrages les plus rares.

Tandis que les Arabes s'élevaient ainsi au plus haut degré de la civilisation, lentement, mais sûrement, les Grecs sombraient dans la plus complète décadence. Les discussions théologiques emplissaient tous les esprits, et ceux qui refusaient de partager les idées dominantes étaient persécutés sans pitié. Oublieux des principes rationnels d'Hippocrate et de Galien, les médecins grecs tombaient dans l'empirisme, le mysticisme et les plus étranges superstitions. Déjà, dès le VIe siècle, Ætius d'Amida, ordonnant l'usage d'un certain onguent, ordonnait en même temps que le patient, en l'appliquant, prononçât la prière suivante : « Puisse le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob donner de la vertu à ce médicament. » Cette citation doit suffire à éclairer le lecteur sur la mentalité des médecins de l'époque. L'histoire ne nous signale pas un seul médecin grec digne de ce titre durant toute la période islamique ; au contraire, les souverains de Constantinople faisaient venir leurs propres médecins des pays arabes. En vérité, on peut affirmer que quand les Arabes apparurent sur la scène du monde, la médecine grecque n'existait plus. Cet état de choses dura du IXe au XIVe siècle.

Dès que les Arabes avaient pris une ville, leur premier soin était d'y bâtir une mosquée et d'y ouvrir une école. Indépendamment des écoles ordinaires où l'on donnait une instruction générale, les grandes villes comme Bagdad, Le Caire et Cordoue

possédaient des Universités avec des laboratoires, des observatoires et de superbes bibliothèques. Dans l'Espagne seule, il y avait soixante-dix bibliothèques publiques. La bibliothèque du calife Hakim II, à Cordoue, contenait six cent mille volumes, dont quarante-quatre de catalogues.

Sur la manière dont ces souverains arabes protégaient les savants et les lettres, nous ne saurions mieux faire que de citer Louis Viardot (*Essai sur l'histoire des Arabes d'Espagne*, deux volumes, Paris 1899).

« El Hakim fut le plus zélé, le plus généreux, le plus enthousiaste protecteur des lettres, des sciences et des arts qu'on eût jamais connu. Son père, Abdu'r Rahman, lui avait donné les maîtres les plus savants qu'il avait pu trouver dans tout l'Orient; le premier d'entre tous était le fameux Ismaïl ibn Qasim Abu Ali-el-Kali, né à Diar el Bekir, dont le calife de Bagdad prenait souvent les conseils.

« Dans sa jeunesse, El Hakim publia à ses frais le poème de Al Ikd-al-farid (l'unique collier) du célèbre poète de Cordoue Ibn Abd el Rabbihi. Quand il devint calife, il continua à prendre le plus grand intérêt à toutes les connaissances humaines et s'efforça de les développer. Dans tous les pays où la langue arabe était parlée, — c'est-à-dire jusqu'aux plus extrêmes limites de l'Asie, — il envoya des missions avec des copistes dont l'unique travail était de transmettre des copies de tout ce qu'ils pouvaient trouver. Il accrut ainsi considérablement la collection de manuscrits commencée par ses ancêtres.

« La bienveillance avec laquelle il accueillait les lettrés et les savants, et la munificence illimitée avec laquelle il récompensait leurs travaux, doubla le nombre des personnalités illustres réunies par son père et parmi lesquelles se trouvaient quelques femmes de grand talent. »

La plupart des orientalistes qui ont étudié les œuvres des Arabes reconnaissent que longtemps avant Roger Bacon ils avaient trouvé la méthode grâce à laquelle, plus tard, on a

fait tant d'importantes découvertes, et qui fut due au perfectionnement des instruments de physique. Parlant de l'École de Bagdad, Sédillot nous dit (*Histoires des Arabes*, Paris 1854) : « Ce qui caractérisait l'École de Bagdad à ses débuts, c'était l'esprit scientifique qui présidait à ses travaux. Aller du connu à l'inconnu, remonter des effets aux causes et n'admettre pour vrai que ce qui est prouvé par des expériences scientifiquement conduites, tels étaient les principes de ses maîtres. Dès le IXe siècle, les Arabes possédaient cette fructueuse méthode, qui, bien longtemps après, devait devenir dans les mains des investigateurs modernes l'instrument de leurs plus belles découvertes. »

Il ne faudrait cependant pas s'attendre à trouver dans les écrits islamiques la preuve de résultats semblables à ceux que la médecine moderne atteint de nos jours, mais ceux qu'atteignirent les Arabes, grâce à leur méthode d'observation, sont souvent bien supérieurs à ceux qu'avaient atteints leurs prédécesseurs, y compris Galien. Cette méthode qui a permis aux Arabes de faire dans la chimie et l'astronomie tant d'intéressantes découvertes fut malheureusement entravée, pour la médecine, par les scrupules religieux. La prohibition de la dissection et des autopsies fut un obstacle à toutes les découvertes anatomiques qui ont plus tard illustré les XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles.

Nous n'avons pas à nous occuper des théories philosophiques ou médicales des praticiens arabes. Dans leur ensemble, elles étaient celles de Galien et d'Hippocrate. C'était la théorie humorale qui excerça son influence à travers toute l'Europe, jusqu'à Pasteur, le grand Pasteur, le père de la médecine moderne, qui révéla les véritables causes de tant de maladies méconnues jusque-là. Peut-on reprocher à ces médecins isla miques des IXe, Xe et XIe siècles de s'être contentés des théories des Grecs, alors que des recherches récentes nous ramènent à la doctrine humorale,

à laquelle nous donnons, il est vrai, d'autres noms et que nous revêtons d'autres habits?

Mais, même dans le domaine de la théorie pure, on trouve plus d'une manifestation de l'esprit philosophique qui inspirait les hommes instruits de l'Islam. Ils tentèrent à plus d'une reprise d'ébranler les idées alors en cours, mais c'étaient des tentavives timides et qui n'eurent pas de suite. Quand on lit dans les œuvres du médecin arabe Najm-ed-Din ibn el Lobudi que l'existence et la conservation du corps dépendant du sang et non des quatre humeurs ainsi que le prétendent les philosophes et les médecins, quand on médite cet aphorisme du savant alchiniste Geber : « Les différents corps sont composés des mêmes éléments, mais dans des proportions différentes », on en arrive à penser que les grands esprits de cette période avaient deviné beaucoup des vérités que les découvertes modernes nous ont révélées.

Rhazès, dont le véritable nom était Abu Bakr Muhammad ibn Zakariya, naquit à Ray — de là son nom de Ar-Razi, en Europe Rhazès, sous lequel il est généralement connu, — il vivait dans la seconde moitié du IXe siècle et mourut très vieux, vers 923. Ses principaux écrits médicaux sont le *Hawi* ou *Continens*, le *Mansuri* et un traité sur les fièvres éruptives. Rhazès soutenait une opinion surprenante pour son temps : c'est que la fièvre n'était pas en elle-même une maladie, mais un effort de la nature pour amener la solution d'une maladie (*Continens*, Liv. XXIII, p. 847).

Les médecins islamiques firent faire trois grands pas à la science médicale. Ils classifièrent méthodiquement les éléments épars de la médecine grecque, ils créèrent la médecine clinique, et enfin ils enrichirent la pathologie par la connaissance de plusieurs maladies nouvelles. « Ils nous paraît, dit Leclerc, que le génie scientifique se produit de deux manières et se reconnaît à deux signes : premièrement, la classification méthodique d'un nombre de faits donnés, et

secondement la culture des sciences abstraites. Les Arabes suivaient ces deux voies. En ce qui concerne la première, ce fut très tôt qu'ils entreprirent la classification des notions médicales et des faits sur lesquels elles sont fondées. »

Ali Abbas, dont le véritable nom était Ali ibnu 'lAbbas al Majusi, était un médecin arabe du xe siècle, auteur du *Maliki* et d'un traité sur les régimes qui peut être considéré comme le chef-d'œuvre des écrits médicaux de l'époque. Son *Maliki* est écrit dans le même esprit que le *Canon* d'Avicenne. A ne considérer ces deux ouvrages qu'à un seul point de vue, nous devons reconnaître que les médecins arabes ont eu le mérite de faire une claire analyse de tous les écrits grecs qui étaient souvent fatigants à lire et difficiles à comprendre. Ils en ont extrait toutes les choses importantes et les ont mises en relief, laissant de côté tout ce qui était inutile. Il suffit de lire Galien d'abord, puis Avicenne pour saisir la différence. Le premier est obscur, le second parfaitement clair. Nous cherchons en vain dans Galien l'ordre et la méthode qui règnent dans Avicenne. Le *Maliki* et le *Canon* sont au plus haut degré logiques et clairs, c'est ce qui explique la popularité dont ils jouirent dans toutes les facultés d'Europe jusqu'au début du xviiie siècle. Le passage suivant est extrait de la préface du *Maliki* : « La science médicale étant la première de toutes les sciences et la plus importante à cause du bien et du mal qu'elle peut faire, en même temps que la plus utile de toutes, puisque tout le monde en a besoin, c'est mon désir d'en réunir les principes en un livre complet sur l'art médical, renfermant tout ce qui est nécessaire pour les médecins et pour tout le monde de savoir, afin de conserver la santé à ceux qui la possèdent et de la rendre à ceux qui l'ont perdue ; parce que je n'ai jamais trouvé, dans le monde ancien ou moderne, un livre contenant tout ce qui se rapporte à la pratique et à la science de la médecine. » Après quoi Ali ibnu 'lAbbas passe la liste des médecins célèbres depuis Hippocrate jusqu'à Rhazès et fait

remarquer qu'ils manquent tous de méthode et de concision : « Le *Maliki* d'Ali Abbas, dit Leclerc, marque un grand progrès dans la médecine orientale. Un Arabe ose faire ce qu'il n'a pu découvrir dans les écrits de l'ancienne Grèce ; il essaie de réunir en un seul ouvrage toutes les connaissances médicales. Ce travail n'est pas, comme le *Continens* de Rhazès, un inventaire de tous les faits qui, dans les temps anciens ou modernes, touchaient à la médecine. Cette science est, dans le *Maliki*, considérée comme un tout ; toutes les parties en sont coordonnées ; toutes les données considérées comme établies par chaque écrivain y sont soumises à un sévère examen critique.

Le *Canon* d'Avicenne, conçu sur un plan plus large et d'après une méthode plus rigoureuse, comprenait toutes les branches de la science, et il eut une influence considérable sur l'évolution de la médecine tant en Orient qu'en Europe. Avicenne, de son vrai nom Ibn Sina, fut le médecin islamique le plus célèbre du XIe siècle. On peut dire de lui qu'intellectuellement, il fut un prodige. Il est probable que jamais, avant ou après lui, nul n'eut une intelligence aussi universelle unie à une aussi infatigable énergie.

Bien que les médecins islamiques connussent beaucoup la théorie, jamais cependant ils ne perdaient de vue le côté pratique de la médecine, et c'est surtout par ce côté pratique qu'ils se sont distingués. Les maîtres instruisaient leurs élèves d'après leurs conceptions personnelles, et bien qu'il eussent tous une clientèle privée, ils donnaient leurs soins aux malades des hôpitaux publics, comme nous allons le montrer. Les plus grands médecins arabes, Rhazès, Avicenne et Avenzoar, étaient tous à la tête de certains hôpitaux. Ils avaient ainsi la possibilité d'étudier de près les malades et de suivre l'évolution complète des maladies. Dans certains hôpitaux, comme celui de Bagdad, ils rédigeaient l'historique des cas intéressants et conservaient ces relations dans des registres. Nous en avons la preuve dans cette collection des *Observations de l'hôpital*,

à laquelle Rhazès fait de nombreuses allusions dans son *Continens*.

Les médecins arabes ont écrit aussi de nombreux traités sur la médecine clinique ; tels qu'on en trouve, par exemple, dans la collection des *Observations de cas* de Mohammed et Temini qui peut être regardée comme le premier travail sur ce sujet. Dans l'étude clinique des maladies, ils se montrèrent observateurs subtils, et leurs descriptions des symptômes montrent à la fois une précision et une originalité qui ne peuvent être atteintes que par l'observation directe. Ils excellaient également dans le diagnostic et le pronostic.

Jusqu'au temps des médecins arabes, la méningite avait été confondue avec nombre d'autres affections aiguës accompagnées de délire. Après avoir délimité les symptômes de cette maladie, Avicenne en donne la définition suivante : « Le *sersam* aigu est une inflammation ou une tumeur des enveloppes du cerveau. Les prodromes de cette maladie sont les maux de tête, un sommeil agité et une dépression sans cause. Dès que le processus s'est localisé dans les méninges, les premiers symptômes qui apparaissent tout d'abord sont l'agitation, de violentes douleurs dans la tête et dans la nuque. Il survient parfois de l'épistaxis et une légère incontinence d'urine. Quand la maladie s'est pleinement développée, tout espoir de guérison est vain, la fièvre et la dépression mentales sont intenses, le malade reste silencieux et indifférent à tout ce qui se dit autour de lui. La respiration est irrégulière et rapide : cependant, les mouvements thoraciques sont amples et profonds ; les convulsions générales ou locales surviennent ; le sommeil est agité et troublé par des hallucinations, le patient est dans une agitation extrême, il crie et ne supporte pas la lumière. « A la période terminale, la langue se paralyse, l'insensibilité est générale. Si le patient est touché par un instrument pointu, même avec pression, il ne sent rien ; à la fin, ses membres se refroidissent et il meurt asphyxié. »

On ne peut aujourd'hui, ni rien ajouter à cette description de la méningite, ni en changer beaucoup le pronostic. Quant au diagnostic d'Avicenne, il est parfaitement exact, car il distingue entre la méningite essentielle et les phénomènes de méningisme qui surviennent dans certaines affections aiguës. C'est ce qu'il appelle : *sersam ettabii* ou *sersam* secondaire, ou même *pseudo sersam*. Il note aussi que la pleurésie et la pneumonie peuvent produire une symptomatologie de *sersam*, et que, dans ce cas, l'inflammation des méninges peut être réelle et la mort survient le second ou le troisième jour après les débuts des phénomènes méningitiques.

On pourrait citer bien d'autres passages d'Avicenne pris dans le chapitre sur les maladies des centres nerveux, et particulièrement l'actiologie et le diagnostic des différentes formes d'hémiplégie et de paralysie. Nous nous contenterons cependant de parler du diagnostic de la paralysie faciale — legaonà. Avicenne en distingue deux types différents : l'un d'origine centrale, l'autre qui résulte d'une lésion locale du nerf même. Cette dernière forme est de beaucoup la plus fréquente. Avicenne note que dans le type central la sensibilité est troublée, que la paupière tombe et que la peau ainsi que la langue sont tirées du côté qui reste sain. Dans la paralysie périphérique, au contraire, il n'existe pas de troubles de la sensibilité, la peau du côté malade est tendue, les rides s'effacent et la sécrétion salivaire diminue.

Avicenne a laissé également d'excellentes descriptions des maladies respiratoires. La pleurésie, dit-il, doit être distinguée de l'inflammation simple du muscle intercostal, de l'inflammation du médiastin et de l'abcès de la surface supérieure du foie. Il ajoute qu'il est des cas où il est impossible d'établir un diagnostic différentiel, parce que le processus inflammatoire du foie s'étend jusqu'à la plèvre.

Avenzoar, dont le vrai nom était Abu Merwan Abd al-Malik ibn Abul' ala Zuhr (1094-1160), fut un des plus grands parmi

les Maures d'Espagne. Il appartenait à la célèbre famille des médecins des Zuhr qui, pendant plus d'un siècle, produisit tant de médecins renommés.

Avenzoar fut le premier à décrire le cancer de l'estomac : « A l'époque où le misérable Ali m'enferma dans une prison, dit-il, je vis un homme qui ne pouvait plus digérer sa nourriture et souffrait d'une fièvre rémittente, parfois très forte, parfois faible. Il avait continuellement une légère diarrhée et il était impossible de découvrir la cause de tous ces symptômes. » Il ajoute que le patient était dans un état de complète émaciation et que la palpation révélait la présence d'une tumeur indolente et molle à la pression.

Avicenne décrit encore les symptômes de la sténose du pylore et de l'ulcère de l'estomac. De cette dernière affection, il dit que, quand les douleurs d'estomac sont rebelles à toute forme de médicamentation, la question de l'ulcère se pose. Parmi les symptômes qui peuvent guider, il insiste sur une douleur aiguë dont le siège et l'heure varient selon le moment où l'on absorbe de la nourriture, variations qui dépendent de la localisation de la lésion. Il note encore une sensation de brûlure, une soif intense et des poussées fébriles irrégulières.

Il a aussi particulièrement bien étudié la sémiologie du foie. La mauvaise condition de cet organe peut être reconnue à la palpation, qui révèle un durcissement ou un élargissement de la glande et parfois la présence d'une tumeur. Une douleur dont le siège est profond et qu'accompagne une sensation de poids indique l'existence d'une tumeur du foie, ou simplement du parenchyme. Quand la douleur est aiguë, elle provient d'une inflammation de l'enveloppe du foie. Des données importantes sont fournies par la condition des fonctions hépatiques : la digestion, les selles, avec parfois des hémorragies, et aussi le fonctionnement de la vessie et de la rate, organes qui, dit-il, sont intimement liés avec le foie. Il parle aussi des renseignements qu'on peut obtenir par l'examen des autres

organes qui sont secondairement liés aux maladies du foie : le cœur, l'estomac et les reins; enfin, il étudie l'état de la langue, la quantité de l'évacuation urinaire et enfin de la survenance de l'ictère et d'un violent prurit.

Avicenne paraît avoir remarqué l'effet nocif de l'alcool sur le foie, car il dit que le vin est la cause d'une diarrhée d'origine hépatique qu'il est parfois bien difficile d'enrayer.

Le diagnostic de l'ictère (jaunisse) est particulièrement remarquable. Il distingue l'ictère par rétention, l'ictère causé par la corruption de la composition du sang — ictère que nous appelons aujourd'hui ictère hémolytique, — l'ictère toxique dû à la piqûre d'insectes ou à la morsure de serpents, et enfin l'ictère dû à l'injection de certaines drogues. La description des symptômes pathologiques propres à ces diverses formes d'ictères est tout à fait moderne, mais faute d'espace, nous ne pouvons la citer.

D'une manière générale, les sujets traités par les médecins arabes le sont surtout au point de vue clinique et révèlent une expérience personnelle qui souvent fait défaut dans les écrits des médecins de l'antiquité. Ainsi, parlant des tumeurs en général, Avicenne affirme que, contrairement à l'opinion des anciens, elles peuvent avoir leur siège dans le cerveau ou les os.

Galien assurait que l'apoplexie ne provenait que rarement de la véritable pléthore. Avicenne déclara au contraire que la pléthore en est la cause la plus fréquente, et il donne de l'apoplexie la définition suivante. « C'est la perte de la sensibilité et du mouvement, qui suivent une occlusion dont le siège est à l'intérieur du cerveau, dans certaines places traversées par l'influx nerveux de la sensibilité et du mouvement. » Vient ensuite la discussion détaillée de cette définition. L'occlusion et l'arrêt de continuité de la substance cérébrale peuvent être produits par trois causes différentes.

Premièrement : par la pléthore, la congestion envahissant

le cerveau et plus spécialement les ventricules. Mais cet arrêt peut aussi se produire dans les méninges et donner naissance à des syndromes de méningite. Les sujets pléthoriques dont la face est rouge et les yeux injectés de sang sont prédisposés à ce type d'apoplexie.

Deuxièmement : Une substance épaisse peut atteindre le cerveau par la voie de la circulation et produire l'occlusion, ainsi que cela peut résulter d'une sensation de froid intense. Ce que cette substance était exactement, l'autopsie seule aurait pu le révéler. Nous savons aujourd'hui que c'est un caillot de sang charrié par la circulation qui cause l'embolie de l'artère cérébrale et entraîne l'apoplexie.

Troisièmement : Le cerveau réagissant contre les matières morbides contracte les vaisseaux sanguins, et l'anémie cérébrale se produit.

Dans le type pléthorique, Avicenne conseille les saignées abondantes comme traitement préventif et curatif à la fois, et il affirme qu'il a obtenu des résultats merveilleux en l'employant, mais que néanmoins les malades restaient hémiplégiques.

Nous devons maintenant dire quelques mots des maladies que ces médecins furent les premiers à décrire. Avenzoar fut le premier à décrire la péricardite : « Une collection fluide qui ressemble à l'urine s'amasse dans le péricarde. Quand la maladie s'est pleinement développée, le patient perd ses forces et s'émacie de plus en plus, il finit par mourir cachectique. Le traitement de cette affection — bien que pour ma part je n'en connaisse pas d'effectif — consiste à donner des remèdes qui puissent dissoudre et sécher, et que ceux-ci soient assez subtils pour que leur action pénètre jusqu'au péricarde. »

Avenzoar parle aussi de la forme sèche de la péricardite, qui est, dit-il, une affection dans laquelle le péricarde se couvre de couches successives de matières qui le rendent

très épais. « L'humeur du péricarde a une tendance à devenir compacte et à se coaguler, et le malade souffre de dyspnée. »

Voici ce qu'il dit des abcès du péricarde. « Le péricarde peut devenir le siège d'une tumeur aiguë. Si, dès le début de la maladie, le médecin tire du sang, il pourra peut-être l'arrêter. Il doit aussi donner des remèdes pour diminuer la douleur et fortifier le cœur. Le plus petit retard dans le traitement peut devenir fatal, parce que cet abcès est très sérieux. »

Avenzoar fait également la première allusion qui nous soit connue à l'abcès du médiastin, lequel, dit-il, se décèle par une toux sèche et continuelle et une sensation de tension douloureuse derrière le sternum ; la respiration est courte, difficile et précipitée, la fièvre violente et intermitente, les frissons surviennent, le patient se plaint d'une soif intense, le pouls est dur et inégal.

Des arabes d'Espagne qui ont fait le plus progresser la science médicale durant le moyen âge se détache l'imposante figure de Abu'l la Zuhr, le père d'Avenzoar. Parmi ses écrits, il faut signaler un petit traité intitulé le *Ted Kira* et qui a été traduit par le professeur G. Colin.

Nous y trouvons la description du pneumothorax. « Quand la toux résultant d'une dyscrasie est persistante et que la cachexie survient, la toux cause souvent des perforations du poumon, et cette infirmité est incurable. C'est pourquoi on doit se hâter d'instituer un traitement et d'atténuer les accidents par tous les moyens possibles, tout en s'efforçant de traiter les éléments pathogènes. »

Avenzoar parle du *Naa'lat* qui, d'après Colin, était une verrue sénile ayant subi une transformation maligne. « Les *Naa'lat* peuvent se développer sur toute la surface du corps, ce sont des tumeurs généralement placées sur l'épaule et qui ont une tendance à atteindre les régions plus profondes. Elles peuvent être ou du côté gauche ou du côté droit.

Elles ne se produisent que sur les individus âgés, et plus

usuellement chez ceux qui ont une vie difficile, qui ont beaucoup travaillé intellectuellement et qui ont eu beaucoup de soucis, tel a été le cas de mon père, que Dieu veuille prendre en pitié ! »

C'est à Rhazès que nous devons les premières descriptions des fièvres éruptives suivantes : la variole, la rougeole et la fièvre scarlatine, et c'est ici que nous allons voir le grand médecin se révéler. Pour la première fois, Rhazès, et après lui Avicenne, mettent en avant une théorie absolument nouvelle de l'actiologie de ces maladies : la contagion congénitale. Cette contagion s'effectue au moyen d'une levure existant dans le sang de la mère et qui atteint le fœtus à travers le placenta.

Cette levure entre en fermentation, et le sang, s'efforçant de se purifier lui-même, rejette les matières nocives. C'est pour cette raison que Rhazès déclare que cette maladie peut atteindre tout le monde. Remplacez le mot levure par celui de bactérie, et nous constatons que c'est une théorie qui paraît plaire encore aujourd'hui. Quant aux pronostics que nous a laissés Rhazès sur les différents types cliniques de variole, ils sont toujours exacts et concordent avec ceux de la science actuelle.

Avicenne constate que la variole est plus contagieuse durant le printemps et l'automne et aussi plus fréquente pendant ces deux saisons. Les enfants la contractent plus facilement que les adultes, et les gens âgés très rarement, à moins que l'épidémie saisonnière ne soit particulièrement violente. On ne peut avoir cette maladie qu'une fois.

Elle s'annonce par des douleurs de reins, un violent mal de tête, une asthénie générale, des picotements par tout le corps et des démangeaisons dans le nez ; les yeux sont rouges et larmoyants, la respiration difficile, la voix rauque et le sommeil troublé par des cauchemars. Tous ces symptômes s'accompagnent de fièvre. L'éruption commence par des taches rouges

en relief, lesquelles se changent tantôt en papules remplies d'un liquide purulent, les vésicules éclatent et se débarrassent de leur contenu, après quoi elles se transforment en pustules qui se desquament et causent d'insupportables démangeaisons.

Si l'éruption se produit facilement, elle suppurera bien, la température baissera dès que la suppuration sera bien établie, et le patient guérira. Si, au coutraire, la fièvre persiste, le pronostic est mauvais. Quand les papules sont très nombreuses, qu'elles sont confluentes et qu'elles ne contiennent pas de pus, on a affaire à une forme maligne. Le type hémorragique est également très grave. Quand les papules ou vésicules sont petites, dures, violettes, rouge sombre ou noires, quand elles s'accompagnent de violentes douleurs et d'une fièvre intense, il faut s'attendre à une mort prochaine.

Rhazès considérait l'éruption comme un épiphénomène de peu d'importance, une sorte de crise. Les symptômes indiquant le degré des forces vitales du patient et la violence de la maladie lui paraissaient plus importants.

Avicenne n'a laissé qu'une description unique pour la rougeole et la scarlatine, parce qu'à cette époque on croyait que ces deux maladies n'en constituaient qu'une seule, qu'on désignait sous le seul nom de *morbilli*. Le morbilli, déclare Avicenne, est une variole bilieuse. Il n'y a guère de différence entre les deux affections, dit-il, sauf que le morbilli est causé par la bile et qu'une moindre quantité de matière morbide arrive à la surface de la peau, tandis que la variole produit d'emblée les pustules sur la surface cutanée. Les prodromes des deux maladies sont presque identiques, bien que les symptômes généraux, tels que la fièvre, la dyspnée et la lassitude, soient plus intenses dans le *morbilli*. Cette dernière maladie est moins grave que la variole, bien que dans certains cas elle soit très sérieuse et parfois mortelle, spécialement quand elle s'accompagne de toux et de dyspnée. L'éruption de la variole se pro-

duit graduellement et commence par la figure, dans le *morbilli* elle apparaît au contraire tout à coup et envahit en même temps toute la surface du corps. Le catarrhe nasal et le larmoiement sont plus marqués dans le *morbilli* que dans la variole.

En ce qui concerne le traitement, dans les cas ordinaires, les moyens diététiques suffisent, il est inutile de fatiguer le malade par des médicaments. Dans la première période, on administre de l'eau froide à l'intérieur ; des bains de vapeurs sont également indiqués, et aussi les purgatifs, mais pour ces derniers, on n'en usera qu'avec la plus grande circonspection, et seulement quand il y a constipation réelle.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, les scrupules religieux interdisaient aux musulmans la pratique des autopsies, aussi ni l'anatomie ni la chirurgie n'ont pu faire alors des progrès réels. Les médecins islamiques se documentaient dans les traités anatomiques de Galien et ils y puisaient assez de science pour entreprendre des opérations parfois très audacieuses. Ils connaissaient bien le squelette humain, et leurs descriptions, en particulier celles d'Avicenne, sont parfois plus complètes que celles de Galien. Il semble, en outre, ressortir de certains détails dans la description des organes et de certaines observations anatomiques que beaucoup d'entre eux disséquaient des animaux, et plus spécialement des singes.

D'après Portal, Avicenne avait une connaissance exacte de la pupille et des mouvements de contraction et de dilatation de l'iris. Le même auteur pense que c'est Avicenne qui découvrit l'insertion des muscles de l'œil, tous les écrivains grecs étant muets là-dessus. Avicenne parle de six muscles moteurs du globe, dont quatre sont insérés dans une bande commune du fundus de l'orbite, découverte que d'autres anatomistes s'attribuèrent par la suite. Les deux autres muscles sont le petit et le grand obliques, lesquels, dit Avicenne, ont pour objet de maintenir le globe en place et sont attachés du côté postérieur.

Avicenne connaissait les canaux lacrynaux qui servent, disait il, à conduire les larmes dans l'intérieur du nez.

Parlant de l'opération de la fistule lacrymale, Rhazès dit qu'il faut avoir grand soin de ne pas injurier la branche externe ou antérieure de la branche nasale du nerf ophtalmique de Willis. Aucun chirurgien grec n'a jamais fait allusion à ce nerf. Rhazès décrit aussi la branche laryngique du nerf récurant, qui, dit-il, prend sa naissance près de la trachée ; le nerf, remarque-t-il, est parfois double du côté droit, et on doit restituer à Rhazès l'honneur de cette découverte que l'on a longtemps cru moderne. Il s'occupa beaucoup aussi du muscle qui ouvre la glotte, surtout à cause de sa théorie sur l'aphonie et la suffocation.

La raison physiologique par laquelle Avicenne expliquait les nombreuses convolutions intestinales est intéressante : « C'est, dit-il, pour que la nourriture reste le temps nécessaire dans les canaux intestinaux et que sa partie nutritive ait aussi le temps de se séparer des déchets inutiles. S'il existait un homme avec un intestin tout droit, sa nourriture serait rejetée trop rapidement, et il serait forcé de manger sans cesse. »

Les médecins islamiques ont, sans aucun doute, fait faire les plus grands progrès à la médecine et à la chirurgie.

Abulcasis, dont le vrai nom était Abu'l Quasim Khalef ibn Abbas az Zahrawi, naquit à Zahra, près de Cordoue, et mourut, dit-on, en 1013, âgé de 101 ans. Abulcasis était l'autorité médicale qu'invoquaient le plus souvent les médecins du moyen âge ; son ouvrage le plus important a pour titre *Al Tasrif*, et est divisé en trente livres. Son œuvre la plus originale n'est cependant pas celle-là, mais un traité qui s'appelle le *Liber servitoris* ou le livre des simples.

C'est à Abulcasis que revient l'honneur d'avoir, seul parmi tous les médecins islamiques, rendu à la chirurgie sa gloire primitive. On trouve certainement par places, et enterrées dans les copieux traités des autres médecins arabes, des indications

opératives. Mais à Abulcasis seul revient le crédit d'avoir résumé toutes les connaissances chirurgicales de son temps en un seul traité, le trentième, de sa large encyclopédie médicale. Bien que ce livre ne constitue pas la partie la plus originale de ses écrits, il n'en devint pas moins classique dans les écoles médiévales d'Europe. Ce qui a probablement contribué à son succès, ce sont les dessins d'instruments qu'il contient. Les autres médecins islamiques ne s'occupèrent pas de la chirurgie et ce livre aurait pu disparaître sans laisser de traces. Abulcasis avoue que la chirurgie n'était pas en honneur dans son pays et qu'on pouvait dire que, pratiquement, elle n'y existait plus. Il restait cependant encore quelques traductions des vieux auteurs, mais les traductions successives les avaient si bien obscurcis qu'ils étaient souvent inintilligibles, partant inutiles, et que, pour cette raison, il avait éprouvé le désir de faire revivre cette science en écrivant ce traité.

Et Abulcasis continue ainsi, « La raison pour laquelle nous n'avons plus d'opérateurs habiles est que l'art de la médecine exige du temps pour l'apprendre. Celui qui veut pratiquer (la chirurgie) doit tout d'abord étudier l'anatomie telle que Galien nous l'enseigne, afin de bien connaître les fonctions des organes, leur forme, leur fonctionnement et leurs relations entre eux ; il doit connaître encore les différents os , les tendons et les muscles, leur nombre et leur position, connaître aussi les veines et les artères, ainsi que les régions à travers lesquelles ils passent.

« Si l'anatomie est ignorée, des erreurs seront commises et le patient sera tué. »

On a reproché à Abulcasis, ainsi que généralement à tous les médecins arabes, d'avoir été des compilateurs et d'audacieux plagiaires des Grecs. Il n'est pas niable que le traité de chirurgie d'Abulcasis ne découle de celui de Paulus Ægineta ; c'est au moins l'impression que laisse la comparaison hâtive des deux livres. Mais si on lit attentivement celui d'Abulcasis, on

ne tardera pas à constater que dans les importantes opérations qu'il décrit se trouve une technique opératoire très précise qui n'existe pas dans celui de Paulus. On nous objectera que ce sont là de simples détails; mais en chirurgie les détails, surtout quand ils intéressent la technique opératoire, sont de la plus grande importance.

Les observations personnelles qu'il donne, le soin avec lequel il avertit son lecteur du danger inhérent aux interventions, sont des preuves suffisantes qu'Abulcasis n'a pas été un simple compilateur, mais aussi un très habile chirurgien.

Abulcasis considère le cautère comme un excellent moyen de traitement, et il cite plus de quarante affections auxquelles il est applicable. Le premier, il a donné des indications précises sur son usage, et le premier aussi il a signalé les dangers qu'il peut présenter, en certains cas. Il le conseille dans les abcès du foie, mais il en énumère en même temps les contre-indications. Pour que cette opération réussisse, il faut, dit Abulcasis, qu'il existe des adhérences entre le foie et le péritoine, sans quoi le malade s'exposerait au danger d'une mort presque certaine par la pénétration du pus dans la cavité abdominale — c'est là un aphorisme tout à fait moderne. Dans les cas d'abcès du foie, de la rate ou des reins, Hippocrate avait recours aux incisions, et c'est une des raisons pour lesquelles on déclare qu'avec Abulcasis la chirurgie était en décadence. Mais au contraire, d'après nos conceptions modernes, nous louerions plutôt la prudence du chirurgien arabe qui vivait à une époque où l'on ne connaissait ni asepsie, ni antiseptie.

Pour l'hydrocéphalie, Abulcasis repoussait toute incision et il prouvait que les enfants sur lesquels on la pratiquait mouraient rapidement. Disons en passant que dans ces dernières années on a fait plusieurs tentatives pour guérir chirurgicalement l'hydrocéphalie, et toujours avec les mêmes résultats que ceux qu'avait constatés Abulcasis.

Avicenne et Avenzoar conseillaient déjà la trachéotomie

dans certaines angines. Avenzoar ne pratiquait pas cette opération sur les hommes, mais seulement sur les moutons, et dans tous les cas traités par lui l'animal avait toujours guéri rapidement, après un traitement des plus simple.

Abulcasis avait recours à la trachéotomie transversale entre les troisième et quatrième anneaux de la trachée, et, pour prouver l'innocuité de cette opération, il relate le cas d'une esclave confiée à ses soins et qui se coupa la trachée sans intéresser les larges vaisseaux du cou : elle guérit rapidement. Abulcasis ajoute que l'opération est inutile quand l'angine — c'est-à-dire les fausses membranes diphtériques — s'étend plus bas que la ramification de la trachée.

Abulcasis s'est occupé du goitre plus qu'aucun de ses prédécesseurs, et il définit clairement la différence entre le goitre ordinaire et le cancer de la glande thyroïde. Le cancer de la glande thyroïde est, dit-il, incurable, quant au goitre ordinaire, il ne faut l'opérer que quand il constitue une tumeur petite et molle, composée d'un kyste unique.

Il connaissait à fond le mal de Pott, et sa description en est excellente. Il en a même décrit ainsi qu'Avenzoar les complications nerveuses, et il fait observer que dans certains cas le malade meurt asphyxié.

Abulcasis ne parle que très brièvement de la chirurgie abdominale, mais sa technique de la lithotomie est bien supérieure à celle de tous ses prédécesseurs, et, selon Friend, il fut le premier à décrire la lithotomie vaginale chez la femelle.

La lithotritie a été longtemps considérée comme une découverte moderne, mais nous sommes d'avis que cette opération avait été pratiquée par Abulcasis, car, ainsi que Leclerc le fait remarquer, on en trouve la preuve dans le passage suivant : *Et si cum hoc regimine non exierit student implere ipsam (vesicam) cum instrumento quod nominatur alnul, apud viam transitus, vel accipiatur instrumentum subtile quod nominatur mashabarebilia, et suaviter intromittatur in virgam, et volvi*

lapidem in medio vesicæ, el si fuerit mollis fragentur et exibit ; si vero non exiverit, oportet incidi, ut in cirurgia determinatur.

Il y aurait bien d'autres choses à dire sur les diverses lésions chirurgicales décrites par Abulcasis et sur sa technique opératoire, mais nous en avons dit assez pour faire comprendre les grands progrès que cet habile opérateur à fait faire à la chirurgie.

Abulcasis a également écrit sur l'obstétrique et la gynécologie. Il pratiquait la craniotomie quand la tête du fœtus était trop grosse, et dans le chapitre sur le traitement des abcès utérins nous voyons l'usage du spéculum très exactement décrit. Il relate aussi le cas d'une femme enceinte dont le fœtus mourut sans qu'elle parvint à l'expulser. Elle redevint enceinte pour la seconde fois et le nouveau fœtus mourut également, quelque temps après un abcès se développa dans la région de l'ombilic, et cet abcès s'ouvrant spontanément, il donna passage à un grand nombre de petits os. La malade guérit et vécut longtemps, mais jusqu'à sa mort conserva une fistule.

Avenzoar a, lui aussi, décrit certaines maladies utérines; c'est ainsi qu'il étudia nombre d'utérus très courts ou très longs — il fait probablement allusion au cervix — et déclare qu'il n'existe pas de remèdes pour cette malformation.

Avicenne décrit longuement et avec d'abondants détails l'allongement et l'induration de l'utérus (cervix), sa flexion, son prolapsus et les tumeurs utérines. Il note que le cancer du cervix est extrêmement grave.

Arib ibn Saïd el Khateb a, vers la fin du xe siècle, écrit un traité très complet sur la formation du fœtus et le traitement des femmes enceintes et des nouveau-nés. Nous avançons ceci d'après les déclarations de Leclerc, qui possède le manuscrit et qui nous a également affirmé que l'auteur entrait dans de nombreux détails sur les présentations anormales et sur la technique de la version.

Nous n'avons pas à examiner ici la pratique de l'ophtalmotomie chez les Arabes, qu'il nous suffise de dire que leur technique opératoire était très avancée.

La pharmacologie et la thérapeutique islamiques ne nous offrent pas un seul exemple de médicamentation spécifique, telle que nous la comprenons aujourd'hui. Le traitement était purement symptomatique, et on ne peut nier que le point de départ des découvertes de la science médicale arabe n'ait été purement empirique. Néanmoins, bien qu'en général ils fussent ignorants des principes actifs d'un remède, l'absence de ces connaissances que les progrès de la chimie et les recherches expérimentales ont seules rendues possibles ne les a point empêchés d'obtenir des succès thérapeutiques. Quand ils désiraient expérimenter un médicament nouveau, ils suivaient les règles données par « Aben Guefit », et l'animal employé était le singe. C'est ainsi que Rhazès désirant expérimenter les effets du mercure, lequel avait la réputation d'être toxique, il en fit absorber à un singe, et voici comment il relate les résultats de son expérience : « quant au mercure pur, je ne le crois pas très pernicieux. Il cause de fortes douleurs intestinales et abdominales, mais il quitte le corps tel qu'il y est entré, surtout si le sujet fait de l'exercice; j'en ai donné a un singe qui vivait dans ma maison, et les choses se sont passées comme je viens de le dire. J'ai constaté qu'il se tordait, grinçait des dents et pressait son ventre avec ses mains. Le calomel, et spécialement le sublimé, sont des poisons très dangereux et très actifs ils causent des douleurs abdominales aiguës, des coliques et des selles sanguinolentes. Les émanations du mercure amènent la paralysie. »

La méthode expérimentale permit aux médecins arabes d'introduire un grand nombre de nouveaux remèdes et de déterminer exactement les indications thérapeutiques des anciens remèdes qui leur venaient des Grecs, et aussi de découvrir en eux des propriétés nouvelles. Ainsi les Grecs considé-

raient l'opium comme dangereux et ne l'employaient que très rarement. Mais les Arabes étendirent ses applications et il le regardèrent comme le spécifique contre la douleur. Ils le prescrivaient souvent mélangé à certaines potions pour calmer la toux, pour arrêter la diarrhée, et aussi comme calmant pour provoquer le sommeil.

Ceux qui, de nos jours, préconisent l'opothérapie et l'organothérapie ne font que marcher sur la trace des praticiens arabes, très familiers avec ces méthodes; dans l'asthme, ils administraient des poumons de renard séchés auxquels ils attribuaient une grande efficacité, le renard ne perdant jamais haleine dans la course la plus rapide. Dans l'anémie, ils ordonnaient à leurs malades de boire le sang d'animaux fraîchement égorgés ,et aussi de sucer la moelle d'os fraîchement coupés. Avenzoar ordonnait des cerveaux de renards dans l'épilepsie. On doit savoir gré aux médecins arabes de la place considérable que, dans leurs traitements, ils ont toujours donnée à la diététique. Rhazès ainsi qu'Avenzoar ne se lassaient pas de répéter que l'usage abusif des remèdes, loin de conserver la santé, met au contraire le corps en état de moindre résistance.

L'étude des substances médicales qu'on trouve dans Dioscoride est, quant à sa forme scientifique, une création islamique. C'est surtout à partir du XIIIe siècle que les médecins arabes étudièrent la botanique. Leurs botanistes rompant alors avec la tradition grecque se mirent à voyager pour étudier directe- la nature. Ibnus'suri, un sage syrien, amenait toujours avec lui un peintre chargé de reproduire la forme et la couleur de ses spécimens. Abu'l Abbas, mieux connu sous le nom d'Ibnu'l Baytar, un des plus grands botanistes arabes, voyagea dans tout l'Orient et dans toute l'Afrique du Nord pour ses recherches botaniques. Son meilleur ouvrage est le *Jami'l Mufridat* ou *Collection de simples*; il y traite des aliments et des remèdes les plus simples, provenant des trois règnes, et qu'il classe par ordre alphabétique.

La pharmacopée arabe comprenait deux cents plantes nouvelles, dont un grand nombre sont encore employées aujourd'hui; il est peut-être bon de mentionner ici quelques-unes des plus importantes. Aux laxatifs déjà connus, les Arabes ajoutèrent la rhubarbe, le séné, le cassia, la manne et beaucoup d'autres. Ils furent les premiers à employer la noix vomique et le camphre comme stimulants. Parmi les médicaments agissant sur le système nerveux, il faut citer l'aconit, le chanvre indien et l'ambre. Comme drastique et diurétique, ils introduisirent la coloquinte, et aussi le santal. Ils connaissaient parfaitement l'effet de l'ergot dont Ibnu'l Baytar dit : « C'est un violent poison qui, quand on l'absorbe, donne des urines sanglantes, une langue noire et des troubles de l'intelligence. » Les Arabes avaient noté toutes les formes des divers médicaments, les doses qu'on en devait prendre, leurs contre-indications et, en cas d'empoisonnement, leurs antidotes. Mais c'est surtout à la pharmacie et à la chimie que les islamiques ont fait faire des progrès considérables. Geber — de son vrai nom Abu Musa Jaber ibn Hayyan alkufi — était un chimiste arabe du IXe siècle; il trouva la composition des acides sulfurique et nitrique, ainsi que celle de l'*aqua regis*. Les médecins employaient en applications externes le nitrate d'argent, les sulfates de cuivre et de fer, le realgar et beaucoup d'oxydes de métaux. Nous devons cependant ajouter qu'après avoir étudié certains ouvrages d'alchimie attribués à Geber, le savant français Berthelot lui refuse l'honneur d'avoir trouvé ces divers corps. Le livre sur la chimie qui a pour titre la *Summa* donne, il est vrai, la composition de tous ces corps ; mais, d'après Berthelot, il n'aurait pas été écrit par Geber ou par tout autre savant islamique, mais par un alchimiste du moyen âge. Ce serait un livre du XIIIe siècle et qu'on ne saurait en aucune façon attribuer à un auteur arabe des VIIIe ou IXe siècles. L'hypothèse la plus probable, croit Berthelot, c'est que ce livre a été écrit par quelque écrivain

inconnu de la dernière moitié du XIIIe siècle qui l'aura fait paraître sous le nom révéré de Geber. Cependant, tant que nous n'avons pas contre l'authenticité de ce livre de preuves plus sûres que celles qu'avance Berthelot, nous devons accepter l'opinion générale et croire que la découverte de ces différents corps chimiques est due aux médecins arabes. Une chose reste certaine, c'est que les textes latins que nous possédons ont fort bien pu être traduits des manuscrits arabes, dans lesquels les alchimistes latins du moyen âge avaient coutume de puiser leurs inspirations et qui n'existent plus aujourd'hui, ayant disparus lors de la destruction des bibliothèques arabes d'Espagne. Dans tous les cas, même si la *Summa* n'avait pas été écrite par Geber, son origine islamique paraît indiscutable.

Les Arabes furent les premiers à user de préparations chimiques dans la pharmacie. Les premiers, ils employèrent du sucre ou bien du miel pour la préparation des sirops et des potions, et cela seul constitue un considérable progrès. Les premiers aussi ils obtinrent de l'alcool — le nom même est arabe — par la distillation des féculents et des sucres fermentés. Grâce à ces deux découvertes, le sucre et l'alcool, on peut affirmer que la pharmacie, telle que nous la comprenons aujourd'hui, a été créée par les médecins arabes.

Il furent créateurs aussi, à un autre point de vue, car les premiers ils firent de la pharmacie une spécialité, et c'est grâce à eux que les médecins n'eurent plus à composer les drogues qu'il ordonnaient. Le commerce des remèdes devint une institution placée sous le contrôle du gouvernement, et les pharmaciens furent responsables de la qualité et des prix de leurs remèdes. Ibnu'l Baytar fut nommé inspecteur des pharmaciens et herboristes d'Égypte.

Le codex islamique appelé *Krabadin* est divisé en deux parties. La première comprend toutes les médecines composées, lesquelles sont rangées tantôt par ordre alphabétique et tantôt d'après leurs propriétés thérapeutiques ou pharmaco-

logiques. La seconde partie comprend les remèdes propres à chaque organe, à chaque partie du corps. L'ordre suivi consiste à prendre l'homme depuis la tête jusqu'aux pieds en donnant une série de recettes et de remèdes pour chacune des parties de son corps. Dans cet ouvrage, la première partie était évidement à l'usage des pharmaciens, et la seconde à celui des médecins.

En faisant de l'hygiène une des pierres fondamentales de son code moral, l'Islam donna un grand élan à l'étude de cette branche de la science médicale. Car, contrairement à d'autres religions, l'Islam fit une loi morale des règles de l'hygiène, et le Prophète dit : « Être propre, c'est être pieux », et plus loin : « La science est double, il y a la science du corps et la science de l'âme. »

L'usage des bains et des ablutions, l'interdiction des boissons fermentées, la recherche de la paternité, l'obligation au mariage en cas de séduction, — par conséquent la protection de la femme contre les caprices de l'homme, — toute ces règles imposées par l'Islam constituent une hygiène morale d'un ordre très élevé.

Du IXe au XVe siècle, l'enseignement de la médecine fut admirablement organisé dans les écoles de Bagdad, du Caire et de Cordoue ; généralement, un hôpital leur était joint, pour qu'à l'enseignement théorique s'ajoutât l'enseignement clinique au lit des malades. Après un certain temps, les étudiants obtenaient un certificat d'études qui constituait une sorte de diplôme (*Ijaza*).

En 931, il se passa à Bagdad un événement qui démontre à quel point la médecine s'était développée dans cette ville, et à combien d'actes et de règlements médico-légaux elle avait déjà donnée naissance ; un patient était mort par la faute de son médecin. Le calife décida que, par la suite, personne n'aurait le droit d'exercer s'il n'avait été examiné par Sinan ibn Thabit, médecin chef de l'hôpital de Bagdad.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, les médecins de Bagdad furent les premiers à développer l'enseignement clinique dans les hôpitaux ; on peut même affirmer que les premiers hôpitaux dignes de ce nom datent de leur époque.

L'hôpital Adudi, bâti à Bagdad par les soins d'Adudud Dawla, avait un état-major de quarante-quatre médecins. Les divers services y étaient déjà spécialisés. Il y avait une section pour les accidents, une autre pour les fièvres et une autre pour les maladies des yeux. Les médecins étaient affectés à tel ou tel service selon leurs connaissances spéciales.

Dans le courant du xe siècle, les hôpitaux surgirent de tous les côtés dans cette grande ville; à la tête de chacun se trouvait un des plus fameux médecins du temps, ce qui n'empêcha pas la création d'un poste d'inspecteur général de tous les hôpitaux. Le passage suivant, extrait de la biographie de Sinan, fils du célèbre traducteur Thabit ibn Qurra, passage qui a été traduit à son tour par Leclerc, nous renseigne sur l'organisation hospitalière de l'époque.

« La superintendance des hôpitaux fut donnée au vizir Ali ibn Isa, pendant que le service était confié à mon père par ordre du calife Muqtadir. Une année, les malades étaient si nombreux que le vizir écrivit à mon père ce qui suit : « Je crois que les troupes sont dans de mauvaises conditions, à cause de leur grand nombre et de la nature de leurs logements. Il me paraît aussi que le nombre des médecins est insuffisant et que les malades manquent des choses de première nécessité. Il est indispensable que des médecins soient spécialement attachés à ces malades, qu'ils les visitent tous les jours, les soignent et leur distribuent des vivres et des remèdes. « Mon père fit exécuter ces ordres. »

On voit, d'après ce document, qu'il y avait alors des médecins militaires.

Dans les hôpitaux de Bagdad, il était tenu un *journal des cas*, nous en trouvons la preuve dans le *Continens* de Rhazès, où il

fait de fréquentes allusions à un certain recueil contenant l'*histoire des cas*.

A Damas, il y avait aussi de nombreux hôpitaux, dont l'un, le Grand hôpital, avait été fondé par Nuru'd Din. Dans l'*Abdellatif* (mémoire sur l'Égypte), nous trouvons le passage suivant : « A Damas, dit Khatib-Dhahin, se trouve le Bimaristan (hôpital) ; c'est un établissement qui n'a pas son égal dans le monde entier. » Après quoi, il raconte cette curieuse anecdote : « En l'an 831 (1427 de l'Ère chrétienne), j'allai à Damas Un gentilhomme, Persan d'origine, m'accompagnait ; c'était un homme de talent, de goût et d'une grande intelligence, cette même année il avait fait un pèlerinage à La Mecque.. Quand il eut pénétré dans cet hôpital et constaté la nourriture excellente ainsi que les agréments et raffinements dont jouissaient les malades, il eut envie de s'y faire garder et feignit d'être malade à son tour. Il y demeura trois jours. Le médecin étant venu le voir pour s'assurer de la nature de son mal et lui ayant tâté le pouls reconnût immédiatement ce qu'il en était et lui ordonna de manger les mets qu'il préférait, tels que jeunes poulets, confitures, sorbets et les meilleurs fruits de toute espèce. Les trois jours écoulés, le médecin rédigea une ordonnance, dans laquelle il déclarait que leur visiteur ne devait pas user plus longtemps d'une hospitalité qui avait déjà duré trois jours. »

Le service hospitalier et la police sanitaire était admirablement organisés en Égypte. Un des hôpitaux les plus renommés du Caire était l'hôpital El-Nasiri, qui portait le nom de son fondateur. Les plus fameux médecins y exerçaient, et comme à Bagdad les malades de chaque catégorie avaient leur section particulière où des spécialistes les soignaient. Les riches donations dont jouissait cet hôpital permettaient de donner aux patients tout le confort possible, et les médecins y étaient très largement payés. Chanteurs et musiciens y donnaient des concerts pour les convalescents, et enfin, quand les malades s'en

allaient, guéris, on leur remettait cinq pièces d'or pour leur permettre de vivre quelque temps sans avoir à faire des travaux trop pénibles. Ajoutons qu'il y avait un hôpital spécial pour les femmes.

Gerbert d'Aurillac (930 - 1003) qui, plus tard, devint pape sous le nom de Sylvestre II (999), fut un des plus grands esprits du moyen âge. Il franchit les Pyrénées pour se rendre à Tolède et y apprendre des Arabes le savoir qui manquait à l'Europe gothique ; à son retour en France, il eut à cœur de répandre autour de lui les connaissances médicales et scientifiques qu'il avait rapportées d'Espagne, et il enseigna à Reims avec un grand succès. On peut dire de Gerbert qu'au déclin du xe siècle, en France et en Allemagne, il fut le Savioni de la science dans les monastères et les cathédrales et prépara la renaissance religieuse, littéraire et scientifique du siècle suivant. Gerbert était, quand il partit pour l'Espagne, déjà très au courant de toutes les choses de la médecine ; il en revint initié en outre à l'astronomie, aux sciences naturelles et aux mathématiques. Il fut le canal par lequel la science islamique pénétra en France et en Allemagne, et aussi en Italie, quand plus tard il devint pape.

Gerbert et Constantin l'Africain (1010-1087) furent les précurseurs de ces traducteurs célèbres dont nous avons parlé. La véritable époque des traductions latines commence au XIIe siècle avec l'archevêque Raymond. Ce n'est pas, comme on l'a généralement supposé, par les croisades que la science orientale pénétra en Europe, elle nous parvint par l'Espagne, la Sicile et l'Italie. En 1130, un collège de traducteurs avait été fondé à Tolède, alors ville espagnole ; c'est là que, sous le patronage de l'archevêque Raymond, furent commencées les traductions des auteurs les plus célèbres. Le succès de ces traductions fut très grand; il ouvrit un monde nouveau à l'Europe occidentale, et durant les XIIe, XIIIe et XIVe siècles ce travail de traduction continua ininterrompu.

Le plus actif et le plus fécond de ces traducteurs fut certainement Gérard de Crémone (1114-1187). Il traduisit plus de soixante et onze ouvrages dont vingt et un étaient des ouvrages de médecine. Parmi ces traductions, nous trouvons le *Canon* d'Avicenne, la *Chirurgie* d'Abulcasis, le *Mansuri* de Rhazès et quelques fragments du *Continens*. Il traduisit également en latin certains écrivains grecs tels que Galien, Hippocrate, Platon, Aristote et Euclide, que les Arabes avaient traduits dans leur propre langue. C'est grâce à ce travail de traduction que les auteurs anciens dont les écrits orginaux se sont perdus ont pu parvenir jusqu'à nous. Et ainsi ce n'est point la seule science arabe qui est venue par eux, mais il nous a été en même temps permis de devenir plus intime avec le génie grec : si bien que, comme le dit Leclerc : « Les Arabes ont ainsi payé les Chrétiens de l'Occident du service que leur avaient rendu ceux de l'Orient. »

CHAPITRE XIV

ÉCOLES MÉDICALES DE SALERNE ET DE MONTPELLIER. — LES ARABISTES

Quand, au moyen âge, les écoles de Médecine commencèrent à se former, c'est-à-dire vers le XI[e] siècle, la médecine scientifique n'avait pratiquement fait aucun progrès depuis Galien. Tout ce qu'on avait pu faire, c'était de réunir et de conserver dans des encyclopédies les connaissances acquises. Quant au traitement des maladies, il consistait en une aveugle application des drogues les plus bizarres, avec accompagnement de pratiques magiques importées d'Orient. Alors que christianisme devint religion d'État, il s'opposa, il est vrai, à la pratique de la magie et aux anciennes superstitions ; mais il étouffa la médecine en même temps que toutes les autres sciences. La croyance en la possession du démon avait habitué à considérer l'imposition des mains, la prière et les exorcismes comme les principaux moyens de guérison, beaucoup de pères de l'Église rejetaient tous les autres. La médecine se composait alors d'un mélange de vieilles traditions médicales, de mysticisme chrétien et de charmes magiques. Durant ces âges sombres, dans les monastère d'Occident, on traduisait et copiait d'interminables listes de formules dans lesquels des fragments d'auteurs classiques se mélangeaient à des textes d'incantations magiques et de préparations pharmaceutiques grotesques.

École de Salerne. — L'école de Salerne et celle de Montpellier constituent deux anneaux importants de cette longue

chaîne qu'est l'histoire de la médecine et elles méritent que nous nous y arrêtions quelque temps.

Sans discuter longuement sur les origines de l'école de Salerne, nous admettons, quant à nous, l'hypothèse avancée par Renzi, et d'après laquelle cette école ne fut fondée ni par Constantin l'Africain, ni par les princes lombards, ni par des moines bénédictins, mais simplement par les médecins mêmes de la ville qui, étant nombreux et savants, attirèrent autour d'eux des élèves désireux de suivre leur enseignement. Les premiers qui professèrent la médecine à Salerne ne pensaient pas tout d'abord à fonder une école : ils désiraient simplement communiquer ce qu'ils savaient à tous ceux qui n'en savaient pas autant, mais, petit à petit, leur réputation s'étendit bien au delà des frontières de la cité et les étudiants accoururent nombreux, attirés, et par l'enseignement de tels maîtres, et par le bruit des guérisons qu'ils obtenaient. On se demande encore aujourd'hui si ces maîtres étaient des clercs ou les laïques. Thomas pense que vers le XIe siècle les maîtres de Salerne étudiaient la théologie et prenaient les ordres. Puccinotti dit que les fondateurs de Salerne furent les bénédictins, et Mayer croit qu'au début, tous les professeurs de l'école étaient unis par une sorte de franc-maçonnerie médicale. Cependant, il semble probable que l'origine et la constitution de cette école furent laïques, car, ainsi que le fait remarquer Daremberg, on ne trouve pas trace de doctrines théologiques dans les écrits de de ses membres.

Il ne serait pas impossible que l'école de Salerne n'eût été fondée vers l'époque de l'Empire romain. Le moine Richer y fait, le premier, une allusion indirecte, à propos de Louis d'Outremer ; il raconte que ce prince avait un médecin de Salerne attaché à sa cour, lequel était en rivalité avec un autre médecin nommé Derold. Nous avons ensuite le récit du voyage fait à Salerne par Adalberon en l'année 984. Il se rendit à Salerne pour trouver du soulagement à une longue maladie, ainsi qu'il est reporté dans

17

les chroniques de l'évêque de Verdun. Ces documents prouvent que, dès le xe siècle, la réputation de l'école de Salerne avait pénétré jnsque dans la Gaule septentrionale. Mais, comme les archives du royaume de Naples mentionnent en l'an 846 les noms de certains médecins de Salerne, il est évident que, au ixe siècle, cette école existait déjà.

En ce qui concerne son histoire même, nous avons peu de documents remontant plus haut que l'an 1000, et aucun des écrits des maîtres qui y enseignaient antérieurement à cette date n'est parvenu jusqu'à nous. De Ragénifrid, dont le renom était grand vers la fin du ixe siècle, de Pierre III, qui était à la fois évêque et médecin, de Grimoald et des médecins qui soignèrent Adalberon en 984, de tous nous ne connaissons que les noms. Mais, de l'an 1000 à l'an 1075, c'est-à-dire depuis l'arrivée de Constantin en Italie, les noms deviennent plus nombreux et les documents très abondants, et dans ces derniers nous trouvons la preuve de l'importance qu'avait déjà prise, au début du xie siècle, l'école médicale de Salerne. A cette époque, la médecine telle qu'on la pratiquait dans cette ville n'avait encore rien emprunté aux doctrines des médecins arabes; elle était basée sur la tradition grecque et latine, et ses doctrines étaient celles de Galien ou des méthodistes. Les noms qui sont parvenus jusqu'à nous sont : Alphanus, Gariopontus, Jean Platéarius l'Aîné, Cophon l'Aîné, Constantin l'Africain, Archimatœus, Musandinus, Gérard, Roger et *last but not least* (le dernier, mais non le moindre), celui de Trotula, la fameuse femme médecin.

Nous ne connaissons rien des écrits d'Alphanus (1040) et bien peu de choses sur sa vie. Il appartenait à une illustre famille de Salerne ; il y étudia la médecine, devint archevêque, plus tard cardinal et mourut à un âge très avancé. Deux très courtes citations, une de Léon d'Ostie, l'autre de Pierre le Diacre, indiquent qu'il était considéré comme un médecin habile. Le premier nous apprend que Désidérius,

abbé de Monte-Cassino, qui devint plus tard pape sous le nom de Victor III, vint à Salerne pour y consulter Alphanus au sujet d'une maladie très grave, contractée à la suite de jeûnes et d'abstinences prolongés. Léon le désigne comme un *prudentissimus* et *nobilissimus clericus* et le déclare très versé dans les choses de la médecine. Pierre le Diacre nous apprend qu'il était l'auteur d'un livre intitulé *De quator humoribus corporis humani* qui traitait de la physiologie et de la pathologie. Ce livre ne nous est pas parvenu, à moins que ce ne soit celui que Renzi a publié dans sa Collection *Salernitana* sous le titre de *Quator humoribus ex quibus constat humnum corpus*.

Gariopontus est à la fois un des plus anciens et des plus illustres maîtres de l'école de Salerne dont nous connaissions quelques œuvres. Il paraît avoir atteint l'apogée de sa célébrité vers l'an 1040. Bien que ses écrits soient surtout des compilations, on y trouve cependant des idées personnelles. Son écrivain favori, celui qu'il suit pas à pas, si l'on peut dire, est Théodore Prisciani; il ne négligeait cependant pas les auteurs grecs et latins, tels qu'Alexandre de Tralles, Paulus Æginata, et, plus que tous, il admirait Galien; il avait étudié à fond toutes ses œuvres et s'en était assimilé les idées.

Cependant, il n'en suivait pas aveuglément toutes les doctrines, et parfois il adoptait les hétérodoxes principes des méthodistes, que Galien détestait. Il y avait, nous l'avons déjà dit, trois écoles ou sectes : l'Empirisme, basé sur la seule observation et négligeant l'étude de l'anatomie ; le Méthodisme, qui était la doctrine de Thémison et cherchait la cause de toutes les maladies dans le *strictum* et le *laxum*; et enfin le Dogmatisme, qui découlait des doctrines d'Hippocrate et de Galien et avait pour fondement la théorie des quatre humeurs, leurs qualités élémentaires et leurs forces naturelles. La doctrine de Gariopontus était un composé de celle des méthodistes et de celle de Galien.

Le titre de son ouvrage, *Passionarium, seu praticam morborum Galeni, Th. Prisciani, Alexandri et Pauli, quem Gerioponlus quidam Salernitanus redegit*, indique qu'il ne peut être accusé de plagiat, puisqu'il avoue et désigne les différents auteurs dont il s'est inspiré.

Gariopontus a également écrit un autre ouvrage dont le titre est *Dynamidii* et où il explique les propriétés des différents remèdes. En outre, de Renzi croit que deux des traités attribués à Galien sont en réalité l'œuvre de Gariopontus. Ces deux traités ont pour titre *De catharticis* et *De simplicibus medicaminibus ad Paternianum*. Le premier contient certains principes des méthodistes ; le second est, arrangé par ordre alphabétique, un catalogue des remèdes les plus simples provenant des trois règnes; ce catalogue est accompagné d'une description de ces médicaments et de leurs indications thérapeutiques. C'est une compilation dont les éléments ont été pris dans Pline, Galien et Théodore Prisciani; l'ouvrage est dédié à un certain Paternianus que l'auteur appelle un *carissime frater*.

Bien que le contraire ait été soutenu, Gariopontus a joué un rôle important dans l'histoire de la médecine, en transmettant directement à l'école de Salerne les écrits des auteurs gréco-latins, bien avant qu'on n'y eût eu connaissance des écrits islamiques.

Jean Platéarius l'Aîné, qui vivait vers l'an 1030, était, si on en croit la tradition, le mari de la célèbre Trotula, dont nous parlerons tout à l'heure ; mais nous ne connaissons sur lui que ce que nous en dit son fils, Jean Platéarius II.

Dans sa *Pratica*, que l'on suppose avoir été écrite entre 1090 et 1100, Platéarius parle souvent de son père, mort depuis quelque temps. Il explique la manière dont son père traitait la léthargie et comment il avait recours à tous les remèdes connus, mais sans aucun succès. Pour le traitement de l'épilepsie, il s'autorise aussi des enseignements de son père.

Dans le *De œgritudinum curatione*, le fils cite encore le père. Ces chapitres sont en réalité semblables à ceux de la *Pratica brevis*, écrite par le même auteur. Dans le chapitre sur l'enrouement, il parle d'un certain électuaire recommandé par son père, et dans celui sur la phtisie il s'en rapporte à la méthode diagnostique que son père avait adoptée après des années d'expérience.

C'est ainsi que, nous l'avons déjà dit, grâce à la *Pratica brevis*, les doctrines de Platéarius l'Aîné sont parvenues jusqu'à nous. C'est de même par un homonyme, peut-être un parent, par Cophon le Jeune, que nous avons appris tout ce que nous savons sur Cophon l'Aîné. Ce dernier, semble-t-il, vivait et prospérait à Salerne vers l'an 1050, quelque temps avant l'arrivée de Constantin ; il y enseignait et y était très populaire. Dans l'introduction de son livre, Cophon le Jeune nous déclare qu'il va exposer les préceptes *ex Cophonis ore suisque et sociorum scriptis quœ compendiose colligit*.

On ignore si Cophon l'Aîné était le père ou le maître de Cophon le Jeune, mais il est certain qu'il le précéda d'une trentaine d'années et fut le contemporain de Platéarius l'Ancien. De ses écrits, nous ne connaissons que quelques études dans le *De œgritudinum curatione* ; son système est celui de Galien, et on n'y peut trouver nulle trace de l'influence arabe. De tout ce que nous venons d'exposer, il résulte donc la certitude que, durant sa première période, l'école de Salerne avait un caractère qui lui était bien propre. Les doctrines qu'on y enseignait étaient celles des auteurs grecs et latins et n'avaient rien de commun avec celles des auteurs arabes. Il est parfaitement exact que tous les écrits de l'école de Salerne dont nous avons parlé jusqu'ici sont inspirés par les œuvres d'Hippocrate, de Galien, de Pline et de Discoride, ainsi que de Cœlius Aurélianus et de Théodore Prisciani. Il faut du reste

remarquer que tous ces ouvrages étaient écrits sous la forme de conférences. Comme nous allons le voir, certains éléments islamiques s'étaient petit à petit introduits dans l'enseignement médical de l'école. On ne peut cependant pas dire que les maîtres les empruntaient aux Arabes, car c'étaient plutôt ces derniers qui, à cette période, s'inclinaient devant l'enseignement médical de l'école. Mais, avant de parler de Constantin l'Africain, nous devons, par respect pour l'ordre chronologique, parler des femmes médecins de l'école de Salerne.

Par les écrits des maîtres de l'époque, nous savons qu'il y avait à Salerne beaucoup de femmes médecins, qu'on les y tenait en haute estime et qu'elles avaient un grand nombre de clients. Ainsi, dans le *Circa instans*, un traité sur la matière médicale, et dans la *Pratica* de Platéarius le Jeune, un grand nombre de remèdes employés par les femmes médecins sont cités avec éloge. Quelques exemples suffiront pour indiquer ce que nous voulons dire: Voici d'abord un onguent considéré comme souverain pour les coups de soleil. *Nacta singulare unguentum valens ad solis adustionem et quamlibet fissuram, maxime ex vento et contra pustulas facici ex aere, similiter contra maculas et excoriationes facici quoutuntur mulieres Salernilanæ. Repise : radicis lilii..., cerusæ..., masticis..., olibanicamphoræ..., axungiæ..., aquæ rosatæ.*

Et voici un autre onguent remarquable pour conserver la souplesse de la chevelure : *Contra asperitatem capillorum, commisceatur pulvis terrae sigillatae cum aqua calida, et post lotionem capitis, hanc aquam infundatur et post paucum alia aqua tepida fiat lotura : sic operant mulieres Salernitanæ.*

Tout en prescrivant des pilules contre la dysurie à leurs malades vulgaires, les dames médecins avaient inventé pour leurs nobles clientes un grand nombre de formules

ou recettes qui devaient les rendre plus belles ou du moins plus attrayantes. Voici une ordonnance pour les hémorroïdes : *quœdam autem mulier Salernitana probavit quod ad omnes hemorroïdas ficus valet succus ejus*. Pour les décharges vaginales, elles ordonnaient l'usage d'injections astringentes et de certaines fomentations : *Ad excicandam super fluiditatem matricis fiat fomentum ex aqua decoctionis ejus (calamentum). Hoc, ut testantur mulieres Salernitanœ, satis valet.*

Dans ses commentaires des Tables d'un maître de Salerne, Bernard le Provincial nous fournit aussi quelques renseignements sur la pratique de ces médecins féminins. Il cite certaines préparations composées d'aloès macéré dans l'eau de rose dont ces dames ordonnaient l'emploi dans les gonflements de la face. Dans la paralysie infantile, elles employaient des fumigations de feuilles d'olive, de galbanum dans les accès de suffocation, et des vapeurs d'antimoine dans les quintes de toux. Bernard fait aussi allusion à des pratiques superstitieuses auxquelles ces docteurs femmes avaient recours. Ainsi, elles recommandaient fort la cueillette de certaines plantes le jour de l'Ascension, à trois heures du matin ; mais pour que ces plantes eussent toute leur valeur curative, on devait, tout en les cueillant, réciter un *pater*.

Voici, parmi ces femmes médecins, quelques noms qui sont arrivés jusqu'à nous : Calenda, Abella, Mercuriade, Rebecca et Stephania. Mais nous ne nous occuperons que de la plus fameuse de toutes, Maestra Trotula qui, sous le nom de Dame Trot, est passée dans les contes de fées et est devenue une figure légendaire. Selon la tradition, elle florissait vers l'an 1050 et, ainsi que nous l'avons dit, était la femme de Platéarius l'Aîné. Beaucoup de documents attestent son existence durant le règne du dernier prince lombard, par conséquent avant la venue de Constantin

l'Africain. Baccio dit quelle appartenait à la famille des Ruggieri, et cette opinion est acceptée par des historiens compétents. Mais il y a, d'autre part, ceux qui, comme Sudhoff et ses élèves, se refusent à la considerer comme un personnage historique et soutiennent que tout ce qu'on raconte sur elle provient d'une confusion. Ceux qui partagent cette opinion racontent qu'un certain Trotus, un médecin de Salerne, laissa un grand nombre de compilations qui portaient comme titre général « la Trotula » et que la légende a fait le reste. Cette affaire est donc encore *sub judice*, et heureusement, en ce qui nous concerne, ce problème n'a aucune importance.

Le principal ouvrage attribué à Trotula est intitulé *De morbis mulierum et eorum cura*. Nous citerons le conseil qu'elle y donne aux femmes qui désirent maigrir; c'est de prendre des bains de sable au bord de la mer; l'amaigrissement devant se produire grâce à la transpiration amenée par la chaleur du sable. Le chapitre sur les soins à donner aux nouveau-nés et celui sur le choix d'une nourrice sont intéressants; ainsi que ceux où il est traité de l'hygiène et de l'alimentation des enfants de bas âge. Trotula s'occupe particulièrement de la dentition et des soins qu'il faut prendre pour enseigner aux enfants à parler.

On y trouve aussi un intéressant chapitre sur les polypes utérins et leur traitement ; et un autre qui a pour titre *De modo coarctandi matricem ut etiam corrupta appareat*, dans lequel elle dit : *Nisi de restrictione amplitudinis vulvæ propter honestam causam liceret tractare, nullam de ea mentionem faceremus ; sed quum per hanc impediatur aliquando conceptio, necesse est tali impedimento sic subvenire.*

Quand Trotula parle du *Cancro atque inflammatione virgæ virilis et testiculorum foramina multa cum excoria-*

tione, on pourrait, à première vue, croire qu'elle avait une vague idée de la syphilis, mais si on lit ce passage avec attention il est aisé de voir qu'elle ne connaissait rien de l'actiologie ou de la symptomatologie de cette maladie.

Le *De morbis mulierum* est écrit avec une certaine élégance et contient un grand nombre de conseils judicieux, mais on y trouve aussi des traces de superstition. Voici par exemple un moyen de diagnostiquer le sexe de l'enfant tandis qu'il est encore dans l'utérus : *ad cognoscendum utrum mulier gestet masculum vel feminam, accipe aquam de fonte, et mulier extrahat dues vel tres guttas sanguines aut lactis de dextro latere, et infundentur in aquam ; et si fundum petent masculum gerit, si supernatant, feminam.* Trotula donne le conseil de lier le cordon ombilical trois doigts au-dessus du nombril.

Trotula ne s'occupe pas seulement de l'accouchement et des maladies propres aux femmes, elle traite aussi les autres parties de la médecine. Elle a écrit sur les maladies des yeux et des oreilles, celles des dents et des gencives. Quelque opinion que nous ayons sur son existence, les doctrines de Trotula sont plus pratiques que théoriques et s'apparentent à celles de Galien.

Quand Constantin l'Africain arriva en Sicile, la réputation de ce savant venu d'Orient était faite et attira sur lui l'attention de l'école de Salerne ; mais celle-ci, tout en acceptant les notions nouvelles qui lui étaient apportées par ce moine, n'en resta pas moins attachée à son ancienne doctrine qui découlait directement de celle de Galien.

Constantin arriva à Salerne vingt ou trente ans après la mort de Gariopontus. Il était né à Carthage vers 1015, d'autres disent 1010. Mais le récit de sa vie tient plus de la légende que de l'histoire. Léon d'Ostie raconte qu'après avoir quitté Carthage, Constantin erra durant trente-cinq ans à travers des pays lointains. Poussé par le désir d'acquérir des connaissances

nouvelles, il visita les écoles de Bagdad et parcourut l'Inde et l'Égypte, où il étudia la médecine et les autres sciences. Revenu à Carthage, on l'accusa de sorcellerie et on avait décidé de le mettre à mort. Il put cependant s'échapper et gagna la Sicile par bateau; là, il trouva un refuge à Salerne; grâce à l'appui que lui donna le frère du roi de Babylone, qui, à cette époque, vivait à Salerne et qui le recommanda au duc Robert Guiscard il devint secrétaire de ce prince. Mais il se lassa bientôt des chicanes de la Cour et se retira d'abord au couvent d'Aversa, puis, bientôt après, à Monte-Cassino, où il passa le reste de sa vie, traduisant en latin les écrits des auteurs arabes. C'est là qu'il mourut; probablement en 1087.

Il est fort douteux qu'il ait jamais enseigné à l'école de Salerne, car aucun de ses disciples n'a jamais fait allusion à cet enseignement.

Les écrits qu'il a laissés sont très nombreux. Léon d'Ostie en a dressé une liste que je crois complète, il ajoute cependant que beaucoup d'autres ouvrages se sont perdus. La liste qui suit contient ceux qui furent imprimés pour la première fois en 1536 ou 1539, et qui avaient comme titre général *Summi in ommi philosophia viri Constantini Africani medici, operum reliqua hactenus desiderata : 1. Viaticum de morborum cognitione et curatione. — 2. De remediorum et aegritudinum cognitione. — 3. De Urinis. — 4. Opus Constantini proprium de stomachi affectionibus naturalibus et non naturalibus. — 5. De melancolia. — 6. De incantatione et adjuratione collique suspensione, epistola ad filium. — 7. De mulierum morbis. — 8. De chirurgia. 9. — De gradibus simplicium.*

Cette liste est une preuve que parmi les auteurs arabes les préférés de Constantin étaient Isaac et Ali-Abbas. Il nous a laissé la traduction du traité d'Isaac sur les fièvres et du *Viaticum* d'Ali-Abbas. On doit remarquer que Constantin n'a laissé aucun travail original, mais seulement des imitations ou d'habiles adaptations. Mais, au lieu de traduire ou d'adapter

des ouvrages grecs, il traduisait ou adaptait les ouvrages arabes, et c'est là le point intéressant. Il faut ajouter qu'il prit grand soin d'éliminer de ses traductions tout ce qui aurait pu permettre de les identifier. Il supprima tous les noms propres par trop orientaux et y substitua le sien, donnant pour raison qu'il voulait ainsi empêcher d'autres écrivains de s'approprier le fruit de son travail.

Les écrits de Constantin sont beaucoup moins empiriques que la plupart de ceux de son époque, sa connaissance en anatomie a pour base celle de Galien, mais elle est plus grossière; j'en dirai autant de sa physiologie, qui repose presque entièrement sur la théorie des esprits et des forces du corps. Ces forces sont au nombre de trois : vitales, animales et naturelles. La première réside dans le cœur, la seconde dans le cerveau, et la troisième dans le foie.

La force vitale produit les battements du pouls, en communiquant au cœur et aux artères par le moyen du *pneuma* la faculté de battre. Les fonctions naturelles sont produites par le pneuma, qui circule dans tous les vaisseaux sanguins du corps. Comme Galien, Constantin place la génération, la nutrition et la croissance dans la troisième catégorie.

La pathologie de Constantin découle aussi de celle de Galien, mais elle est altérée par des subtilités islamiques, et des distinguos aristotéliques ; Constantin pense que la maladie provient de changements survenus dans les esprits vitaux et les quatre humeurs du corps.

En thérapeutique, Constantin nous donne des conseils excellents. Il avertit le praticien de bien observer les forces de son malade durant la période du développement de la maladie et aussi d'étudier avec soin la nature de cette dernière. Bien que disciple de Galien, il était probablement influencé par l'école de Salerne, car il avait adopté certains principes du méthodisme, par exemple celui de l'utilité de la médicamentation *relaxante*, c'est-à-dire des remèdes qui dilatent les pores.

Sa pharmacie est plus compliquée que celle de Galien, plus riche en toniques, sudorifiques et stimulants, sa chirurgie n'est qu'une édition abrégée de celle de Paulus Æginata.

Dans son traité sur les maladies d'estomac, traité dédié au célèbre Alphanus, il déclare qu'il a compilé cet ouvrage d'après différents écrits des anciens auteurs : « Un peu pour lui être agréable et aussi pour contribuer à conserver beaucoup de notions qui, sans cela, de fussent perdues. »

L'école de Salerne, bien qu'elle n'adoptât jamais complètement les principes de l'école Islamique, n'en subit pas moins l'influence, grâce à Constantin. A l'époque dont nous parlons, cette école avait pris un si grand développement, que ses fondements n'étaient plus assez forts pour la porter. Les sources qui alimentaient les traductions latines tarissaient rapidement, il était temps d'en trouver de plus abondantes et où il fût possible de puiser des connaissances médicales nouvelles. Encore quelques travaux, et l'école de Salerne serait en état de se suffire à elle-même, mais la matière de ces travaux, de ces livres nouveaux, où la prendre ? Il devenait nécessaire de la chercher dans la littérature médicale syriaque, formée elle-même de traductions du grec dans l'arabe, et c'est ainsi que par le canal des traductions Constantin traduisit à son tour de l'arabe en latin, et les trésors de la médecine ancienne furent conservés au monde occidental. Mais si la connaissance des écrits scientifiques arabes fut pour l'Occident un incontestable avantage, elle n'en contribua pas moins à arrêter l'essor nouveau et l'originalité qui avaient été tout d'abord la caractéristique de la médecine en Italie, et plus particulièrement à Salerne. Cependant, l'influence de Constantin sur cette école ne fut probablement pas aussi grande qu'on pourrait le croire, et, comme nous le démontrerons, jamais l'influence des écrits de Galien ne fut plus forte que durant la domination islamique.

Dans le XII[e] siècle, les principaux maîtres de l'école de Salerne furent : Archimathœus, Nicholas Præpositus, Mathieu

Platéarius le Jeune et maître Petrus Musandinus. Mais Archimathœus est le seul dont nous nous occuperons, car seul il a laissé des œuvres qui ont servi à l'avancement de la science médicale.

Archimatœus florissait vers l'an 1100, le premier de ses livres dont nous parlerons a pour titre *De adventu medici ad œgrotum* ; il y est dit comment le médecin doit se conduire vis-à-vis de ses malades. Il sert d'introduction au second livre, qui traite de la pratique de la médecine.

Henschel remarque que cette introduction rappelle beaucoup certains ouvrages d'Hippocrate qui ont pour titres, *la Loi*, *Sur les médecins* et *les Préceptes* ; elle rappelle également certaines parties des ouvrages de Galien. L'auteur y prend soin de mettre en garde les étudiants contre les dangers moraux de la profession qu'ils vont exercer, et pousse presque à l'excès la dignité qu'il exige du médecin. Il leur recommande aussi, par charité chrétienne, de veiller au salut de l'âme de leurs malades aussi soigneusement qu'ils veillent à celui de leur corps. Il dit enfin qu'il serait bon que le malade se fût confessé avant l'arrivée du médecin, ou, tout au moins, qu'il s'engageât à le faire dès qu'on l'aurait averti de la gravité de son état.

Dans son traité intitulé *Médecine*, Archimatœus commence en répétant les conseils qu'il a déjà donnés dans son *De adventu medici* ; citant sa propre expérience, il indique comment le médecin doit procéder, et il ajoute qu'il n'a nullement la prétention d'écrire un ouvrage didactique, mais simplement d'exposer les divers cas qu'il a traités, et qu'avec l'aide de Dieu il a eu la chance de guérir. Il nous a ainsi donné un traité de clinique, probablement le premier de ce genre depuis la publication du livre des *Épidémiques*, dans la collection hippocratique. Dans cet ouvrage, le diagnostic laisse évidemment beaucoup à désirer, mais il n'en ressort pas moins que l'auteur savait bien observer et était un excellent thérapeute, qui n'hésitait pas à employer, si c'était nécessaire,

des remèdes puissants. Ainsi, dans les catarrhes chroniques, il conseille des fumigations arsenicales; remarquons néanmoins que dans ces divers traitements, il reste fidèle aux doctrines d'Hippocrate et de Galien. Au point de vue de l'éthique médicale, ses observations sont sans grand intérêt.

Il établit une distinction entre le véritable médecin et le médecin vulgaire, spécialiste ou droguiste. Les trois dernières catégories n'ont, dit-il, qu'une instruction médiocre et une conscience plus médiocre encore. Et, à ce sujet, nous citerons les vers très curieux du *Regimen*.

Fingit se medicum quivis idiota profanus
Judæus monachus, histrio, rasor, anus ;
Sicuti alchemista medicus fit aut saponista
Aut balneator, falsarius autoculista
Hic dum lucra quærit, virtus in arte perit.

Ces vers nous montrent combien les médecins de Salerne croyaient à la noblesse de leur art.

Durant cette période, l'écrit le plus célèbre de l'école de Salerne est le fameux poème connu sous les noms très variés de *Regimen sanitatis, Flos medicinæ, Regimen virile* et *Schola Salernitana.* Si les mérites d'une œuvre pouvaient se mesurer au nombre d'éditions qui en ont été faites ou de commentaires dont elles ont été l'objet, bien peu pourraient se comparer à celle-là. Baudry de Balzac avait pu compter jusqu'à deux cent quarante éditions du *Regimen* entre 1474 et 1846 ; et quant aux traductions, il en avait été fait en français, en allemand, en anglais, en italien, en espagnol et en polonais ; il en existait même quelques-unes en hébreu et en persan.

Il serait inutile de discuter ici toutes les opinions qui ont été émises sur l'origine de ce poème; elle est presque aussi obscure que l'origine même de l'école de Salerne.

Nous ne savons ni pourquoi ce poème fut écrit, ni quel en est l'auteur, ni la date de sa publication. Cependant, certains faits connus jettent un peu de lumière sur toutes ces obscurités.

Ce poème est dédié au roi d'Angleterre, ce qui permet de supposer qu'il a dû paraître vers l'an 1100. Mais cette hypothèse à un point faible, c'est qu'il en existe une très vieille version manuscrite dédiée au *Francorum regi* et non à l'*Anglorum regi* ; à Paris, on en possède même une autre qui porte pour dédicace *Roberto regi*. Comme nous ignorons à quel roi de France ou d'Angleterre le poète adressait cet hommage, la date de 1100 ne peut être acceptée sans réserves. Le plus sûr qu'on en puisse dire, c'est qu'il doit avoir paru entre le milieu du XIe siècle et le début du XIIe, parce que sa forme et les doctrines qu'il contient rappellent celles de Gariopontus et de Trotula mêlées à quelques traces d'influence arabe. Aucun des noms d'auteurs mis en avant n'a mérité d'attirer l'attention des critiques sérieux, ni celui de Jean de Milan, et encore moins ceux de Novoforo et d'Arnold de Villanova.

Qu'on considère le *Regimen* comme une consultation médicale destinée, soit au roi de France, soit à celui d'Angleterre, ou comme un recueil d'aphorismes, il n'en reste pas moins certain qu'on y traite uniquement de régimes et d'hygiène. Ilforme un guide pour bien régler la vie quotidienne et pour l'usage bien compris de toutes les choses indispensables à la conservation de l'existence tant dans la santé que dans la maladie. Les inspirateurs de ce poème sont Hippocrate et Galien, et ce qu'on ne saurait trouver dans ces deux auteurs, on le découvrirait dans Discoride ou Pline. Outre les grandes lois édictées par la science, le *Regimen* contient des règles familières dictées par l'expérience. Quelques extraits suffiront pour en donner une idée générale au lecteur.

On doit respirer de l'air pur et éviter une atmosphère viciée :

Aer sit purus, habitabilis et bene clarus.
Nec sit infectus, nec olens factore, cloacae
Alteriusque rei corpus nimis inficientis.

Soyez modérés en tout :

Esca, labor, potus, somnus, mediocria cuncta :
Peccat si quis in his, patitur natura molesta.

En se levant, le matin, ne jamais oublier de se laver la figure et les mains, de peigner ses cheveux et de brosser ses dents.

Lumina mane manus surgens gelida lavet unda
Hac illac modicum pergat, modicum sua membra
Extendat, crines pectat, dentes fricet. Ista
Confortant cerebrum, confortant cætera membra.

Ne jamais manger sans avoir faim, ni boire sans avoir soif :

Non bibe ni sitas, et non comedas saturatur.

Ne jamais commencer un nouveau repas avant que le précédent ne soit digéré.

Tu nunquam comedas, stomachum nisi noveris esse
Purgatum, vacum que cibo quem sumpseris ante.

Parlant des différences d'humeur selon les saisons et les âges de la vie, l'école de Salerne omet une théorie qui remonte à Hippocrate :

Consona sunt aer, sanguis, pueritia, verque;
Conveniunt ignis, æstas choleraque juventus;
Autumnus, terra, melancholia, senectus;
Decrepitus vel hiems, aqua, phlegmaque sociantur.

La définition des tempéraments divers est entièrement prise dans Galien. Mais, faute d'espace, nous ne pouvons analyser longuement le reste du poème, qui traite des aliments et des boissons et de la valeur thérapeutique des simples. Nous dirons seulement que leur usage était essentiellement basé sur la théorie des qualités élémentaires; c'est-à-dire de la chaleur, du froid, de la sécheresse et de l'humidité.

Le développement de l'école de Salerne resta stationnaire durant le XII[e] siècle. La sémiologie était limitée à l'étude du pouls et à l'examen de l'urine; ces deux éléments constituaient la base de l'enseignement pratique. L'urine était examinée le matin : si elle était d'une couleur jaune-citron, c'est que la bile y prédo-

minait ; si elle était épaisse et rouge, c'était le sang ; c'était au contraire le phlegme si elle était épaisse et blonde, et l'atrabile si elle était simplement blanche. Une urine qui tenait le milieu entre ces quatre formes indiquait un parfait état de santé.

Il est utile de noter, dans cette période de l'histoire de Salerne, le commencement d'une organisation juridique et administrative. Jusqu'à cette période, l'école, malgré sa renommée toujours grandissante, n'avait bénéficié ni d'aucun privilège ni des faveurs royales, et à Salerne, les empiriques pratiquaient la médecine aux côtés des plus grands maîtres de l'école. Mais depuis l'année 1134 tout avait changé. Afin de protéger ses sujets contre les charlatans, Roger II promulga une loi qui réglait l'exercice de la médecine. Il décréta que tous ceux qui désiraient pratiquer l'art de guérir dans ses états devaient se présenter devant les autorités compétentes pour en obtenir l'autorisation. Les infractions à cette loi étaient punies d'emprisonnement et de la confiscation des biens. C'est depuis cette époque que l'École de Salerne acquit une célébrité qu'aucune autre institution du même genre n'a jamais égalée, du moins au moyen âge.

De la fin du XII[e] siècle jusqu'à la moitié du XIII[e], la médecine de Salerne puisa largement dans la médecine arabe. Les écrits de ses maîtres étaient moins importants et moins nombreux qu'on ne l'a généralement supposé, et l'école ne fit faire de progrès réels à la médecine que par le nombre des étudiants qui y affluaient venant d'Italie et des autres pays d'Europe.

Les noms de ses médecins les plus fameux, ou plutôt les seuls que nous connaissions de cette période, sont ceux de Gérard de Salerne, qui, par ses traductions, popularisa les travaux des médecins arabes, et de Roger le Chirurgien, lequel, semble-t-il, continua à traduire les auteurs grecs en latin. Le nom de Jean de Procida mérite d'être également mentionné, bien qu'il fût probablent resté obscur s'il n'avait été mêlé à un des plus sanglants drames politiques. Enfin, pour terminer,

nous dirons un mot des quatre maîtres qui commentèrent Roger le Chirurgien et livrèrent le dernier combat pour les traditions de leur école.

Beaucoup de médecins du moyen âge portèrent le nom de Gérard ; il y a d'abord Gérard de Crémone, le célèbre traducteur des savants islamiques; puis Gérard de Solo et Gérard Berturiensis. Il est cependant prouvé qu'il y a eu un autre Gérard, qui, s'il n'était pas originaire de Salerne, appartenait du moins à l'école de cette ville et y enseignait. Maître Gérard, qui vivait et florissait vers 1190, a écrit un certain nombre de livres qui furent attribués par erreur à Gérard de Solo, qui, lui, était de Montpellier, où il vivait au début du XIVe siècle. Pierre d'Espagne, dont l'ouvrage intitulé *Thesaurus pauperum* parut en 1275, cite ce Gérard à plusieurs reprises à propos de commentaires sur *Super viaticum Constantini*, et ce nous est une preuve que c'est bien Gérard de Salerne, et non l'autre Gérard, qui a écrit ce travail. Deux autres commentaires, lui sont attribués : l'un intitulé *Super macrum*, l'autre sur le *Dynamidii* de Gariopontus. On le croit également l'auteur de trois autres traités très connus dans le XIVe siècle et qui sont : *Introductiorum juvenum, seu de regimine corporis humani in morbis, scilicet consimili officiali et communi*, *Libellus de febribribus* et, *Tractatus de gradibus medicinæ*.

De nombreux chirurgiens italiens du XIIIe siècle sont connus par les écrits qu'ils nous ont laissés ; ils peuvent se diviser en deux écoles : les uns, disciples de Galien, soutenant que la dilatation et l'humidité étaient les conditions naturelles du corps, non la sécheresse; aussi traitaient-ils plaies et ulcères par des cataplasmes et des compresses humides; les autres usaient d'une méthode diamétriquement opposée et n'employaient que les remèdes desséchants, parce que Galien avait également dit quelque part que dans la sécheresse le corps est plus près de la santé que dans l'humidité.

Roger de Parme, son disciple Roland et Roger de Sali-

cet (1201-1277) appartenaient à la première école: Bruno de Longoburgo (1252) et Théodore de Cervia (1205-1298) étaient de la seconde. Cependant, Herschel remarque que Roger n'employait pas uniquement des émollients et des applications humides, puisque, suivant les indications, il ordonnait des fomentations irritantes, et que, par conséquent, les deux écoles n'étaient pas aussi exclusives que l'affirme Guy de Chauliac.

Roger de Parme, ou plus exactement Ruggero, florissait à Salerne vers l'an 1230. C'est le plus ancien des cliniciens italiens connus. On prétend que dans certains des manuscrits de Roger, entre autres dans *De chirurgia* qui se trouve à la Bibliothèque Nationale de Paris, il est dit que Roger fut chancelier de l'Université de Montpellier, et cette erreur a été souvent reproduite par un grand nombre d'historiens médicaux.

Le traité de Roger sur la chirurgie se compose de quatre livres distincts. Le premier traite des fractures et blessures du crâne ; le second des maladies du cou, le troisième de celles, des membres supérieurs, de la poitrine et de l'abdomen, et le quatrième de celles des membres inférieurs, de l'usage du cautère, du traitement de la lèpre et des convulsions.

Les remarques de Roger sur les blessures à la tête valent la peine de s'y arrêter un peu. Il recommande tout d'abord d'appeler le chirurgien dès qu'il existe le moindre soupçon d'une blessure, même petite, de la tête. Il décrit avec minutie les divers genres de fractures du crâne. Avant d'arracher la flèche qui se trouve encore dans une blessure, il faut, recommande Roger, s'assurer qu'elle n'est pas barbelée, car cela rendrait la blessure beaucoup plus dangereuse ; dans ces cas-là, avant de pratiquer l'extraction, Roger applatissait la partie barbelée avec une sorte de forceps, après quoi il retirait la flèche avec les plus grandes précautions. Si la nature de la blessure était un obstacle à cette manœuvre, Roger introduisait

d'abord une canule de fer ou de cuivre, après quoi il pouvait enlever la flèche sans déchirer les tissus.

Il nous a laissé une excellente étude sur les fistules, dont il décrit plusieurs sortes. Il employait les éponges de mer dans les cas de scrofule, ce qui était un excellent remède à cause de l'iode qu'elles contiennent, bien que Roger ne s'en doutât pas.

Guillaume de Salicet raille Roger pour ce traitement du scrofule; lui-même traitait cependant ses propres malades d'une manière beaucoup moins scientifique, car il excitait la suppuration des abcès froids, en élargissait les ouvertures et multipliait les applications irritantes et finissait par en tenter l'énucléation. Le *De chirurgia* de Roger a été commenté par un de ses disciples, Robert de Parme, professeur à Boulogne, mais le disciple n'a pas suivi les préceptes de son maître, car il avait une tendance à opérer avec excès. Ainsi, il conseillait l'énucléation des abcès froids et des goitres, au lieu de tenter de les guérir par la médicamentation interne.

Sur Jean de Procida, il y a peu de choses à dire; il était né vers 1225 et florissait vers 1260. Il est plus connu comme homme politique que comme médecin, bien qu'on ait dit que les faveurs dont le comblèrent les empereurs Frédéric II et Conrad V étaient méritées surtout par ses talents médicaux. Comme récompense de ses soins, Frédéric II lui avait donné l'île de Procida, dont il prit le nom. Mais après la mort de Conrad, Procida se vit dépouillé par Charles d'Anjou des titres et des honneurs reçus, c'est alors qu'il se décida à faire passer la couronne de Sicile sur la tête de Pierre III, roi d'Aragon. Avec beaucoup d'habileté, il mit sur pied une vaste conspiration contre Charles d'Anjou; cette conspiration eut pour résultat l'épouvantable massacre qu'on a appelé les Vêpres siciliennes et la perte de la Sicile pour la France. Il fut par la suite le très fidèle conseiller des rois d'Aragon en Sicile et mourut, dit-on, très âgé.

Après la mort de Roger et de son disciple Roland, la chirurgie

n'en continua pas moins ses progrès en Italie. Après eux, nous trouvons, par ordre chronologique, Bruno de Longoburgo, professeur à Padoue, dont les principes chirurgicaux étaient en opposition complète avec ceux de Roger. Théodoric de Cervia, disciple de Hughes de Lucca; Guillaume de Salicet, professeur à Bologne d'abord, puis à Vérone; et Lafrane de Milan, qui fut chassé de cette ville par Mathieu Visconti, Lafrane s'enfuit en France et, en 1295, il s'installa à Paris, où il fit des conférences, à la requête de Passavant, doyen de la faculté, et où il conquit rapidement une très grande renommée ; puis enfin viennent les « quatre maîtres », qui sont connus par leurs commentaires sur le *De chirurgia* de Roger. Nous ne pouvons que mentionner leurs travaux, car leurs noms nous sont inconnus, et leurs manuscrits seuls sont arrivés jusqu'à nous. En voici les titres: *Expositio quatuor magistrorum Salerni super chirurgiam Rogerii* et *Glossula seu apparatus quatuor magistrorum super chirurgiam Rolandi*.

L'esprit dans lequel ces travaux sont écrits nous est une preuve que jusqu'au milieu du XIII[e] siècle les doctrines de Salerne avaient encore des partisans nombreux. Nous savons aussi que les quatre maîtres faisaient autorité en matière chirurgicale, car Guy de Chauliac, qui vivait quatre-vingts ans plus tard, les invoque très souvent et oppose leurs doctrines à celles de Galien.

Bien que les quatre maîtres fussent les commentateurs de Roger et de Roland, ils ne se contentaient pas de les copier et émettaient souvent des idées qui leur étaient propres. Ainsi sur le chapitre des fractures du crâne Roger affirme que le patient est en danger pendant cent jours, tandis que les quatre maîtres affirment de leur côté que son état ne reste grave que durant deux semaines.

Suivant en cela l'exemple des médecins de leur temps, et de Roger et Roland qui les avaient précédés, les quatre maîtres établissent une démarcation entre la médecine et la chirurgie

des gens pauvres et celles des gens riches, et pour chacune des deux classes ils établissent un traitement différent.

Ainsi qu'on peut le voir, l'école de Salerne ne présenta rien de particulier durant la première partie du XIIIe siècle et, comme nous l'avons déjà dit, si, durant cette longue période, la médecine resta encore tout imprégnée des traditions islamiques, la chirurgie reçut, au contraire, une impulsion nouvelle grâce aux travaux de Roger et resta fidèle aux traditions grecques et latines. Cependant, si l'École de Salerne commença, dès cette époque, à perdre son autonomie, elle ne perdit rien ni de sa réputation ni de son importance; les ordonnances de l'empereur Frédéric II, complétées par un décret de Roger II, lui donnèrent une célébrité qui n'a été atteinte que par bien peu d'institutions du même genre.

La Faculté de médecine de Montpellier. — A cause de la grande influence qu'elle exerça par la suite, il nous paraît nécessaire de dire quelques mots sur la fondation de cette école. Ses statuts lui furent octroyés le 17 août 1220, par le cardinal Conrad d'Hurach, évêque de Porto, et Sta. Rufina, légat du pape Honorius III.

Ce haut dignitaire ecclésiastique, ayant été envoyé en France pour régler les affaires de l'Église relatives à la croisade contre les Albigeois, s'arrêta à Montpellier, ville située en territoire papal depuis l'an 1085; les prélats de la région, venus pour lui rendre hommage, lui transmirent en même temps les doléances du corps médical, composé alors, pour la plus grande part, de prêtres et de clercs. Comme il n'existait aucune loi pour prévenir ou empêcher la concurrence, des abus bien regrettables se produisaient, surtout du fait des empiriques, qui, n'ayant ni science ni scrupules, n'étaient retenus par rien et lésaient grandement les intérêts des praticiens consciencieux. C'est pourquoi, au nom du pouvoir incontesté qui lui venait du Saint-Siège et un concile ayant été tenu, où siégeaient

les évêques de Maguelonne, Agde, Lodève et Avignon et plusieures autres prélats auxquels s'étaient joints des médecins, des professeurs et des étudiants, le cardinal Conrad, armé de la terrible menace des châtiments spirituels, proclama les fameux statuts. Ils restèrent en vigueur durant cinq siècles et demi, jusqu'à la mort légale de l'école, qui fut supprimée par la loi du 12 avril 1792.

Mais n'oublions pas que reconnaissance par l'État ne veut pas dire création. C'est justement parce que l'école de Montpellier était déjà très prospère que le légat du Pape entreprit de la réglementer. Il donna simplement une consécration officielle à un corps très savant et jouissant depuis longtemps d'une grande réputation. Le « narratif » de cet acte constitue le plus solennel des témoignages. Voici ce qu'il dit : « Depuis *un temps très long, la science médicale fleurit et brille avec éclat dans la cité de Montpellier, et de là elle répand sur le monde la santé et l'abondance de ses fruits de vie.* »

Quarante ans plus tôt, les pouvoirs publics avaient déjà dû s'occuper de l'enseignement médical de Montpellier. Guillaume VIII, qui gouvernait alors la ville, avait été requis de restreindre le droit d'enseigner et de ne l'accorder qu'à ceux qui en étaient capables. Il refusa, par une proclamation datée de janvier 1180, de donner à qui que ce soit le monopole de professer à la « Faculté de médecine ». Le nom de Faculté de médecine est pour la première fois employé dans cette proclamation. Et Guillaume VIII y déclare, au contraire, que puisqu'il n'existe pas de preuves positives de la capacité personnelle de chacun de ceux qui désirent enseigner, *il autoriserait tout homme quel qu'il soit et d'où il puisse venir à lire et à interpréter* les traités sur la médecine. Il importe peu que cette réponse ait été dictée par le désir de ne pas entraver les initiatives particulières ou par celui de ne pas gêner l'expansion de l'école. Le fait reste; et ce document est la reconnaissance officielle de l'existance de la faculté, qui est encore beaucoup plus vieille

que lui, puisque, justement, on y refuse un changement dans les règlements qui la régissent.

Si on doit en croire Rabbi Benjamin de Tudela, qui dans son *Itinéraire* nous donne les principaux incidents du voyage qu'il fit dans le sud de la France en 1174, la colonie juive de Montpellier y poursuivait alors avec succès l'étude des sciences médicales. Un élève d'Abelard, Jean de Salisbury, évêque de Chartres, qui mourut en 1160, nous dit que Montpellier et Salerne se disputaient la faveur des étudiants, et il remarque que ceux-ci s'en retournaient chez eux le cerveau bourré d'idées barbares, résultat de leur contact avec des infidèles.

Dès avant cette époque, les malades affluaient à Montpellier, dans l'espoir d'y trouver la guérison de leurs maux, grâce aux médecins célèbres dont le renom s'étendait sur toute l'Europe. C'était le cas de Héraclius de Montboissier, archevêque de Lyon, dont saint Bernard de Menthon parle dans une de ses lettres (Epist. 307) datée de 1135, et lequel s'est, dit-il, détourné de son chemin, *ad limina*, pour recevoir les soins des médecins de Montpellier non sans profit pour sa santé, mais au grand détriment de sa poche.

Le témoignage d'Anselme de Havelberg, biographe d'Adalbert II, archevêque de Mayence, est encore plus probant. *Montpellier est à la fois le temple et le foyer de la médecine. Les doctrines et les préceptes y sont enseignés en même temps par des médecins qui, ayant médité sur la force des choses, apprennent l'hygiène aux bien-portants et donnent la guérison aux malades* (1137). Il ne nous paraît pas possible de mieux démontrer la célébrité que, dès cette époque, avait atteint ce centre et le succès de son enseignement.

Enfin, avant la mort d'Avicenne, l'auteur anonyme du célèbre *Livre de la médecine*, qui mourut en 1037, et qui, comme on le sait, était un professeur juif, ayant fait ses études à l'école de Rabbi-Albon de Narbonne, fut un des professeurs

les plus populaires de Montpellier. En remontant plus haut, nous ne pouvons appuyer notre opinion sur aucun document; il nous paraît cependant évident que, dès les premiers temps de l'existence de Montpellier, cette ville fut le centre du commerce de la Méditerranée et les médecins judéo-arabes y accoururent nombreux et y maintinrent l'influence des doctrines hippocratiques qui y restèrent en faveur. L'arrivée de ces infidèles semble avoir coïncidé avec les débuts du règne de Guilhems, c'est-à-dire vers 990. Ceci expliquerait cette légende gravée sur un sceau autour de l'effigie du Père de la médecine et qu'on peut traduire ainsi : « *Hipocrate de l'École de Montpellier, fondée au Xe siècle.* »

Il ressort de tout ce que nous venons de voir que la constitution officielle de cette école date bien de 1220, mais qu'elle existait bien longtemps même avant celle de Paris, dont les premiers diplômes, selon Robert de Courçon, datent de 1270, et ceux de Salerne de 1237.

Plus tard, Louis VIII envoya au Palais épiscopal la formule d'un serment de fidélité aux lois du royaume avec l'ordre aux professeurs d'exiger ce serment des licenciés et des docteurs avant qu'aucun diplôme leur soit conféré. Enfin, dans l'année 1289, sous Philippe le Bel, les facultés de Montpellier furent réunies sous une règle commune et devinrent une Université. Le décret royal créant cette Université fut immédiatement confirmé par une bulle du pape Nicolas III. Le corps médical de la Faculté de médecine fut d'abord peu nombreux : un chancelier et quatre docteurs régents. Gilles de Corbeil, médecin de Philippe Auguste, Henri de Guintonia (1239), Pierre Gauzanhain (1260), Arnold de Villanova (1245-1310) et Gérard de Solo (1300) sont les premiers maîtres connus de cette faculté.

Cependant, les professeurs ne tardèrent pas à s'élever contre les prétentions du clergé, et pour en contrebalancer l'influence recherchèrent auprès de l'autorité royale le soutien de leurs droits et de leurs privilèges. Philippe de Valois leur rendit

entière justice, et le roi Jean décréta qu'un bedeau, porteur d'une masse d'argent, marcherait désormais devant le chef de la faculté comme symbole de son rang et de son pouvoir.

Il est bon de se rappeler que durant cette période la Faculté de Montpellier fournissait des médecins aux rois aussi bien qu'aux papes, qui résidaient alors à Avignon. Le pape Urbain V fit bâtir à Montpellier un collège pour les médecins et lui donna le nom de collège des Douze; il y créa deux chaires et octroya à ses professeurs le droit de porter la robe rouge. Louis XII et François I[er] élargirent encore les privilèges de la Faculté. Henri IV y créa deux nouvelles chaires, une d'anatomie, l'autre de botanique. La première, dès sa création, fut occupée par le célèbre anatomiste André du Laurens, et l'autre par François Ranchin. Le roi ordonna en outre à Richer de Belleval d'établir un jardin botanique qui pendant très longtemps eut la réputation d'être le plus beau d'Europe.

Dans le cours du XVIII[e] siècle, une grave querelle s'éleva entre les médecins de Paris et ceux de Montpellier, il s'agissait d'un certain Renaudot, médecin de cette dernière faculté. Chacun des deux camps défendait les droits et les prérogatives de son école avec une grande violence. Bien que compatriote et ami du cardinal Richelieu, Renaudot perdit son procès, et le Parlement déclara solennellement que pour exercer à Paris il fallait être docteur de la Faculté de cette ville. Cette décision ne fit qu'accroître la colère des deux parties; Courtaud Magdelain et Isaac Carquet, de Montpellier, ouvrirent une controverse avec Guillemeau, Guy Patin, René Moreau et Riolan, de Paris, qui amena la publication d'un grand nombre de satires et de pamphlets remplis de calomnies et de menaces. Néanmoins, et malgré le fameux arrêt du Parlement, il y avait toujours à la cour quelques docteurs de Montpellier ; et de plus Louis XIV fut particulièrement généreux pour la faculté de cette ville. Il y fonda deux nouvelles chaires et y attacha un démonstrateur de chimie. Par un décret, il autorisa les professeurs et

docteurs de l'école à s'unir et à former une Faculté ou Université distincte de toute autre, bien que restant soumise à la discipline académique de l'évêque, qui, de droit, était chancelier de toutes les facultés. Depuis ce décret, la Faculté de médecine prit le titre d'Université de médecine de Montpellier et fut absolument indépendante des autres facultés, car elle édictait seule ses propres règlements et seule exerçait sa propre discipline.

Les principes de l'école de Montpellier n'étaient au fond que le développement des grandes théories de l'école de Cos. *Olim Cons, nunc Monspeliensis Hippocrates.*

Ses premiers maîtres furent de sages empiriques plus ou moins éclairés, mais toujours prudents, et qui très souvent obtenaient de bons résultats. Mais bientôt le mélange des doctrines d'Hippocrate et de Galien avec la *materia medica* des savants salerniques eut pour résultat l'établissement une sorte de code en partie religieux qui les ramena à l'observation de la nature telle que l'avait enseignée le Père de la médecine.

Ces vieux médecins mirent un soin particulier à bien décrire les maladies; parmi eux, les plus fameux, ceux dont l'enseignement verbal ou écrit a fait faire les progrès les plus réels à la médecine, sont Gilles de Corbeil, qui a laissé un ouvrage très estimé, intitulé *De virtutibus medicamintum*, et un poème sur le diagnostic des maladies par l'examen visuel de l'urine; Arnold de Villanova, dont les formules pharmaceutiques et les recettes furent longtemps le codex de tous les praticiens, Blaise Ermengaud, médecin de Philippe IV, qui traduisait Avicenne et les commentaire d'Averroès, ainsi qu'un traité sur l'asthme qui a pour titre *Regimen de asthmate*. Bernard de Gondon (1307) est l'auteur de plusieurs ouvrages, dont un, sur les crises et les jours critiques, porte le titre suivant *De crisi et criticis diebus atque prosgnoticandi ratione*, et un autre, *Lilium medicina*, qui indique un traitement pour toutes les maladies. Le même auteur a encore écrit un traité de thérapeutique qui s'appelle

De decem ingeniis seu indicationibus curandorum morborum. Il a enfin inventé un genre de pastilles qui porte son nom et a été longtemps employé pour les «ulcères du foie et la vessie».

C'est Guy de Chauliac (1293-1368) qui restaura la science chirurgicale et lui rendit la place qu'elle avait le droit d'occuper. Ses livres, qui contenaient des principes excellents, devinrent classiques. Il nous a aussi laissé l'histoire avec descriptions très détaillées d'une épidémie de peste qui fit de grands ravages dans le XIVe siècle.

Jacobus Sylvius, Dubois de son véritable nom, fut d'abord attaché à l'école de Montpellier, puis à celle de Paris, où il devint démonstrateur d'anatomie. En 1566, Rondelet s'était acquis un grand renom par ses vastes connaissances en histoire naturelle. En 1584, Laurent Joubert écrivait avec un égal succès sur toutes les branches de la médecine, et nous lui devons un ouvrage remarquable intitulé : *Erreurs populaires au fait de la médecine et du régime de santé*, qui est dédié à Marguerite de France, première femme d'Henri IV. Ce livre était si populaire qu'il fut récompensé dix fois en six ans et qu'on en fit quinze éditions successives, dont la meilleure est celle qui fut publiée à Rouen en 1801.

André du Laurens, dont le remarquable traité d'anatomie contient un résumé de tous les ouvrages sur l'anatomie des anciens médecins de l'école de Montpellier, était un des professeurs des plus et des mieux connus de cette école. Rappelons aussi pour mémoire que Sylvius de Montpellier fut le premier à professer l'anatomie à l'école de Paris.

En 1655, Lazarus Rivière (Riverus) publia un ouvrage sur la médecine qui pendant longtemps eut la plus grande popularité. Les œuvres de Richer de Belleval, de Chicoyneau et de Magnol sur l'anatomie et la botanique furent également beaucoup lues. Mentionnons aussi Chirac et Astruc (1684-1766) qui, par leur enseignement sur la physiologie, la chirurgie et la pharmacie, avaient conquis une réputation européenne.

François Rabelais (1494-1553), un des plus puissants esprits de la Renaissance, passa ses examens et fit sa médecine à la Faculté de Montpellier, où il professa plus tard l'anatomie, démontrant lui-même ce qu'il enseignait, et disséquant des cadavres devant le nombreux auditoire qui se pressait autour de sa chaire. Il fut le premier à traduire du grec en latin et à commenter les aphorismes d'Hippocrate. La première édition de cet ouvrage fut publiée à Lyon en 1532.

Il faudrait encore citer beaucoup d'autres médecins illustres sortis de l'école de Montpellier, mais il faut se borner, et nous finirons avec Raymond Vieussens (1641-1715), dont le traité fameux sur l'anatomie du système nerveux, plein d'aperçus nouveaux, est encore très apprécié aujourd'hui.

CHAPITRE XV

LA MÉDECINE AU XVIe SIÈCLE

En étudiant le développement de la médecine durant le XVIe siècle, nous y distinguerons d'abord trois grands courants de pensée, correspondant aux principales doctrines médicales. Après quoi nous nous occuperons des travaux les plus remarquables qui ont été faits dans les diverses sciences se rapportant à l'art de guérir.

Durant les siècles précédents, on avait tenté à plusieurs reprises de comprendre et de traduire les œuvres des anciens. Mais le XVIe siècle fut aussi grand dans son culte des lettres que dans celui des sciences, et plusieurs de ses médecins parmi les plus distingués s'adonnèrent tout particulièrement à la tâche de traduire et de commenter les travaux des savants de l'antiquité. Nous mentionnerons rapidement les principaux de ceux qui continuèrent l'œuvre entreprise au XVe siècle par Nicolaus Léonicénus (1428-1524) et Thomas Linacre (1460-1524).

Un médecin de la Faculté de Paris, Guillaume Kock, traduisit plusieurs ouvrages grecs, et un autre, Jean Hagebut (Hagenpol, Cornarius), fit aussi de bonnes traductions d'Hippocrate, Galien, Platon, Plutarque, Dioscoride et Atius.

Jean Günther d'Andernach, également connu sous le nom de Winters (1487-1574), né en Allemagne, étudia à l'école de Louvain, où il devint par la suite professeur de grec et où il eut André Vesale comme élève. Il vint plus tard à Paris et après avoir conquis ses diplômes fut bientôt nommé médecin

à la cour de François Ier. Ainsi que nous le verrons plus tard, il se consacra à l'étude de l'anatomie, tout en continuant ses cours sur les œuvres d'Hippocrate et de Galien, ainsi que sur Démosthène, un de ses auteurs préférés. S'étant fait protestant, il dut s'enfuir à Metz, où il continua ses travaux jusqu'à sa mort. Il mourut près de Strabourg d'une fièvre pernicieuse. Il traduisit en latin presque tout Galien, ainsi qu'Oribase, Paulus Aeginéta, Alexandre de Tralles et Cælius Aurélianus. Il publia en outre de nombreux commentaires sur divers travaux des anciens.

Léonhard Fuchs (1501-1566) commenta Galien et Hippocrate et révisa soigneusement les textes de leurs œuvres ; il écrivit plusieurs volumes sur la botanique et la matière médicale, et un autre pour combattre l'autorité des médecins arabes. Il fut aussi un des premiers à travailler à la célèbre collection des « Institutes de médecine », dont nous parlerons tout à l'heure.

Jean de Gorris, ou Gorreus, était né à Paris en 1505 et y devint doyen de la Faculté de médecine en 1548. Comme médecin, il avait conquis une grande réputation ; il était l'intime ami de l'historien de Thou, et, pour son affabilité et son grand savoir, jouissait de l'estime publique. Il a laissé plusieurs volumes de commentaires sur Hippocrate et Galien, sur la matière médicale et sur l'usage de la saignée. Mais son œuvre la plus connue est un *Dictionnaire des définitions médicales*, qui était et reste encore la peinture exacte de la médecine de son temps. Cet ouvrage est extrêmement rare, mais aujourd'hui encore, et en dépit des nombreuses imitations qui en ont été faites, c'est là qu'on trouve l'interprétation la plus exacte de la science du XVIe siècle. Castelli, qui vivait à la fin de ce même siècle, continua l'œuvre de Gorris, et son *Lexicon* eut encore un succès plus considérable. Il est, il est vrai, plus complet; cependant l'ouvrage de Gorris reste supérieur.

Les noms de Louis Duret (1526-1586) et de Jacques Houillier sont inséparables, le second était l'élève du premier et tous

deux ont joui d'une égale renommée durant le XVIe siècle. Houillier appartenait à une riche famille d'Étampes ; il devint doyen de la Faculté de Paris et pratiqua dans cette ville jusqu'à l'époque de sa mort. Duret était né à Baugé, en Bresse, d'une famille noble d'origine piémontaise. Il se consacra à l'étude des lettres et des auteurs classiques et devint professeur au collège Royal, ou collège de France. Les œuvres de ces deux médecins consistent principalement en commentaires sur les *Prognostics et aphorismes* de l'École de Cos; elles ont joui longtemps d'une grande réputation.

Anutius Foës était né à Mayence en 1528 et mourut en 1591 ou 1595. Il vint à Paris pour y suivre les cours de Houillier et retourna plus tard dans sa ville natale. Outre plusieurs commentaires, il publia une sorte de dictionnaire du genre de celui de Gorris et qui a pour titre : *Economia Hippocratis alphabeti serie distincta.* Mais son travail le plus important fut l'édition de la première collection complète des œuvres d'Hippocrate; rééditée très souvent, elle est, je crois, encore aujourd'hui la meilleure.

John Keys, ou Caïus (1510-1573), était professeur à Cambridge. Il corrigea les textes de Galien, de Celsus et de Scribonus Largus. Mercuriali, de Forli (1530-1606), publia une édition critique des œuvres d'Hippocrate très inférieure à celle de Foës; il écrivit aussi un ouvrage très érudit sur la gymnastique dans l'antiquité. Montanus de Padoue publia une édition de Galien. Christophe de Véga, professeur à l'Université d'Alcala, est également connu par ses commentaires sur Hippocrate et Galien.

D'autres médecins de cette époque s'efforçaient de concilier la doctrine humorale des médecins arabes avec celle de Galien, et M. Sylvaticus fut, sur ce point, le plus habile.

Il faut maintenant nous occuper des médecins qui ont écrit les *Institutiones medicæ*, car ils ont tenté de coordonner dans cette œuvre les diverses branches de la science médicale. Ces

Institutiones medicæ datent du XVIe siècle et constituaient une manière nouvelle de présenter le sujet. Hippocrate avait, dans plusieurs de ses livres, exprimé ses idées générales, mais il n'avait jamais entrepris un résumé général et systématique des différentes branches de la science médicale, et les définitions essentielles manquaient. Galien avait cependant compris la nécessité de cette systématisation, et il paraît l'avoir tentée dans plusieurs de ses ouvrages, plus spécialement dans *Ars medica, De partibus artis medicæ, De optima secta* et dans *Introductio, seu medicus.* Oribase a été le premier à réunir et à classer méthodiquement sous le titre de *Synopsis* toutes les sciences et connaissances médicales accumulées jusqu'à son époque. Il entreprit ce travail au moment où l'empereur Justinien faisait publier *Corpus juris*, auquel on a donné le nom d'*Institutes*, et le *Synopsis* représente dans l'ordre médical ce que les *Iustitutes* de Justinien représentent dans l'ordre légal. Depuis cette époque, les écrivains publièrent leur travaux sous les divers noms de : *Synopsis, Pandectes, Canons,* et *Compendia.* C'est ainsi que Aaron, un médecin qui vivait à à Alexandrie en 622, y écrivit ses pandectes comme le fit plus tard Mathieu Sylvaticus. Les médecins arabes — Avicenne et Mesua l'Ainé — écrivaient des canons, nom qui littéralement traduit signifie : Enseignement des règles générales. Gilbertus Anglicus (1180-1250) a écrit un ouvrage intitulé *Compendium totius medinæ*; ce n'est toutefois qu'au XVIe siècle que l'idée des *Institutes* fut réalisée.

Nous croyons que c'est Léonhard Fuchs qui, le premier, publia des « Institutes la médecine » ; son travail parut en 1530 et resta très incomplet, mais en 1544 et 1569 vinrent ceux de Fernel, beaucoup plus complets et qui font la date. Les institutes de Mercado, publiés quelques années plus tard, étaient plus longs, mais pleins de subtilités et de divagations ; ils constituent plutôt une encyclopédie qu'un système. Toujours dans le même siècle, Heurn et Castelli publièrent aussi

des institutes, et cette tradition se conserva dans les siècles qui suivirent.

Nous devons dire un mot de Fuchs et Fernel : le premier suit Galien, ou du moins s'inspire de ses écrits ; son œuvre se divise en cinq livres, dont voici les titres. *Lib. 1, Medecina generalis, et res naturales; Lib. 2, Res non naturales ; Lib. 3, De rebus prœter naturam ; Lib. 4, De signis medecis, des indiciis,de urinis, de pulsibus ; Lib. 5, De curandi ratione.*

Le lieu et la date de la naissance de Jean Fernel ont été le sujet d'interminables discussions, mais les savantes recherches de Figard on élucidé ce point ; nous savons désormais qu'il était né à Montdidier, en 1497. Il fit ses études à la Faculté de médecine de Paris et devint par la suite un des plus célèbres médecins de son siècle. Il mourut en 1558. Fernel a laissé diverses études sur les fièvres, les médicaments et la pathologie ; il a traité en outre différents sujets philosophiques dont nous n'avons pas à nous occuper ici. Son œuvre principale, intitulée *Medicina*, fut publiée en 1544, et plus tard reproduite avec de nombreuses additions traitant de certaines maladies; cette édition portrait le titre général de *Universa medica.*

Cet ouvrage comprend en réalité trois parties distinctes ; sept livres traitent de la physiologie, décrivant les différentes parties du corps et leurs usages, les éléments et les tempéraments divers, les esprits et la chaleur interne, les fonctions et es humeurs, et enfin la génération. Les livres sur la pathologie sont au nombre de trois ; ils traitent des maladies, de leurs causes, de leurs signes et symptômes, du pouls et des urines. Sept autres livres sont consacrés à la thérapeutique ; on y relate certains cas de guérison, on y étudie la saignée, les purgatifs, l'usage et l'action des médicaments. Il paraît certain que Fernel, tout en acceptant la tradition de Galien, désirait réformer l'étude de la pathologie, dans laquelle il comprenait l'étude des causes des maladies et de leurs symptômes. Mais ce ne fut que beaucoup plus tard — avec Gaubius et Astruc —

que la sémiologie prit réellement sa place dans la pathologie, et cela bien que divers traités aient été écrits là-dessus durant le xvie siècle. Nous parlerons plus tard de la pathologie de Fernel.

Les deux tendances qui divisaient les écoles philosophiques d'alors étaient familières aux médecins de ce siècle, tous connaissaient le Néo-platonisme et le Néo-péripatétisme et ils se divisaient seulement sur la quantité de vérité contenue dans chacune des doctrines des deux plus grands philosophes de l'antiquité, dont l'un était idéaliste, mais aussi réaliste dans le sens scolastique, l'autre observateur et expérimentaliste, et cependant logiquement nominaliste. Aussi leurs disciples se divisaient en deux groupes: l'un composé de rêveurs et d'idéalistes spéculant dans l'abstraction, l'autre observateurs et d'expérimentateurs qui firent certaines découvertes dont nous parlerons plus tard. Mais les observateurs, désertant la philosophie, laissèrent les vaines discussions aux philosophes et se consacrèrent à l'étude des faits. Ce qui est remarquable, c'est que le clan des réalistes qui prétendait être celui des réformateurs ne triomphait qu'en apparence, tandis que l'autre philosophie qui paraissait battue fut la triomphatrice finale, ainsi que nous l'apprendra l'étude du xviiie siècle.

Nous examinerons tout d'abord les théories de ceux qui acceptaient les rêves du Néo-platonisme. L'enseignement de l'école Néo-platonicienne avait été importé de Constantinople par Gémistus Pomponius Laetus et Marsilio Ficino ; cet enseignement trouva en Occident un terrain propice, déjà préparé par les Arabistes des xiiie, xive et xve siècles. Les Néo-platoniciens avaient en commun avec les Arabistes leurs rêves idéalistes, leur réalisme morbide, leurs conceptions astrologiques et leur opposition au Péripatétisme. En réalité, les deux doctrines venaient de la même source, de la vieille école d'Alexandrie; mais l'une nous était parvenue à travers la Grèce, l'autre par le canal des Arabes, et toutes deux gagnant l'Occident par cette

double voie s'y rejoignirent et gagnèrent une force nouvelle. C'est à cette double source que les réformateurs du XVIe siècle puisèrent leur inspiration.

Giovanni Argenterio de Castel-Nuovo (1513-72) paraît être le premier qui se soit ouvertement révolté contre les enseignements de Galien. Mais je désire attirer l'attention sur un fait, c'est qu'il différait entièrement des autres réformateurs dont nous allons parler et que sa doctrine se rapprochait de celle des scolastiques. Il n'est donc pas juste de le placer à la tête des réformateurs, ainsi que l'ont fait certains historiens. Ces derniers se sont rappelés surtout certaines violentes attaques d'Argenterio contre Galien, auquel il reprochait d'avoir modifié la tradition hippocratique, et ils ont négligé les tendances scolastiques de sa doctrine. La vérité est qu'il fut un nominaliste et non un réaliste, ainsi que les autres réformateurs le furent toujours. Dans ses attaques, il n'épargnait aucune des doctrines du grand médecin de Pergame. Il s'élevait contre la quantité d'esprits, au moyen desquels Galien expliquait l'action des diverses facultés de l'homme. Il affirmait que ces *esprits* étaient purement imaginaires, et qu'un seul était suffisant pour expliquer les manifestations de la vie. Il s'élevait contre la théorie qui consistait à confondre la maladie avec sa cause prochaine. Il affirmait que la maladie ne provenait pas des qualités élémentaires, mais qu'elle était un manque d'harmonie, une *ametria* résultant de la complication des diverses parties du corps. Les Galiénistes et les Humoralistes se dressèrent contre lui, mais il fut soutenu par Laurent Joubert et Rondelet de Montpellier, par Jérôme Capivacci, professeur à Padoue, par Dutith de Honkowicz, un Hongrois, et par nombre d'autres.

Cornélius Agrippa von Nettsheim suivit une autre méthode. Il essaya d'allier la médecine à la Kabbale et il fut en cela le prédécesseur de Paracelse. Il aurait voulu faire pour la médecine ce que Reuchlin et Pic de la Mirandole faisaient pour la

philosophie. Il y avait selon lui trois mondes différents qui étaient : le monde intellectuel ou monde des idées, des esprits et des démons ; le monde céleste ou monde des étoiles, et le monde élémentaire ou monde des corps terrestres. Les trois mondes, disait-il, correspondent si bien entre eux que ce qui se passe dans l'un influence les deux autres, et ce sont les particules s'échappant des corps terrestres qui servent de lien à ces trois mondes. Ce sont donc des formes matérielles qui servent de base aux qualités occultes ; elles ont donc leurs formes types dans les formes célestes, tandis que leurs formes types ou idées premières résident dans l'architype. Les humeurs, les particules matérielles, certains mots, certaines locutions, certains nombres, forment l'union entre les trois mondes ; et de cette union les Mages possèdent la clef. Ainsi qu'il est aisé de le voir, toutes ces théorie ne sont que celles de la Kabbale et de la magie, et Agrippa se vantait de pouvoir fabriquer de l'or.

Cette doctrine fut attaquée et défendue avec une violence égale. Weier fit une opposition vigoureuse à la Kasbbale, à la croyance aux démons et aux sorciers, et lui-même fut attaqué par Wilhelm Adolf, qui soutenait l'existence des mauvais esprits et leur influence. Giambattista Della Porta s'efforça d'expliquer toutes les choses surnaturelles par les sympathies ou antipathies des corps qui sont sous la dépendance du grand esprit qui anime le monde, c'était l'âme de Platon transformée en force spirituelle animant toute la création. Porta était l'avant-coureur de Mesmer.

Le résultat de cette discussion fut l'apparition d'un nombre incalculable d'écrits sur l'astrologie, la nécromancie et la chiromancie. Parmi les auteurs de tous ces livres, nous nommerons Bartoloméo Rocca, Jean d'Endagina et Andréa Corvi, qui écrivirent sur la chiromancie ; Horst fit un long traité sur une miraculeuse dent d'or poussée dans la bouche d'un enfant de dix ans, habitant la Cilicie, lequel,

grâce à cette dent, avait le don de prophétie. Le fameux Michel Nostradamus, né en Provence et médecin de la Faculté de Montpellier, unissait l'astrologie et la médecine ; ainsi faisaient Mizaud de Montluçon et J. Carvin de Montauban, ainsi que Bartisch, qui a laissé un traité sur les maladies des yeux, et Settala, qui a longuement disserté sur les marques apportées en naissant.

Et voici qu'apparaît la grande figure de Fracastor. Il était né à Vérone, en 1484, et mourut près de sa ville natale, en 1553; aussi appartient-il plutôt au XVIe qu'au XVe siècle. Son livre *De contagionibus*, qui eut une si grande influence, ne fut publié qu'en 1523, et ses vers fameux sur la syphilis qu'en 1530.

L'alchimie s'était développée en même temps que la Kabbale et ses initiés s'efforçaient de fabriquer de l'or par la transmutation des métaux. Par la décomposition d'une matière, ils croyaient en obtenir une autre. Leurs idées étaient absurdes, mais leurs opérations contenaient en germe toute la chimie moderne. Basile Valentine, que certains croient avoir été un moine bénédictin allemand, est, semble-t-il, le premier qui ait écrit sur l'alchimie, dans cette période. Certains historiens ont cru qu'il vivait dans le XIVe siècle, d'autres au XVIe. Après lui, on peut citer Quirinus Appolinaris, médecin de la cour de Beyrut, Nicolas Bernaud et Isaac Hollandus, pour ne parler que de ceux qui furent célèbres comme alchimistes.

L'alliance entre la médecine, la Kabbale et l'alchimie fut complète avec Paracelse, qui soutenait qu'un médecin doit être aussi alchimiste, magicien et théosophe; ou, pour mieux dire, que toutes ces sciences doivent être réunies en une unique synthèse : c'est justement cette synthèse que tentèrent Paracelse et ses disciples.

Paracelse, de son vrai nom Théophrastus Bombastus von Hohenheim, naquit en Suisse, à Einsiedeln. Son père était

peut-être médecin, mais sûrement alchimiste. Le fils fut, tout jeune, attiré par l'alchimie et l'étudia successivement avec plusieurs maîtres, dont certains étaient médecins ; après quoi il commença des pérégrinations qui ne se terminèrent qu'avec sa vie. Il mourut à Salzbourg en 1541 ; il avait quarante-huit ans.

Il fut pendant deux ans, 1526 et 1527, professeur de médecine à Basel ; mais l'esprit de son enseignement lui attira des désagréments ; il eut des difficultés avec les autorités et dut quitter sa chaire.

Il semble qu'après ses études d'alchimie, Paracelse aurait commencé à étudier la médecine dans Galien. Mais ce moyen d'acquérir la science lui parut trop long, il aima mieux, avec l'aide de sa seule imagination, bâtir un système médical qui n'appartiendrait qu'à lui. A la première conférence qu'il fit à Basel, il brûla publiquement les œuvres de Galien et d'Avicenne, attaquant avec violence tous les auteurs anciens et ne respectant qu'Hippocrate. Il se vantait de son profond mépris pour la science, mépris d'autant plus facile qu'il l'ignorait complètement. Il n'existait pour lui qu'une seule méthode pour tout connaître, c'est de s'abandonner à une sorte d'intuition théosophique au moyen de laquelle l'homme entrait en intime contact avec Dieu et toutes les choses créées. Dans l'intuition réside une lumière mystique qui permet à l'esprit humain de tout voir et de tout comprendre et lui communique en outre la force de chasser les démons. Grâce à cette lumière, on communique avec Dieu, avec celui dont proviennent toutes les choses créées, car l'homme ne crée rien lui-même. Adam contenait en lui toutes les sciences, puisqu'il contenait en lui le germe de toutes les créatures, et c'est en cherchant en soi l'homme adamique qu'on y découvre la science.

Le processus de l'intuition développé par Paracelse est un des principes fondamentaux de la philosophie gnostique,

philosophie de l'école d'Alexandrie dont les théosophes du XVIe siècle ne sont que les successeurs. Selon Paracelse, celui qui renonce à toute sensualité et obéit aveuglément à la volonté de Dieu aquiert le pouvoir de s'identifier aux actes de la raison céleste et devient ainsi possesseur de la pierre philosophale. Ces théories gnostiques et théosophiques contenaient seulement des mots, aussi ne convient-il pas de prendre trop au sérieux les déclarations de Paracelse. Pour lui et ses élèves, renoncer à toute sensualité et obéir à la volonté de Dieu, c'était simplement tomber dans une sorte d'extase. C'est ce que faisait un de ses plus célèbres disciples, Jérôme Cardan, qui prétendait pouvoir entrer quand il voulait dans cet état particulier durant lequel il voyait et entendait tout ce qu'il désirait voir et entendre. C'est grâce à cette faculté qu'il pouvait prédire l'avenir, les signes des événements futurs devenant visibles sur les ongles des doigts.

C'est pourquoi le mépris pour toute connaissance acquise par travail et la vanité de croire que la science peut nous être communiquée directement par Dieu sont les sentiments découlant des doctrines de Paracelse et autres fanatiques du même genre, anciens ou modernes. La vraie théosophie, affirment-ils, consiste et a toujours consisté à s'unir étroitement à Dieu, Dieu, l'éternel père de toutes les âmes. On atteint cette union par la comtemplation intérieure de l'Être suprême et par l'entier renoncement, non seulement à toutes les sensations, mais encore à toutes les facultés de l'esprit. Aussi le théosophe n'éprouve nul besoin de se livrer à des études hardies, il lui suffit de maintenir son esprit dans un état passif, grâce auquel la divinité, dont il est une émanation, lui communiquera sa lumière et sa sagesse, et comme il possède par ce moyen un contrôle absolu sur les démons, ils lui procureront tout ce qu'il désire. Le théosophe qui s'est ainsi mis en état de recevoir et de partager la lumière

n'a plus, on le comprend, besoin d'aucune croyance ni d'aucune cérémonie religieuse ; la lumière intérieure et les théophanies dans lesquelles la divinité le dissout et l'absorbe rendent inutiles tous ces moyens vulgaires. C'est, comme on le voit, le système gnostique qui fut transmis de l'école d'Alexandrie à la Kabbale et, dans le courant du xe siècle, passa de l'école d'Alexandrie à la théosophie.

L'homme, dit Paracelse, est un microcosme ou monde en petit qui correspond au monde universel ou macrocosme ; toutes les parties de l'organisme sont *spirituellement* contenues dans le macrocosme. Dans chaque corps se trouvent deux essences, l'une est spirituelle, l'autre matérielle. L'essence spirituelle peut aussi s'appeler astrale, parce que son idée pure, ou *paradigme*, est contenue dans la céleste intelligence, laquelle réside dans les étoiles. L'essence matérielle contient les signes du corps spirituel, et tout l'art du philosophe consiste à découvrir la signification de ces signes. Pour trouver les essences spirituelles appartenant aux corps matériels, l'homme doit renoncer à toute sensualité et obéir à la volonté de Dieu, abaissant sa propre intelligence afin d'être capable de recevoir l'intelligence céleste, et, nous l'avons dit, c'est seulement ainsi que l'homme arrive à posséder la véritable pierre philosophale.

Paracelse affirmait que Galien en basant son système sur les quatre qualités était dans l'erreur la plus complète, car ces qualités ne sont rien. Les essences seules sont des réalités. Tout corps contient trois principes élémentaires qui sont : le sel, le souffre et le mercure; les qualités de ces principes se modifient sous l'influence du froid, de la chaleur, de la sécheresse et de la moisissure; ces principes sont sous la dépendance du corps astral; ce corps astral est une chose particulière, une force vitale ou archéus dont le ventre est le siège principal, mais qui se répand également à travers tout le corps. Les maladies ne sont ni un changement sur-

venu dans les corps primitifs, ni les besoins organiques ainsi que le soutenait Galien, elles-mêmes sont des essences, des entités réelles qui pénètrent en nous et proviennent de cinq causes principales, qui sont : les *ens asterum*, ou entités astrales, qui impriment sur les corps les changements causés par les étoiles; les *ens veneni*, ou poisons contenus dans les éléments; les *ens naturele*, ou entités naturelles sous la dépendance des entités astrales, les *ens spirituale*, causés par les esprits ou démons; et les *ens Deale*, qui sont les effets immédiats des actes de Dieu sur nous. Dans le traitement des maladies, on doit chercher les remèdes correspondant à chacune de ces entités morbides, et pour les trouver il faut suivre la méthode théosophique. Les végétaux, comme toutes les choses créées, ont leur double astral, et les formes qu'ils présentent sont les figures ou signes de ce paradigme. C'est pourquoi leur anatomie, ou l'étude synthétique et analytique de ces *signes*, permettra de reconnaître les maladies correspondantes; en d'autres termes, la forme d'une plante indique l'idée astrale correspondant à ses formes ou essences, et ici Paracesle ne fait que développer la théorie des *signatures*. Enfin, comme c'est l'essence seule qui agit, non la qualité des corps, il est nécessaire de distiller les plantes et d'en faire des extraits ou teintures pour obtenir leur essence active.

Paracelse aida au progrès de la médecine en popularisant la théorie des germes morbides; on doit aussi lui savoir gré d'avoir introduit des substances minérales en thérapeutique.

Sur sa vie privée, bien des choses ont été dites, mais elles sont plus légendaires que vraies, et nous n'avons pas à nous en occuper ici.

Jérôme Cardan naquit à Milan, en 1501. Il raconte avec cynisme la vie de débauche menée par ses parents. Il fut d'abord professeur de mathématiques, et, plus tard, devint médecin. Il exerça à Paris, à Boulogne et enfin à Berne, où il mourut à l'âge de soixante-quinze ans. Il était très instruit, et son

esprit était aussi pénétrant et brillant qu'extravagant. Et, ainsi que l'a dit Boerhaave : *Sapientior nemo ubi sapit, dementior nullus, ubi errat*. Sa méthode philosophique était l'extase mystique, dans laquelle il tombait à volonté et par le moyen de laquelle il pouvait, ainsi qu'il le disait, entrer en relations « avec tous les êtres et toutes les choses ».

Cardan enseignait que tout provenait de la terre et de l'eau par l'action de la chaleur céleste. Il enseignait également qu'il n'existait que deux qualités : la chaleur, qui est la cause formale, et la moisissure, qui est la cause matérielle; tous les corps organiques sont animés; tout est né de la putréfaction; tout est gouverné par les nombres qui mettent les choses terrestres en contact avec les constellations. Il n'est, à proprement parler, aucun principe général qu'on puisse appeler Nature. Galien était dans l'erreur en tout, mais spécialement en thérapeutique, où son fameux principe *contraria contrariis curantur* est absolument faux. Il faut remarquer que Cardan passait son temps à se contredire lui-même, tântôt affirmant, tantôt niant la même chose. Il pataugeait avec délices dans l'astrologie, la magie et toutes les insanités de son temps. Il avait une très haute opinion de lui-même et déclarait qu'il ne naît un grand médecin que tous les mille ans et qu'il était le septième. Bien qu'il fût un grand travailleur et sur certains points en avance sur son temps, bien qu'il fût très versé dans les mathématiques et très fort en physique, en médecine il n'a été que le reflet de Paracelse.

Parmi les médecins qui suivirent les enseignements de Paracelse et de Cardan, nous nommerons Thurmeyer de Basel, un alchimiste d'un grand renon, qui, prétendait-on, avait fabriqué de l'or pour le roi d'Angleterre et le margrave de Brandebourg. Il devint célèbre grâce à quelques guérisons remarquables, il accumula une grande fortune et finit par mourir pauvre. Adam Rodenstein expliqua certaines obscurités de Paracelse; mais de tous les disciples du maître, Pierre Séverin

est probablement le plus connu. Il publia l'explication de ses doctrines et développa la théorie réalistique des essences morbides qu'il appelait semences, *semina morborum*, combinant ainsi la doctrine de Paracelse avec celle de Fracastor.

Un certain nombre de médecins s'efforçaient de leur côté de concilier la doctrine de Paracelse avec celle de Galien; c'est cependant dans le siècle suivant que nous trouverons les représentants les plus célèbres de cette tendance; pour bien comprendre la pensée de ces réformateurs de la médecine dont nous venons de parler, il faut tout d'abord remarquer que leurs vraies tendances étaient celles de réalistes, nous l'avons déjà dit; ce qui signifie qu'ils s'efforçaient de donner une réalité concrète et une substance réelle aux abstractions médicales. La maladie n'était pas pour eux un état, l'état d'une personne malade, elle devenait une réalité spécifique dans le sens que lui donnait Fracastor; la maladie avait à leurs yeux une existance réelle, matérielle et objective pour ainsi dire; réalité dont la contagion était un exemple; ils l'entendaient comme une sorte de vapeur éthérée et morbide; la cinquième essence de la nature; une véritable semence ou une sorte d'esprit astral.

Léonhard Fuchs soutenait que la maladie était une substance réelle, et pour cela, un siècle plus tard, il fut attaqué par Plempius. L'étude de cette cinquième essence attire beaucoup de médecins du XVIe siècle; ils pensaient qu'elle entrait dans la composition de tous les corps. Les anciens médecins admettaient quatre essences : l'eau, la terre, le feu et l'esprit, mais, disaient-ils, il devait sûrement exister une cinquième essence, tenant le milieu entre l'unique essence spirituelle et les trois essences matérielles. Ils supposaient que cette cinquième essence existait dans le corps de tous les êtres et formait le lien de vie entre l'âme et le corps. Ils étaient aussi fermement convaincus que par cette essence les corps terrestres correspondaient avec les corps planétaires, et ils croyaient enfin que

c'est la perversion de cette essence qui constituait le principe morbide, mais en même temps ils lui attribuaient l'activité des remèdes qu'on extrayait des différents corps. De là le nom « d'abstracteurs de quintessence » donné indifféremment aux alchimistes, aux théosophes, aux disciples de Paracelse et à tous ceux que fouaillait le rire impitoyable de Rabelais.

CHAPITRE XVI

PHYSIOLOGIE, ANATOMIE, PATHOLOGIE, NOSOLOGIE, THÉRAPEUTIQUE ET CHIRURGIE AU XVI[e] SIÈCLE.

Jusque vers le milieu du XVI[e] siècle, la physiologie et l'anatomie restèrent telles qu'elles avaient été enseignées par Galien, l'esquisse ou le squelette de ce qu'elles devaient devenir par la suite. Les médecins étudiaient les œuvres du sage de Pergame, y apprenaient ce qu'étaient les diverses facultés, ce qu'était l'esprit et les facultés naturelles et l'usage qu'on pouvait faire des pièces et des sujets anatomiques. A ces études, ils ajoutaient celle du traité d'Aristote *De anima* et aussi celle des traités sur l'âme des thomistes et des scotistes. Partout où ils espéraient le trouver, ils cherchaient le savoir. Les divers écrivains des Institutes, — et en particulier Fernel, dont l'influence fut si grande, — en rassemblant toutes les connaissances acquises, rendirent à la médecine un immense service. Nous étudierons d'abord des œuvres de Fernel, car elles contiennent la meilleure physiologie de l'époque.

Les ouvrages de Fernel sur la physiologie sont les suivants : *De elementis*, *De temperamentis, De spiritibus et calido innato, De facultatibus*, *De functionibus et humoribus*, *De hominis procreatione atque de semine.*

La science médicale acquiert, grâce à lui, une coordination suffisante. Elle reste, bien entendu, entièrement puisée dans Galien, mais c'est du Galien mis en ordre, rendu clair et populaire. Bien que l'anatomie n'y ait pas une place spéciale, une très grande lui est consacrée dans le premier de ces livres,

dans celui qui traite des différentes parties du corps; car l'anatomie n'est, en fait, qu'une subdivision de la physiologie et de l'étude de l'anatomie, celle des forces et des fonctions découle logiquement. Mais tandis que Fernel et les autres écrivains des Institutes donnaient une forme aux idées de Galien, ces mêmes idées étaient fortement ébranlées. La doctrine des éléments avait subi de rudes assauts, et il était visible qu'elle perdait de sa vogue. On lui opposait vigoureusement celle d'Aristote et des scholastiques. On soutenait couramment, comme l'avait fait saint Thomas d'Aquin, qu'un corps vivant ou n'importe quel être était formé par la réunion d'une matière et d'un principe actif. Ainsi l'homme était formé par la réunion d'un corps matériel et d'une essence spirituelle réunis dans la même substance.

Fernel n'ignorait pas la faveur dont jouissaient ces idées nouvelles, et il s'efforçait de les faire concorder autant que possible avec la théorie des quatre éléments. C'est pourquoi il les acceptait franchement, et dans son curieux traité intitulé *De rerum abditis causis* il se révéla un scholastique des plus accompli.

D'autre part, les alchimistes avaient commencé à démontrer que la terre ne se compose pas d'un unique élément, mais de plusieurs substances différentes. L'analyse de l'eau d'abord, puis de l'air devaient venir deux siècles plus tard donner le coup de grâce à la théorie des quatre éléments. Mais dès le XVIe siècle, l'analyse des différentes substances terrestres et la découverte de différents principes chimiques considérés eux-mêmes comme substances l'avaient rendue terriblement confuse. La confusion s'augmenta encore par l'admission de la cinquième essence, à laquelle Galien n'avait jamais fait la moindre allusion. On la considérait comme le principe vital, le principe même de l'existence de l'homme; quant à ce qu'elle pouvait bien être, Fernel avait la plus grande difficulté à le décider. Cependant, il arriva à cette conclusion que ce principe vital était une troisième entité, tenant le milieu entre l'esprit et le

corps, et il en attribuait l'idée première à Alexandre Aphrodisiensis (200 av. J.-C.).

Les réformateurs de la médecine reconnaissent, d'autre part, deux principes dans l'homme, qui étaient : une âme plus ou moins matérialisée gouvernant les fonctions du corps et un principe intelligent que certains croyaient être l'âme véritable, tandis que d'autres, disciples de Paracelse, lui donnaient le nom de premier archéus, ce qui était une simple réminiscence de la doctrine des Albigeois. Certains autres médecins, d'accord pour affirmer que le principe spirituel était un don de Dieu, une émanation de la divine intelligence, se divisaient cependant encore, car les uns suivaient les doctrines d'Averroës, les autres celles de l'école d'Alexandrie, et tandis que les premiers regardaient l'âme comme un véritable principe matériel, les autres la considérait comme un pur esprit. Enfin d'autres médecins encore, des scholastiques, adoptaient la théorie des médecins du XIIIe siècle et l'expliquaient, comme l'avait fait saint Thomas, en déclarant que l'individuation est purement matérielle. D'autres soutenaient aussi avec Duns Scotus et saint Bonaventure que chaque individu possède un principe de *hæcceity,* un principe simple, mais purement spirituel d'après les disciples du saint, un principe double à la fois spirituel et matériel d'après les scotistes.

Rappelons-nous que Galien reconnaissait trois sortes de facultés principales qui sont : les naturelles, les animales et les vitales; cette division lui avait été suggérée par les stoïques; mais le XVIe siècle s'éprit des cinq facultés d'Aristote, réduites à trois par la Scholastique. Fernel estimait, en outre, qu'il fallait tenir compte des facultés morales, admises du reste par certains philosophes de son époque, si bien que tout en acceptant les théories de Galien il s'efforçait vainement de les concilier avec toutes les autres. Nous verrons plus tard que la théorie de Galien triompha pendant le XVIIe siècle, et que son triomphe a duré jusqu'aux temps modernes.

Sous beaucoup de rapports, cette classification ne valait pas grand'chose. Plusieurs médecins scholastiques, entre autres Joubert, mettaient en question la réalité de ces puissances, ou qualités, qu'on avait tout d'abord admises, et comme tous étaient nominalistes, en bons nominalistes, ils décidèrent que ces conceptions n'avaient aucune existence réelle. Avec les scotistes, ils soutenaient aussi que l'âme n'a nul besoin de forces adjuvantes, qu'elle est *actuée* par elle-même. D'autres enfin, laissant de côté toutes ces questions de doctrine, s'efforçaient de vérifier par l'expérience les théories de Galien, et, n'y parvenant pas, ils se résignaient à les jeter par-dessus bord.

La renaissance des études anatomiques avait commencé dès le xve siècle. Dans le xvie, elle prit un essor formidable. Deux centres pour la dissection s'établirent, l'un à Venise et l'autre à Montpellier, en 1556. Dans cette dernière ville, on disséquait depuis longtemps déjà, puisque, nul ne l'ignore, Rabelais y pratiquait la dissection dès 1532. Les découvertes anatomiques se multiplièrent rapidement, grâce aux travaux des divers savants que nous allons énumérer : Günther d'Andernach, Fallope (1523-1562), Michel Servet (1509-1553), André Vesale (1514-1564) Gaspard Bauhin (1560-1624), Berenger de Carpi (1480-1550), Andréas Ciæsalpinus (1524-1603), J.-C. Arantius (1530-1589), Coïter, Jean-Philippe Ingrassias (1510-1580), Fabricius ab Aquapendente (1537-1619), Réaldus Colombus (1516-1559) et Bartoloméus Eustachius (1520-1574).

L'anatomie de Galien fut rejetée, peut-être serait-il mieux de dire qu'elle fut remplacée, par une science distincte qui de plus en plus se sépara de la physiologie. Pour permettre au lecteur de se faire une idée de la rapidité avec laquelle se succédèrent les découvertes anatomiques, nous en donnons ici quelques-unes dans l'ordre chronologique. En 1532, Charles Étienne (1503-1564) découvrit les veines du foie, et, la même année, l'existence des vaisseaux lymphatiques des reins fut démontrée par Nicolas Massa (1499-1569) Sylvius et son élève

Vesale, en 1534, découvrirent les valvules des veines; en 1546, Ingrassias étudia l'anatomie de l'oreille et décrivit l'étrier. En 1547, Cornarius décrivit les valvules de la veine azygos. En 1548, le grand anatomiste italien Arantius donna une exacte description des muscles de la paupière supérieure, tandis que, dès 1542, Eustachius avait publié ses célèbres tables anatomiques. En 1553, Michel Servet décrivait la circulation pulmonaire; en 1571, Cæsalpinus étudiait le cœur, les poumons, les artères et les veines, et prévoyait probablement la découverte de la circulation générale. En 1572, Fabricius ab Aquapendente décrivit les valvules des veines, prouvant qu'il avait aussi une vague idée de la grande circulation. En 1579, Bauhin décrivit la valvule du cæcum qui porte encore aujourd'hui son nom; et enfin, en 1593, Cassérius (1561-1616) décrivit l'anatomie de l'oreille, confirmant ainsi les travaux d'Ingrassias.

Le résultat de tant de découvertes fut considérable. Jointes à celles qu'on faisait en physique et en mathémathiques, elles orientèrent tous les esprits éclairés vers l'observation et l'expérimentation, et les détournèrent de la métaphysique. Aussi depuis cette époque l'anatomie et la physiologie des fonctions organiques ne furent plus étudiées qu'au moyen de l'observation. La science de la nature de l'homme abandonna les considérations générales et les hautes études philosophiques qu'on avait considérées jusqu'alors comme les fondements de la médecine. Sans doute on tenta souvent de revenir à ces vieilles méthodes, mais toujours sans succès. L'observation et l'expérimentation devaient au contraire aller toujours en progressant.

La pathologie progressa aussi rapidement dans la pratique que dans la théorie. Bien que nous ayons souvent parlé des doctrines émises par les réformateurs de la médecine d'alors, nous devons revenir une fois encore à leur doctrine sur la *maladie*, qui n'est, à proprement parler, qu'une doctrine d'étiologie. Fracastor affirmait la nature spécifique de la contagion par le moyen de particules matérielles. Cette théorie fut

violemment attaquée par J.-B. Montanus (1488-1550), Vallériola et surtout Facio, qui niait la contagion dans un travail qu'il publia à Genève en 1584 et qui avait pour titre *Paradossi della pestilenza.*

La propagation de la maladie par le contact direct, ou par celui de matières contagieuses était cependant évidente dans la variole, la peste bubonique, la rougeole et surtout dans la syphilis. Cela ne prouvait évidemment pas que la doctrine de la spécificité réaliste fût vraie, mais ses partisans soutenaient que la cause produisant la malade était le réel facteur morbide.

Ambroise Paré s'efforça de démontrer les différences existant entre la propagation de la variole, celle de la rougeole et celle de la peste bubonique et fut ainsi le premier à prouver que l'infection existait parallèlement à la contagion. Mais c'est surtout dans Paracelse que nous trouvons la théorie de la spécificité pleinement développée. Nous avons déjà expliqué comment Paracelse avait exposé cette idée, soutenu en cela par les astrologues et les alchimistes, et comment il s'efforça de démontrer que les maladies étaient le résultat de cinq sortes de pouvoirs. Le *ens astrale* qui provient des constellations et produit la maladie d'une manière indirecte en activant et infectant l'atmosphère. Le *ens veneni* qui est une matière née de la corruption des aliments ingestés, et qui se putrifie, soit localement, dans quelque partie du corps, soit dans les organes de l'alimentation, et n'arrive pas à être expulsée au dehors. Le *ens naturale* qui contient le principe de ce que les anciens appelaient les causes naturelles et subit l'influence de tous les autres principes. Le *ens spirituale* est une influence morale, tandis que le *ens deale* est l'influence divine et contient les effets immédiats de la prédestination. D'après cette théorie, les causes des différentes maladies existaient réellement dans le malade, la maladie était pour ainsi dire substantialisée. C'était la spécificité dans sa forme la plus pure, et les disciples de Paracelse — parmi eux Pierre Séverin — admet-

taient une sorte de germination des maladies, lesquelles avaient un développement semblable à celui des plantes et des animaux : d'où l'expression *semina morborum* qui leur était familière. La maladie provenait donc, soit d'une *intoxication* de l'organisme, soit d'un parasitisme quelconque, doctrine qui avait déjà été discutée chez les anciens.

Mais beaucoup de médecins n'acceptaient pas ces notions. Une minorité resta fidèle aux théories scholastiques, c'est ce que firent Mercado et même Fernel jusqu'à un certain point. Ils continuèrent à soutenir que les maladies étaient des formes purement accidentelles sans réalité ni substance. D'autres médecins s'en tenaient à Galien et affirmaient que les maladies étaient de simples affections organiques, une souffrance des parties intéressées, une perturbution des éléments ou des humeurs. Parmi ces derniers, nous noterons Thomas Erastes (1528-1583), dont le véritable nom était Liéber. Il combattit de tout son pouvoir la doctrine de Paracelse, 1572 à 1573, dans ses *Disputationes*. Il n'avait du reste guère plus d'indulgence pour le parti qui faisait des concessions et à la tête duquel il plaçait Fernel.

Nous avons déjà parlé de Fernel en étudiant les écrivains des Institutes de médecine. Il était, il est vrai, ainsi que le dit Eraste, disposé à faire certaines concessions, mais avec de grandes réserves, car, au fond, il acceptait la doctrine générale de Galien et des scholastiques, en ajoutant cependant parfois quelques idées des réformateurs de la médecine. Il a été dit que Fernel fut le premier à secouer le joug de Galien, ce n'est pas tout à fait exact ; bien que sur certains points il ne s'entende pas avec Galien, sur beaucoup d'autres il le suit fidèlement. Sans aucun doute, il avait compris l'importance de la théorie scholastique des maladies et reconnaissait qu'en fait, elles diffèrent les unes des autres. Hippocrate avait déjà developpé cette idée que Galien n'avait pas comprise, mais qui avait été confirmée par l'apparition de maladies

nouvelles. Mais Fernel trouvait dans Galien une systématisation scientifique qui lui plaisait ; il estimait aussi beaucoup les commentaires du grand médecin de Pergame et il les considérait comme le prolongement naturel des enseignements de l'école de Cos. Aussi prit-il dans Galien tout ce qui lui fut possible d'y prendre, tout en en modifiant profondément la pathologie. En premier lieu, il définit la maladie comme une « affection » du corps vivant : *morbus est affectus contra naturam corpori insidens.* Il parle comme le fait Galien des maladies des parties similaires et de celles des parties organiques, mais il prend grand soin de nous indiquer que la maladie dans son sens générique affecte la substance entière, *Affectus totius substantiæ.* Comme les scholastiques, il dit : *forma est morbi species in materiam impressa inductaque* montrant ainsi que, d'après lui, les espèces morbides sont des formes sans réalité, de simples impressions. Cela lui permet d'établir une distinction entre « l'affection » *maladie* et « l'affection » symptôme, distinction que personne n'avait faite avant lui. La maladie est une « affection » de la substance entière du corps, mais le symptôme local est un désordre, une « affection » atteignant seulement une partie du corps ou de ses fonctions.

Dans ce curieux petit traité qui a pour titre *De abditis verum causis* et dont le livre second traite de la pathologie, Fernel passe en revue les maladies épidémiques, endémiques, virulentes et contagieuses ; il nous donne des descriptions de la syphilis, de l'éléphantiasis et de la rage, qui avaient été négligée par les autres écrivains médicaux ; il examine les causes de ces maladies et réfute la doctrine de leur spécificité matérielle. Il reconnaît que toute chose venant du dehors peut être la cause des maladies, mais que, ainsi que le dit Hippocratē, c'est cependant du corps humain et de la corruption qui lui est propre que sont nées toutes les maladies.

Il developpe ainsi une doctrine étiologique qui est fort

éloignée de celle de Galien et montre clairement l'influence scholastique.

C'est sur cette doctrine étiologique que s'établit la thérapeutique du XVIe siècle, et, ce faisant, elle prit la bonne voie. Dans le livre de Fernel, cette question est longuement traitée, et il met en avant des arguments sur lesquels la discussion pourrait encore s'engager aujourd'hui. Les maladies contagieuses épidémiques et pernicieuses ne se propagent pas s'il n'existe pas des prédispositions particulières dans la population ou les individus; et les soi-disant remèdes spécifiques en usage ne sont que des antidotes produisant des changements dans la constitution. Cette doctrine prévalut pendant très longtemps, mais dans le cours de sa durée elle subit des modifications successives, et nous montrerons comment elle devint plus claire au XVIIe siècle pour se perfectionner encore durant le XVIIIe.

Tout en discutant ces doctrines diverses, les médecins du XVIe siècle, suivant les traces de leurs collègues du XVe, avaient à affronter les grandes épidémies, et pour les combattre ils devaient déployer toute leur habileté et toute leur science.

La vérole française ne fut appelée syphilis que beaucoup plus tard: ce mot avait cependant été employé par Fracastor dans son poème qui date de 1530; elle fit son apparition en Europe en 1494. Brassavola est le seul des premiers syphilographes à donner la date du 1485 comme celle des premières atteintes du terrible fléau. Tous les autres auteurs du XVIe siècle donnent la première de ces deux dates. Il n'entre pas dans mes intentions d'étudier l'origine de la syphilis. Quelques historiens font remonter l'origine de cette maladie jusqu'à l'empire Romain, d'autres jusqu'au moyen âge. Ce qui reste certain, c'est que son histoire médicale commence seulement à la fin du XVe siècle et que le premier ouvrage qui lui ait été consacré fut celui de Nicolaüs Léonicénus (1428-1524)

intitulé : *De epidemia quam Itali morbum Gallicum, Galli vero Neapolitanum vocerant* ; il fut publié à Venise en 1497. Un an plus tard, Lopez de Villalobos écrivit un petit traité auquel il donna pour titre *Le Maudit Bubon* et qui fut publié à Salamanque, en 1498; dix ans après, Joseph Grünbeck écrivit un autre traité sur le *mentulagrum*, ou corruption du membre viril. La maladie fut tout d'abord considérée comme épidémique : elle fit son apparition au siège de Naples, et Français et Napolitains étant également touchés, les premiers l'appelaient le mal napolitain, les seconds le mal français. Il était aussi appelé mal vénérien, ou *lues venerea*. Tels étaient les noms variés donnés à cette maladie.

Léonicénus dépeint l'éruption particulière qui accompagne cette maladie et ne ressemble à aucune de celles décrites par les anciens, par Galien ou Avicenne ; aussi la regarde-t-il comme une maladie nouvelle. En parlant de l'éruption, il s'exprime ainsi : *Pustulæ in obscenis partibus orientes quæ postea per totum corpus ac præcipue in facie cum dolore se dispergunt*. Ainsi, dès sa première apparition, la syphilis était considérée comme une dermatose et les malades étaient soignés avec des onctions mercurielles ; ce traitement, qui était purement empirique, réussissait souvent et fut bientôt regardé comme le seul remède efficace.

Alexandre Bénédictus, qui accompagnait les troupes vénitiennes à la bataille de Fornovo, put observer de près la maladie nouvelle; il fait allusion à son origine génitale et dit « le virus des prostituées infectera bientôt l'univers entier ». Bénédictus est un des premiers qui aient parlé d'une gonorhée très virulente, mais il ne paraît pas la regarder comme un des symptômes de la syphilis, ainsi qu'on le fit plus tard. Il eut l'occasion de pratiquer de nombreuses autopsies, et dans une de celles qu'il fit, sur le cadavre d'une femme, il découvrit de la périostite et de l'ostéite. En ce qui concerne le traitement, il parle d'onctions mercurielles et décrit les accidents

qu'entraîne ce traitement, tels que le tremblement, la paralysie et la chute des dents.

Gaspard Torella, dans son traité intitulé *De pudendagra sive morbo gallico* qu'il dédia à César Borgia et qui fut publié à Rome en 1497, donne le premier récit clinique de la maladie nouvelle; nous reproduisons ici ce passage en entier: *Aeger I. Morbum contraxerat quis de mense Augusti 1497; rem habuerat cum muliere habente pudendagram. Illi aderat ulcus in virga cum quadam duritie, longe tendente versus inguina ad modum radii cum sorditie et virulentia. Post sex dies, ulcere sesmisanato, arreptus fuit ab intensissimis doloribus capitis, colli spatularum, bracchiorum tibiarum et costarum. Elapsis postea decem diebus apparuerunt multæ pustulæ in capite, facie et collo.*

Les symptômes que nous décrit Torella sont semblables à ceux qu'on observe encore aujourd'hui; mais il ne conseille pas le traitement mercuriel, qui, paraît-il, était resté sans effet dans les cas d'Alphonse et de Jean Borgia, et, de plus, avait déterminé une cachexie de la forme la plus grave chez le cardinal de Ségovie. Pour enrayer l'expansion de cette terrible maladie si contagieuse, il propose des mesures prophylactiques et demande au pape, au roi et à l'empereur et à tous les seigneurs, la création d'un service sanitaire de matrones qui examinerait les filles publiques et, quand il serait prouvé qu'elles étaient infectées, les enverrait dans un hôpital spécial; là, elles seraient soignées par des médecins et des chirurgiens spécialement chargés de cette besogne.

Dans son traité sur la chirurgie (1514), Jean de Vigo (1460-1520) étudie longuement la maladie nouvelle. Il conseille le traitement mercuriel soit au moyen d'onctions, soit au moyen d'emplâtres appliquées sur les bras et les jambes jusqu'à ce que la salivation survienne. Il fait remarquer que la maladie est récurrente, « *per intervalla annorum et mensium* », qu'elle s'arrête parfois pour recommencer ensuite et qu'il est difficile

d'obtenir une guérison définitive. Il fut le premier à administrer le mercure sous forme de pilules, usant pour cela du précipité rouge.

Comme les onctions mercurielles qu'on employait fréquemment donnaient naissance aux complications les plus graves, on commença à faire usage de l'écorce de gaiac. On l'employait soit en décoctions, soit en macérations. Le fameux chevalier Ulrich von Hutten a raconté l'histoire de sa guérison au moyen de ce traitement, en un petit traité qui a pour titre *De guaiaci medicina et morbogallico* et qui parut à Mayence en 1515.

On a cru pendant un certain temps que la syphilis avait été importée en Europe par les compagnons de Colomb, et comme cette maladie était extrêmement commune parmi les habitants de la première île découverte — l'île Hispaniola — qui n'employaient d'autre remède que le bois de gaiac, il était logique d'en essayer aussi dans le vieux monde.

En 1527, Jacques de Béthencourt, originaire de Rouen, dans son *Nouveau carême de pénitence*, note les complications viscérales de cette maladie, spécialement celles du foie. Il semble préférer le traitement par le mercure bien administré à celui par le gaïacum. En 1592, Nicolas Massa de Venise, pour la première fois, découvrit des gommes dans les cadavres de syphilitiques et les appelait *materiæ Alba viscosæ*. En 1546, Fracastor, qui dès 1530 avait déjà publié son fameux poème intitulé *Syphilis, sive morbo gallico*, entreprit l'étude clinique de cette maladie qu'il incorpora dans son traité sur les maladies contagieuses. Il la considère comme provenant d'une contagion contractée durant le coït, et il établit qu'elle débute par de petits ulcères sur les organes génitaux, bientôt suivis d'une éruption généralisée de pustules qui envahissent jusqu'au cuir chevelu. Il parle des ravages produits sur les muqueuses de la bouche et du pharynx. Il signale aussi les gommes, les exostoses, les ostéites et la perte des cheveux, des sourcils et de la barbe et les douleurs fulgurantes nocturnes. Il mentionne

encore la fièvre, la cachexie syphilitique et la syphilis congénitale, Fernel fut le premier à démontrer que l'infection syphilitique peut se produire seulement quand il existe une solution de continuité dans la membrane muqueuse ou la peau, et que c'est à ce point d'inoculation qu'apparaissent les premiers accidents.

Selon Franck, il n'y a pas dans le XVIe siècle tout entier une seule année où n'ait éclaté sur quelque point de l'Europe une grande épidémie de peste bubonique, et cela paraît bien vraisemblable si l'on considère l'énorme bibliographie qui durant cette période a été consacré à cette maladie. Les médecins avaient toutes les facilités nécessaires pour la bien étudier, et leurs observations leur ont permis d'isoler rapidement la peste bubonique de toutes les autres fièvres pestilentielles, et en particulier de la fameuse fièvre lenticulaire, qui, peut-être, n'était pas autre chose que le typhus ou la méningite cérébro-spinale.

On crut que la première description de la peste bubonique fut donnée par Rufus d'Éphèse. Dans le VIe siècle, Procopius parle du bubon à propos de la grande peste qui sévit à Constantinople en 543. Vers la même époque, Grégoire de Tours signale une maladie très contagieuse et très meurtrière qu'il appelle *lues inguinaria*, qui désola la France, et plus particulièrement la ville de Marseille. Guy de Chauliac nous a laissé une intéressante description des deux épidémies qui ravagèrent Avignon en 1348 et 1360; mais l'histoire de la peste bubonique au double point de vue nosologique et thérapeutique n'a jamais été réellement écrite avant que Fracastor ne l'entreprît, c'est-à-dire avant le XVIe siècle; et avant que Mercurioli n'en étudiât la symptomatologie et la prophylaxie.

A cette époque, toutes les fièvres malignes ayant un caractère contagieux et finissant ordinairement par la mort étaient comprises sous le nom générique de fièvres pestilentielles. Ainsi la *sudor anglicus* était une fièvre pestilentielle.

Fracastor commença par diviser ces fièvres en deux types différents. Premièrement la vraie fièvre pestilentielle, c'est-à-dire la peste bubonique; deuxièmement les fièvres non pestilentielles, dont la plus grave et celle qu'on pouvait le plus aisément confondre avec la peste était la fièvre lenticulaire, probablement le typhus actuel. La fièvre lenticulaire fit sa première apparition en Italie, l'année 1505, et sa seconde en 1528. On lui donna ce nom parce que ceux qui en étaient frappés présentaient une éruption de petites taches semblables à des piqûres d'insectes, elles étaient de couleur rouge foncé et apparaissaient du quatrième au septième jour de l'invasion. Ces taches se produisaient sur les bras, le dos et la poitrine; la maladie continuait ensuite jusqu'au quatorzième jour. C'était une maladie sérieuse, bien que beaucoup moins grave que la peste. C'est évidemment la même maladie que celle que Jourdan a décrite sous le nom de *Morbus Hungaricus* et qui sévissait surtout sur les armées en campagne.

La véritable peste bubonique a été particulièrement bien décrite à la fin du xvie siècle par Mercuriali, qui avait été délégué pour étudier successivement les deux épidémies qui firent rage à Venise en 1575 et à Padoue en 1576. L'affection était caractérisée par une fièvre continuelle accompagnée d'inquiétude, de délire et d'ataxie; le pouls était rapide et inégal, puis survenaient de l'épistaxis, des vomissements bilieux et une diarrhée fétide; à la fin du second, troisième ou quatrième jour, des tumeurs de grosseurs variées, douloureuses ou non, se développaient dans l'aine, sous les aisselles et dans la région des mastoïdes; les bubons étaient ou solitaires, ou par grappes. Ils formaient de petites tumeurs dont la base était rouge et le centre noir avec une surface vésiculaire. Des taches rougeâtres, pourpres ou noires, de dimensions variées, et en général assez nombreuses, apparaissaient et exhalaient une épouvantable puanteur.

Cette description que nous trouvons dans Mercuriali

convient tout à fait à la peste bubonique de nos jours. Elle prenait parfois des formes effrayantes, et Günther d'Andernach nous dit que dans l'épidémie de Paris, en 1545, les gens tombaient morts dans la rue et sur les places publiques.

La statistique des premières années du XVIe siècle accusent une mortalité terrifiante. Paracelse déclare n'avoir sauvé que *un* patient sur mille; à la fin du même siècle, Mercuriali nous dit que la mortalité atteignait encore quatre-vingt-dix-neuf pour cent; elle avait cependant un peu diminué, et il est juste de reconnaître que certaines mesures prophylactiques avaient été adoptées. Les patients avaient été isolés, et, dans les cas douteux, les gens bien portant s'ils étaient suspects de s'être exposés à la contagion étaient eux-mêmes isolés. Des hôpitaux spéciaux avaient été installés, des médecins et des chirurgiens y étaient attachés avec défense absolue de visiter d'autres patients. Comme signe de leurs fonctions, ils devaient tenir à la main un petit bâton blanc: *virgulamt quamdam albam gestant*. L'isolement durait quarante jours; c'est de là qu'est venu le mot moderne de quarantaine. Günther d'Andernach dit: *venetiis extra murios ommes ejusdem modi ægros emigrare cogunt... ad quadrigenta dies manere*. Les gens ne pouvaient voyager d'un pays à l'autre sans certificat sanitaire.

On recommandait aussi certaines mesures prophylactiques et hygiéniques : prendre une alimentation saine et abondante et ne boire que de l'eau très pure. Les morts étaient enterrés en dehors des villes; la désinfection des maisons et des objets ayant appartenus aux malades était faite à l'aide de l'air, du soleil et des vapeurs sulfureuses.

Le scorbut fit aussi son apparition sur la scène du XVIe siècle, et il eut plusieurs historiens; Jean Weier fut le plus important. Il publia ses observations en 1557. Il y établit que Olaüs Magnus, un écrivain suédois, fut le premier à parler de cette maladie, qu'il regardait comme une de celles qui sévissent dans

les armées et probablement la même que celle que les anciens appelaient *scelotyrbe* et aussi *stomacce*. Les Danois et les Allemands lui avaient donné le nom de schorbuyck, qui correspond au nom de scorbut.

Au début de la maladie, les patients se plaignaient d'une sensation de lourdeur et de prostration, ainsi que d'angoisse précordiale ; les jambes étaient faibles, les gencives rouges, douloureuses et enflées commençaient bientôt à saigner, et le visage prenait une teinte jaune. L'inflammation hémorragique des gencives augmentant, les dents étaient ébranlées. Alors survenaient sur les membres des taches rouges, semblables à des piqûres d'insectes; elles ne tardaient pas s'élargir, elles devenaient livides avec une auréole d'un rouge violacé. A mesure que la maladie s'aggravait, les jambes se raidissaient, se contractaient, et la marche devenait impossible. Après quoi, c'était l'atrophie ou l'enflure; parfois, mais pas toujours, des ulcères se développaient qui résistaient à tous les traitements; on éprouvait en même temps une grande difficulté à respirer. Dans les cas graves, la mort résultait d'une épistaxis que rien ne pouvait arrêter. On croyait cette maladie contagieuse et elle se rencontrait surtout chez les marins et les soldats, ainsi que dans les villes assiégées.

Weier croyait que la cause déterminante de cette maladie était la mauvaise alimentation, telle qu'elle existe sur les navires où les hommes sont nourris surtout de porc conservé, de jambon et de poissons salés. Comme traitement, il conseillait de nourrir les malades de farines et de cresson de fontaine. Les gencives devaient être soignées avec du jus de cochléaria.

La *sudor anglicus* est aussi désignée par Fracastor du nom de fièvre pestilentielle éphémère, parce que dans les vingt-quatre heures le malade était ou guéri ou mort. Le malade se sentait saisi tout à coup d'une fièvre intense; il fallait aider à la sueur, et, si elle n'avait pas tendance à se

produire, la provoquer par un traitement approprié. Cette maladie éclata en Angleterre en 1486 et y réapparut quatre fois dans le milieu du XVIe siècle. Elle apparut également en Belgique, et depuis n'a plus été signalée dans aucun pays, du moins sous ce nom. Mais dans les temps modernes on l'a reconnue dans une autre maladie qu'on appelle la Suette de Picardie, et Hamer ainsi que Crookshand pensent que c'était une forme de l'influenza.

Sous le nom de *cephalalgia seu catarrhus epidemicus* ou de *catarrhus cum cephalalgia, gravedine anhelosa et tussi epidemica*, Vallériola décrit une maladie contagieuse qui, certainement, était l'influenza. Elle se répandit sur toute l'Allemagne en 1507 et pénétra en France en 1510. La toux qui accompagnait cette maladie était spasmodique; *tussique adeo valida, ut in præfocationis periculum deducerentur*; il s'y joignait de l'anorexie et une lassitude de tout le corps.

Il semblerait que l'épidémie de 1510 n'eut pas été très sérieuse, car on permettait aux malades de sortir; mais pour leur éviter de prendre froid, on leur faisait couvrir la tête avec un capuchon ou *cuculiones*; c'est pourquoi, dit-on, cette maladie fut appelée *cuculuche*, et c'est de là que vient le mot français coqueluche. Cette maladie a également été décrite par Fernel, Gesner et Mercuriali.

Quant à l'affection que les Français appellent aujourd'hui coqueluche, elle fut décrite pour la première fois en 1578, par Guillaume Beillon, sous le nom de *tussis quinta*, ou *quintana*. Il dit qu'elle attaque de préférence les enfants de quatre à dix mois, mais que les enfants plus âgés peuvent cependant la contracter. Il dépeint très exactement le caractère de la toux dans le passage suivant : *intumescere videtur et quasi strangulabundus æger mediis faucibus hærentes spiritus habet*. Il rapporte aussi le cas d'une petite fille chez laquelle la phtisie survint à la suite d'une attaque de coqueluche : « *M. Sulpitii filiola tussim quintanam patiebatur cum*

febre. Destillatio in pulmones ab eo tempore ita vi destillationis et febris exarcuit, ut tabida evaserit.

Baillon fut un des premiers à distinguer la variole de la rougeole, que l'on confondait depuis le temps de Rhazès. Il note le caractère différent des deux éruptions et aussi les symptômes qui se manifestent durant l'invasion de la rougeole, tels que : le larmoiement, l'inflammation du pharynx et du larynx qui entraînent l'enrouement et parfois la suffocation.

En 1535, une épidémie de pneumonie apparut à Venise et dans les environs, et une autre à Brescia en 1537.

Une épidemie de pleurésie ravagea toute la Suisse et la Haute-Italie en 1535; elle arriva en Angleterre en 1537 et de là gagna les Pays-Bas. En Suisse, elle fut terriblement meurtrière.

La fièvre cérébro-spinale ou, ainsi qu'on l'appelait, *morbus Hungaricus*, apparut en 1566 dans les armées de Maximilien II, et de là se répandit le long des rives du Rhin. Une maladie à forme nerveuse qu'on appela par la suite *raphania* se manifesta pour la première fois sous forme épidémique durant le xvie siècle, elle éclata en Silésie en 1588 et y réapparut en 1593. En 1596, elle ravagea la Bohême. Depuis, on a reconnu que c'était l'encéphalite épidémique.

Une fièvre avec petechies fit son apparition dans l'Italie du Nord en 1505 et elle y récidiva à deux reprises, en 1527 et 1528. Elle a été décrite par Fracastor. Une épidémie absolument semblable, en 1557, éclata à la fois à Poitiers, La Rochelle, Angoulême et Bordeaux; Coïter nous en a laissé de nombreuses descriptions. En 1587, elle apparut en Lombardie et eut pour historiographe Andréa Tréviso de Fontano ; enfin, en 1591, c'est à Trente qu'elle s'installa, et c'est Roberti qui nous en a laissé la description.

Baillou (1538-1616) est, croyons-nous, le plus remarquable des écrivains médicaux de son siècle en ce qui concerne la description de toutes ces maladies. Il a été pour le xvie siècle

ce que Sydenham fut pour le XVIIe. Il est le premier qui, depuis Hippocrate, ait attiré l'attention sur l'épidémiologie et qui ait montré que les éléments inflammatoires, bilieux et muqueux prédominaient dans les constitutions aptes à contracter les épidémies.

Et tandis que toutes ces maladies nouvelles faisaient rage, les vieilles maladies comme la lèpre *elephantiasis Græcorum*) se faisaient de plus en plus rares.

C'est durant le XVIe siècle qu'on donna un nom à la sémiologie, bien qu'on lui refusât encore sa place dans la science médicale. Cette branche aurait dû comprendre tout ce qui, dans Hippocrate et Galien, est compris sous le nom de pronostic. Mais durant le XVIe siècle tout cela était encore enfoui dans les explications des commentateurs, et Duret, Houillier Christophe de Véga furent les premiers à en reprendre l'étude. Néanmoins, Fernel, Lommius, Lemos et Fontanus, et surtout Prosper Aelpinus (1553-1617), s'en étaient déjà occupés.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, Fernel peut être considéré comme le guide classique de son siècle. Le livre second de sa *Pathologie* est intitulé *De symptomatis atque signis*. Il y explique que le symptôme diffère, et de la maladie, et de sa cause ; et ici nous retrouvons encore la doctrine traditionnelle. Il continue en décrivant, d'après Galien, les trois sortes de symptômes ; après quoi il les divise en signes pronostiques et signes démonstratifs. Les premiers sont de trois genres : *alia coctionis vel cruditatis, alia salutis vel mortis, alia decretoria* ; les derniers sont : *salubres, insalubres ou neutres*. Dans le livre III, il s'occupe spécialement des signes provenant du pouls et de l'urine. Il est évident qu'en faisant cette distinction entre les signes et les symptômes, Fernel suit les enseignements d'Avicenne.

Lommius a écrit un ouvrage qui peut être regardé comme le premier traité général de sémiologie : *Observationum medicinalium, libri tres* (Anvers 1560). Cet ouvrage est divisé

en trois livres : le premier traite des maladies qui attaquent le corps humain en général, le second décrit les signes et les conséquences des maladies de chaque partie du corps, et le troisième est consacré aux pronostics des maladies générales et des affections spéciales. Ce court travail contient des principes excellents et prouve que l'auteur était un très bon observateur.

Le traité de Lemos, *De optima prædicendi ratione, lib. IV,* (Venise 1592), et celui de Fontanus, *Pronosticarum ad artem medicam spectantium perioche ex Hippocrato et Galeno collecta* (Turin 1597) ont beaucoup moins de valeur.

L'uroscopie, qui avait fait beaucoup de progrès grâce aux médecins islamiques, fut étudiée par Clément Clémentinus, M.-A. Scribonius, Hercule Sassonia et Thomas Fyens; mais on en abusait, et ces abus furent condamnés par J. Lange, Forestus et Sigismond Kaehenter. Joseph Struthiuis et Léon Rognani écrivirent un traité sur le pouls.

L'ouvrage de Prosper Alpinus intitulé *De pæsagienda vita et morie* et le livre de Lommius dont nous avons déjà parlé sont les deux meilleurs travaux du XVIe siècle sur la sémilologie ; on peut encore les lire aujourd'hui avec profit.

Le traité de Prosper Alpinus est vraiment remarquable et peut être considéré comme classique. Il est divisé en sept livres. Dans le premier, l'auteur explique les symptômes des différentes fièvres; dans le second, il décrit le délire, les perturbations des sens la surdité, le *tinnitus aurium*, le froid, la chaleur, la douleur, le sommeil et la veille. Dans le troisième, il énumère les pronostics tirés des facultés motrices, l'angoisse et l'anxiété, les palpitations et les convulsions. Dans le quatrième, il examine les pronostics tirés des facultés vitales, le pouls, la respiration, les fonctions mentales. Le cinquième livre est consacré à l'étude des différentes parties. Le sixième traite des crises et le septième des évacuations.

Il est évident qu'Alpinus avait une idée très claire de son sujet et qu'il avait la conviction que tous les phénomènes mor-

bides devaient être classés par genre. Nulle distinction subtile entre les signes et les symptômes; l'auteur prend les phénomènes les uns après les autres et montre quels signes on en peut déduire dans telle et telle circonstance. C'est là l'idée d'Hippocrate dans toute sa netteté et sa pureté. Mais il faut reconnaître qu'Alpinus a négligé le diagnostic. En étudiant chaque phénomène, il en indique certainement la valeur au point de vue du pronostic, mais il ne s'occupe pas de sa valeur diagnostique, c'est une omission regrettable. Cependant, et bien que sa classification ne soit pas parfaite, ce livre est très en avance sur son temps.

Au commencement du XVIe, siècle, Antoine Benivieni publie un ouvrage intitulé *De abditis nonnullis ac mirandis morborum et sanationum causis* (Florence, 1507), qui traitait d'une nouvelle branche de la science médicale, il y rendait compte de nombreuses autopsies. Il avait en les pratiquant remarqué des lésions organiques que, depuis le temps de Galien, on considérait comme la cause de certaines maladies, ce qui était bien entendu une grande erreur. Nous le savons aujourd'hui, les changements organiques sont l'effet, non la cause, des maladies. Elle sont les manifestations du processus morbide, et, comme tous les phénomènes pathologiques, elles constituent les signes par lesquels une maladie peut être reconnue. Aux écrits de Bonivieni, on peut joindre les observations faites par Marcellus Donatus, Schenck, Forestus et Dodoens qui ont suivi ses traces et enrichi l'anatomie pathologique.

Il nous paraît évident que la thérapeutique du XVIe siècle souffrit de la divergence des opinions dans le domaine de la pathologie. Quelques médecins s'en tenaient simplement à la thérapeutique de Galien. D'autres allaient la chercher dans Dioscoride et pour la pharmacie s'en tenaient à celle des islamiques. Les alchimistes, nous l'avons déjà dit, avaient commencé à introduire la chimie et les essences de divers corps dans la médecine. Les voyages, l'étude de l'histoire naturelle et la nécessité de faire

face à des maladies nouvelles avaient stimulé la science thérapeutique. Paracelse et Cardan attaquaient violemment le dogme de Galien *contraria contrariis curantur*, et lui substituaient la doctrine des semblables.

Avec la croyance à la spécificité de la maladie, la vieille idée des antidotes s'était développée, et, sous la forte influence de Paracelse, la recherche des remèdes spécifiques devint le but principal des médecins; ils en cherchaient pour toutes les maladies nouvelles, et plus particulièrement pour la syphilis. D'autres couraient après les panacées. L'alchimie vint à la rescousse ; dans les médicaments, elle introduisait du mercure, du soufre, de l'antimoine, de l'or et une quantité d'autres substances, et elle en fabriqua des teintures et des élixirs. A l'instigation de Paracelse, des recherches furent faites pour découvrir l'essence de tous les médicaments pour arriver à combattre l'essence de toutes les maladies. Le système de Paracelse et de Cardan remit en honneur le système des signatures d'après lequel un médicament ou tout autre agent naturel dévoile par sa forme extérieure les qualités dont il est doué. Vers la fin du siècle, Porta fut un des principaux promoteurs de cette théorie. C'est lui qui employa le premier la digitale dans les maladies de cœur et l'hépatique dans celles du foie.

La botanique médicale s'enrichit considérablement, grâce surtout à Conrad Gesner, qui fut, croyons-nous, le premier grand naturaliste de l'Occident.

L'étude de la, matière médicale, y compris la chimie, et les nombreux voyages qui furent entrepris pour cette étude eurent pour résultat la création d'un grand nombre de nouveaux remèdes. Brassavola popularisa l'usage du guiaco et de l'herbe de Chine qui furent importés d'Amérique en 1509. La salsepareille fut introduite en Europe en 1530, la similax aspera en 1535, et le saxifrage en 1580. Le julap arriva du Mexique vers 1550, les balsamines du Pérou et le tolu furent respectivement introduits en Europe en 1565 et 1574, et

à tous ces nouveaux remèdes s'ajoute, en 1570, le fameux ipeccacuanha.

Quant aux traités de thérapeutique publiés durant ce siècle, ils étaient ou des compilations du grec et des médecins islamiques, ou des recueils de recettes pour des préparations chimiques et les remèdes nouveaux qu'ils s'efforçaient de populariser.

Brissot et Botalli étudièrent l'usage de la saignée, et comme ceci est très important, nous donnerons un court résumé de la vie et des travaux de ces deux hommes éminents.

Pierre Brissot était né à Fontenay-le-Comte, en 1478. Il commença par étudier les médecins islamiques, et tout d'abord accepta leurs conceptions ; mais, par la suite, il leur préféra celles des médecins grecs. Aussi combattit-il la théorie sur la saignée introduite par les Arabes, et qui fut pendant un certain temps extrêmement populaire; elle était basée sur cette idée: la saignée agissait par dérivation plutôt que par révulsion, par conséquent elle devait être pratiquée sur le point le plus éloigné du siège du mal. Brissot adopta au contraire l'opinion de Galien, qui regardait la saignée comme une opération révulsive plutôt que dérivative et estimait qu'il faut la pratiquer le plus près possible du siège du mal. Par exemple, dans la pleurésie, le sang doit être pris du bras qui se trouve du côté malade. Son livre ne parut qu'après sa mort, en 1525, et fit une grande sensation. Cependant, l'auteur fut toute sa vie en butte aux persécutions de certains de ses confrères, si bien qu'il fut obligé de quitter son pays et de passer à l'étranger. Il alla d'abord en Espagne, puis en Portugal, où il se consacra à l'étude de la botanique; c'est là qu'il mourut. Bien que Brissot ait été soutenu par beaucoup de ses collègues, parmi lesquels il faut noter René Moreau, la querelle dura longtemps et à la fin se trouva mêlée à une autre, soulevée à propos de Botalli dont nous allons maintenant parler.

Léonardo Botalli, qui naquit en 1530 et mourut à une date

inconnue, était originaire d'Asti, dans le Piémont; il florissait vers le milieu du XVIe siècle. Il vint en France où il fut médecin de Charles IX et d'Henri III. C'était l'époque où on ne parlait que de spécifiques et de remèdes nouveaux; un certain nombre de médecins cependant préconisaient encore les purgatifs, et particulièrement l'antimoine; d'autres discutaient la position prise par Brissot à propos de la révulsion et de la dérivation. Botalli ou Botel se fit une grande réputation en soutenant que la saignée constituait un remède héroïque dans toutes les maladies.

A ceux qui discutaient diversion ou révulsion, ou se disputaient sur le choix des veines, il répondait que tout cela était sans importance, l'essentiel était de tirer du sang de quelle veine que ce soit, et en conséquence son traitement consistait à en tirer beaucoup et à plusieurs reprises.

Botalli fut le précurseur de Broussais; il avait de nombreux adversaires et par conséquent connut la persécution. Il fut même traduit devant le Parlement de Paris et sa méthode condamnée; elle ne s'en developpa que plus vite en France et en Espagne; cependant, il n'en mourut pas moins pauvre et en exil, comme beaucoup de ceux qui se sont efforcés de faire prévaloir des idées nouvelles en médecine.

La chirurgie fit de grands progrès durant le XVIe siècle en dépit des continuelles discussions entre médecins et chirurgiens. Les blessures par les armes à feu furent soigneusement étudiées. Dès 1525, J. de Romaris décrivait l'appareil employé pour la pierre. En 1541, Amatus Lusitanus introduisit l'usage des bougies dans le rétrécissement des uretères. En 1560, Franco fit la première cystotomie supra-pubienne pour des pierres de la vessie; quant à l'opération césarienne sur une femme vivante, ce fut un boucher nommé Nufer qui la pratiqua pour la première fois sur sa propre femme. Mais c'est Ambroise Paré de Paris et Félix Würtz de Basel qui, dans ce siècle, posèrent les premiers fondements de la chirurgie

moderne. Ces deux grands chirurgiens commencèrent leur carrière dans l'armée, et, mêlés à de nombreuses guerres, ils possédaient avec une expérience très étendue une habileté chirurgicale remarquable. Il est étrange de constater qu'aucun des deux n'a lu les œuvres de l'autre et qu'ils paraissent même ne s'être jamais connus. Paré était né en 1509, il mourut en 1590. Würtz naquit en 1518 et mourut en 1575, l'année même où parut la première édition complète des œuvres d'Ambroise Paré.

Durant ce siècle, beaucoup d'autres chirurgiens sont à citer: il y a Berenger de Carpi qui a laissé des travaux remarquables sur les blessures à la tête et les fractures du crâne; Mariano Santo de Barletta, un lithotomiste fameux qui, en outre, a laissé des commentaires sur Avicenne; François d'Arcé, né à Séville, célèbre par son traitement des fistules; Jacques Guillemeau, chirurgien d'Henri IV et qui fut aussi célèbre en obstétrique qu'en chirurgie; Jean Philippe Ingrassias qui a écrit sur les tumeurs; Jérôme Mercurii de Rome qui a laissé le meilleur traité d'obstétrique de son temps; George Bartisch de Kôngsbrück qui fut un occuliste fameux, et enfin François Roussel, médecin du duc de Savoie, qui écrivit un traité remarquable sur l'opération césarienne.

Avant de clore ce chapitre, il est nécessaire de noter la recrudescence du Galiénisme, car son influence sur l'histoire de la médecine fut très importante. Toute la science du moyen âge reposait sur les travaux des anciens, mais la connaissance qu'on en avait reposait seulement sur des traductions inexactes qui en défiguraient le véritable sens. L'influence prépondérante des islamiques avait remplacé le clair raisonnement des Grecs par un fouillis de subtilités dialectiques à tendances scolastiques ou Kabballistiques. En dépit des tentatives de certains médecins qui s'efforçaient de revenir aux sources et d'observer directement la nature, les XIIIe et XIVe siècles furent dominés par l'école de Salerne et la médecine gréco-islamique. Dans

le xve siècle, les événements politiques dont l'Occident fut le théâtre et l'invention de l'imprimerie aidèrent à la diffusion du savoir, en permettant à un plus grand nombre la lecture des écrivains de l'antiquité, qui jusque-là avaient été ignorés, ou mal compris.

La résurrection du dogmatisme de Galien fut certainement heureuse pour la science; il avait cependant ses dangers. Il est malaisé de se figurer aujourd'hui l'absolu pouvoir du Galiénisme durant plusieurs siècles. Bien que l'autorité d'Aristote ait lourdement pesé sur tout le moyen âge et sur une partie des temps modernes, elle avait eu cependant ses vicissitudes. Même aux jours de la plus grande gloire scolastique, Aristote avait eu ses détracteurs, et de tout temps les platoniciens échappèrent à son influence. Vers la fin, l'autorité d'Aristote était devenue plus nominale que réelle, et ce ne fut que plus tard que le véritable Aristote se dégagea des doctrines fantaisistes sous lesquelles ses commentateurs l'avait enseveli. Le Platonisme, le Stoïcisme et l'Épicurisme furent alors en vogue à tour de rôle, et si au moyen âge le Péripatétisme semble avoir connu une fortune plus longue, c'est peut-être, parmi beaucoup d'autres raisons, parce que sous l'étiquette d'Aristote on faisait passer un tas de doctrines qui n'avaient jamais appartenu à Aristote.

L'influence de Galien sur la pensée et la science fut bien plus considérable, et ceci est d'autant plus à noter que Galien ne se perdait pas dans des spéculations abstraites. Dans ses œuvres, on trouve souvent des faits, et des faits exacts faciles à observer et à vérifier. Il exerçait une telle influence sur les homme du xvie siècle qu'ils ne songeaient jamais à faire cette vérification. Il est stupéfiant de constater à quel point les savants et les anatomistes de cette époque n'étudiaient la matière vivante et le corps humain qu'avec l'intention d'y trouver la confirmation des théories de Galien. La dissection des cadavres, l'étude de la thérapeutique et l'expérience

amassée dans la pratique journalière, rien n'arrivait à changer certaines idées préconçues. Cette idée fixe de l'infaillibilité du Maître rétrécissait l'horizon et aveuglait à un tel point qu'on refusait de croire même à ce qu'on voyait. Jamais, croyons-nous, une confiance aussi aveugle n'a existé dans l'histoire. Les médecins de la Renaissance, ceux même du XVIIe siècle, étaient les esclaves de Galien, et pour lui rester fidèles, ils voyaient ce qui n'existait pas et refusaient de voir ce qui existait. Parmi beaucoup d'exemples, nous choisirons le suivant : Galien enseignait que dans le septum qui sépare les ventricules du cœur il existe un orifice au travers duquel la nourriture et l'air se mélangent. La croyance à ce fantastique orifice n'est point une chose des moins curieuses dans les œuvres de Galien. Le septum séparant les deux valvules n'a normalement ni pores ni orifice ; néanmoins, sur l'autorité de Galien et jusqu'à Michel Servet, l'existence de ces ouvertures était universellement admise. Mundinus déclare que le septum est percé. Le Vasseur soutient l'opinion de Mundinus et vingt autres se joignent à lui. Bérenger de Carpi fut le premier à confesser que ces pores n'étaient pas visibles dans l'homme. André Vesale lui-même dans la première édition de son anatomie est muet sur ces perforations du septum, et c'est seulement dans sa seconde édition, celle de 1555, deux ans après la publication du livre de Servet. *Christianismi restitutio*, que Vesale se garde de nommer, qu'il fait à ce sujet une allusion rapide. Pour avoir le courage de mettre en doute l'opinion de Galien, le monde avait dû attendre jusqu'à Servet. Cependant, tous ces anatomistes étaient des hommes de talent, ils avaient disséqué de nombreux cadavres et auraient dû voir que les pores décrits par Galien étaient une impossibilité absolue.

Voici un autre exemple : Galien avait trouvé chez un éléphant un petit os en forme de lyre dans le septum interventriculaire auquel il donna le nom « d'os incorruptible ». Il

affirma qu'il existait également dans le cœur des animaux et dans celui de l'homme, bien qu'il n'eût jamais vu cet os que dans le cœur des éléphants ; et ce faisant il procédait par induction, puisqu'il n'avait jamais pu disséquer un seul cadavre humain. Vesale fut le premier à démontrer que cet os n'existait pas chez l'homme.

C'est un fait remarquable que les alchimistes les plus infatués de leurs extravagantes idées avaient cependant en médecine des théories dont certaines étaient très raisonnables, à l'époque où les écoles étaient infestées des idées fausses de Galien et du péripatétisme médical; les alchimistes, guidés par leur esprit aventureux et leur insatiable curiosité, commencèrent à entrevoir la vérité sur l'économie des corps vivants. Ils soupçonnaient déjà la nécessité de séparer l'étude de la matière morte de celle de la matière vivante et commençaient à comprendre que les corps vivants et sentants étaient régis par d'autres lois que celles qui régissent les corps inanimés ; Arnold de Villeneuve, Raymond Lully, Isaac, Hollendus et Paracelse se rapprochaient de la médecine hippocratique.

CHAPITRE XVII

PRINCIPALES DOCTRINES MÉDICALES DU XVIIe SIÈCLE

On peut dire que jusqu'à cette époque la métaphysique avait été le fondement de la médecine; mais, avec le XVIIe siècle, le temps arrivait où elle allait être détrônée par la médecine expérimentale. Deux grands courants de pensée commençaient à se manifester. Le premier s'efforçait, à l'aide de faits nouveaux, de vérifier l'exactitude des théories de causalité, et c'est de là que sortirent les doctrines médicales nouvelles. Dans le second courant, on s'interdisait toute discussion sur les causes; et l'unique but cherché en physique aussi bien qu'en mathématiques était la connaissance des lois gouvernant le phénomène. Descartes niait les causes formelles, suffisantes et finales d'Aristote, et admettait seulement la matière et le mouvement. Bacon rejetait l'ancienne doctrine des causes et n'acceptait que les lois dérivant de l'induction; cependant, en réalité, il ne faisait aucune difficulté pour accepter certaines formes et causes, à condition qu'elles lui fussent utiles. Quant à Gassendi, il proclamait que les atomes sont le principe de toutes choses, et Descartes, tout en réfutant, en apparence, cette théorie, s'en servait pour sa propre théorie des vortex. Ce n'était, à vrai dire, que l'ancienne doctrine d'épicure renouvelée.

Descartes sentit la nécessité de reprendre la doctrine des causes finales, c'est pourquoi il développa la théorie des causes occasionnelles qui fut soutenue par Malebranche et nombre d'autres; il accepta en outre la théorie des esprits vitaux, réminiscence du Galiénisme.

A son tour, Leibnitz développa la théorie de la monade qui

devait tout dominer : forme, matière, force, étendue et mouvement. Dans sa vieillesse, il le regretta et écrivit à Arnaud une lettre où il avoue avoir eu tort de rejeter l'ancienne doctrine scolastique; il ajoutait qu'il faudrait y revenir.

Puis Newton apparut sur la scène du monde et fut pour ainsi dire le lien entre le XVIIe et le XVIIIe siècle. Il était d'avis que la matière ne peut pas tout expliquer, qu'elle est mue par des forces variées qui lui impriment une sorte de vie propre et des qualités différentes telles que le poids, la légèreté, l'attraction et la répulsion. Et pendant ce temps, Stahl proclamait que la chaleur est un principe spécial.

Mais la médecine a pour unique fin la connaissance de l'homme vivant en santé ou en maladie, et dans le monde scientifique il se manifestait une certaine indifférence vis-à-vis l'un et l'autre de ces deux courants.

Il faut bien comprendre qu'il ne s'agissait pas d'appliquer l'ancienne métaphysique à la médecine : Hippocrate et Gallien étaient également rejetés, sauf par un petit nombre qui les étudiait encore et s'efforçait de les concilier avec la pensée moderne. La spécificité, née de la grande révolte théosophique du XVe et XVIe siècle, était destinée à finir, soit dans une sorte de kabbalisme, soit par une fusion avec la physique et la chimie, qui toutes deux étaient des sciences nouvelles dont allait naître bientôt les systèmes également nouveaux de l'iatro-chimie et de l'iatro-mécanisme. Bientôt enfin allait se produire un renouveau de l'idée de force combinée avec l'idée de matière, une sorte de vitalisme, d'abord très mal défini et d'aspects multiples, lequel préparait la transition du XVIIe au XVIIIe siècle. La pensée du XVIIe siècle est, en réalité, la continuation de la pensée du XVIe et de l'erreur commise en rejetant la métaphysique, base nécessaire de toute doctrine scientifique générale.

Nous allons maintenant essayer d'expliquer les cinq écoles de pensées entre lesquelles la médecine du XVIIe siècle était

divisée. C'était : les Hippocratico-galiéniques, les Iatro-théosophiques, les Iatro-chimiques, les Iatro-mécaniques et les Iatro-vitalistes. Comme il est impossible de comprendre ces trois dernières écoles sans avoir quelque idée de Van Helmont, de Descartes et de Leibnitz, nous allons parler brièvement de ces trois grands esprits.

Quelques rares médecins, nous l'avons déjà dit, s'efforçaient de ressusciter les vieilles doctrines. Sanctorius (1561-1636) est l'auteur d'un copieux ouvrage sur la théorie élémentaire des anciens. Il passa quarante ans de sa vie à se peser trois ou quatre fois par jour et écrivit un curieux et intéressant traité sur la statique du corps humain. Ponce de Santa Cruz, originaire de Valladolid, soutint le Galiénisme, tandis que Stupani G. Hofmann, Marinelli et Schelhammer se ralliaient autour d'Aristote. Zacutus Lusitanus, un juif portugais (1575-1642), exerçait la médecine à Amsterdam. Ses deux ouvrages : *De medicorum principium historia* et *Praxis medica admiranda*, étaient très estimés. Le premier constitue une des plus anciennes tentatives d'histoire de la médecine. Le *De scriptis medicis* de Van der Linden publié en 1637 traite aussi du même sujet, mais moins complètement. On trouve aussi l'histoire de l'art de guérir, mais embryonnaire, dans les écrits de Strobelberger, Barchausen, Merlbomius et Rivinus, précurseurs de Daniel Leclerc. Ce dernier était né à Genève, le 4 février 1652, et il mourut le 8 juin 1728. L'histoire de la médecine de cet écrivain fut publiée en 1696; c'est la première véritable histoire de la médecine; elle est écrite avec un soin scrupuleux et dans un latin élégant. Malheureusement, elle s'arrête à Galien. Elle est, en beaucoup de points, bien supérieure à tout ce qui a jamais été écrit sur ce sujet; il faut cependant reconnaître que les anciennes doctrines n'y sont pas suffisament expliquées.

Il est étrange de constater que c'est durant le siècle où l'on a si fortement attaqué l'antiquité que René Chartier (1572-

1664) a publié sa grande édition des œuvres d'Hippocrate et de Galien, édition longtemps considérée comme la meilleure. Chartier mourut avant d'avoir terminé ce travail, mais la Faculté de Paris décida de l'achever à ses frais.

Parmi ceux qui restèrent fidèles aux anciens, tout en faisant des concessions aux idées nouvelles, nous citerons Sala de Vienne qui essaya de débarrasser la doctrine de Paracelse de certaines erreurs; H. Lavater qui s'efforça de démontrer que les Galiénistes avaient depuis très longtemps fait usage de remèdes chimiques, et J. Hartmann qui était un Paracelsiste mais donnait à ses théories des explications galiénistes. Beaucoup d'écrivains très connus joignaient ainsi les doctrines de Paracelse à celles de Galien, et dans leur pratique employaient couramment les remèdes chimiques. Varandé, Sennert et Lazarus Rivière étaient plus particulièrement attachés aux doctrines anciennes, bien qu'ils essayassent de les concilier avec les théories nouvelles. Plus tard, Baglivi, dont nous aurons à parler plus longuement, tout en soutenant les vieilles doctrines, s'efforça à son tour de les réconcilier avec la chimie; il appartient à cette période de transition qui va de la fin du XVIIe siècle au commencement du XVIIIe.

Les écrivains des *Institutes medicum* de cette époque suivirent les traces de leurs prédécesseurs du XVIe siècle et entreprirent de faire la synthèse de la médecine ; sept d'entre eux méritent d'être mentionnés : ce sont Varandé, Sennert, Lazarus Rivière, Beverovicius, Plempius, Ettmüller et Waldschmidt.

J. Varandé, ou Varandus de Nîmes, avait fait ses études à Montpellier, où il devint plus tard professeur. Il était né vers 1560 et mourut en 1617. Il semble que son principal ouvrage n'ait été publié qu'en 1620, après sa mort; il a pour titre *Physiologia et pathologia, quibus accesserunt tractatus prognosticus et tractatus de indicationibus curativis.* Ce travail reste fidèle à l'enseignement de Fernel et constitue un des

meilleurs exemples de ce qu'étaient à cette époque les *Institutes* de la médecine.

Sennert était né à Wittemberg, en 1572, et mourut en 1637. Son livre *De consensu et dissensu galenicorum et peripateticorum cum chimicis*, qui fit beaucoup de bruit en Allemagne, parut en 1619; en 1611, il avait déjà publié un autre livre : *Institutiones medicæ et de origine animarum in brutis*, qui eut un immense succès et plusieurs éditions de suite.

Lazarus Rivière (1589-1655) de Montpellier succéda à Varandé comme professeur. Il s'inspira de Sennert, dont il rendit les doctrines populaires en France. En 1640, il publie son *Praxis medica* qui constitue une sorte de nosographie divisée en 18 livres, et qui connut immédiatement un succès formidable. Son *Institutiones medicæ* (qui fut réimprimé dans son *Opera ommia*) était aussi très apprécié, car on y trouvait un sommaire à la fois exact et élégant des œuvres de Sennert. La médecine y est divisée en cinq parties : la physiologie, la pathologie, la sémiologie, l'hygiène et la thérapeutique.

Z. Beverovicius était professeur à Leyde et publia son *Idea medicinæ* en 1620. Ce petit livre est bien écrit, et les vieux écrivains médicaux y sont appréciés à leur juste valeur. Beverovicius débute par une exposition préliminaire sur l'origine et les divisions de la médecine ; il y fait preuve d'une grande connaissance de la littérature médicale. Il continue en examinant l'une après l'autre les cinq branches de la médecine, dans le style le plus charmant.

Plempius (1601-1671) était né à Amsterdam. Il fit ses études à Louvain et à Leyde, puis retourna en Hollande et finit par s'établir à Louvain, où il mourut. L'ardeur qu'il a mise à soutenir les travaux d'Harvey sur la circulation l'a rendu célèbre. En 1638, il publia un livre intitulé *Institutiones seu Fundamenta medicinæ*. C'est un curieux traité dans lequel l'auteur s'efforce de concilier les vieilles théories médicales avec les idées nouvelles sur la circulation. Les deux premiers livres

traitent de physiologie, le second est particulièrement intéressant, et quand on le compare aux œuvres de Rivière, de Varandé ou de Sennert, on est surpris des progrès accomplis en si peu d'années. Le troisième livre, sur l'hygiène, est très court. Le quatrième, sur la pathologie, est plein des enseignements de Fernel, mais beaucoup de subtilités s'y mêlent. Le cinquième traite de la sémiologie, et le sixième, qui est le plus bref, de la thérapeutique de Galien.

Waldschmidt publie son *Fundamenta medicinæ* en 1685. On peut conclure de la lecture de ce travail que son auteur était un adepte du Cartésianisme.

J. Ettmüller, né à Leipzig en 1644, y mourut en 1683. Après avoir visité, pour s'y instruire, presque tous les pays d'Europe, il rentra chez lui pour y pratiquer la médecine. Son livre *Medicus theoria et praxi instructus* y parut en 1685. Bien qu'il ait écrit de nombreux ouvrages, c'est celui-là seul qui lui a valu sa réputation. Ses *Institutes medicinæ* sont un élégant sommaire de la médecine de son temps, mais il est évident qu'il y subit l'influence de La Boë et de Van Helmont. L'ouvrage est divisé en trois parties : physiologie, pathologie et thérapeutique. Chose très importante, la diététique, branche trop négligée, est comprise dans la dernière partie. Pour la sémiologie, il la fait entrer dans la pathologie, ce qui nous paraît très sage.

Pour nous résumer, les études médicales du XVIIe siècle avaient cinq objectifs principaux : la physiologie, dont l'anatomie formait une subdivision ; la pathologie, qui comprenait une étude générale des maladies et de leurs causes ; la nosographie, qui formait une branche distincte ; la sémiologie, qui n'avait pas été encore comprise dans la pathologie ; et enfin la thérapeutique, dans laquelle on comprenait la diététique, bien que certains auteurs en fissent une branche séparée.

Les enseignements de Paracelse, qui datent du XVIe siècle, forment un curieux assemblage des opinions les plus diverses,

à la théorie médicale de la spécificité se mêlent les idées kabbalistiques de Cornélius Agrippa, la magie et l'astrologie importées d'Orient. Les disciples de Paracelse se séparèrent en deux courants très distincts. Les uns s'adonnèrent entièrement à l'étude de la chimie; les autres se réunirent en une sorte de secte kabbalistique, laquelle donna bientôt naissance à l'ordre de la Rose-Croix. Il est certain que durant le XVIe et le XVIIe siècle on a consacré un temps considérable à l'étude de la magie et de la sorcellerie, et un grand nombre de livres ont été écrits là-dessus. Parmi les principaux auteurs qui ont traité ces sujets, il faut citer Jérôme Menghi, qui, en 1550, publia l'ouvrage intitulé *Compendio dell'arte essorcistica, ed possibilita delle mirabili operazioni delle demoni ed dei malifici ; con i remedii opportuni all'infirmitamalificiale* ; et Jean Weier, qui publie le fameux traité dont le titre était *De præstigiis dæmonum et incantationibus ac veneficiis, libri* VI. Ce dernier est, sans hésitation possible, le plus important des ouvrages qui nient la réalité de la magie et la sorcellerie. Frederick Spee publia son *Cauto criminalis* en 1630. Il y exposait les abus de la sorcellerie et démontrait que dans la plupart des cas les sorciers étaient plutôt les victimes de leurs propres illusions que les auteurs de supercheries volontaires, et cette démonstration eut une grande influence sur les cours criminelles, qui devinrent plus indulgentes dans leurs arrêts.

Nous en arrivons maintenant aux grands esprits qui illustrèrent le XVIIe siècle : Van Helmont, Descartes et Leibnitz.

Jean-Baptiste Van Helmont naquit à Bruxelles, en 1577. Il étudia à l'Université de Louvain et devint docteur en médecine en 1599. Il voyagea beaucoup en France, en Allemagne et en Italie, après quoi il retourna en Belgique, où il resta jusqu'à sa mort, survenue en 1644. Durant sa vie, il fut peu connu et ses livres peu publiés ; ce fut son fils François Van Helmont qui, en 1667, fit paraître les œuvres complètes de son père, sous le

titre de : *Ortus medicinæ, id est initia physicæ inaudita, progressus medicinæ novus in morborum ultionem ad vitam longam.*

Cet *ortus medicinæ* est en réalité une suite de considérations générales sur l'homme et le cosmos considérés au point de vue médical. L'écrivain, après s'être occupé de ce que nous pouvons appeler la méthode, traite des principes premiers de l'être humain, de la vie, des éléments et de la matière, du cosmos et des météores. Après quoi il entreprend la pathologie générale qu'il traite dans ses grandes lignes et s'occupe de l'origine et du développement de la maladie ; des considérations sur la thérapeutique viennent ensuite, et l'ouvrage se termine par des monographies sur les différentes fièvres et sur la lithiase.

On met souvent Van Helmont aux côtés de Paracelse et de Cardan, mais à tort, nous semble-t-il, et ses théories ne nous paraissent en rien semblables aux leurs. Il est évident qu'il a pris à Paracelse son idée d'un archéus, mais cet archéus diffère absolument de l'autre et c'est presque à chaque page que Van Helmont est en contradiction avec son célèbre prédécesseur. Il accepte bien les trois éléments des alchimistes, c'est-à-dire le soufre, le sel et le mercure, mais il n'en reste pas moins évident que c'est du côté de la chimie qu'il penche et non du côté de l'alchimie. Il est par-dessus tout un esprit très original, au courant de toutes les idées de son temps, même de celles des scolastiques, empruntant à toutes quelque chose, mais gardant au fond une base très solide de philosophie chrétienne. Il raconte que c'est durant le sommeil que sa méthode lui fut tout d'abord révélée et qu'il apprit à contempler son âme. Ceci est simplement la théorie d'Aristote et de la scolastique ; la sensibilité au service de l'intelligence. On a aussi accusé Van Helmont d'un mysticisme égal à celui de Paracelse et de Cardan, mais là aussi il y a erreur. Dans ses écrits, en expliquant son processus intellec-

tuel, il déclare hautement qu'il condamne par-dessus tout le raisonnement syllogistique, par lequel on évite l'examen des choses. Tous ceux qui ont lu le troisième livre d'Aristote *De amima* en trouveront plus d'une réminiscence dans les pensées de Van Helmont qui cependant condamne le Péripatétisme. La vérité est qu'Aristote, tout en soutenant la même doctrine que Van Helmont, penche du côté du Platonisme, car son «intelligence » même revêt la forme des essences intelligibles, devient une sorte d'émanation de la divinité et semble échapper à toute personnalité humaine ; tandis que pour Van Helmont l'intelligence appartient en propre à l'homme, aussi les *essences* proviennent-elles de nous-mêmes, non de la divinité qui est en nous. Aristote, il est vrai, peut n'avoir pas dit que cette « intelligence » était une partie de la divinité, mais c'est là le sens qu'ont compris ses commentateurs, Alexandre Aphrodisiensis et Averroès. Pour Van Helmont, le pouvoir efficient est le ferment qui gouverne les actes de tous les êtres vivants. Les éléments matériels sont les principes *ex quibus* les corps vivants sont produits ; le ferment est le principe *per quod* ils sont produits. Mais ce ferment est un être créé mais qui ne possède ni substance ni accidents, qui est quelque chose de tout à fait particulier, comme la lumière, le feu ou le son.

En ce qui concerne la question des éléments, Van Helmont rejette les anciennes doctrines. L'air n'est pas un élément : la terre est un composé ; le feu n'est pas un élément ; l'eau peut contenir des éléments, mais n'est pas un élément. Ainsi que le soutiennent les alchimistes, il n'y a que trois éléments : le soufre, le sol et le mercure. Dans un certain sens, il ne peut y avoir que deux éléments, le ciel et la terre ; mais dans la terre il en existe trois, pour cette raison très importante et que l'expérience nous enseigne et qui est que ces trois éléments sont indivisibles : *manere semper indivisa* ; on croirait presque que Van Helmont développe la théorie moderne des substances chimiques élémentaires.

Mais il n'y a pas que des éléments matériels ; il y a aussi des gaz et des blas. Les gaz proviennent de l'ébullition produite dans l'intérieur, par les ferments. Le gaz de l'eau est de l'eau vaporisée, mais ces vapeurs ne sont pas toutes des gaz. Les forêts dégagent un gaz qui constitue le gaz sylvestre, et un gaz se dégage aussi de la fermentation du raisin. Ici Van Helmont touche à la chimie moderne ; il montre la différence entre l'air et la vapeur, et en réalité il découvre l'acide carbonique.

Ce qu'il appelle des blas sont des mouvements impétueux, tels que ceux qui produisent les tremblements de terre, le tonnerre, certaines impulsions des corps vivants et les émanations des étoiles. Nous trouvons ici cette première idée de l'électricité mise en avant par Gilbert qui se rappelait l'électron des grecs ; idée qui fut étudiée sous le nom de magnétisme et apparaîtra bientôt comme une force condensée dans l'appareil électrique de Gouricke. *De blas humanum* n'allait pas tarder à devenir l'élément nerveux, l'esprit vital de Descartes, le courant nerveux des physiologistes du XVIIIe siècle. et aussi le magnétisme animal de Mesmer.

Revenons maintenant à l'archéus : dans son traité intitulé *Custos errans,* Van Helmont explique que ce ferment existe partout dans le corps. Selon lui l'archéus est comme une *siliqua* dans laquelle serait enclose l'âme sensible, et cette âme sensible envelopperait à son tour l'âme intelligente, si bien que toutes les actions de la vie des corps et les maladies même dépendraient de cette âme sensible, tandis que les actions de l'esprit seraient sous la dépendance de l'âme intelligente. Ainsi chez l'homme se trouveraient deux éléments qui gouvernent et sont étroitements liés, et nous trouvons ici le début de la doctrine du duo-dynamisme dans l'homme : doctrine qui sera bientôt plus amplement développée par Descartes et d'une façon plus confuse par Stahl et qui, plus près de nous, deviendra le vitalisme moderne de Barthez.

Nous ne pouvons analyser plus longuement les œuvres de Van Helmont; nous y reviendrons quand nous parlerons de la pathologie et de la thérapeutique de son siècle. Nous désirons seulement appeler l'attention du lecteur sur la supériorité de ses conceptions. Elles seront la source de nombre d'autres dont l'originalité même révélera combien les doctrines de Van Helmont étaient différentes de celles de ses contemporains. Nous espérons en avoir dit assez pour que le lecteur ait saisi la pensée dominante de sa doctrine, qui est de donner pour source à l'archéus la physique et la chimie et de baser la science de la vie sur la connaissance de ses mouvements dus à une cause spéciale qui est l'archéus. On peut donc dire que le vitalisme moderne a été fondé par cet homme éminent; c'est grâce à ce vitalisme que la physique et la chimie sont devenues les alliées de la médecine. En physiologie, Van Helmont fut le premier à signaler la présence de deux facteurs dans la digestion gastrique : un acide et un ferment. Il procéda à des analyses chimiques du sang et y découvrit du sel. Il analysa également l'urine et y trouva à la fois du sel et du carbonate d'ammoniaque. Ce n'est point trop s'avancer que de dire que Van Helmont fut le créateur de la chimie biologique. Nous croyons aussi qu'il fut le plus grand initiateur scientifique de son temps, et que, bien qu'il ait été méconnu de ses contemporains, son œuvre a dominé son siècle et les siècles suivants. En dépit de quelques erreurs regrettables, il est et restera un des maîtres incontestés de la médecine.

René Descartes naquit en Touraine, en 1596; après avoir fait ses études dans un collège de jésuites, il passa quelques années dans la solitude, puis s'engagea au service de la Hollande, dans l'armée de Maurice de Nassau. Plus tard, il passa au service de la Bavière et prit part à la guerre contre la Hongrie. Après quoi il quitta définitivement l'armée, voyagea en Allemagne et en Hollande et, enfin, revint en France, après une absence qui avait duré neuf ans, mais ce fut pour en

repartir presque aussitôt et reprendre ses pérégrinations. En 1630, il retourna en Hollande et y demeura jusqu'en 1649; il en partit alors pour se rendre à Stockolm, près de Christine de Suède. Là, il fonda une académie des sciences, et c'est là qu'il mourut quelques mois plus tard, en 1650. C'est durant son exil volontaire en Hollande que ses principaux ouvrages ont été écrits.

Descartes, comme tout bon humaniste de son temps, avait également étudié les scolastiques et les péripatéticiens. Mais aussi, comme tous les penseurs de ce même temps, il n'avait pas tardé à lever contre eux l'étendard de la révolte, car, plus qu'aucun autre, il avait senti le désir de changer la notion des causes. Il voyait l'univers d'une manière nouvelle et le concevait comme étant un composé de matière en mouvement. Cette matière sur laquelle on avait tant discuté dans les siècles précédents était regardée par quelques-uns comme n'étant dans son essence qu'un simple réceptacle de formes; d'autres lui attribuaient au contraire une existence propre. Descartes ne lui reconnaissait qu'une seule qualité : l'étendue, et pensait qu'elle avait été mise en mouvement par une impulsion première, de laquelle découlaient tous les phénomènes ultérieurs qui se produisaient et se produiraient jusqu'à l'infini; ces phénomènes étaient donc le résultat naturel de lois mathématiques agissant sur un mouvement qui avait commencé comme un *vortex*, ou tourbillon. Bien que tout d'abord Descartes ne fût pas enclin à admettre la théorie des atomes, il y fut inévitablement conduit par les enseignements de Gassendi, et il dut accepter la réhabilitation de l'atomisme de Démocrite et d'Épicure. Il en arriva donc à concevoir toutes les choses de la nature, y compris les animaux, comme des machines composées de substances en mouvement, et c'est pourquoi il déclara que la seule science nécessaire était la connaissance des lois mathématiques auxquelles obéissaient ces machines. Seul, l'homme lui paraissait doué d'une âme, laquelle était l'âme intelligente en relation directe avec le mécanisme vital

du corps, recevant de ce corps des impressions et à son tour capable d'en contrôler certains mouvements. Il donnait pour siège à cette âme la glande pinéale du cerveau d'où elle produisait les mouvements de ce corps en excitant le cerveau et en engendrant ainsi les esprits vitaux dans les ventricules cérébraux, d'où ils s'élançaient à travers tout l'organisme. Il considérait ces esprits vitaux comme la cause de l'ébullition du sang et des atomes matériels et pensait que c'est eux qui produisaient la chaleur naturelle; cette ébullition ou fermentation était due à une sorte de matière subtile ou éther que Descartes considérait comme le substratum commun de toutes choses dans la nature.

Il nous paraît évident que Descartes a subi l'influence des idées de Van Helmont. La matière et le mouvement représentent la matière et l'archéus. Les esprits vitaux sont les blas, produits par la fermentation ; l'esprit, ainsi que le croyait Van Helmont, est distinct du mouvement vital. Descartes ne dit rien des sources où il a puisé son inspiration, mais on peut les deviner. D'après lui, l'union de l'âme et du corps qui a soulevé tant de querelles serait le résultat d'une sorte d'adhérence, non une union substantielle, ainsi que l'enseignaient Aristoste et les scolastiques ; elle ne serait pas non plus l'union du moteur à l'objet qui est mû, comme le disait Platon, mais simplement une union occasionnelle; si bien que ce ne serait ni l'âme qui fait mouvoir le corps, ni le corps qui fait mouvoir l'âme, mais qu'un mouvement, quel qu'il soit, survenant dans l'un des deux aurait sa répercussion immédiate sur l'autre. C'est de cette conception qu'est sortie la théorie célèbre de la cause occasionnelle, qui est une des pierres fondamentales du Cartésianisme et qui fut plus tard reprise par Malebranche et beaucoup d'autres philosophes, lesquels ne paraissent pas avoir compris que l'*occasion* prise comme *cause* présuppose fatalement une *action*, c'est-à-dire une transmission du *moteur* au *mobile*.

C'est ainsi que le Cartésianisme jeta par-dessus bord toute la science basée sur l'union substantielle de la matière et de son principe actif; forme parfaite de l'entéléchie. Descartes força donc tous les lettrés de son temps à renoncer aux anciennes conceptions métaphysiques, et à prendre en considération seulement les mouvements de la nature et de la vie, en les expliquant par les lois mathématiques, mécaniques, physiques ou chimiques. Prise dans son ensemble, cette conception est moins vitaliste, moins médicale que celle de Van Helmont.

Leibnitz est le troisième illustre produit de la pensée philosophique du XVIIe siècle. Il était né à Leipzig en 1646, et c'est là qu'il fit ses études. Thomasius, particulièrement versé dans la scolastique, y fut un de ses professeurs. Leibnitz étudiait le droit, mais menait de front l'étude de toutes les sciences connues de son temps. Il alla à Paris et y rencontra Huygens qui le tint au courant des recherches physiques et mathématiques les plus récentes. Pendant plusieurs années, il fut en rapport avec Van Helmont; il voyagea en Angleterre et en Hollande et finit par s'établir dans le Hanovre, où il rédigea ses principales œuvres et où il mourut, en 1716. Ainsi qu'on le sait, il partage avec Newton l'honneur d'avoir découvert le calcul différentiel.

Leibnitz paraît avoir quelque peu trempé dans le Cartésianisme. Il était beaucoup plus éclectique que la plupart des penseurs de son temps, ayant eu un grand fond de culture scolastique. La matière telle que Descarte la concevait ne lui paraissait pas être la représentation exacte de la vérité. Il estimait que des lois purement mathématiques et mécaniques ne suffisent pas à expliquer ce qui lui paraissait exister partout et être à la fois logique et moral, ou, comme il le dit, dépendre des lois éthico-logiques. En un mot, il croyait que la métaphysique gouverne le monde. Descartes ne voyait dans la nature que des corps en mouvement, Leibnitz ne voyait

là que de simples phénomènes. Le corps n'est que l'image de la substance, et le mouvement que l'image de l'action. Les mathématiques n'expliquent que les simples lois de la possibilité ; elles n'enseignent rien de réel. Au delà des mathématiques, il y a les calculs métaphysiques de contingence et de finalité, qui seuls peuvent expliquer la réalisation du monde intelligible. Un pas de plus, et Wolf, son disciple, ira jusqu'à la théorie de la réalité dans la raison suffisante, qui est une conséquence naturelle de ces principes et nous ramène au grand argument scolastique de la *convenientia.*

Leibnitz, néanmoins, en revient à son idée première : la matière et ses mouvements ne peuvent se concevoir que comme des phénomènes ; les mouvements ne sont que des extensions d'une cause indivisible comme un point mathémathique ; c'est à ce point — lequel est une véritable substance première composée de matière possible et de force — que tous les éléments concrets de la nature doivent être ramenés. C'est ce que Leibnitz appelle la monade. Dans cette conception, l'âme est un point, la monade est l'être humain. Il reste encore à expliquer, il est vrai, l'union et la relation existant entre l'âme et le corps, l'esprit et la matière. Leibnitz avoue ne pouvoir les comprendre que par une harmonie pré-établie, car ainsi les idées intellectuelles ne découlent pas d'idées sensibles, ne sont pas les effets d'une impression (c'est la thèse de Locke), mais par une harmonie pré-établie se développent dans l'âme quand les sens sont impressionnés. Cette théorie rappelle la cause occasionnelle du Cartésianisme. Vers la fin de sa vie, Leibnitz, nous l'avons déjà dit, revint à la doctrine de substance, qui était celle des scolastiques.

C'est à ces trois grands philosophes, Van Helmont, Descartes et Leibnitz, que se rattachèrent les trois grandes écoles médicales du XVIIe siècle ; ces écoles ont continué durant les XVIIIe et XIXe siècles ; nous voulons parler des écoles Iatro-chimique, Iatro-mécanique, Vitaliste et Animiste.

Nous étudierons d'abord la première de ces quatre écoles.

François Sylvius ou de La Boënaquit en 1614 et mourut en 1672 ; il fut le premier à développer un système médical entièrement basé sur la chimie, et c'est en quoi il fut le principal fondateur de l'école Iatro-chimique. On doit cependant reconnaître que Sennert, Willis et d'autres grands médecins, en adhérant à ce système, aidèrent beaucoup à le répandre.

Comme Paracelse et les chimistes du XVIe siècle, Sylvius admettait les trois éléments premiers de tous les corps, c'est-à-dire, le mercure, le soufre et le sel. Mais il y joignait les ferments découverts par Van Helmont et en faisait la base de ses conceptions médicales. C'est pourquoi, selon lui, tous les phénomènes de la vie, tant dans la santé que dans la maladie, pouvaient être expliqués par les ferments chimiques contenus dans les fluides de l'économie. Le sang était le réceptacle de corps alcalins, sulfureux et acides qui s'y contre-balançaient, mais le but des sécrétions était de les séparer, et c'est ainsi que la digestion s'opérait au moyen des ferments contenus dans la salive, dans la bile et le suc pancréatique. Le chyle n'était que l'esprit volatil des aliments, il contenait aussi une huile subtile ou volatile et un alcali neutralisé par un acide très faible. Tout le système physiologique de Sylvius repose sur cette base. Les maladies sont le résultat de l'acridité, de l'alcalinité ou de l'acidité des humeurs. Les causes morbides accroissent ou diminuent l'acidité ou l'alcalinité normales et les troubles surviennent. Le but de la thérapeutique est de corriger ces altérations morbides, de corriger l'amertume par la douceur ou par des produits oléagineux ; la sur-acidité par des alcalins et les troubles acri-alcalins par des acides et des sels volatils ; les purgatifs chassent les acridités ; les diaphoritiques chassent les acides, et l'opium ou les narcotiques corrigent l'acridité de la bile.

Nous croyons inutile d'entrer dans de plus longs détails, et, d'après ce que nous avons déjà dit, le lecteur doit déjà s'être

fait une idée générale de ce système. Sylvius professa d'abord à Amsterdam, où il retourna après un séjour à Leyde, où il eut un succès considérable. Il fut le premier des modernes à remettre en honneur l'enseignement clinique au lit des malades. L'immense réputation dont il jouissait accrut beaucoup la réputation de l'école Iatro-chimique dont Boerhaave devait devenir bientôt une des lumières les plus brillantes.

Ainsi lancée, l'école Iatro-chimique ne tarda pas à avoir un grand nombre d'adhérents, mais il s'y produisit aussi beaucoup de schismes, chacun prétendant en interpréter les dogmes à sa manière : cette école prit une grande extension en Allemagne et en Angleterre ; son expansion fut plus lente en France, où le Cartésianisme avait mis en faveur le Iatro-mécanisme. L'école Iatro-chimique avait encore moins de succès en Italie et pas du tout en Espagne. Un de ses représentants les plus célèbres fut Thomas Willis, d'Angleterre, où il naquit en 1675. Son système se rapprochait de celui de Paracelse en ce qu'il admettait les trois éléments de Paracelse: le sel, le soufre et le mercure. Mais Willis adoptait aussi la théorie des ferments, qu'il regardait comme généralement acrides, selon la théorie de Van Helmont ; il affirmait également que quelques-uns étaient nocifs etprovenaient du dehors, expliquant ainsi certaines maladies, certaines fièvres particulièrement malignes, très fréquentes à cette époque : Willis admettait la doctrine cartésienne des esprits vitaux et pensait qu'ils étaient sécrétés dans le cerveau par un processus de distillation , et comme résultat de cette croyance, il attribuait une grande importance au système nerveux. Il en faisait la base de sa thérapeutique, mais, contrairement à l'avis des iatrochimistes, il recourait fréquemment à la saignée. Willis a eu une grande influence sur Sydenham, qui adopta beaucoup de ses idées.

On pourrait citer un grand nombre des partisans de cette école ; nous n'en mentionnerons cependant qu'un ou deux.

William Croone (1633-1684)), médecin à Londres, expliquait les mouvements des muscles par l'effervescence du fluide nerveux : ce fut le début du *neuralisme* qui, comme nous le verrons, prit un développement considérable dans le siècle suivant. Martin Kerger, d'Allemagne, affirmait qu'il pouvait guérir toutes les maladies au moyen des seules drogues chimiques. Otto Tachenius, de Wesphalie, fut un ardent partisan des doctrines iatro-chimiques, et il les introduisit en Italie durant le long séjour qu'il y fit. Charles Barbeyrac tenta de concilier les idées de Sylvius et celles de Descartes. J. Minot, de Paris, fut, de tous, le meilleur écrivain et il employa son talent à des études sur la fièvre. Le système iatro-chimique était, on s'en doute, en opposition avec les autres ; cependant, surtout au XVIIIe siècle, il finit par se combiner avec la doctcine iatro-mécanique ; son plus terrible adversaire fut Robert Boyle, qui était quelque peu partisan de l'école Iatro-mécanique et vint à Paris tout exprès pour faire opposition aux partisans du Iatro-chimisme.

Le développement des sciences mathématiques et physiques était si grand à cette époque, que les médecins furent fatalement entraînés à en user pour leurs théories médicales ; car il est un fait qu'on ne doit jamais perdre de vue : dans tous les temps, la médecine a subi l'influence des doctrines scientifiques et philosophiques à la mode. Il existe dans le développement général des sciences une unité à laquelle on n'échappe pas : dès que dans un domaine quelconque, par un procédé quelconque, un pas en avant a été fait, toutes les autres sciences s'efforcent d'appliquer ce procédé dans leur propre domaine. Or, Descartes et Pascal, et plus tard Newton, avaient eu un si grand succès avec leurs systématisations, tant philosophiques que scientifiques, que les médecins s'efforçèrent d'expliquer la vie et la mort par le moyen des mêmes théories mécaniques.

Descartes avait fait frémir tous les êtres pensants en leur déclarant que l'âme humaine est un simple moteur et que,

quant aux animaux, ils sont de simples machines, que dans tout être vivant le mouvement s'explique par un mécanisme.

Giovanni Alphonso Borelli (1608-1679) paraît cependant avoir été le premier qui ait sérieusement appliqué les mathématiques et la mécanique à la médecine. Né à Naples en 1608, il s'en fut à Pise, où il s'occupa presque uniquement de dissection, moins par amour de l'anatomie que pour arriver à expliquer le jeu mécanique des organes. Il fut le premier à étudier les fibres musculaires du cœur. En quittant Pise, il alla à Florence et passa les dernières années de sa vie à Rome, où il mourut en 1679, à l'âge de soixante et onze ans. Son principal ouvrage est intitulé *De motu animalium* (*Pars prima 1680, Pars altera 1681*), il ne fut publié que deux ans après sa mort. Dans la première partie, il note le racourcissement des muscles durant la contraction; il mesure leur force à leurs points d'insertion, ainsi que la résistance de l'os, et les compare à des leviers mécaniques. Il applique ces mêmes théories mécaniques à la locomotion et au vol des oiseaux. Dans la seconde partie, il traite des mouvements du cœur, de ceux des poumons et de la respiration; il s'occupe également du foie, du cerveau, des reins et de la nutrition.

Plusieurs médecins italiens reprirent sa doctrine et la développèrent dans des sens divers; ils appelaient souvent la chimie à leur aide, parce que, pour la plupart, ils admettaient l'existence des ferments et de l'esprit vital; cependant il faut remarquer que beaucoup d'entre eux restaient, malgré tout, fidèles à l'Hippocratisme, c'est ainsi que Lancisi Bellini et surtout Baglivi furent des hippocrato-galiénistes tout autant que des iatro-chimistes.

Laurence Bellini (1643-1703) était le plus brillant des disciples de Borelli, dont il avait suivi les cours à Pise. C'est lui qui comparait les sécrétions aux résultats des filtrages et déduisait de là — contrairement à la réalité — que les fluides sécrétés existaient tout prêts dans le sang. Il inventa égale-

ment, pour expliquer la fièvre, la théorie de l'obstruction des vaisseaux sanguins, et il affirmait que la saignée agit en aidant à la circulation et en rétablissant l'élasticité des vaisseaux. Son disciple le plus connu fut J. de Sandri, professeur à Padoue.

Donzellini, de Venise, a écrit un élégant traité sur l'application des mathématiques à la médecine. Gulielmini et Lancini expliquaient les phénomènes de la vie par les hydrostatiques. Bazzicaluve attribuait la production de la chaleur et la fermentation du sang à la friction se produisant entre les corpuscules et le sang. Michelotti s'efforça de démontrer que le flot des liquides est en relation directe avec la densité des humeurs et le diamètre des vaisseaux sanguins. Par son traité sur les fibres moteurs, Baglivi appartient au XVIIe siècle, mais son grand ouvrage ne fut publié que dans le XVIIIe.

En France, Chirac s'efforçait de combiner l'Iatro-mécanisme à la chimie. Il fut croyons-nous le premier à attirer l'attention sur l'inflammation intestinale qui accompagne certaines fièvres graves, et le premier à décrire ce qui était, probablement, la fièvre typhoïde.

William Cole, de Londres (1635-1716), unissait aussi la chimie au Iatro-mécanisme. Il étudia la circulation et expliqua la production de la fièvre par la tension du système nerveux; lui et William Crone furent les avant-coureurs du *neurosisme* du siècle suivant.

Beaucoup de médecins, bien qu'acceptant cette médecine physique, chimique, mathématique et mécanique, estimaient qu'on tenait trop peu de compte du principe le plus important, le plus intéressant, l'être, l'être en soi. Quelques-uns, comme Pitcairn et Claude Perrault, soutenaient l'importance de l'âme et préparaient ainsi la voie pour l'animisme que Stahl allait développer bientôt. En parcourant les principaux écrivains médicaux du XVIIe siècle, on pressent la grande réaction vitaliste du siècle suivant; cette constatation nous frappe plus par-

ticulièrement dans les écrits de Van Helmont, Plempius, Ettmüller, Sylvius et Riolan.

Dans cet ordre d'idées, une mention particulière est due à Francis Glisson (1597-1677). Il est surtout connu par son traité sur le rachitisme, ses travaux sur l'anatomie du foie et le livre intitulé, *Tractatus de natura substantiæ energitica, seu de vita naturæ, ejusque tribus primis facultatibus*, publié en 1672. Dans ces deux ouvrages, Glisson démontre — contrairement aux affirmations du Cartésianisme, — que tout corps et tout être capable de se mouvoir doivent posséder un principe interne ou force fondamentale, à laquelle s'ajoutent une énergie seconde, qui est la faculté de mouvement et de communication avec leur propre intérieur, et, enfin, un principe de conscience propre qui donne à l'être ses qualités accidentelles. C'est, dit Glisson, une grave erreur d'admettre, ainsi que le font les cartésiens, que tout se meut de l'extérieur à l'intérieur, car l'extérieur procure seulement l'*occasion* pour les désirs et les mouvements. Et, seul, un principe intérieur peut expliquer l'activité propre aux êtres et aux corps. Il y a des esprits vitaux, ainsi que les cartésiens l'affirment, et les fibres irritables développent leur action sous l'influence de l'innervation qu'elles reçoivent du cerveau ; on peut même dire que toutes les parties possèdent une sorte d'irritabilité vitale ou animale, mais, ainsi que le mécanisme d'une machine explique seulement le travail de cette machine et non son action, ainsi l'âme seule peut expliquer la vie. On trouve beaucoup de réminiscences du Scolastisme dans les œuvres de Glisson, mais présentées sous un nouveau jour. Il est probable qu'elles ne furent pas comprises de son temps ; elles ont cependant préparé les voies pour la réaction vitaliste qui allait se produire.

Vu dans son ensemble, le mouvement doctrinal du XVIIe siècle peut être considéré comme une victoire incomplète du Cartésianisme et de l'école de Bacon. Il restait à peine une

ombre, un spectre du passé; mais c'était un spectre vigoureux et qui eut son influence sur l'avènement du nouveau vitalisme et de l'animisme de Stahl. La vieille doctrine des quatre causes : formelle, naturelle, efficiente et finale, chère à la philosophie grecque, tomba dans le plus entier discrédit. La science nouvelle avait balayé la vieille métaphysique, et dans la médecine la doctrine étiologique de Galien, tombée en désuétude, était remplacée par les théories mécaniques et chimiques. A la base de toutes les doctrines nouvelles se trouvait la base même du Cartésianisme, c'est-à-dire l'affirmation que dans la nature la matière et le mouvement seuls existent, et que toutes les causes peuvent se réduire aux conditions extérieures de l'action. L'étude des mouvements de la nature et de la vie dans leur succession, la découverte des lois réglant ces mouvements et les conditions de leur production, cela seul désormais constituerait la science. Cette doctrine triompha durant la fin du XVIIe siècle et domine le XVIII; mais ce triomphe ne fut pas absolu, car le vitalisme et la spécificité étaient encore vivants; quant à la théorie baconienne qui éliminait toute causalité et n'acceptait que les lois déduites de l'observation et de l'expérience, elle était soutenue par les cartésiens, mais seulement en tant qu'elle s'accordait avec leurs propres doctrines. L'union du Baconisme et du cartésiasnisme jeta le trouble dans l'esprit des penseurs de cette époque, parce qu'aucune de ces deux doctrines n'avait pour base une théorie sérieuse de causalité et qu'elles n'aboutissaient qu'à une sorte d'éclectisme sceptique vis-à-vis de toutes les sciences, scepticisme d'où allaient sortir le désordre et la confusion.

CHAPITRE XVIII

L'ANATOMIE, LA PHYSIOLOGIE, LA PATHOLOGIE, LA NOSOGRAPHIE ET LA THÉRAPEUTIQUE DU XVII[e] SIÈCLE.

Nous avons montré comment, dès le XVI[e] siècle, l'anatomie et la physiologie, bien que ne formant pas encore deux branches distinctes de la science, tendaient déjà à se séparer. Durant ce siècle, l'anatomie fut particulièrement brillante ; la physiologie, au contraire, ne commença à émerger du chaos que dans le XVII[e] siècle; mais elle fit alors des progrès considérables et conquit rapidement son indépendance. La science de l'être humain n'était pas encore nettement formulée, cependant on pouvait déjà noter trois principales méthodes de recherches. La première était l'anatomie ou simple dissection du cadavre, qui rentrait plutôt dans le domaine de la chirurgie; la seconde était la physiologie expérimentale et appartenait à la médecine ; la troisième était une branche de la science générale et allait bientôt se confondre avec ce qu'on appelait alors la philosophie naturelle.

Parmi les anatomistes et physiologistes du XVII[e] siècle, certains ont droit à une attention particulière : ce sont Harvey, Achillini, Séverin, Malpighi, Riolan, Ruysch, Verting, Vieussens, Habicot, Pecquet, Duverney, Valsalva, Bauhin, G. Bidlov et Bertholinus.

Les principaux traités d'anatomie sont les suivants : *la Pratique anatomique* (Paris, 1631) de Nicolas Habicot; *Theatrum anatomicum* de Bauhin ; les trois volumes de *Ars medicinalis* de Vidus Vidius qui contiennent cinq livres sur

l'anatomie ; l'*Anthropographia* de Riolan et son *Opera anatomica* (1618-1649) ; la *Syntagma anatomicum* (1641) de Wesling ; l'*anatomia* de Bartholinus (1651), qui eut plusieurs éditions successives ; l'*opera anatomica* de Fabricius ab Aquapendente ; et, enfin, le *De partibus similaribus liber singularis* (1667) d'Hoffmann, qui est le premier traité d'anatomie générale. L'auteur y reprend les doctrines d'Aristote.

La physiologie restait confinée dans les travaux des Institutes de médecine et peu d'ouvrages lui étaient entièrement consacrés.

Varandéus, dans ses écrits, paraît attacher peu d'importance à la physiologie, et on peut faire la même constatation dans les travaux de Lazarus Rivière et de Plempius ; cependant ceux du dernier sont les plus importants et les plus riches en érudition ancienne et moderne. En ce qui touche à la théorie des éléments, Plempius accepte quelques idées des chimistes ; en ce qui concerne la substance, l'âme et les facultés, il soutient, et avec une habileté remarquable, la doctrine scolastique. Sur les fonctions spéciales des organes, il abandonne Galien et prouve qu'il connaît parfaitement toutes les recherches expérimentales nouvelles. Plempius fut tout d'abord un adversaire d'Harvey, mais il reconnut par la suite la vérité de sa doctrine sur la circulation, les sécrétions, les glandes et les mouvements organiques. Plempius faisait autorité, c'est pourquoi son livre nous donne une admirable peinture de la physiologie au XVIIe siècle.

A la fin de ce même siècle, les écrits de Ettmüller nous démontrent les grands progrès accomplis depuis Plempius. A cette époque — celle de Plempius, — la physiologie traversait une période de transition ; au temps de Ettmüller, cette transition était accomplie. La physiologie avait franchi les limites tracées par Fernel et dans lesquelles tous les écrivains des Institutes l'enfermaient. Ettmüller traite son sujet en trente-six chapitres : les trois premiers sont consacrés à l'histoire de la

médecine et à l'étude des principes naturels du corps humain, en particulier du principe vital. Les chapitres suivants traitent successivement de la nutrition, de la croissance, de la faim, de la soif, de la mastication et la déglutition, de la chylification et de la transformation du chyle en sang, de la circulation et des principales fonctions des organes ; les titres seuls nous indiquent à quel point la science physiologique avait évolué. Deux chapitres à peine sont réservés à l'étude des questions générales ; tout traite uniquement des organes et de leurs fonctions. Cet ouvrage est le fondement de la physiologie moderne. Désormais, les considérations sur la science de l'homme ne seront plus que l'introduction à la physiologie. La physiologie proprement dite sera l'étude des diverses fonctions : fonction de sanguification, fonction de relations, fonction de génération, et l'anatomie se voit consacrée à la dissection, qui lui permet d'étudier le corps humain dans toutes ses parties.

Pour la synthèse de la science — nous entendons par là l'idée que le médecin doit se faire de la nature de l'homme, — elle découlera du mouvement doctrinal que nous avons esquissé et des doctrines médicales que nous avons rapidement passées en revue. Le dogme de la substance, cette conception antique et respectée qui, depuis Platon et Aristote, était allée se développant jusqu'au XVe siècle, n'avait plus guère de fidèles ; elle ne constituait plus qu'un sujet de discussions historiques sur le mécanisme, la force, les ferments, les atomes et les éléments chimiques. Beaucoup de médecins admettaient toujours la théorie de l'âme. D'autres, ayant adopté les idées cartésiennes, croyaient que l'âme n'était que le moteur premier, ou, plus simplement, une force intellectuelle ; d'autres admettaient encore les vieilles théories hippocratiques et croyaient à une sorte de chaleur innée, à l'*impetus faciens* ; d'autres enfin se ralliaient autour de l'archéus de Paracelse et de Van Helmont, ou de l'énergie de Galien. La *flammula cordis*

l'*ignis animalium*, la lampe de vie, les esprits animaux et le principe vital étaient autant de termes dont on faisait grand usage. Quant aux facultés ou forces d'actions, qui étaient cinq selon Aristote, huit selon les stoïques, et trois selon Galien et les scolastiques, personne ne s'en occupait plus et l'étude en avait été abandonnée.

Pour nous résumer, on n'étudiait plus que les organes et les humeurs en mouvement selon certaines lois physiques et chimiques que régissaient un principe vital ou des forces extérieures. On avait renoncé à lier la physiologie à la philosophie. La première de ces deux sciences ne progessant plus que par l'observation et l'expérience, ses découvertes devenaient tous les jours plus nombreuses et plus importantes.

Nous allons passer en revue les découvertes physiologiques du XVIIe siècle dans leurs rapports avec la circulation, la respiration, les systèmes sympathique et nerveux, les organes des sens et la génération.

La Circulation. — Dès le siècle précédent, Michel Servet avait découvert la circulation pulmonaire, et Fabricius ab Aquapendente avait pressenti la circulation générale et décrit les valvules des veines. Mais nul n'avait ni compris, ni deviné l'importance de ces découvertes. William Harvey naquit à Folkestone en 1578. Après avoir fait ses études à Cambridge, il se rendit en France et de là à Padoue, où il suivit les cours des anatomistes italiens. Il revint ensuite à Londres, où il fut médecin de Jacques Ier et plus tard de son malheureux fils Charles Ier, auquel il resta fidèle pendant toute la durée de la guerre civile ; il eut pour prix de sa fidélité sa maison pillée et ses papiers brûlés. Découragé, il se retira à Lambeth, où il mourut en 1657. Il avait près de quatre-vingts ans. Son fameux ouvrage sur la circulation est une simple dissertation de soixante-douze pages qui a pour titre *Exercitatio anatomica de motu cordis et sanguinis in animalibus* et qui est dédié à Charls Ier. Il publia en 1629 un travail plus complet sur le

même sujet, en voici le titre. *Exercitationes anatomicæ tres de motu cordis et sanguinis circulatione*, et un peu avant il avait fait paraître son *Exercitationes de generatione* (Londres 1621), qui est sous beaucoup de rapports un travail remarquable, dans lequel on trouve des références sur toutes ses découvertes. Les œuvres d'Harvey sont un prodige de patience et de persévérance, et le style est celui d'un véritable lettré.

Il semble qu'il ait commencé à étudier ce grand problème dès 1602 et que vers 1615 il ait entrevu une vague lueur de la vérité qu'il cherchait, c'est-à-dire de la manière dont le sang était distribué dans les différents organes. En 1619, il avait déjà découvert les mouvements du cœur et du sang, mais ce n'est qu'après avoir très soigneusement vérifié toutes ces découvertes que, en 1628, il publia son petit livre. Il démontra tout d'abord que le pouls n'était pas absolument sous l'influence de la respiration, ainsi qu'on l'avait toujours cru depuis Galien ; puis que les artères ne contenaient ni air, ni esprits ethérés, ainsi qu'on l'avait dit, mais bien du sang, et que ce sang, venu du cœur, était poussé dans l'aorte au moyen de la systole. Il démontra également que le sang, après avoir été poussé dans l'artère pulmonaire par le ventricule droit, revenait dans l'oreillette gauche par le canal des veines pulmonaires et passait, de là, dans le ventricule gauche ; il démontra encore que le côté droit du cœur était entièrement séparé du côté gauche, que les deux ventricules se contractaient en même temps ; que le sang ne stagnait pas immobile, mais coulait tout le long des vaisseaux ; que quand la vie avait cessé le ventricule gauche était le premier à s'arrêter, puis l'oreillette gauche cessait de battre, puis le ventricule droit et enfin l'oreillette droite, et qu'ainsi, après la mort, tout le sang était contenu dans les veines. Il estimait à quinze livres le poids du sang contenu dans un corps humain. Il montrait que le cœur bat environ mille fois en une heure et que durant cette

heure il pousse à peu près le poids de quatre-vingts livres (1) à travers le corps, et qu'une telle quantité de sang ne pourrait en un temps si court être fourni par le foie si le sang était tari dans toutes les autres parties du corps. Au moyen de ligatures, Harvey démontra également que le courant du sang était centripète dans les veines et centrifuge dans les artères. Et enfin, par analogie avec la circulation pulmonaire déjà connue, il en arriva à démontrer la circulation générale du sang. La vérité de cette grande découverte ne fut pas tout d'abord reconnue. Elle eut à subir les attaques violentes de Parisani, Primerose et Plempius — ce dernier se rétracta par la suite, — mais surtout celles de Riolan et de Guy Patin ; mais Harvey fut chaleureusement défendu par son ami Sir George Ent (1604-1689). Il publia une réfutation de Riolan intitulée : *Exercitationes duæ anatomicæ sanguinis ad Joanem Riolanum filium.* Comme il fallait s'y attendre, la bigote Faculté de Paris, éperonnée par les railleries de Patin, attaqua avec violence les partisans des doctrines nouvelles, et il fallut l'intervention de Molière et de Boileau pour calmer la fureur de ce corps très savant. Mais les cartésiens prêtèrent leur appui aux partisans d'Harvey, et la vérité finit par triompher.

D'autres découvertes ne tardèrent pas à suivre et à confirmer celle d'Harvey. En 1661, Malpighi montra à l'aide du microscope le flot sanguin circulant dans les vaisseaux capillaires, et Nicolas Stensen (1638-1686) démontra la forme véritable du cœur. En 1664, Maurocordatus fit les expériences sur le cours du sang à travers les poumons, et en 1669, Richard Lower (1631-1691) écrivit son traité, devenu classique, sur le cœur. En 1681, William Cole démontrait que, dans son ensemble, le système artériel formait un cône dont la base se trouvait dans les membres inférieurs et le sommet dans l'aorte. L'anastomose entre les veines et les artères était démontrée par E. Blancard,

(1) La livre aglaise est d'environ 373 grammes.

tandis que Leeuwenhock (1632-1723) montrait au microscope les cellules du sang et leurs mouvements dans les capillaires. Fredrik Ruysch (1638-1731) décrivait avec la plus grande exactitude le tronc artériel des bronches et devenait célèbre en prouvant par des injections la perméabilité du système circulatoire. Enfin Vieussens (1641-1715) publiait à la fin du XVIIe siècle ses remarquables travaux sur la structure et les mouvements du cœur et la circulation dans les capillaires.

Toutes ces découvertes démolirent le système de Galien. Elles fournirent des explications nouvelles pour les phénomènes respiratoires, les fonctions du foie, des reins et de diverses autres glandes. L'utilité des diverses humeurs du corps ne pouvait plus être comprise de la même façon ; la bile devenait une sécrétion, tandis que le phlegme (la lymphe) devenait du sang blanc mêlé au sang rouge, mais circulant dans des vaisseaux distincts ; quant à la « bile noire », on reconnut qu'elle n'existait pas. Le lecteur n'aura pas de peine à comprendre combien ces notions nouvelles firent oublier les anciennes; on alla plus loin, on les laissa tomber dans un discrédit qu'elles n'avaient point mérité.

Les Poumons et la Respiration. — En 1624, un médecin italo-germanique avait prouvé au moyen d'insufflations que l'air ne passait pas directement des poumons dans les vaisseaux, et cette constatation avait servi à Harvey. Van Helmont avait aussi soutenu cette théorie et démontré que l'air passait à travers les poumons comme à travers un crible et que les cellules pulmonaires étaient douées d'une force motrice, bien que l'acte de la respiration fût surtout accompli par les muscles de l'abdomen.

En 1654, deux médecins anglais, Bathurst et Heurshaw, reprirent les expériences de Van Helmont sur la composition de l'air et se rendirent compte que l'oxygène était le « principe de la vie ». Peu de temps après, Robert Hooke démontra que les animaux ne peuvent pas vivre dans un air dont on a retiré l'oxygène. En 1661, Malpighi (1628-1694) publia son travail

sur les poumons, où il établit que les poumons sont composés de lobules communiquant entre eux et avec la trachée, et qu'ils sont entourés d'un filet de tissus vasculaires. En 1667, Swammerdam (1637-1686) émit à propos de la respiration la théorie connue sous le nom de « Cercle cartésien », parce que Descartes avait été le premier à la suggérer. Il s'efforça de démontrer que l'air entrait dans les poumons parce qu'il se raréfiait dans la bouche et qu'il se condensait dans la poitrine quand celle-ci se gonflait. En 1668, John Mayow (1643-1679) comparait la respiration à une combustion dans laquelle l'oxygène était la flamme de vie ; seul, il se mêlait au sang, parvenait au cœur, et là déterminait la fermentation. Quand il pénétrait dans l'organisme en trop grande quantité, la fièvre survenait. En 1667, Thomas Willis (1621-1675) démontra l'existence de fibres musculaires contractiles dans les plus petites des ramifications du tube bronchique, et Borelli (1608-1679) trouva enfin le mécanisme véritable de la respiration. Bellini considérait le diaphragme comme l'organe principal de la respiration et il croyait que sa fonction consistait à pousser le sang dans les vaisseaux capillaires.

Le Système lymphatique. — Nous rappellerons qu'Érasistrate avait déjà vu les vaisseaux chylifères. Dès le XVIe siècle, Fallope avait découvert les lymphatiques du foie ; Eustachius avait décrit le canal thoracique, et cependant, dans son ensemble, le système lymphatique était encore inconnu. L'honneur de sa découverte appartient à Aselli (1581-1626) ; il publia ses recherches en 1622, en 1628 Pauli en fit une démonstration publique à Copenhague, et en 1634, J. Wesling publia un graphique de tous les lymphatiques. Thomas Bartholinus (1616-1680) et Sylvius de La Boë (1614-1672) découvrirent plus tard leurs véritables fonctions. En 1647, J. Pecquet (1624-1674), en même temps que Wesling, découvrit la citerne chylifère, qui porte le nom du premier, et le canal thoracique. En 1641, Maurice Hoffmann (1653-1727) et J.-G. Wirsung (mort en 1641

ou 1643), un élève de Wesling, découvrirent le canal excrétoire du pancréas, dont le véritable usage fut, plus tard, démontré par Bartholinus.

Olaus Rudbeck (1630-1702) en 1651 et Bartholinus en 1652 démontrèrent la différence entre les vaisseaux chylifères et les vaisseaux lymphatiques, et ce fut l'origine de discussions interminables sur la priorité de cette découverte. G. Riolan (1577-1657) attaqua la découverte de Pecquet, comme celui-ci avait attaqué celle d'Harvey sur la circulation. Vers la même époque parut le travail de Glisson sur la structure du foie; comme nous l'avons dit, ce travail contenait une description exacte de cet organe et de son système sympathique; en 1651, Thomas Wharton (1614-1656) fit paraître son ouvrage célèbre sur l'adénographie. G. Needham (mort en 1677) donna une description du conduit parotide en 1655, et cinq ans plus tard Stensen en fit autant. Ce dernier publia des travaux remarquables sur les glandes salivaires et lacrymales et donna la description des conduits extérieurs de cette dernière glande. Vers 1659, Swammerdam et Blacks découvrirent les valvules des vaisseaux lactifères.

En 1664, Schneider (1614-1680) publia sept gros volumes sur les membranes nasales et sur les sécrétions muqueuses du nez (on avait cru jusque-là qu'elles provenaient directement du cerveau); il expliquait en même temps les changements anatomiques de la muqueuse du nez sous l'influence du coryza.

En 1681, de Peyer (1653-1712) et Brunner (1658-1727) découvrirent les glandes muqueuses de l'intestin qui portent aujourd'hui le nom du premier. En 1679, Rivinus découvrit le conduit excrétoire de la glande sublinguale, et, en 1691. Anton Nuck (1650-1692) publie un ouvrage devenu classique sur les lymphatiques et leurs glandes; Duvernay (1648-1730) fit une étude encore plus serrée des conduits chylifères et des lymphatiques. Pacchioni (1664-1726) découvrit les lymphathiques de la dure-mère; ceux de la choroïde et

du nerf optique furent découverts par Valsalva (1666-1723).

En 1684, Merg (1645-1722) aperçut les glands du bulbe de l'urèthre qui furent complètement décrits par William Cowper (1666-1709).

Le système nerveux. — Les ouvrages de Charles Lepois sur l'hystérie sont, nous semble-t-il, la base de la neurologie moderne ; aussi les examinerons-nous un peu plus longuement. Charles Lepois — Carolus Piso — (1563-1633) était médecin du duc de Lorraine Charles III en 1593. En 1617, il devint médecin du roi de France Henri II; peu de temps après, ce roi décida la création d'une faculté de médecine à Pont-à-Mousson et Lepois y fut nommé professeur et doyen. Ce savant joignait à une érudition très grande un remarquable esprit d'observation. Un de ses plus importants ouvrages, car il en a écrit plusieurs, est *Selectiorum observationum et consiliorum de prœtervisis hactenus morbus affectibusque prœter naturam ab aqua seu serosa colluvie et diluvie ortis, liber singularis, etc. Ponte ad Monticulum op Carol. Mercatorem.* Ce livre eut de nombreuses éditions et Boerhaave le réédita, avec une préface, en 1733.

Le chapitre dans lequel Lepois étudie l'hystérie est intitulé : *Morbi capitis a colluvie serosa.*

Dans la partie qui a pour titre *Consilium de epilepsia qua symptomata hysterica quidem vulgo dicta ad epilepsiam referuntur*, Lepois réfute les erreurs des médecins qui l'avaient précédé, et pour cela il s'appuie uniquement sur l'expérience. Il commence par affirmer l'opinion suivante : *Histerica symptomata vulgo dicta, omnia fere viris cum mulieribus commumia sunt.* (Les symptômes auxquels on donne ordinairement le nom d'hystérie sont, pour la plupart, aussi communs chez les hommes que chez les femmes.)

Cette théorie élimine l'utérus comme siège de l'hystérie, et selon Lepois ce sont les nerfs qui jouent le rôle principal dans cette psychose :*Quoniam igitur in hysterica suffocatione, totum*

convellitur et rigescit corpus, principium sane nervorum patiatur necesse est (puisque dans l'attaque d'hystérie le corps entier se raidit et se convulse, c'est que la racine même des nerfs est malade).

Contrairement à l'avis de Galien, Lepois n'admet pas que l'hystérie puisse provenir de la rétention du sang des menstrues. Il cite une *nobillissima virgo* qui souffrait d'une hystérie très tenace et chez laquelle la menstruation était cependant parfaite. Plus loin, il indique que la psychose histérique se développe parfois chez des petites filles, ou chez des femmes qui ont passé l'âge de la ménopause, et même chez des malades du sexe mâle.

Lepois se sépare aussi d'Hippocrate : ce n'est, dit-il, ni l'estomac, ni l'utérus, ni aucun autre viscère qui est la cause de l'hystérie, c'est la tête : *itaque concludamus, tot tantarumque symptomatum quœ falso hysterica creduntur parum justis de causis uterum, ventriculum, aut aliud ex visceribus accusari, sed eorum omnium unum caput esse parentem, idque non per sympathiam, affectum male et perculsum eos motus universum corpus concutientes cire* (édition de Boerhaave).

L'hystérie ressemble beaucoup à l'épilepsie ; le point de départ de l'attaque est dans le système nerveux central, et si le corps entier se raidit, s'étire et se convulse, ce n'est pas parce que la tête devient intéressée dans le processus, mais parce que le principe même des nerfs y est intéressé et que les méninges cérébrales, dont les nerfs ne sont qu'une prolongation, sont elles-mêmes convulsées et rendues rigides.

Lepois s'efforce d'expliquer physiologiquement les accidents de l'hystérie, et il arrive à cette conclusion remarquablement exacte bien que théoriquement fausse : *Certe sensorium commune sive principium sensuum omnium in his affectibus lædi ne cesse est* (ce doit être le *sensorium commune*, c'est-à-dire le principe de tous les sens, qui est malade dans cette affection) après quoi, il ajoute qu'il est démontré (*sic*) que l'organe du

sensorium commune n'est autre chose que l'esprit animal qui a son siège dans les ventricules du cerveau. Le cerveau, dit-il, se contracte et expulse le fluide — *colluvies serosa* — dans les creux des nerfs, d'où il provoque d'abord l'agitation puis la rigidité.

Jam animi perturbationes sive terror, sive tœltitia ex inopinato suborta evidente sane ex causa hystericos cient affectus ; videlicet per haec animi pathemata membranœ cerebri nunc contrahunter comprimuni turque, nunc explicantur et dilatantur ; his autem sive contractis, sive explicatis, aquam residem necesse est commoveri et in cava nervorum aut sponte exundare, aut veluti exprimi. (Les troubles de l'âme, la peur ou la joie soudaine peuvent provoquer l'attaque d'hystérie, parce que les émotions morales soumettent les membranes du cerveau à des alternatives de compression et de contraction d'une part, d'extension et de dilatation de l'autre ; dans ces mouvements de contraction et d'extension l'eau contenue dans les membranes s'agite, ou coule spontanément dans les cavités des nerfs, ou est poussée dans ces mêmes cavités.)

Lepois rapporte le cas d'une jeune femme de la noblesse qui serait aujourd'hui considéré comme un cas d'hystérie pure et simple, et il démontre que cette affection n'est due, ni à la rétention des menstrues dans l'utérus, ni à la corruption du fluide utérin — que ce soit le fluide séminal femelle ou tout autre liquide — ni à quelque affection du foie, de l'estomac, ou autres viscères, — mais qu'elle est due à une collection fluide qui, s'accumulant dans la partie postérieure de la tête, et y formant amas, emplit et détend les racines de tous les nerfs, jusqu'à provoquer des convulsions dans toutes les parties, non seulement internes, mais externes ; puis, la masse fluide changeant de place, le malade perd toute conscience ; ce fluide provient des viscères, plus spécialement du foie, mais aussi des autres parties du corps ; ainsi, comme une rivière est le résul-

tat de plusieurs petites sources que se réunissent, ainsi des sinus qui sont à la surface du cerveau et se terminent à la partie postérieure de la tête, le fluide arrive et s'amasse, non seulement parce qu'il trouve devant lui des espaces vides où il peut s'accumuler, mais aussi à cause de la forme déclive de la tête ; par la chaleur du corps, ce fluide se gonfle, il arrive jusqu'à la racine des nerfs et finit par les distendre, et cela plus dans la partie supérieure que dans la partie inférieure ; après quoi, s'étendant progressivement, il atteint toutes les ramelles nerveuses, puis les muscles, et il finit par porter ses ravages dans tous les organes, tant externes qu'internes.

Dans un autre passage (page 103 de l'édition Princeps), il déclare qu'il ne peut pas dire quel est, de la terreur ou de l'étonnement, le sentiment qui domine chez le médecin quand il voit cette étrange maladie qui paralyse à la fois la pensée et le mouvement. La vue et l'audition sont également abolies et rien ne peut faire sortir le malade de sa torpeur.

Au point de vue clinique, l'auteur signale l'anesthésie cutanée, la surdité, la cécité et l'aphonie. Il cite le cas d'une très noble abbesse qui, deux ou trois jours avant l'attaque hystérique, devenait d'abord sourde et aphone, puis la cécité survenait, et enfin elle perdait complètement connaissance. Un peu plus loin, il raconte l'histoire d'une jeune fille qui fut sur le point d'être enterrée vivante et l'eût été certainement si elle ne s'était pas éveillée à temps. Il dit encore ceci : *Et in famosa illa virgine Galla Maturina, quæ, pro mortua medicis etiam habita, hujus lapidis primo olfacto e lecto restituta, alacris extemplo præter spem ad mensum aleamque curcurrit...* (Le cas fameux de Mathurine, jeune vierge française, que tous croyaient morte, et qui, aussitôt qu'elle sentit l'odeur de cette pierre, se leva de son lit, heureuse et confortable, et contre tout espoir se mit à manger et à jouer.)

Durant les XVIe et XVIIe siècles, il y eut des cas très nombreux de sommeil hystérique, probablement pendant quelques-unes

des nombreuses épidémies de sorcellerie de cette époque agitée. Mais jusqu'à Lepois aucun médecin n'avait su en distinguer la cause.

Lepois signale aussi la paralysie des membres inférieurs ou supérieurs; et il est le premier qui signale le tremblement qui précède cette paralysie. *Sed et annotarvi, hoc anno, in altera ingenua vicina nostra, da qua ante, quæ et secundo paroxysmo, tremoren brachiorum insignem passa est, tertio tandem in paralysim ceorumdem incidit.* (J'ai remarqué cette année chez une autre femme, chez une de mes voisines, qu'après un second paroxysme, elle présenta dans ses bras un tremblement très remarquable, tremblement qui se termina en paralysie durant le troisième paroxysme.)

Il note aussi l'apparition de la salivation, tant chez les hommes que chez les femmes, à la fin des paroxysmes, et il déclare que l'hystérie peut éclater également chez l'homme, la femme ou l'enfant. Il compare l'hystérie à l'épilepsie, ce qui indique qu'il a rencontré des cas d'hystéro-épilepsie.

Thomas Willis soutint et développa un peu plus tard les théories de Lepois, et il en résulta la polémique fameuse entre Highmore et lui.

Charles Lepois a été le premier à réfuter l'erreur qui place dans l'utérus le siège de l'hystérie. L'ouvrage de Willis est remarquable; il ne se contente pas de soutenir les idées de Lepois, il les rend encore plus claires grâce aux arguments vigoureux dont il les appuie, tels qu'on les pouvait attendre d'un anatomiste et d'un savant aussi distingué.

Sydenham a fait époque dans l'histoire de l'hystérie, grâce à ses merveilleuses observations cliniques.

J. Cassérius fut le premier à faire réellement progresser l'anatomie du cerveau; il décrivit l'arachnoïde, le corps calleux, le cul de sac des ventricules latéraux, la glande pinéale, l'aqueduc de Sylvius et le thalamus optique. G. Wesling supposait que les esprits vitaux devaient être sécrétés par le

plexus choroïdal, et, comme nous l'avons déjà dit, Descartes plaçait le siège de la conjonction de l'âme et du corps dans la glande pinéale. Sylvius de La Boë décrivit le sinus de la dure-mère, la forme des ventricules latéraux, les corps quadrijumeaux et leur union avec la glande pinéale. J.-J. Wepfer (1620-1695), connu par ses travaux d'anatomie pathologique, fut le premier à établir la différence entre l'occlusion des artères et leur rupture; et Willis fut le premier à publier (en 1664) un traité vraiment complet sur le système nerveux. En 1665, Swammerdam et Blacks décrivirent l'arachnoïde que Cassérius avait déjà décrite. En 1669, Burrhus procéda à une analyse chimique de la substance cérébrale, et, vers la même époque, Leeuwenhock découvrit le canal vasculaire du conduit cortical des circonvolutions. En 1684, Vieussens décrivit les sinus elliptiques de la *sella turcica*, et les sinus sphénoïdes et caverneux. Il décrivit aussi le centre médullaire du cerveau et fit de minutieuses études anatomiques du cerveau et de l'épine dorsale, et laissa de très exactes descriptions des nerfs. En 1695, Ridley publia un livre remarquable sur le cerveau; il y décrivait la dure-mère des nerfs et les fibres nerveuses ; c'est de là qu'est née la théorie de Pacchioni sur les mouvements cérébraux, théorie qui eut de son temps un si grand succès. En 1697, Ruysch (1638-1731) publia une excellente description de l'arachnoïde et de la pie-mère.

Les organes des sens. — Le célèbre mathématicien Kepler montra comment la lentille du cristallin réfractait la lumière, comment la rétine présentait les images et comment, par leur mouvement, les paupières éloignaient ou rapprochaient le cristallin. Mais les observations les plus importantes sur la vision sont dues à un jésuite dont le nom est Scheiner, qui démontra les fonctions de la rétine, du corps vitreux, de la lentille et de la pupille. Il calcula mathématiquement le cône des rayons lumineux. Descartes comparait les yeux à une chambre noire. Vers 1672, Newton développa sa théorie de

la lumière tandis que Briggs appliquait la théorie des couleurs à la vision. Ruysch et Leeuwenhock étudiaient la structure de l'œil, le premier décrivant la choroïde, le second démontrant les fibres de la lentille cristalline.

Les premières découvertes dans l'anatomie de l'oreille remontent à J. Cassérius (1561-1616) ; il découvrit la membrane du tympan, les deux apophyses du malléus, la structure du cochléa, les muscles et les osselets du tympan. En 1640, Sylvius de La Boë découvrit la prolongation de l'incus et, en 1644, Follius (peut-être 1615) décrivit les canaux semi-circulaires, le manche du malléus et les branches de l'inéus. Claude Perrault attribua la perception des sons aux vibrations athmosphériques reçues par les lamelles en spirale du cochléa. En 1683, Duverney publia sur ce sujet un travail devenu classique. Celui de Schellammer (1649-1716) parut à peu près à la même époque. En 1689, Rivinus vit la fissure de la membrane tympanique que Glaser (1629-1675) avait déjà remarquée avant lui.

Génération. — Dans les débuts du XVIIe siècle, Fyens remit en faveur les idées d'Aristote sur la génération. En 1649, Riolan décrivit l'enveloppe de l'épididymis et le corps de Highmore. Faber démontra que la coquille de l'œuf est la partie qui se forme la dernière. Dans son travail sur la génération qui parut en 1651, Harvey formula la grande loi *omne vivum ex ovo* et posa les fondements de la théorie de l'évolution. Dans la même année, Highmore (1613-1685) découvrit les méandres des tubes séminifères dans l'épididymis et leur réunion dans le corps qui porte son nom. De Graaf (1641-1673) décrivit la structure de la prostate et des vésicules séminales ; il donna le nom d'ovaire à l'organe qui, chez les femmes, avait jusque-là été appelé testicule. Il découvrit les changements qui surviennent dans les divers organes après la conception et parla de la descente de l'ovule dans les trompes de Fallope. Swammerdam s'occupa aussi de la théorie de l'évolution, et Malpighi étudia l'incubation de l'œuf et le *punctum saliens*. Redi (1626-1697) s'occupa aussi de l'évolu-

tion et se déclara contre la génération spontanée, en laquelle quelques-uns croyaient encore. En 1675, Hoboken étudia le placenta et les membranes de l'œuf. Stenson observa les diverses phases de l'incubation de l'œuf et confirma les théories de Malpighi. En 1677, Bartholinus écrivit un traité sur les ovaires et réfuta l'erreur du prétendu fluide séminal existant chez les femelles. C'est également en 1677 que Leeuwenhock vit au microscope les spermatozoaires qu'un autre médecin de Dantzig, Louis Von Hommen, avait déjà décrits. En 1681, Des Noues découvrit les glandes qui devaient plus tard être connues sous le nom de corps de Naboth. Le XVII[e] siècle se termina au milieu des querelles violentes sur la loi de l'évolution.

L'anatomie et la physiologie, déjà complètement distinctes, tendaient à se perfectionner par l'expérimentation, et l'opinion générale était que l'on devait concentrer leur étude sur l'analyse des parties, pour arriver à les distinguer les unes des autres et découvrir ainsi les fonctions qui leur étaient particulières. Il y avait alors un groupe d'hommes des plus distingués à la tête desquels brillait Harvey et parmi lesquels se trouvaient Bartholinus, Duverney, Vienssens, Aselli Rivinus, Stensen, Swammerdam et Malpighi. Swammerdam fut l'inventeur de l'injection de cire, que par la suite Ruysch a si grandement perfectionnée et grâce à laquelle l'anatomie a fait des progrès si grands. Un peu plus tard Leeuwenhock découvrait les globules sanguins et les rotifères, ouvrant ainsi la voie à la découverte des infusoires, qui constitue une des plus brillantes conquêtes de la science naturelle.

Pathologie. — Le lecteur se rappelle peut-être que dès le XVI[e] siècle des distinctions spécifiques avaient été établies entre diverses maladies, que des espèces réelles avaient été décrites, et que l'extension de certaines affections nouvelles avait donné une impulsion considérable à la nosologie et à la nosographie. La sémiologie était regardée comme une branche distincte de la pathologie. Dans le XVII[e] siècle, la pathologie resta ce qu'elle

était au siècle précédent, mais vers la fin de ce siècle la tendance à une systématisation nouvelle commença à poindre. Ettmüller en fut l'annonciateur. La sémiologie fut réunie à la pathologie et une science nouvelle naquit, science qui traitait de la nature, des causes et des différences de toutes les maladies. Et enfin une branche de cette science se développa, branche qu'Ettmüller n'avait pas prévue et qui devint l'anatomie pathologique, c'est-à-dire l'étude des lésions morbides.

Nous n'avons jusqu'ici étudié les doctrines du XVIIe siècle que dans leurs lignes générales, mais il faut maintenant examiner avec soin les idées que les professionnels se faisaient sur la maladie, si nous voulons bien traiter notre sujet. Il faut apporter d'autant plus de soin à examiner cette question qu'elle constitue une phase critique de la médecine de ce grand siècle. C'est le seul point qui tint debout dans la doctrine de Galien, et c'est la seule place forte que le XVIIIe siècle ait eu encore à conquérir. Le Galiénisme, nous l'avons déjà dit, était, en apparence seulement, l'héritier de l'Hippocratisme ; en réalité, il en avait changé sur deux points le dogme pathologique. Il confondait la cause « prochaine » avec la « maladie » et substituait des espèces morbides artificielles aux espèces naturelles ; en cela, le Galiénisme se trouvait en opposition avec les scolastiques, qui continuaient à affirmer que la maladie n'avait point de substance propre, par conséquent ne pouvait avoir de « cause conjointe », mais que l'apparition de maladies nouvelles suffisait à démontrer en quoi consistait les espèces naturelles. Cependant, et en même temps, la spécificité, née de l'alliance du Néo-platonisme avec les doctrines islamiques, continuait à admettre les espèces naturelles et à leur reconnaître une substance ; cette substance était constituée par les causes morbifiques de contagion. Fuchs, Fernel et les scolastiques avaient bien entrevu la difficulté, et, dans ses Institutes, Fernel, tout en restant galiéniste, l'avait déjà notée.

L'esprit médical de cette époque était si fort infecté de

Galiénisme que, tout en s'efforçant d'en rejeter le joug, les praticiens d'alors le reprenaient encore en acceptant les doctrines iatro-chimiques et iatro-mécaniques ; et quand ils s'efforçaient de fuir dans une nouvelle direction, ils tombaient dans la spécificité.

Van Helmont avait compris que la maladie n'a pas de substance qui lui soit propre, qu'elle est seulement une des formes de la vie, c'est pourquoi il en fit une « idée » de l'archéus. Naturellement, cet archéus était parfaitement inutile, car nous estimons que l'homme est composé d'une âme et d'un corps seulement. Faire tout passer par l'archéus, c'est abolir le corps, on en arrive à fabriquer un imbroglio, un conflit de pouvoirs concentriques — roues marchant dans des roues. L'âme contenait une âme sentante, laquelle contenait l'archéus, qui, à son tour, contenait l'*Aura vitalis*. Le corps et l'âme étant substantiellement unis, la vie était un acte résultant de cette union, et il aurait été suffisant de dire que la vie possédait ses formules d'expressions normales, comme celles d'expressions morbides. La maladie devenait une forme de la vie, et cela suffisait. Van Helmont considérait la vie, vue dans son ensemble, comme une sorte de manifestation, une conception de l'archéus, et il comparait cette conception à une *Aura vitalis*, à une sorte d'émanation, que nous arriverons à comprendre en songeant qu'on lui a donné le même nom qu'a l'*Aura epileptica*. La maladie serait le résultat d'une Aura de ce genre.

La doctrine de Van Helmont était sûrement de formule scolastique, avec, en plus, l'idée de l'archéus, elle représentait la doctrine de l'essentialité, ou essence formelle des maladies, tandis que la spécificité, substantialisant l'essence morbide, lui donnait une matière propre lui appartenant, en lui incorporant la contagion matérielle venue du dehors. La formule d' « essentialité » prenait sa source dans la pensée d'Hippocrate, tandis que celle de la spécificité reprenait la vieille conception qui faisait de la maladie un poison.

Sydenham a été dans le XVIIe siècle le grand avocat de la spécifité. Nous trouvons dans ses écrits cette théorie très réduite, car ce grand physicien brille surtout par sa puissance d'observation, et il ne prend dans un système que juste ce qui lui paraît nécessaire pour lui servir de guide. Le règne des premiers partisans de la spécificité était alors passé; la recherche de la nature de ces causes morbides qui échappaient à la fois aux physiciens et aux chimistes n'était pas populaire; on éprouvait un véritable soulagement à regarder les causes morbides comme un fait dont on ne s'occuperait plus à chercher la nature. Thomas Sydenham (1624-1689) étudia à Oxford et à Cambridge, c'est dans cette dernière ville qu'il passa son doctorat en médecine en 1676. Il s'établit à Londres et il conquit une grande réputation comme praticien tant chez lui qu'à l'étranger.

Pour donner une idée de ses doctrines, nous croyons ne pouvoir mieux faire que de citer quelques paragraphes du premier chapitre de son livre intitulé : *Observations médicales concernant l'histoire et la guérison des maladies aiguës.*

« D'après mon opinion, quelques mauvaises pour le corps qu'en puissent être les causes, la maladie n'est que l'effort accompli par la nature pour repousser la matière morbide et guérir ainsi le patient. Car, puisqu'il plut à Dieu de créer les hommes d'une manière telle qu'ils soient impressionnés par des causes diverses venues du dehors, il ne leur est pas possible d'éviter certains désordres, ces désordres peuvent provenir : ou des particules de l'air qui, ne s'accordant pas avec les humeurs, s'insinuent dans le corps et se mêlent avec le sang, souillent l'être tout entier, ou de diverses formes de fermentations et putréfactions des humeurs retenues trop longtemps dans le corps qui n'arrive ni à les digérer, ni à les rejeter, à cause de leurs dimensions ou de leur nature inadéquate.

« Les circonstances étant si intimement mêlées à notre constitution que nul homme ne peut se considérer comme libéré

d'elles, la nature nous pourvoit d'une méthode et d'une suite de symptômes qui nous permettent d'expulser la matière peccante, laquelle risquerait sans cela de détruire la fabrique humaine. Et bien que cette fin fût encore plus facilement atteinte par ces moyens désagréables, si sa méthode n'était point gênée par une certaine maladresse. Cependant, quand, livrée à elle-même, elle essaie trop ou pas assez, les patients paient une dette encore plus grande à la mortalité; car c'est une loi immuable que : nul être engendré ne peut durer toujours.

« Voici un exemple pour illustrer cette doctrine : qu'est la peste, sinon une complication de symptômes destinés à rejeter au dehors les particules morbides absorbées avec l'air qu'on respire, soit par la voie des éliminations ordinaire, soit par les abcès externes ou les éruptions diverses : Qu'est la goutte, sinon une tentative de la nature pour purifier le sang des gens âgés, et, ainsi qui le dit Hippocrate, pour nettoyer tous les replis du corps. Et on en peut dire autant d'un grand nombre de maladies quand elles sont bien déclarées.

« Mais selon les différentes méthodes qu'elle emploie la nature accomplit cet office plus ou moins lentement et expulse plus ou moins vite les causes morbides. Car, quand une fièvre est nécessaire pour dégager les particules morbides, pour provoquer leur séparation et arriver enfin à les éliminer par la sueur, la diarrhée, des éruptions ou tout autre moyen similaire, cet effet étant produit dans la masse du sang, avec une motion violente des parties, il s'ensuit que le changement, que ce soit la guérison ou la mort, doit être soudain (c'est la guérison ou la mort selon que la nature a, par une crise, vaincu la matière morbide, ou a été vaincue par elle). Ces efforts de la nature sont joints à de violents et dangereux symptômes. Et de cette sorte sont toutes les *maladies aiguës* qui envahissent avec violence et rapidité. Et l'on peut aussi appeler de ce nom toutes les maladies qui, bien que lentes, dans l'ensemble de leurs crises, en arrivent parfois à une terminaison critique pour une seule

de ces crises; les fièvres intermittentes sont de cette sorte.

« Mais quand la nature de la maladie est telle qu'elle ne peut avoir recours à l'aide de la fièvre pour se débarrasser de toutes ses impuretés, ou quand cette maladie est fixée sur une partie trop faible pour se débarrasser de ces impuretés, soit à cause de la structure particulière de cette partie — comme dans la paralysie, où la matière morbide est fixée sur les nerfs, et dans l'empyème, où elle se décharge dans la cavité de la poitrine, — soit à cause d'un manque naturel de chaleur et de force, — comme dans les cas où le phlegme tombe sur les poumons affaiblis par l'âge ou par une toux perpétuelle, — soit enfin à cause d'un afflux continuel de nouvelles matières morbides, dont le sang se trouve vicié si bien que par ses vigoureuses tentatives pour s'en débarrasser il fatigue et opprime les parties inintéressées. Dans ces divers cas, la matière morbide est, ou lentement amassée au moyen de concoction, ou ne l'est pas du tout; et c'est pourquoi les maladies provenant de ces matières indigérables sont ce que nous appelons très justement chroniques. Et de ces deux principes contraires proviennent les maladies aiguës et les maladies chroniques.

« Pour les maladies aiguës, dont j'ai maintenant l'intention de parler, certaines sont causées par une altération latente et inexpliquable de l'air, qui infecte le corps des hommes, et non par une disposition ou un état particulier du sang et des jus; du moins cette influence ne peut aller plus loin que l'influence occulte que l'air exerce sur les corps. Ces maladies ne durent que tant que dure cet état secret de la constitution de l'air, elles disparaissent ensuite, et on les appelle maladies épidémiques.

« Il y a encore des maladies aiguës qui proviennent d'un mauvais état particulier à certaines personnes, mais comme elles ne sont pas produites par des causes générales, peu de gens en sont frappés à la fois; de plus, elles se produisent dans n'importe quelle saison de l'année, cela à quelques

exceptions près, exceptions dont je parlerai quand je traiterai particulièrement ce sujet. J'appelle *intercurrentes* ou *sporadiques* ces maladies qui se produisent en tout temps, quand les épidémies font rage; je commencerai par les épidémies et me propose d'en donner une histoire générale. »

Par cette longue citation, le lecteur jugera de l'intérêt que présente la spécificité de Sydenham, car il tenait compte des causes de la contagion et les reliait à la doctrine d'Hippocrate sur les crises et la coction, acceptant et justifiant en même temps la théorie nouvelle des espèces morbides et des ferments fort en honneur à cette époque. La spécificité atteignait alors ce qu'on peut appeler sa période classique, durant laquelle théories, observations et enseignements de la tradition étaient intimement liés. Sydenham et ses élèves étaient d'excellents nosographes. Ils savaient distinguer les diverses espèces morbides et leurs formes et suivaient avec une grande attention tous les phénomènes morbides et leur évolution, et ce n'est point trop dire que d'affirmer que le point principal de la pathologie de Sydenham était la différenciation des espèces morbides.

Mais il ne suffit pas d'être un bon observateur et de classer les faits découlant de ses observations, et c'est réellement tout ce qu'on peut trouver dans la spécificité de Sydenham, qui, comme nous l'avons dit, est classique au plus haut degré. Il faut en plus de l'observation et de la classification arriver à trouver la clef de toutes ces lois ; arriver à trouver leur *raison d'être*. Il est en effet impossible de n'avoir pas remarqué le manque de cohésion de cette théorie de Sydenham. Déclarer que la maladie est un état de nature qui se développe pour combattre la matière morbide provenant de particules contenues dans l'atmosphère, et puis ajouter que cela s'explique par la volonté du souverain maître, lequel a décidé que nos humeurs seraient soumises aux impressions causées par les influences extérieures, c'est simplement poser la question : est-ce la

matière morbide même, ou est-ce l'impression produite par elle qui constitue la maladie? C'est là une question à laquelle il n'est pas facile de répondre. Après quoi, soutenir que les diverses matières putrescibles retenues à l'intérieur du corps sont les causes de la maladie, c'est avouer que la première explication n'a pas été comprise et en suggérer une tout aussi incertaine, car pourquoi cette matière retenue serait-elle retenue?

Cette idée de la rétention d'une humeur qui est pathologique parce qu'elle est retenue semble indiquer que Sydenham ne croyait pas que l'humeur fût par elle-même la cause, mais que la cause était la rétention; et après avoir si soigneusement discuté sur l'infection venue de l'atmosphère et due à des matières putrides, aller jusqu'à déclarer — car, dans le texte, Sydenham va jusque-là — qu'il n'a jamais pu comprendre la cause qu'il invoque, cela nous semble quelque peu déraisonnable. En réalité, Sydenham trahit la faiblesse de son raisonnement sur cette question en déclarant dans un autre passage que bien qu'ayant observé avec tout le soin possible la tendance épidémique de certaines années par rapport à la qualité de leur atmosphère, afin d'y trouver la raison de tant d'épidémies diverses, il n'a jamais pu arriver à une conclusion. Et plus loin, il continue, disant que cette tendance à des épidémies diverses n'est produite ni par le froid ni par la chaleur, ni par l'humidité, ni par la sécheresse, et qu'elle viendrait plutôt de quelque changement inexplicable survenu dans les entrailles de la terre.

Personne ne nie que l'atmosphère ne puisse être corrompue par des matières putrides tenues en suspension et que cela ne puisse devenir une cause de maladie. Mais de ce fait à la théorie de la spécificité la distance est grande. Pour bien établir sa théorie, il eût fallu que Sydenham pût démontrer qu'il y avait autant d'espèces différentes de matières putrides que de maladies différentes. Puisqu'il ne peut le démontrer, la

matière putride qu'il invoque ne peut-être qu'une cause d'impressions, comme le chaud, le froid, la sécheresse ou l'humidité, ou tout autre impression. C'est par conséquent cette impression variable produite industriellement sur chacun qui devient la cause véritable des espèces morbides et, par conséquent aussi, nous en revenons à la doctrine des *formes* morbides, telles que les comprenaient les scolastiques Fernel et Van Helmont, et aux enseignements de l'école de Cos.

Ce serait une grande erreur de croire que les praticiens du XVIIe s'ècle n'avaient pas conscience de ces difficultés, alors que déjà, peu après Hippocrate, les dogmatiques s'en servaient pour combattre les partisans de la théorie des poisons morbides. Comme tous les avocats de cette spécificité issue de l'Arabisme, Sydenham en revint simplement à la théorie de la maladie-poison, depuis si longtemps abandonnée.

Tout en reconnaissant les qualités d'observateurs des partisans de la spécificité, un très grand nombre de galiénistes ne voulaient rien savoir de leurs théories et répliquaient que les changements de l'atmosphère, la contagion — telle que l'entendait Fracastor — ou tout autre cause n'agissaient qu'en altérant la constitution organique, et c'est cette altération qui constituait la maladie. Plusieurs galiénistes partaient de là et arrivaient à adopter les théories mécaniques ou chimiques d'après lesquelles les maladies étaient une fermentation, une obstruction ou quelque autre altération.

Si le lecteur désire se rendre compte de la façon dont le galiénisme régnait encore sur les esprits en plein XVIIe siècle, il n'a qu'à lire ce passage d'Ettmüller ; il est caractéristique. « Le corps tout entier est le siège de la santé, il est par conséquent tout entier aussi le siège de la maladie. » On croirait que l'auteur va développer son sujet, comme l'eussent fait Hippocrate ou Van Helmont, en déclarant que la maladie est une sorte de diatèse, une infection intéressant le corps tout entier, mais ce serait une erreur, car voici comment il continue :

« mais il l'est de manières diverses selon les parties frappées ; les parties *contenues*, c'est-à-dire le sang et les esprits qui sont les plus proches de la racine de la vie, sont les plus intéressées, les parties solides ou parties contenantes le sont moins; la vie existe entièrement et fondamentalement dans le sang et les esprits ; dans les parties solides, elle n'existe que par dérivation, c'est-à-dire que ces dernières ne vivent qu'autant qu'elles sont irriguées par le sang et les esprits. » Remarquons en passant que cette classification en parties contenantes et en parties contenues est le point de départ de la grande division faite, un siècle plus tard, par les solidistes et les humoralistes. Mais il faut prêter une attention particulière à l'opinion d'Ettmüller sur le changement qui se produit dans le sang et les esprits et qui est le premier effet de la maladie, parce que ce changement même est déjà la maladie. C'est ce que Galien appelait la cause conjointe et qui était supposé être la cause de la maladie. Tout ceci constitue un cercle vicieux, car il fait une maladie, et même la cause d'une maladie, de ce qui est seulement l'effet d'une maladie.

Ettmüller prend la théorie de Van Helmont comme point de départ et regarde la maladie comme une idée ou une forme simple, tout comme les scolastiques l'auraient fait. Mais plus il avance, plus il s'éloigne de ce point de départ, et plus il incline vers le Galiénisme presque jusqu'à accepter la cause conjointe. Un pas de plus et il accepterait la cause conjointe comme cause essentielle et arriverait ainsi à la spécificité.

Dans un chapitre intitulé « Sur différentes maladies », Ettmüller déclare qu'il y a trois maladies d'essences différentes, savoir : les maladies de l'esprit, les maladies des humeurs contenues et les maladies des parties contenantes ou solides. On peut dire que dès ce moment il avait adopté le Galiénisme, et la connaissance des espèces morbides lui échappe, ainsi qu'elle a toujours échappé à Galien, bien qu'il reconnût, ainsi que l'avait reconnu Galien, que les maladies

sont divisées en espèces. C'est pourquoi ces galiénistes ne saisissaient pas la différence entre des maladies naturellement distinctes, mais les observaient telles qu'elles se présentaient.

Nosographie. — Parmi les principaux nosographes du XVIIe siècle, nous mentionnerons spécialement Charles Lepois, Sydenham et Morton (1635-1698). Ce dernier était le rival de Sydenham et le blâmait très fort pour sa médicamentation antiphlogistique; pour sa part, il préconisait l'usage du quinquina. Dans Morton, les descriptions de la goutte, des rhumatismes et de certaines fièvres sont excellentes, elles n'égalent cependant pas celles de Sydenham, qui fut un des plus habiles observateurs de son siècle. Les descriptions que ce dernier nous a laissées de certaines maladies aiguës, ses observations sur les épidémies et sur l'influence qu'elles ont sur les maladies intercurrentes, ses études sur les fièvres éruptives, en particulier sur la petite vérole, ses travaux sur la goutte et la dysenterie, tout peut être encore lu aujourd'hui avec profit.

Durant le XVIIe siècle, les maladies les plus fréquentes ont été les suivantes. De 1610 à 1620, une épidémie qui paraît avoir été une sorte de mal de gorge gangréneux sévit à Naples et en Castille. Il a été décrit par F. Nola, de Villareal, P. Caseles, A. de Fontseca, Scombati et plusieurs autres. Pour la première fois, il est fait mention du purpura à Leipzig, en 1650, par J. Lange. Sennert paraît avoir été le premier à observer la fièvre scarlatine, mais il semble l'avoir prise pour une forme de la rougeole. Cette maladie était très fréquente en Angleterre, et Sydenham comme Morton l'ont décrite comme une maladie spéciale.

Vers 1650, une angine qu'on appelait croupale ou polypeuse apparut en France et en Angleterre sous une forme épidémique. Les premières observations en furent faites par Christophe Bennet (1656) et par Nicolas Tulp (1685). Une affection cérébrale accompagnée de convulsions éclata dans le Vogtland

en France et en Angleterre en 1650, 1674 et 1675; elle fut décrite par Thomas Wellis et par Brunner. En 1665, diverses formes de fièvres pétéchiales se produisirent en Angleterre, des descriptions en ont été données par Sydenham et Morton; ces deux auteurs nous ont, en outre, laissé de nombreuses observations sur la petite vérole, la rougeole, la dysenterie, les fièvres intermittentes et sur une maladie qu'on appelait l'apoplexie épidémique et qui était probablement une forme de ce qu'aujourd'hui nous appelons l'encéphalite léthargique.

Le rachitisme fut pour la première fois observé en Hollande, et plus tard en Angleterre et en Suisse. C'est pour ce dernier pays que Reusner nous en a laissé des descriptions (1582). Plus tard, cette affection fut observée par Boot, qui lui donne le nom de *tabes pictava*. Plus tard encore, en 1682, par Glisson qui l'appelait *rachitis*.

Haefers signale pour la première fois le crétinisme en 1675, et J. Bontius fut un des premiers à dépeindre les lésions cutanées de la lèpre qu'il avait rencontrée dans les Indes; et il fut le premier aussi à écrire sur le béri-béri. Enfin, J. Floyer a laissé sur l'asthme un traité remarquable publié en 1698.

L'anatomie pathologique retint, durant ce siècle, l'attention du monde médical, surtout après la publication du grand ouvrage de Théophile Bonet, auquel nous avons déjà fait allusion.

Il fut le point de départ du grand mouvement qui permit le développement de cette importante branche de la science médicale. Il est cependant juste de signaler certains travaux de moindre importance qui l'avaient précédé. Ce sont les suivants: N. Fonteyn, *Responsionum et curationum medicinalium* 1637, et *Observationum anatomicarum*, 1654; J.-D. Horst. *Decas observationum epistolarum anatomicarum*, 1656; R. Salzmann, *Varia observata anatomica*, 1669, Wepfer, *Historia apoplecticorum*, 1667; Schrader, *Aserva, anatom. medicor*, 1674; E. Blancard, *Anatomica pratica rationalis*, 1688.

Thérapeutique. — Nous avons déjà attiré l'attention sur le mouvement d'opposition contre le Galiénisme, et dit comment Paracelse désirait opposer à l'aphorisme d'Hippocrate : *contraria contrariis curantur* l'aphorisme plus nouveau de *similia similiis curantur*. La doctrine était que les maladies seraient des essences morbides réelles, et les remèdes des essences agissant comme antidotes vis-à-vis du poison de la maladie; cette doctrine avait pris un essor considérable, et quand on cherchait de nouveaux remèdes, ce qu'on cherchait surtout c'était des spécifiques pour chaque maladie et aussi, et surtout, un spécifique général pour toutes les maladies, une panacée universelle qui guérirait tous les gens et toutes les maladies. Mais toutes les recherches dans cette direction restèrent sans résultats. Le mercure de guiacum, l'ipécacuana, le quinquina, l'or et l'antimoine étaient certainement de très valables acquisations, mais aucun ne pouvait être appelé spécifique. La théorie des signatures, enseignée par Paracelse, avait été reprise avec enthousiasme par G. Della Porta ; on administrait de l'hépatique dans les affections du foie, la pulmonaire dans celles des poumons, la digitale dans les maladies de cœur, la scrofulaire pour celles du système glandulaire; mais d'une manière générale leur usage n'amenait pas d'amélioration sensible.

Pendant ce temps, les nouvelles théories pathologiques qui avaient pour base la physique et la chimie retenaient l'attention du monde médical. On s'efforçait de neutraliser les alcalins du sang et des humeurs par des acides et de diminuer leur acidité par des alcalins. On administrait les substances diluantes pour rendre plus fluide le sang trop épais; des résines et certains baumes étaient au contraire donnés pour l'épaissir. Ajoutons que la saignée revenait à la mode et était considérée comme le plus puissant des antiphlogistiques, car c'est à peu près à cette époque que le mot de phlogistique, emprunté au vocabulaire des chimistes, avait été adopté par Stahl.

La doctrine des indications du traitement telle que l'avait établie Hippocrate était en pratique oubliée ; la théorie des causes conjointes était seule acceptée. Certains attribuaient la maladie à la suracidité et employaient le traitement alcalin ; d'autres y voyaient un engorgement des veines et usaient de désobstruants. D'autres en accusaient un empoisonnement du sang et s'ingéniaient à trouver des spécifiques ou antidotes. La théorie des humeurs viciées tenait toujours bon ; on usait contre elles de drogues variées et on chasssait du corps ces dangereuses *humeurs peccantes* à grand renfort de purgatifs, de diurétiques et de sudorifiques.

Bien que le XVII[e] siècle eût la prétention de mépriser Galien, la thérapeutique était restée galiéniste, et elle s'efforçait de traiter la cause conjointe par le vieux principe de *contraria contrariis curantur*.

L'antimoine était non seulement un nouveau remède, mais aussi un produit chimique, et pour cette raison les galiénistes de Paris — et ils étaient nombreux — n'en voulaient pas entendre parler. Comme émétique et purgatif, il avait pris la place de l'ellébore employée par les anciens et du séné en usage chez les Arabes. Aussi les galiénistes proscrivaient-ils l'usage du tartre émétique.

En 1657, Sir Christopher Wren propose d'introduire directetement les médicaments dans les veines, afin d'obtenir une action plus prompte et plus décisive ; dans la même année, cette méthode fut essayée par Clarke, Robert Boyle et Heurshaw.

En 1665, Richard Lower, qui l'avait déjà expérimentée, proposa la transfusion du sang pour les malades très affaiblis. Les premiers essais furent d'abord tentés avec du sang pris sur les animaux, puis avec du sang humain pris sur de jeunes sujets. L'année d'après, Denys de Paris introduisit cette méthode en France, d'où elle passa en Allemagne ; de son côté, J. Riva l'avait portée en Italie. Dans tous les pays la transfusion du sang avait des partisans enthousiastes et des

ennemis acharnés, si bien qu'il en résulta d'incessantes querelles dans le monde médical.

Les nouveaux remèdes chimiques ou provenant de plantes exotiques abondaient. Paracelse préconisait l'opium et en avait fait une sorte de spécifique contre la fièvre ; la chaux, sous l'espèce de poudre d'écailles d'huîtres, avait été très employée par Paracelse dans le traitement de la lithiase, et l'usage s'en était très étendu. Naturellement, les préparations acides ou alcalines étaient employées journellement. Sydenham introduisit pour la dysenterie la poudre de corne de cerf, ce qui était encore du calcaire sous une autre forme. Le quinquina avait pénétré en Europe par l'Espagne en 1640. Mais son emploi rencontra une vive opposition en France, en Belgique et en Angleterre. Sa valeur comme spécifique contre la fièvre souleva les plus vives et les plus acerbes querelles. Sydenham l'ordonnait pour la goutte, la dysenterie, la suppuration, la gangrène et même la petite vérole ; on ne l'employa pour son véritable usage, c'est-à-dire comme spécifique des fièvres paludéennes, qu'au XVIIIe siècle, quand Tosti eut enseigné la manière de s'en servir.

L'ipécacuana était prôné par Helvétius, célèbre médecin de Paris. Louis XIV, que ce remède avait guéri d'une grave dysenterie, remède tenu secret jusque-là, acheta le secret et en fit don au public ; ce médicament employé tout d'abord dans les diarrhées, les dysenteries et certaines hémorragies, fut plus tard pris comme émétique, comme antispasmodique et sudorifique dans les crises d'asthme, on l'ordonnait aussi dans la constipation et la tuberculose pulmonaire. La valériane, dont on avait déjà fait usage dans le siècle précédent, fut remise en faveur par Rivière, Panaroli et Wepfer. L'arnica, introduit par Paracelse, continua à être appliqué pour les meurtrissures et les hémorroïdes. La belladone, que Conrad Gesner avait employée dans les dysenteries, revint à la mode ; on s'en servait durant le XVIIIe siècle pour le traitement de

la rage et du cancer ; vers la fin de ce même siècle, on préconisa beaucoup en Angleterre l'usage de la digitale et de la scrofulaire.

En 1694, Tournefort publia son grand traité de botanique en trois volumes, et ce fut le commencement de la classification des plantes que continuèrent Linné et Buffon.

Pour se faire une idée nette de la thérapeutique au XVIIe siècle, il faut lire le livre d'Ettmüller intitulé : *Un bon choix de médicaments*, car il fut publié vers le milieu de ce siècle. Les remèdes y sont catalogués sous les titres suivants : purgatifs, laxatifs, émétiques, purgatifs minéraux ; diaphorétiques provenant des différents règnes végétal, animal ou minéral, végétaux, animaux ou minéraux lithotritiques ; remèdes incisifs ou détersifs pour la rate, le foie, l'utérus, l'estomac et la poitrine provenant des minéraux, des végétaux et des animaux. Il y avait en outre ce qu'on appelait les remèdes nerveux et céphaliques : il y avait encore les drogues anti-épileptiques, et je ne parle pas des onguents calmants, astringents et détersifs pour les applications externes. Tout ceci nous donne une idée générale des conceptions des praticiens d'alors.

D'autres écrivains divisaient les remèdes en arthritiques, ophtalmiques et hystériques ; ou bien encore en phlegmagogues, cholagogues et ainsi de suite ; ce qui démontre que les remèdes, étaient classés selon les différents viscères et les différentes humeurs du corps pour lesquels on les employait.

Ludovicus et Ettmüller mirent en avant quelques excellentes idées ; ils blâmaient l'abondance des drogues grecques ou arabes et soutenaient qu'une centaine de médicaments suffisaient largement pour la pratique de l'art médical. Ils condamnaient certaines préparations malpropres en usage depuis Galien et s'efforçaient de réduire le nombre des formules pour pilules électuaires et autres mixtures, et démontraient combien leur étaient préférables de simples infusions ou décoctions de plantes.

Chirurgie. — Il y a peu à dire sur la chirurgie du XVIIe siècle.

On la négligea beaucoup durant la première moitié de ce siècle. Mais, vers la fin, quelques chirurgiens acquérirent une certaine réputation. Le plus fameux de tous est Richard Wiseman (1625-1680) ; son principal mérite est d'avoir laissé une bonne description de la tuberculose des articulations. John Woodall (1556-1643), bien qu'appartenant à la première moitié du siècle, mérite une mention comme auteur de plusieurs ouvrages sur la chirurgie, dont deux surtout : *le Compagnon du chirurgien* et le *Viaticum* (1628), présentent un grand intérêt. Nous nommerons encore Habicot (mort en 1624), Bowister, qui opérait la cataracte, Thomas Barthonilus et Glandorp (mort en 1640), bien que ce dernier soit peu connu. Jacques Beaulieu ou Frère Jacques, ainsi qu'on l'appelait, avait une grande réputation comme lithotomiste.

La science obstétricale fut plus favorisée, elle fit de considérables progrès, grâce aux écrits de Mauriceau (1637-1709), de Paul Pòrtal et de Molinetti (né en 1675) ; mentionnons encore Thévenin, Calfin et, tout à la fin du siècle, Lamotte (1655-1730), Saviard et Maréchal.

C'est dans ce siècle que la médecine légale fut créée par Devaux et Zacchias. Le premier congrès médical qui nous soit connu se tint à Rome en 1682 et dura du 10 mars 1681 au 8 juin 1682. Quarante-six médecins y prirent part et se réunissaient trois à quatre fois par mois.

CHAPITRE XIX

PRINCIPALES DOCTRINES MÉDICALES DU XVIIIe SIÈCLE

Durant le XVIIIe siècle, les doctrines médicales et les systèmes qui les suivirent devinrent si nombreux qu'il est bien difficile de mettre un peu d'ordre dans cette cohue. Il y eut, tout au début du siècle, trois hommes qu'on peut considérer comme formant un groupement spécial et qui ont été les pionniers de l'Organicisme. Nous voulons parler de Lancisi, Hecquet et Baglivi. L'Organicisme fit son apparition avec Lancisi dès les premiers jours du siècle, et plus tard il eut pour soutiens Sénac et Morgagni ; mais son grand homme fut Bordeu, qui atteignit à l'apogée de sa réputation un peu après 1750. Après eux, vinrent Stahl, Frédéric Hoffmann et Boerhaave. Bien que contemporains, il n'y avait pas entre eux unité de doctrine ; ils n'en représentent pas moins un groupe historique.

Manget, Friend, Astruc et Hazon, qui, tous les quatre, appartiennent au début du siècle, sont également tous les quatre d'excellents historiens médicaux, et bien que Bordeu et Zimmermann soient de la génération suivante, ils nous paraissent appartenir au même groupement.

L'école Humorale se développa dès le début du XVIIIe siècle et continua jusqu'à la fin, mais ses membres les plus brillants vinrent seulement après Boerhaave, c'est-à-dire vers le milieu, et bien que vingt ou trente ans séparent Gaubius, Stoll et Pringle, nous estimons que ces trois derniers forment aussi un groupe distinct.

Puis, toujours vers le milieu du siècle, apparaît Von Haller, qui développe la doctrine de l'irritabilité et du de « neurosisme » de ses prédécesseurs, spécialement de Charles Legros ; puis Cullen d'Edimbourg, avec sa théorie du spasme, et John Brown, avec celle de l'irritabilité, ceux-là aussi forment par leur doctrine un groupement distinct, et chronologiquement ils suivent le groupe précédent. Nous avons ensuite l'école Naturaliste composée de Buffon, Charles Bonnet, Linné et Spallanzani. Ce dernier est particulièrement connu pour ses études sur la génération.

Et enfin l'école du Vitalisme, suivant l'impulsion donnée par Barthez, Erasme, Darwin, John Hunter et Bichat, se développe avec toutes ses modalités et nous conduit jusqu'à la fin du XVIIIe siècle.

Lancisi, Hecquet et Baglivi. — Ces trois noms sont ceux des promoteurs de l'Organicisme au début du XVIIIe siècle. Il est difficile de savoir comment ils en arrivèrent aux doctrines qui furent les leurs, car elles n'avaient jamais été formulées. On les croyait iatro-mécanistes avec quelques vestiges de Galiénisme et d'Hippocratisme. Nous avons essayé de montrer comment le Galiénisme expliquait les maladies organiques ; elles provenaient surtout, disait-il, d'un fonctionnement organique anormal. N'oublions pas non plus que, d'après Galien, la maladie était une lésion des parties du corps vivant. Cette idée avait été ressuscitée par Fernel malgré son penchant vers le Scolasticisme, et chez beaucoup de médecins elle était encore en faveur. Elle devint tout à fait prédominante avec Ettmüller à la fin du XVIIe siècle. Les iatro-mécanistes s'y rallièrent, parce qu'elle servait à étayer leurs hypothèses.

Giovanni Maria Lancisi (1654-1720) fut commis par le pape Clément XI pour étudier avec soin la cause des morts subites qui se multiplièrent à Rome vers la fin de 1705 et les débuts de 1706. Ce fut l'origine d'un petit livre qui parut en février 1708 ; c'est un très court travail qui contient seulement

le récit de plusieurs de ces cas mortels et des procès-verbanx d'autopsie. La première partie surtout en est intéressante, parce que l'auteur y examine la question plutôt au point de vue physiologique que pathologique, et qu'il y développe sur la mort et la vie des idées qui, cent ans plus tard, furent reprises par Bichat.

Dans le premier chapitre, il s'efforce de démontrer que la vie dépend d'un mouvement combiné des liquides et des solides sous la direction de l'âme, et que ce mouvement est triple ; le sang est mû par le cœur, l'air est mû par les poumons, et le fluide nerveux est mû par le cerveau. Lancisi, dans son troisième chapitre, en arrive à la conclusion que la mort résulte de l'arrêt des mouvements de l'air, du sang et du fluide nerveux dans et par les organes. En résumé, l'auteur, dans son cinquième chapitre, démontre que la mort et la vie dépendent du bon ou du mauvais état des trois principaux organes : le cerveau, le cœur, les poumons.

La réputation de ce petit livre fut très grande à l'époque de sa publication. Lancisi réfutait les prétentions de la chimiatrie et faisait remarquer qu'en physiologie comme en médecine, il importait surtout d'étudier le *mécanisme* du phénomène. C'était une des meilleures applications du Cartésianisme, et elle imprima une impulsion considérable à l'anatomie pathologique, qui allait bientôt trouver dans Sénac et Morgagni ses deux grands protagonistes. Il faut reconnaître cependant que cet ouvrage contenait certaines erreurs. Le fait qu'un organe accomplit sa fonction ou un instrument son travail n'implique pas que toute l'action puisse être expliquée par l'organe ou l'instrument, parce que cette action particulière dépend des choses qui gouvernent cet instrument ou cet organe ; et, pour la machine en particulier, comprendre le fonctionnement d'une machine n'explique pas dans son entier l'action de cette machine. C'est ce qui constitue l'erreur de Lancisi. Du fait que le cerveau, les poumons et le cœur ne peuvent cesser de

fonctionner sans que la vie ne cesse à son tour, il déduit que la vie est dépendante des fonctions de ces organes. Comme nous le verrons, Bordeu développa l'Organicisme plus correctement, bien qu'il ne soit par arrivé à la vérité. Ce fut au XIXe siècle que, sous l'influence de Bichat et de Laënnec, l'Organicisme se libéra tout à fait de ses erreurs premières.

Lancisi était né à Rome en 1654 ; il fut le premier médecin et le confident des papes Innocent XI, Clément XI et Innocent XII. Il se fit une grande réputation dans la science, et, bien qu'ayant une clientèle très étendue, il continua toute sa vie à travailler et à écrire. Il publia un nombre considérable d'ouvrages jusqu'à 1720, époque où il mourut à l'age de 65 ans. Ses travaux embrassent les sujets les plus variés, mais son livre le plus célèbre est celui dont nous venons de parler et qui a pour titre : *De subitaneis mortibus*, qui eut plusieurs éditions successives. Parti de l'idée des chimiastres, il finit comme nous l'avons vu par se ranger du côté des solidistes. Le Solidisme avait commencé à l'époque d'Ettmüller et devait continuer.

Philippe Hecquet (1661-1737) fut un des premiers à percevoir la réaction contre le système des chimiastres et à s'y joindre franchement. Il était né à Abbeville, et, après avoir fait sa médecine et passé des examens à Reims, il retourna dans sa ville natale pour y pratiquer son art. Mais il n'y resta pas longtemps et s'en fut à Paris pour y accroître son savoir ; c'est là qu'il passa son doctorat en médecine. En 1710, il fut nommé médecin de l'hôpital de la Charité et deux ans après fut élu doyen de la Faculté de médecine ; mais, frappé d'une paralysie partielle qui dura les dix dernières années de sa vie, il ne bougea plus désormais de chez les Carmélites de la rue du Faubourg-Saint-Jacques, dont il était le médecin.

Ses œuvres, entièrement oubliées aujourd'hui, n'ont jamais été très populaires; elles eurent néanmoins une très grande influence sur la mentalité de son temps. Il soutenait que la

digestion consistait en une sorte de trituration, et il attaquait avec vigueur l'usage des laxatifs, dont on abusait, sous le prétexte de corriger ou d'évacuer les fameuses « humeurs peccantes ». Il louait grandement l'usage de l'opium, des calmants et des narcotiques, et par-dessus tout recommandait la saignée et l'eau, sans crainte de s'exposer ainsi aux mordantes critiques de Le Sage, qui le caricaturait dans Gil Blas sous le nom du Dr Sangrado. Sa doctrine médicale est plus spécialement exposée dans le livre qui a pour titre *la Médecine théologique, ou la médecine créée telle qu'elle se fait, voir ici sortie des mains de la nature*, publié en 1733 et qui eut une nouvelle édition en 1736 sous un autre titre *la Médecine naturelle vue dans la pathologie vivante.* Dans ce livre, écrit en un style vivant qui n'est pas toujours exempt d'une certaine exagération, Hecquet explique que les causes principales de la maladie sont dans le sang et les mouvements des solides, dans une trop forte ou trop faible tension des organes. Hecquet se rapprochait ainsi de l'ancienne doctrine de Thémison et préparait les voies pour Hoffmann, Cullen et Brown. Il n'est pas douteux que Hecquet n'ait beaucoup nui à sa réputation par ses idées exagérées et les violences de son langage ; il eut aussi la mauvaise chance de ne pas comprendre la valeur de l'innoculation et de s'y opposer.

Georges Baglivi (1668-1707) brilla quelques instants et mourut à l'âge de 38 ans, mais il n'en laisse pas moins sa marque sur la médecine de son siècle. Il fit ses études médicales à Naples et à Padoue, puis alla à Rome, où il suivit les cours de Malpighi. Il a laissé deux ouvrages qui atteignirent tout de suite la grande célébrité et firent faire de considérables progrès à la cause du Solidisme, en dépit des déclarations de l'auteur qui affirme à plusieurs reprises être un partisan de la chimiatrie. Son premier ouvrage est intitulé : *De praxi medicæ, libri IV* (Rome 1696), et le second : *Tractatus de fibra motrice et morbosa* (Pérouse, 1700).

Baglivi avait 28 ans quand il publia son *De praxi medicæ*, et 32 quand parut son traité sur les fibres moteurs. Ces deux ouvrages sont des effusions de jeunesse, mais ils n'en méritent pas moins d'être connus, car les idées qu'ils contiennent sont une indication des opinions médicales de l'époque. Quelques passages pris dans la partie qui traite de la thérapeutique suffiront pour en donner une idée au lecteur.

« Le médecin est le ministre et l'interprète de la nature; quoi qu'il tente ou qu'il fasse, s'il n'obéit pas à la nature, il ne la gouvernera pas, car les sources et les causes de la maladie reposent bien au delà de l'humaine raison; et bien souvent la nature commence un travail nouveau, alors que nos efforts sont à leur terme.

« Hippocrate, le prince des médecins, parle le Langage de la nature plutôt que celui de l'Homme. Sa perfection en médecine était telle que les Ages antiques n'ont pas produit son égal et que les Ages futurs ne le produiront jamais. A moins que les médecins n'en reviennent à leur savoir ancien et, s'éveillant de leur lourd sommeil, ne s'aperçoivent de la profonde différence existant entre la mâle médecine de la Grèce et les chétives et spéculatives conquêtes des derniers arrivés. A moins qu'ils ne renoncent à accorder autant de crédit aux opinions imaginaires et comprennent que la Médecine ne saurait être enfermée dans les limites de notre raison, mais qu'au contraire, entraînée loin de ses limites, elle doit revenir vers les immenses champs de la Nature.

« Quelle que soit la différence entre la théorie moderne et l'ancienne ignorance, cette différence n'est due qu'à la philosophie expérimentale de notre temps; mais pour que le Public s'enrichisse du labeur des hommes, ces hommes doivent continuer leurs efforts et tendre vers une connaissance parfaite de la Pratique médicale, qui est la partie la plus importante de notre Art. C'est de cette manière que nous arriverons, non seulement à rejeter les opinions et les préjugés qui

s'étaient si longtemps installés dans nos esprits, mais encore que nous pourrons arracher la Médecine à son état d'enfance et d'ignorance, pour la mener jusqu'à l'âge adulte en lui donnant une sage constitution.

« Rien n'entraîne l'Esprit plus loin de la connaissance des maladies que la poursuite incessante des spéculations et des disputes que les médecins arabes et les galiénistes ont follement encouragées, même dans la pratique. Ils dédaignèrent les champs étendus et fertiles de la Nature, où ils se fussent trouvé bien à l'aise, pour se jeter dans les ronces et les sottises de la dialectique, dans lesquelles ils ont été si longtemps pris, qu'ils n'ont jamais pu élever leur esprit jusqu'à l'espérance d'inventions nouvelles.

« Les deux plus solides piliers de la Médecine sont la Raison et l'Observation; mais l'observation est le guide qui doit conduire la raison. Chaque malade a une nature, non fictive, mais certaine et qui lui est propre : en même temps que les principes certains et qui lui sont propres : croissance, état, vieillissement ; or, tout cela existe en dehors de notre esprit. Nous n'avons, en retraçant la nature de toutes ces choses, aucun prétexte à de substiles disputes, mais seulement des occasions d'observations répétées sur ce qui se produit chez les divers malades et aussi l'occasion de déployer une subtilité d'esprit qui reste soumise et conforme aux desseins de la Nature.

« Si nous comparons les aphorismes et pronostics d'Hippocrate avec les observations des derniers auteurs, nous verrons clairement que la nature des maladies est semblable à ce qu'elle était dans les âges passés, et que leurs périodes suivent les mêmes lois. De toutes ces prémisses, nous pouvons justement conclure que la Médecine n'est ni aussi incertaine, ni établie sur d'aussi faibles fondements qu'on ne le croit généralement, mais qu'elle est au contraire bâtie sur certaines règles confirmées par des expériences répétées. Car les observations qui forment la partie principale de l'art ont le corps humain pour objet, les

motions duquel, soit naturelles, soit dans la maladie, ont une source fixée et régulière et des périodes constantes. Si bien que les progrès de la Médecine, étant fondés sur de telles observations, ne peuvent être que sûrs et perpétuels.

« Bien que nous ignorions entièrement en quoi consiste le désordre de chaque partie et la nature de chaque maladie, cependant nous pouvons observer que chaque maladie a sa forme particulière, c'est-à-dire certaines manières particulières de croître et de décroître, et des périodes déterminées. Qu'il en est ainsi apparaîtra d'une façon manifeste si nous permettons à la Nature d'agir de son propre mouvement et que nous ne la gênions pas par des interventions intempestives. Quand il en est autrement, c'est la méthode de la cure, non la Nature qu'il faut accuser. Voilà par exemple deux patients traités pour une pleurésie par deux médecins et avec deux méthodes différentes. Probablement les deux patients éprouveront des symptômes différents. Et s'il y a erreur dans la méthode de la cure, c'est au médecin, non à la maladie, que reviendra la responsabilité de plusieurs de ces symptômes.

« Bien des choses dépassent notre entendement qui ne doivent pas pour cela être méprisées ; mais ce serait une preuve de sagesse, puisque nous ne pouvons discuter par le raisonnement leur véritable nature, de noter leurs effets apparents et d'après eux de formuler les préceptes utiles pour la pratique médicale. Car quand la raison humaine désespère ou ne suffit pas pour résoudre les difficultés, elle a pour habitude d'en donner des raisons probables et de dépenser sa force sur des objets superflus ou, pour parler comme *Sir Franc Bac Fol 293*, « quand les hommes désespèrent de trouver la vérité, tout languit autour d'eux ; c'est pourquoi il arrive qu'ils se tournent vers des discussions plus plaisantes et vers une vue superficielle des choses plutôt que de rester en face d'une enquête difficile ». Nous devrions donc, quand la raison est aveugle sur certaines matières, faire nos observations et les proposer au lecteur sans

déguisement ni spéculations. Ainsi qu'il est dit qu'*Asclepiadorus*, dans les temps anciens, avait su peindre habilement sans employer de couleurs.

« Je reconnais la nécessité de diviser la médecine en première et seconde espèce. Par la première, j'entends la simple histoire des maladies apprise par la seule observation au lit des malades et racontée par les patients eux-mêmes. Pour tracer cette histoire, il n'est besoin d'aucune autre science ou de la lecture des livres. Car elle est par elle-même une science, c'est-à-dire un fond de connaissance, établie sur l'observation et les récits des malades, et tout secours qui lui vient du dehors risque de l'obscurcir et de la rendre incertaine, et de là jaillissent les erreurs que j'ai souvent signalées. Le médecin tient le rôle du témoin qui relate simplement ce qu'il a vu sans porter de jugement et qui rapporte soigneusement les circonstances les plus minimes ; car certaines sont à peine entrevues qu'elles indiquent la meilleure méthode de traitement, et d'autres apportent des lumières qui permettent de pousser l'enquête plus loin dans la nature de choses plus difficiles, si bien que les observations peuvent être justement divisées en deux sortes, les *luciferæ* et les *fructiferæ*, les premières qui apportent une utile lumière, les secondes qui sont suivies d'un fruit réel et immédiat. C'est pourquoi en réunissant cette histoire des maladies nous ne devons pas nous éloigner de la cohérence des choses et laisser nos esprits s'échapper à chaque tournant ainsi que le font les poètes, mais nous devons soumettre notre entendement à l'apparence réelle des choses, conquérir la nature par l'obéissance et apprendre le langage particulier dans lequel elle nous parle.

« Beaucoup de maladies proviennent d'une cause légère, et ainsi, après la réduction d'une série de symptômes, elles sont guéries sans aucune évacuation apparente ; tels sont les morsures de vipères, les désordres violents causés par l'odeur d'un navire ou l'air de la mer, et atteignant parfois la sensation de

l'agonie; tels sont aussi les troubles profonds causés par la vue de l'objet que l'on hait, les maladies résultant des commotions passionnées de l'esprit, et toute l'innombrable suite des désordres similaires qui sont produits dans le corps humain sans l'entrée ou la sortie d'aucune matière visible capable de les alimenter, mais seulement par l'impulsion venant de corps extérieurs ou par les écarts d'imagination. Comme de graves maladies dépendent d'une cause frivole, qui, parfois, est invisible et n'a point pénétré dans le corps, ainsi un nombre considérable de troubles peuvent être guéris en une minute, non par une évacuation quelconque, mais par la survenance de quelque changement dans la position, la composition, la forme ou toutes autres qualités des humeurs qui ont donné l'être à la maladie. Telles sont les fièvres quartes ou autres maladies survenues à la suite de frayeurs soudaines qui sont guéries par l'applicalion de remèdes spécifiques sur les parties externes sans aucune évacuation visible, par le changement d'air ou de climat, etc. »

Dans son livre intitulé *De fibra motrice*, le solidisme de Baglivi devient encore plus manifeste. Il fait remarquer que les solides et les liquides doivent s'équilibrer, mais que ce sont les fibres motrices du cœur et des vaisseaux sanguins qui produisent le mouvement du sang et des fluides ; et que le mouvement des fluides nerveux provient des fibres moteurs de la dure-mère. C'est l'état des fibres — qui est le point important dans la question de vitalité — qu'il faut surtout examiner dans la santé et la maladie. Ce livre est plus curieux qu'utile à connaître ; il contient néanmoins certaines remarques fort judicieuses, et, avec celui de Lancin, il fut le point de départ du retour au Solidisme, qui plus tard devint l'Organicisme.

Nous en arrivons à un groupe d'hommes autrement important que ceux dont nous venons de parler — car il s'agit de Stahl, Hoffmann et de Boerhaave. Tous trois dominèrent la fin du XVIIe siècle et les débuts du XVIIIe. Ils vivaient à la même époque, c'est le seul point qui leur soit commun, car leurs

caractères et leurs génies différaient autant que leurs théories. S'il faut les caractériser, nous dirons que Stahl était doctrinaire, Hoffmann systématique, et Boerhaave éclectique. Le premier était surtout un théoricien, le second était plutôt un praticien, et le troisième un professeur. Stahl était le chef du nouveau vitalisme, Hoffman celui de ce solidisme qui préparait les voies pour l'école de l'Irritabilité et des spasmes ; quant à Boerhaave, il était le chef de l'école Humorale. Aucun des trois ne produisit une doctrine originale, car Stahl était un descendant direct des animistes du XVIIe siècle ; les enseignements d'Hoffmann procédaient de ceux de Glisson et de Baglivi ; tandis que ceux de Boerhaave venaient directement d'Ettmüller et de Sennert.

Georges-Ernest Stahl était né à Ansbach, en 1660. Il devint médecin du duc de Saxe-Weimar et, plus tard, à la requête de son camarade d'études Frédéric Hoffmann qui désirait son aide, il fut nommé professeur à l'Université de Hall. Il mourut à Berlin en 1734.

Stahl a laissé un grand nombre de travaux, parmi lesquels une collection de dissertations ; sa *Theoria medica vera* contient des chapitres entièrement consacrés à la physiologie et à la pathologie, tandis que son *Negotium otiosum* n'est qu'une attaque contre Leibnitz et ses principes. Un autre de ses traités est consacré à l'activité de l'âme. Le *Collegium casuale* traite de la clinique médicale, et on trouve aussi parmi ses œuvres certains opuscules sur la chimie et même un sur les phlogistiques.

Pour bien comprendre Stahl, il faudrait le lire ; sa pensée est extrêmement obscure, son style ennuyeux et plein de longueurs ; aussi est-il très difficile de faire une analyse sommaire de ses théories.

D'après Stahl, l'homme est un mélange matériel mû par une âme immatérielle et immortelle. L'âme est unie au corps dans une sorte de combinaison, juste comme le feu peut se combi-

ner avec la matière, de manière qu'ils puisse agir par lui-même, sans aucun intermédiaire. Il n'existe ni forces, ni facultés, ni esprits vitaux, — tous ces termes ne recouvrent que de pures hypothèses, — mais l'âme a, pour ainsi dire, deux champs d'actions différents : dans l'un, elle anime le corps et en dirige les fonctions, l'autre est celui du raisonnement, de l'intelligence et des actions volontaires. C'est ce mouvement produit par l'âme qui est l'intermédiaire entre elle et le corps. Stahl prévoit l'objection qu'on va lui faire et qu'il est difficile de comprendre comment un principe immatériel et spirituel peut s'unir à une substance grossière et matérielle. Mais, en ce qui le concerne, il n'éprouve aucune difficulté à le concevoir. Ce qu'il nie par-dessus tout, ce à quoi il s'oppose, ce sont les intermédiaires supposés entre l'âme et le corps. La doctrine de Stahl a reçu le nom d'*Animisme* ou autocratie de l'âme. Elle est absolument différente de la doctrine scolastique de substance d'après laquelle l'âme est unie au corps comme un moteur au *mobile*. Nous verrons par la suite comment Barthez, en pressurant la doctrine de Stahl, a fini par en extraire le duodynamisme, et comment, plus tard, Bichet exploita ces mêmes idées.

Pour bien juger les doctrines physiologiques de Stahl, il faut laisser de côté toutes les questions psychologiques, parce que la psychologie est incontestablement le point faible de cet auteur et il faut considérer seulement ce qu'il tenait surtout à démontrer, c'est-à-dire le mouvement que produit l'âme. C'est sur cette idée du mouvement, toujours présente à sa pensée, que Stahl appuie toutes ses explications de la nature de l'homme. Ce *mouvement* peut être volontaire, mais il en existe un autre, le mouvement des parties, instinctif et local, qui est le mouvement vital et qui se trouve localisé dans la tonicité des vaisseaux qui dirigent le sang et les humeurs. C'est de cette tonicité que dépendent la circulation, les sécrétions, les excrétions et autres actions inconscientes de la vie. Si cette idée

n'est pas clairement comprise, il est impossible de saisir un seul mot de la pathologie de Stahl.

Stahl réfute la théorie galiéniste de la spécificité, où, ainsi que nous l'avons déjà dit, la maladie est considérée comme une dyscrasie du sang et des humeurs, dyscrasie provenant, soit d'une matière morbide née en dedans de nous, soit d'un poison pathologique ayant pénétré dans notre corps et qu'il faut expulser.

Stahl critique vivement ces deux hypothèses et s'efforce de démontrer que l'homme ne devient malade que parce qu'il a une disposition naturelle à devenir morbidement changé; mais que comme c'est du mouvement vital que dépend cette disposition au changement, c'est donc par un changement dans ce mouvement que la maladie est causée. C'est pourquoi ce n'est pas un changement matériel qui produit la maladie, c'est au contraire la maladie qui produit ce changement matériel. La maladie est le changement morbide du mouvement vital. Voici ce qu'il dit : « Nous en arrivons à cette conclusion que la cause la plus générale de la maladie est dans un état trouble que la nature laisse se développer dans le contrôle de l'économie animale. » Ceci nous rappelle la doctrine de Van Helmont qui, éliminant l'archéus, le remplaçait par les mouvements de l'âme ; les deux doctrines n'en font qu'une. C'est également celle des scolastiques quand, interprétant Hippocrate, ils déclaraient que les maladies sont des formes morbides de la vitalité, et non des réalités concrètes.

Stahl entre ainsi dans la plus pure des traditions médicales. Il s'en tient au mouvement morbide, qui n'est en réalité que le mouvement vital ayant subi des changements. Il étudie les causes qui l'ont engendré, les effets qu'il produit, leurs types divers, et c'est par la tonicité plus ou moins grande des parties et des vaisseaux sanguins qu'il juge le plus ou moins de gravité de la condition morbide. L'action évolue dans chaque

maladie selon un type propre à toutes les maladies de la même espèce et qui, par conséquent, produit des espèces morbides immuables, à moins qu'elles ne soient troublées dans leur évolution par le traitement qu'applique le médecin. Elles se terminent soit par une crise évacuatrice, soit par un passage imperceptible de l'état morbide à l'état normal. Pour Stahl, une crise est un mouvement violent de la nature qui essaie de se débarrasser de la matière morbide, et, considérée dans son ensemble, la maladie est le combat de la nature contre une cause morbide. Un mouvement morbide n'est, à son avis, violent que parce qu'il est troublé, et non régulier comme ceux qui se produisent à l'état normal, et que les évacuations sont imparfaites ou irrégulières. Seules les évacuations mauvaises peuvent être jugées, car les mouvements normaux de la nature ont leur résultat naturel dans les excrétions résultant de la nourriture absorbée. Cette idée fut, nous le verrons, reprise par Bordeu. L'énergie conservatrice de la santé est donc le résultat d'un effort de la nature, ou, mieux encore, c'est un effort de l'âme pour triompher d'un mouvement anormal et ramener ce mouvement à son cours normal.

Puis, entrant dans ce qu'on peut appeler la genèse de la maladie, Stahl montre que la pléthore et l'épaississement du sang sont les points de départ des trois principales sortes d'inflammation, c'est-à-dire : l'effusion, la stase et la corruption, et que le plus ou moins de tonicité des vaisseaux en est le plus important facteur étiologique. Les mouvements nécessaires pour prévenir ou surmonter ces accidents constituent des crises qui sont en concordance avec les régions du corps où ces accidents se produisent, avec les synergies qui sont en jeu, et aussi avec le type de la maladie. De tout ceci, Stahl déduit facilement son système de thérapeutique et il déconseille l'usage de toute médicamentation imprudente qui empêcherait le rétablissement du mouvement naturel. Les évacuations sanguines ont, dit-il, un effet modérateur sur le mouvement et dissipent à la

fois la pléthore et l'épaississement du sang ; le médecin doit avoir la plus grande confiance dans un traitement expectant et se défier des remèdes violents.

Nous ne parlerons pas des écrits de Stahl sur la chimie, mais il ne faut pas oublier qu'en pathologie, on lui doit d'avoir reconnu l'importance du flux hémorroïdal et démontré le rôle de la goutte dans diverses maladies. Stahl peut être considéré comme un véritable continuateur de la médecine hippocratique dans sa meilleure acception. En philosophie, il est, comme beaucoup de philosophes allemands, à la fois prétentieux et vague ; mais il est doué d'instinct pratique et eût été considéré comme un génie s'il avait su exposer ses idées d'une façon moins vague. Parmi ses disciples immédiats et qui popularisèrent sa doctrine, nous mentionnerons Gohl, Michael Alberti, et surtout Juncker. Les écrits des deux derniers surtout eurent une très grande vogue. Parmi les autres qui, de près ou de loin, le suivirent, citons encore : Tabor, Porterfield, Whytt, Hartley, Goddard, Bonnet et Platner, qui admettaient l'existence d'un fluide nerveux dépendant de l'âme.

Frédéric Hoffmann naquit à Halle en 1660 et mourut en 1742, il fit ses études à Iéna en même temps que Stahl. Il possédait toutes les qualités nécessaires pour faire un praticien distingué, aussi eût-il dès ses débuts et jusqu'à la fin de sa vie une très nombreuse clientèle.

Hoffmann était un écrivain infatigable et il a laissé un nombre considérable d'ouvrages, dont le plus important comme grosseur est celui qui est intitulé *Medicina rationalis systematica* et ne comprend pas moins de neuf volumes, sans grande valeur, du reste, et qu'il a écrit à l'âge de soixante ans. Dans son *Centrueria consultationum et responsionum medicinalium*, il a réuni un certain nombre de cas curieux : mais de tous ses livres, le seul qui mérite encore d'être lu est celui qui porte le long titre de *Medicus politicus sive Regulæ*

prudentiæ secundum quas medicus juvenis se dirigere debet.

Comme tous les esprits pratiques, Hoffmann laisse de côté les grandes questions soulevées par les animistes et dont s'occupait son ami Stahl. Il estime inutile de se livrer à tant de spéculations profondes et adopte toutes les théories s'accordant avec les sciences, plus spécialement celles qui lui paraissent généralement acceptées, car il était avide de succès et d'honneurs. Se rattachant à l'école Mécanique par le fibre moteur de Baglivi et la tonicité de Stahl, il admettait la théorie du spasme et du relâchement des fibres; avec Hippocrate et Galien, il reconnaissait la toute-puissance de la nature et admettait la théorie des crises et des jours critiques. Il admettait aussi celle du flux et de la pléthore, telle que Stahl l'avait formulée, et croyait avec Sydenham aux humeurs viciées et aux épidémies dues à des causes matérielles; et même, il est étrange de le constater, il alla jusqu'à accepter l'action des corps célestes, telle que l'avaient enseignée Paracelse et Fracastor. Ce mélange confus des théories les plus diverses enlève toute unité au système d'Hoffmann. C'est un éclectisme qui s'efforce de ramasser et de coordonner des fragments de vérité pris un peu partout. Mais c'était un éclestisme pratique qui s'efforçait en devançant les doctrines de son temps d'en tirer le plus d'avantages possibles. Hoffmann avait d'ailleurs ses petits remèdes secrets qu'il entourait de mystères, établissant ainsi sa réputation de médecin habile. *L'anodyne* d'Hoffmann est resté officinal.

Tout bien considéré, il ne nous paraît pas qu'Hoffmann ait beaucoup fait progreser la médecine, il précéda Cullen et Brown, peut-être les inspira-t-il, surtout le dernier, qui remit en honneur le *strictum* et le *laxum* de Thémison. Dans ses écrits, on trouve un peu de tout, mais sans aucun ordre. Il adopta la théorie du mouvement morbide de Stahl, qui est le point important de la pathologie de ce dernier. On doit lui savoir

gré d'avoir rendu populaire d'usage des eaux minérales; c'est probablement le seul bénéfice réel dont la postérité lui soit redevable.

Buchner, Nicolaï, Eberhard, Riga Rosetti et Von Gorter étaient tous des médecins de talent, et tous plus ou moins disciples d'Hoffmann. Ils avaient entre eux de longues controverses sur la question de savoir si les esprits vitaux étaient les mêmes que les esprits nerveux. Von Gorter était d'avis que les esprits vitaux existent dans toutes les parties du corps, et les esprits nerveux dans les nerfs seulement. C'est cette dernière théorie qui fut finalement acceptée.

Hermann Boerhaave, qui vivait et florissait à la même époque que Stahl et Hoffmann, est le type parfait du professeur clinicien. Il était né en 1668, à Voornout, une petite ville près de Leyde. Il n'avait pas seize ans quand son père mourut, et il s'adonna dès lors à l'étude des mathématiques, pour arriver à gagner sa vie en donnant des répétitions. En même temps, il étudiait les langues orientales et, à vingt-deux ans, après avoir obtenu le grade de docteur en philosophie, il se mit à étudier la théologie, sans pour cela abandonner les mathématiques, qui étaient son gagne-pain. On lui conseilla d'apprendre la médecine, et il suivit ce conseil. Il passa ses examens en 1693. En 1701, il fut nommé professeur de médecine théorique à l'Université de Leyde, succédant dans sa chaire au célèbre Drelincourt. Depuis ce moment jusqu'à sa mort, il se consacra entièrement à l'enseignement. Il commença à être malade de la goutte en 1722 et mourut en 1738.

Boerhaave commença tard ses études médicales. Ses auteurs favoris était Hippocrate et Sydenham. Grâce à son éducation classique et à ses fortes études médicales, il était particulièrement bien équipé pour son métier de professeur, il avait en outre un grand talent de parole. Comme professeur, il eut un immense succès, mais ce fut tout, car il n'a rien écrit dont la postérité ait pu tirer profit. Sa doctrine était un mélange de

iatro-mécanisme et de iatro-chimisme, auquel s'ajoutait une petite dose de galiénisme, c'était un sage éclectisme, et rien de plus.

Boerhaave a beaucoup écrit, mais dès quelques années après sa mort, trois ou quatre de ses ouvrages étaient seuls restés en usage ; aujourd'hui, ils n'appartiennent plus qu'à l'histoire ; un seul connut un succès durable, c'est celui qui a pour titre *Intitutiones medicæ*, et encore n'est-ce que parce que cet ouvrage constitue un sommaire concis et clair de la science médicale de cette époque. Sa *Methodus discendi medicinam* fut appréciée beaucoup plus qu'elle ne le méritait par Von Haller, qui prit même la peine de la commenter, c'est du reste ce qui valut à ce livre son succès passager; mais Von Haller regretta plus tard le temps qu'il avait perdu à ce travail. Les aphorismes de Boerhaave sont une pâle imitation de ceux d'Hippocrate, et ils auraient vite sombré dans l'oubli sans les commentaires qu'y avait ajoutés un de ses élèves, Van Swieten (1770-1772). Son *De viribus medicamentorum* mérite à peine une mention, car ce n'est qu'un recueil de notes sur ses cours, notes prises par ses élèves; cependant, il constitue un bon sommaire de l'état de la matière médicale à l'époque de Boerhaave.

Il est indubitable que Boerhaave fut un excellent observateur et un très bon clinicien. Quant à sa doctrine, elle est un heureux mélange des doctrines chimiques et mécaniques. Il ne fut cependant qu'une lumière vite obscurcie, et après sa mort il tomba rapidement dans l'oubli.

L'École historique. — Le mépris de l'antiquité si fort de mode au XVII[e] siècle n'empêchait pas l'étude des anciens. Les humanistes avaient ouvert la porte aux commentateurs qui, à leur tour, l'ouvrirent aux historiens. Les meilleurs esprits de ce siècle reconnaissaient dans Hippocrate le plus grand génie de la médecine et en dépit des théories nouvelles iatro-chimiques ou iatro-mécaniques et de celle de la spécificité, les œuvres du

grand maître de Cos étaient toujours aussi lues. A la fin du XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe, il parut un grand nombre de travaux sur l'histoire de la médecine.

John Freind (1675-1728) écrivit une *Histoire de la médecine* qui faisait suite à celle de Daniel Le Clerc de Genève. La partie qui traite de la médecine islamique est de beaucoup la meilleure de ce livre, bien que la philosophie arabe y soit ignorée et que pour l'étudier on doive recourir aux ouvrages de Casiri.

J. Astruc de Montpellier (1684-1766), qui plus tard devint professeur à Paris, publia un excellent travail intitulé *Mémoire pour servir à l'histoire de la Falculté de médecine de Montpellier.* Hebenstreit (1702-57), professeur à Leipzig, écrivit une intéressante étude sur la thérapeutique des anciens. Piquier de Valence, en Espagne (1711-72), publia un excellent travail sur les *Pronostics* et le premier livre des *Épidémies* d'Hippocrate ; Ackermann (1756-1801) a écrit ses *Institutiones historiæ medicinæ*, qui restent un des meilleurs manuels sur ce sujet. N. Eloy de Louvain (1714-88), un dictionnaire, *de l'Histoire de la médecine*, qui constitue la première collection de biographies médicales et qui servit de base à tout ce qui a été écrit depuis. Bordeu (1722-76) écrivit son *Histoire de la médecine* dans le but de rendre l'inoculation populaire. Nous regrettons que, faute d'espace, il nous soit interdit de donner des extraits de cet admirable ouvrage que nous considérons comme une des plus belles œuvres littéraires du XVIIIe siècle. Vers la fin de ce même siècle, Kurt Sprengel (né en 1766) publia sa grande *Histoire de la médecine* en neuf volumes, qui ne fut complétée que dans le commencement du XIXe siècle. Sprengel était un écrivain prolixe, et ses *Institutes* de la médecine furent un des derniers ouvrages représentant une longue tradition.

Plusieurs médecins qui avaient adopté des théories particulières ou qui se contentaient d'être éclectiques, n'en respec-

taient pas moins les vieilles traditions et n'en considéraient pas moins le respect pour les anciens dogmes comme le fondement de la science médicale. Parmi les plus ardents à maintenir la tradition, nous nommerons Von Haën, Van Swieten, Gaubius, Husxham, Bordeu — en dépit de son organicisme, — Stoll et une foule d'autres. C'est à ce courant que nous devons tant d'excellents travaux de nosographie, qui parurent à la fin du XVIIIe siècle.

L'Humoralisme. — L'école Humoraliste est la continuation directe de l'école Chimique : peut-être serait-il mieux de dire qu'elle est un rejeton de l'école Chimique. Elle commença à Leyde, parmi les disciples de Boerhaave, qui croyaient au rôle prépondérant des humeurs et négligeaient plus ou moins celui des solides. Cependant, ces premiers humoralistes n'en restaient pas moins attachés au Galiénisme, qui confondait la maladie et le phénomène. Cette doctrine résultait de la distinction faite entre les maladies des humeurs et celles des solides, distinction qui existait depuis longtemps, mais qui s'était accentuée à la fin du XVIe siècle, comme on peut s'en rendre compte en lisant Ettmüller.

Nicolas Falconnet (1644-1734) et Dippel furent peut-être les seuls chimiâtres sincères du XVIIIe siècle, car Astruc et Nicolas Andry, qui soutiennent la théorie du rôle des ferments dans la digestion, étaient imprégnés d'humoralisme et regardaient la maladie comme une condition morbide des humeurs. Floyer, Pringle, Gaubius, Vogel, Selle, Husxham, Roederer, Wagler, Stoll, Von Haën et Van Swieten sont les représentants de cette doctrine, et, pour la plupart, ils avaient été étudiants à Leyde.

Ils ont un mérite qui leur est commun, c'est d'avoir été des observateurs soigneux et d'avoir ainsi beaucoup enrichi la nosologie. Mais pour leurs doctrines générales, ils en revenaient à l'idée fondamentale de Sydenham, c'est-à-dire à une transformation morbide des humeurs, et suivaient encore

les principes qui avaient si fortement influencé l'éminent professeur de Leyde.

Pour bien comprendre cette école, nous devrions discuter ici le livre de Floyer sur l'asthme, celui de Pringle sur les maladies des armées ; les commentaires de Van Swieten sur Boerhaave, les travaux d'Husxham sur les fièvres, ceux de Roederer et Wagler sur la maladie muqueuse, mais on peut se faire une idée générale de leur doctrine en lisant les ouvrages de Gaubius et de Stoll.

Gaubius, dont le nom est encore connu en posologie, naquit à Heidelberg, en 1705 ; il étudia à Leyde, où plus tard il fut nommé professeur de médecine et de chimie. Son travail sur la pathologie est plus célèbre par le bruit qu'il fit à sa publication que par sa valeur réelle. Ainsi que les œuvres de Boerhaave, il contient un singulier mélange de théories classiques et d'idées nouvelles. Au début, l'auteur nous dit : « *Melius est sistere gradu quam progredi per tenebras* », mais il se garde de suivre ses propres préceptes ; le premier livre traite de toutes les choses naturelles à l'homme, et le second, des choses qui ne lui sont pas naturelles ; l'auteur fait remarquer qu'à cause de leurs buts qui sont différents le premier pourrait être appelé l'art de préserver la santé, et le second l'art de guérir la maladie.

La première partie est elle-même divisée en trois autres, qui sont : 1° la physiologie, comprenant l'économie humaine tout entière, avec les causes, les effets, la vie et la mort ; 2° la sémiologie physiologique, qui comprend tous les signes qui révèlent la vie et la mort à leurs différents degrés, et 3° la diététique et les règles à suivre pour conserver la santé.

La seconde partie du livre contient la pathologie, la sémiologie pathologique et la thérapeutique ; un examen rapide nous révèle immédiatement le système adopté. Il consiste à aller de l'avant sans se préoccuper de savoir si les conceptions qu'on expose sont pratiques ou non. Gaubius a sans doute com-

pris qu'il n'existe pas de signes particuliers indiquant la santé, il n'y a que des signes particuliers à chaque maladie, et la diététique ne peut-être étudiée qu'en rapport avec les maladies qu'elle fait éviter.

Voici maintenant une citation où nous retrouvons une doctrine devenue classique et qui reste toujours vraie : « Mais la médecine est basée sur la nature même de l'homme. La nature agit par ses seules forces, et, sans l'aide du médecin, conserve la santé dans la plupart des hommes ; elle peut aussi guérir leurs maladies ; quand son action cesse ou même s'oppose à celle de l'art médical, tout effort devient inutile, c'est dans la scrupuleuse observation de ses lois et dans l'effort pour les imiter que l'art médical doit ses origines et qu'il devra son développement. »

Gaubius dit encore que les médecins sont les ministres de la nature. Il fait des distinctions entre les diverses maladies du corps humain, et reconnaît d'ailleurs un principe de vie quand il déclare que « parce que non seulement la maladie est une affection qui dépend de la vie, et sans la vie ne peut pas plus être conçue que ne peut être conçue la santé ; mais encore parce qu'il y a dans les maladies un principe actif absolument distinct de la maladie même ». Il faut reconnaître que les idées de Gaubius ne sont pas toujours remarquables par leur clarté ; voici une autre citation : « Il est évident que la nature générale de la maladie consiste en certains états malsains du corps vivant, lesquels ont cette propriété particulière qu'ils contribuent en partie aux fonctions de ce corps, tandis que les maladies, tant en général qu'en particulier, ont une chose qui leur est commune, c'est qu'elles ont leur siège dans les facultés du corps. » Une chose est encore plus évidente, c'est que Gaubius confond ici les maladies avec leurs symptômes : La maladie est la condition générale d'une vie troublée dans son cours normal, tandis que le symptôme est la fonction pathologique d'un organe malade.

Gaubius explique plus loin qu'on ne peut dire pour définir la maladie que c'est une lutte de la nature pour sa conservation, car la maladie n'est pas la lutte, la maladie est l'adversaire, et il en revient alors à la conception de la maladie comme un être matériel, et dans tout cela il reste clair qu'il n'a pas compris son sujet... Comme tous les galiénistes, il étudie dans l'action des causes les effets produits sur les êtres vivants, et ces effets sont, pense-t-il, les maladies. Dans son étude des causes, Gaubius accepte certainement la distinction classique entre les causes internes et les causes externes, et très justement reconnaît que les premières sont seulement les causes prédisposantes. Il remarque que : « L'influence mauvaise n'a aucun effet si elle n'agit pas sur un corps disposé à la recevoir » ; plus loin, il dit encore : « il n'existe pas de prédispositions universelles pour toutes les sortes de maladies ; même la santé la plus parfaite est incapable de se défendre avec une force égale contre toutes les causes nuisibles en général ou contre une seule en particulier. C'est pourquoi, ajoute-t-il, il y a autant de prédispositions particulières que de maladies possibles et ce qu'il appelle les *semences morbides*. « J'appelle, dit-il, *semences morbides* toute prédisposition du corps qui favorise la production de la maladie aussitôt qu'une force nuisible vient s'unir à elle ; on les appelle aussi « semences prédisposantes ».

Puis, étudiant les effets produits par les causes dans les parties solides, il s'occupe particulièrement des effets dont souffrent les fluides, tels que le manque de cohésion, l'épaississement, et surtout l'acrimonie des humeurs, qui est le résultat d'une viciation acide ou alcaline des humeurs.

Les forces mauvaises de l'atmosphère peuvent également produire des poisons ou une acridité chimique, parce qu'elles contiennent des principes viciés ou acides ; la même remarque s'applique aux miasmes. La décadenee de l'organisme provient d'un principe alcalin, dit Von Haën, mais Pringle est de l'opi-

nion contraire et déclare que ce principe est acide, puisque le traitement alcalin réussit.

Après quoi Gaubius en revient à la question des semences morbides, lesquelles sont propres au principe vital de la nature de l'homme, existent dans toute l'économie, mais se développent seulement sous l'influence des causes nuisibles. Tout cela n'est qu'une répétition de ce qui a été déjà dit et n'y ajoute rien. Mais il est évident que Gaubius croit aux prédispositions morbides innées.

Maximilien Stoll est né à Erzingen en 1742 ; après avoir étudié et enseigné les littératures anciennes en 1767, il se décida à étudier la médecine. Il alla à Strasbourg et plus tard à Vienne, où il suivit les cours du célèbre Von Haën, auquel il devait succéder plus tard. Il mourut en 1788.

Stoll est le modèle du médecin savant modeste et droit, profondément attaché à son art et aux devoirs de sa profession ; en ce qui touche à la théorie médicale, son importance est secondaire. Pour comprendre sa doctrine, il faut lire attentivement son ouvrage sur la pratique de la médecine — les trois premières parties seules en ont été publiées de son vivant, — ses aphorismes sur les fièvres et leurs traitements sont aujourd'hui encore intéressants.

Stoll suit la tradition hippocratique, ainsi que l'avaient fait Pringle et Sydenham. Il est un observateur attentif et consciencieux, ses livres sont plus utiles qu'intéressants. Bien que nous n'acceptions plus les théories qui dominaient son temps, nous ne pouvons qu'admirer sa sagacité rare dans l'observation des malades et l'analyse des maladies. Il indique clairement la conduite à tenir par le médecin dans le traitement des malades, et comment on doit interpréter les variations incessantes du mouvement morbide : ses erreurs, comme celles de tous ceux qui suivaient les mêmes doctrines, viennent de ce qu'ils confondaient tous les effets et les causes. Pour Stoll, la matière morbide, c'est invariablement la bile, la

pituite, le phlegme ou les sérosités acides, il les voit toujours, ou agglutinées dans les organes, ou absorbées et pénétrant toute l'économie ; aussi juge-t-il tout le mouvement morbide des diverses maladies par le mouvement des principales humeurs. C'est en cela principalement que subsiste cet humoralisme qui n'est que le résultat d'une interprétation possible d'Hippocrate et d'une mauvaise manière de raisonner, car, ici encore, l'effet est invariablement pris pour la cause, et la maladie est regardée comme un être matériellement représenté dans la matière morbide. Cependant, Stoll et ses disciples faisaient preuve d'une prudence et d'une intelligence rares dans le traitement de toutes les maladies, plus spécialement dans celui de la dysenterie, de la pneumonie et de la petite vérole. Stoll et Selle étaient particulièrement versés sur la marche des maladies malignes. Pringle, qui était antérieur à Stoll, était incontestablement un excellent praticien ; mais il ne nous est pas possible d'étudier ses œuvres ici, et nous devons reconnaître que sur beaucoup de points le professeur de Vienne lui était supérieur.

CHAPITRE XX

DOCTRINE DE L'IRRITABILITÉ

La théorie de Brown et le naturalisme

Nous allons étudier ici sous un seul et même titre plusieurs doctrines qui semblent différer, mais ont, en réalité, une base commune. Descartes en ressuscitant la théorie de Galien sur les esprits vitaux, qu'il concevait à sa manière, avait, sans s'en douter, porté un terrible coup aux iatromécaniques, car il ramenait ainsi dans la science la notion d'idée, ou de force, qu'il avait essayé d'exclure de sa propre conception mécanique. Willis et Lower venaient de découvrir les maladies du système nerveux, Croone expliquait le mouvement musculaire par l'effervescence d'un fluide nerveux, Cole parlait de la tension nerveuse, et Glisson d'une irritabilité qui était un principe d'énergie ; la découverte de l'électricité survenant à la même époque donna une grande force aux trouvailles de tous ces savants et créa un grand courant d'opinion en faveur de cette force particulière qu'on appelait la force nerveuse. Cette idée fut encore renforcée aux débuts du XVIIIe siècle par les théories de Newton, qui distinguait dans la nature des forces distinctes : l'attraction, la gravitation et la lumière. Vers la même époque, les théories de Stahl sur la tonicité et les phlogistiques, celles de Von Gorter et de Whytt, ses disciples qui attribuaient le mouvement des corps à la stimulation du fibre moteur de Baglivi, et l'opinion d'Hoffmann sur le spasme des fibres et des vaisseaux, tout préparait l'avènement du Neurosisme.

Boerhaave enseignait que les nerfs formaient la trame de tous les organes solides, et Sprengel établit que, dès 1721, Boetticher de Berlin proclama l'existence d'un fluide nerveux, tandis que Stuard s'efforçait de le démontrer expérimentalement. Plus tard vinrent les écrits de Blaine, 1738 ; de Von Haller, 1752, de Bertin, 1759, de Rose, 1762, et de Lecat 1765. Unzer de Hambourg fit paraître une publication hebdomadaire entièrement consacrée au neurosisme et à l'explication des phénomènes de l'irritabilité. L'idée du principe d'un fluide nerveux ou d'une force nerveuse s'était répandue avec les œuvres de Descartes et de Willis dès le XVIIe siècle, et, après être passée par des formes variées, elle se fixa dans les écrits de Von Haller, qui réglait la question tout au moins physiologiquement et forma la base de tous les travaux entrepris plus tard dans cette direction. Ceci se passait à peu près à l'époque où Cullen appliquait à la pathologie sa théorie des spasmes, qu'il avait lui-même puisée dans les enseignements de Baglivi, de Stahl et de Frédérik Hoffmann. Haller en physiologie, Cullen et Brown en pathologie représentent les points culminants de la doctrine de l'irritabilité et du neurosisme. Les expériences de Haller furent renouvelées par plusieurs de ses élèves dont voici les noms : Krannermann, Winter, Bicker, Van der Bos, Eoder et P. Castelli ; ils furent violemment attaqués par Robert Whytt, Braun et Bianchi, et même par Lecat, qui cependant croyait fermement à l'existence d'un fluide nerveux. Bref, c'est grâce à Von Haller, à Cullen et Brown, que les doctrines de l'irritabilité se développèrent au milieu et à la fin du XVIIIe siècle. Elles ressuscitèrent plus tard sous une autre forme avec Sir James Mackensie et sa théorie des actions réflexes.

Albert Von Haller naquit à Berne, en Suisse, le 16 octobre 1708, et il y mourut le 12 décembre 1777. Il fut à Leyde l'élève de Boerhaave et passa ses examens de médecine à l'âge de dix-neuf ans; il revint alors dans sa ville natale où

il ne tarda pas à se faire une très nombreuse clientèle. De 1736 à 1753, il fut professeur à Gottingen, où il s'adonna presque entièrement aux recherches expérimentales. En 1753, il retourna à Berne et y continua ses expériences physiologiques.

Von Haller, en dépit de ses premiers succès comme médecin, était plutôt un savant qu'un praticien. Possédant une science plus étendue que profonde et animé d'un désir constant d'apprendre, il s'occupa un peu de tout. Il écrivit sur la botanique, composa des vers et s'essaya même à écrire des romans. Il aida un grand nombre de ses étudiants pour la rédaction de leurs thèses et, durant sa vie, écrivit plus de deux cents livres. Ses travaux sur la médecine, la chirurgie et la matière médicale qui forment une collection volumineuse sont tous écrits d'après des notes personnelles, ou d'après ses lectures, et ils sont d'une grande utilité pour l'histoire de la médecine. Ils comprennent aussi des notes prises par ses élèves. Ses écrits sur la botanique sont depuis longtemps tombés dans l'oubli, ainsi que ses poésies et ses tentatives de romans. Mais son *Elementa physiologiæ* est un des plus remarquables livres de son siècle.

Nous mentionnerons enfin son *Artis medicinæ principes*, qui n'est qu'une édition nouvelle des œuvres d'Hippocrate, Aretæus, Alexandre de Tralles, Celsus et Rhazès.

Von Haller est un grand nom de l'histoire de la médecine, autant pour son caractère, son grand savoir que pour ses nombreux écrits; mais il est nécessaire de le juger aussi sur le résultat de ses travaux, et nous devons reconnaître qu'il a beaucoup aidé à l'évolution de la physiologie, que dès le XVIIe siècle Descartes avait préparée.

Le 22 avril et le 6 mai 1752, Von Haller lut à la Faculté des sciences de Gôttingen son essai sur la sensibilité et l'irritabilité : c'est de ces deux lectures que date la révolution accomplie par lui. Ce mémoire est curieux pour beaucoup de raisons

et les quelques extraits que nous en donnons aideront à comprendre les théories de son auteur.

« J'appelle partie irritable du corps humain toute partie qui se raccourcit (se contracte) quand elle entre au contact avec un corps étranger.

« J'appelle fibre sensitive dans l'homme celle qui, étant touchée, transmet au cerveau l'impression de ce contact. Chez les animaux pour lesquels nous n'avons, quant à l'âme, aucune certitude, on peut appeler fibres sensitives celles qui étant irritées provoquent des signes évidents de souffrance.

« Quand Boerhaave eut établi que les nerfs étaient les bases de tous les solides, il déclara qu'il n'existait pas de point dans le corps humain qui ne fût capable de mouvements lui appartenant en propre, et cette théorie, dont j'ai prouvé l'inexactitude, fut généralement acceptée.

« L'épiderme est insensitif, il en est de même de la graisse et du tissu cellulaire; mais la peau est sensitive. Les muscles sont sensitifs, et ceci est dû aux nerfs qu'ils renferment. Les tendons sont insensitifs, et cette insensibilité provient de ce que si les muscles contiennent des nerfs les tendons n'en contiennent pas ; puisque dans l'homme les nerfs seuls sont sensitifs, il est naturel que les tendons qui n'en contiennent pas n'aient point de sensibilité. »

Von Haller démontre alors que les ligaments et les capsules des jointures sont insensitifs. « Ce n'est pas dans les capsules des jointures, où il est si dificile d'arriver à trouver des nerfs, que les douleurs de la goutte peuvent être situées, le siège réel de ces douleurs est la peau et les nerfs qui l'irradient. La nature a justement décidé que les parties exposées à une friction continuelle seraient dépourvues de sensibilité. » Le périoste et les os sont insensibles. « Je n'ai jamais pu trouver de nerfs accompagnant les artères et les veines à leur point d'entrée dans l'os. » « Deventer, Ambroise Paré, Duverney et presque tous les auteurs affirment que l'os à moelle peut être

le siège de terribles souffrances; cette affirmation semble erronée puisque cet os est gras de nature et ne contient pas de nerfs. Mais je n'ai là-dessus aucune preuve.

« La dure-mère est insensible et sans mouvements, et on ne saurait croire, ainsi qu'il a été dit, qu'elle envoie les esprits animaux à travers tout le corps. Le cerveau possède certainement des mouvements alternés, ainsi que Schilckting l'a observé; mais ils correspondent aux mouvements de la respiration. Selon mon expérience, le cerveau s'élève durant l'expiration et retombe durant l'inspiration ». « Ce phénomène n'est pas particulier au cerveau, il dépend entièrement de la faculté qu'a le ventricule droit du cœur de remplir les poumons durant l'inspiration, et de celle des larges vaisseaux veineux de se vider dans ce ventricule, et ainsi de suite. » « Les Italiens, et tous ceux qui nient l'existence des esprits animaux, conçoivent les nerfs comme des cordes tendues : en outre des arguments qui contredisent cette opinion, il est nécessaire de signaler que la pie-mère, laquelle enveloppe tous les nerfs, même les plus délicats, est elle-même dénuée de sensibilité. » « La sensibilité appartient à la substance médullaire des nerfs. » « La plèvre est insensible, la douleur pleurétique réside dans les nerfs intercostaux, et ceci s'applique aussi au médiastin; les artères et les veines ne paraissent pas pouvoir être douloureuses. » « Le cœur est un muscle qui possède des nerfs. » « Je me suis convaincu par un grand nombre d'expériences que les viscères, c'est-à-dire les poumons, le foie, la rate et les reins, n'ont point de sensibilité, ou du moins ne l'ont qu'à un très faible degré... Si l'on m'objecte qu'il y a cependant des nerfs desservant ces organes, je répondrai que je n'affirme pas qu'ils n'éprouvent absolument aucune sensation, mais seulement qu'ils sentent à un degré très faible. « Les glandes sont desservies par un très petit nombre de nerfs qui ne leur donnent qu'une très faible sensibilité. » « Les seins, le pénis et la langue possèdent un grand nombre

de nerfs et sont très sensibles », et, se résumant, Von Haller dit encore : « Les parties sensibles du corps sont celles qui possèdent des nerfs et aussi les nerfs eux-mêmes. Les nerfs seuls sont donc sensibles par eux-mêmes et leur sensibilité réside dans leur partie médullaire qui est la même substance que la substance interne du cerveau, dont la pie-mère est l'enveloppe. »

Tel est le résumé général de la première partie de l'essai de Von Haller; nous allons maintenant en résumer brièvement la seconde partie, qui est encore plus importante que la première.

« J'arrive maintenant à l'irritabilité, qui diffère de la sensibilité; les parties les plus irritables ne sont pas sensibles, et les plus sensibles ne sont pas irritables. Je prouverai par des faits la vérité de ces deux propositions et je démontrerai en même temps que l'irritabilité ne dépend pas des nerfs, mais des fibres primordiales, des parties qui sont susceptibles d'irritabilité. »

Von Haller continue et affirme que les nerfs ne sont pas irritables et ne présentent aucune de ces oscillations ou vibrations qu'on leur attribue. Il entre alors dans certains détails sur les parties qui sont sensibles, mais non irritables. Il combat l'opinion de Stahl et de ses disciples — celle de Whytt en particulier, — lesquels soutenaient que tous les mouvements des êtres vivants proviennent de l'âme; et il rappelle la constation de Baglivi — constatation qui le décida à attribuer l'irritabilité aux solides, — c'est que le cœur séparé de son corps continue cependant à battre.

« L'âme est douée de sentiments, elle représente son corps, c'est-à-dire le corps qui la contient, et par le moyen de ce corps l'universalité des choses. Je suis *moi* et nul autre que moi, parce que ce qu'on appelle *ego* subit des changements provenant de toutes les variations survenues dans le corps. Dans un muscle ou un intestin, dont le changement fait impression sur une autre âme que la mienne et non sur la mienne, l'âme de ce muscle n'est plus la mienne et ne m'appartient plus. Mais si on ampute un de

mes doigts ou si on enlève un morceau de chair à ma jambe, ils ne seront plus en connection avec moi, ni l'un ni l'autre ne peuvent plus me procurer ni sentiments ni sensations; je ne m'occupe pas de leurs changements, ils ne sont plus rien pour moi... L'amputation de cette jambe ne gêne en rien ma volonté, qui demeure intacte. Mon âme n'a rien perdu de sa force, mais elle n'a dorénavant aucune action sur cette jambe, et néanmoins cette jambe continue à être irritable; donc l'irritabilité est tout à fait indépendante de l'âme et de la volonté.

« Ces expériences prouvent aussi que toute la force musculaire ne dépend pas des nerfs, puis qu'après qu'elles ont été tranchées, les fibres musculaires sont encore capables d'irritabilité et de contraction. »

Nous laissons de côté un grand nombre de détails pour en arriver aux conclusions doctrinales.

« De toutes ces expériences, il résulterait que dans le corps humain la fibre musculaire seule est irritable, et seule a la faculté de se racourcir (se contracter) quand elle est touchée par un corps étranger. Il en résulte aussi que les parties vitales sont les plus irritables... Cela différentie les organes vitaux des autres organes. Les premiers étant extrêmement irritables n'ont besoin que d'un très faible stimulant pour être mis en mouvement; ce stimulant peut être, par exemple, le sang ou les humeurs qui passent dans leurs cavités. Les autres organes qui ne possèdent que peu d'irritabilité ne sont mus que par le pouvoir de la volonté ou par des stimulants très forts dont l'application cause des mouvements violents connus sous le nom de convulsions. »

Von Haller dit aussi que l'irritabilité provient de la mucosité gélatineuse des muscles. « Cette conception est fortifiée par ce fait, c'est que les enfants, chez lesquels la gélatine prédomine, ont beaucoup plus d'irritabilité que les adultes. »

L'irritabilité continue après la mort et dans des parties séparées de leur corps: elle existe aussi dans les muscles dont les

nerfs ont été détruits. Elle ne disparaît que par la dessication ou la congélation. Dans les parties vivantes, elle peut être détruite par l'opium, sauf dans le cœur.

Von Haller a eu la modestie de parler très peu du résultat pratique de ses travaux; il est cependant certain qu'ils orientèrent la médecine dans une voie nouvelle.

La vie fut expliquée par l'irritabilité, la maladie en dépendit, et en thérapeutique on ne s'occupa plus que d'elle. Ce n'est cependant pas Von Haller qui inventa la notion d'irritabilité, et il commit une grande erreur en donnant ce nom aux phénomènes de la contractibilité. Mais il eut le mérite d'attirer l'attention sur cette propriété du muscle et établit une démarcation nette entre cette contractibilité et les impulsions nerveuses de la sensibilité. Il démontra que cette dernière dépendait des nerfs et ne se produisait que là où ils se trouvaient. Sous ce rapport, la révolution produite par les travaux d'Haller est considérable. Mais elle s'arrête là. Il ne poursuivit pas les recherches sur la distinction entre la motilité et la sensibilité nerveuse, et c'est soixante ans plus tard que sir Charles Bell fit là-dessus son importante démonstration. Von Haller était, cela ne fait aucun doute, un homme très savant, et qui a rendu de grands services à la médecine, surtout à la physiologie, car c'est lui qui introduisit l'usage du travail expérimental. Il avait une confiance illimitée dans la multiplication des expériences et croyait trop qu'à elles seules elles constituaient la science. Sa doctrine a été l'origine de recherches, de discussions innombrables et a donné naissance à la théorie des spasmes et des stimulants. Innombrables aussi furent les controverses pour décider quelles étaient les parties irritables, et si oui ou non cette irritabilité était sous la dépendance de la force nerveuse. Certains écrivains appuyaient sur l'irritabilité leurs théories de la fièvre; Fabre en usait pour expliquer le phénomène de l'inflammation et rejeter la théorie mécanique; et en cela il

fut suivi par L. Hoffmann, et plus tard par Borsieri, Van der Hennel et Berlinghieri.

William Cullen naquit en Écosse, dans le Lancashire, en 1710. Il étudia la médecine à Glascow, et après avoir beaucoup voyagé il fut professeur à Glascow d'abord, et plus tard à Edimbourg. C'est dans cette dernière ville qu'il mourut en 1790, laissant après lui une très grande réputation. Ses principaux ouvrages sont les suivants : *Materia medica, Synopsis nosologicæ* et *Éléments de médecine pratique*. C'est dans ce dernier ouvrage qu'il expose sa doctrine. Nul autre parmi les écrivains médicaux, pas même Sydenham ou Stoll, ne s'est donné autant de peine pour décrire exactement les maladies. Cullen était un observateur remarquable et, chose rare, il savait joindre à la méthode des précisions et la clarté la plus minutieuse. Ses descriptions des fièvres diverses et de la goutte sont parfaites. Il est, avec Sydenham, le plus remarquable des nosographes.

Au premier abord, sa doctrine ne semble pas plus neurosiste que celle de Willis. Elle semble même être en relations si étroites avec celle de Frédéric Hoffmann, qu'on pourrait la croire basée sur cette dernière et fortement teintée de chimisme. Le spasme, l'atonie et l'acrimonie sont les trois termes qui reviennent constamment dans les écrits de Cullen. Bien que faisant profession d'être un solidiste, il n'en conserve pas moins une grande estime pour Galien. Mais en avançant dans la lecture de ses œuvres on s'aperçoit que c'est au spasme, à l'atonie des fibres élémentaires et des vaisseaux capillaires qu'il en revient toujours, et que ses concessions à l'acrimonie des humeurs sont des réminiscences de jeunesse, qui, en réalité, ont cédé la place à l'unique préoccupation du spasme ou de la faiblesse des fibres.

Il est un point sur lequel nous devons tout particulièrement insister, c'est la forme nouvelle qu'il donne à ses explications. Tandis que pour son prédécesseur Hoffmann comme pour

Sydenham l'humeur acide d'un trouble organique est la cause conjointe de la maladie, pour lui elle n'est qu'un mécanisme. Il en résulte donc qu'à son avis, une étude méticuleuse de la maladie ne consiste pas à rechercher la cause conjointe, mais à rechercher le mécanisme physiologique des actions morbides. Il étudie le mécanisme du mouvement et il est ici plus cartésien qu'on ne l'eût supposé. Il est juste de reconnaître que Cullen fut un des premiers à enseigner la médecine physiologique, et qu'en d'autres termes, il fut un des premiers à expliquer les actions morbides par les actions physiologiques.

Cullen a été considéré comme le chef de l'école du Neurosisme, et ses doctrines furent acceptées par Grégory, Macbride, Schœffer et nombre d'autres.

John Brown. — N'ayant pas un esprit puritain, nous ne nous étendrons pas sur la vie privée du malheureux John Brown; qu'il nous suffise de dire que sa doctrine — la théorie Brunonienne — gouverna la pratique médicale de la plupart des pays durant un quart de siècle, et que par conséquent elle occupe une place importante dans l'histoire de la médecine. Il est né en 1735 à Bunkle, en Écosse, d'une famille très pauvre. Sa vie ne fut qu'une longue lutte pour l'existence et doit inspirer la plus grande pitié. Il mourut en 1788.

Sa doctrine a servi de base à nos conceptions modernes. L'homme ni aucun être vivant ne peuvent exister par eux-mêmes ; un stimulant extérieur leur est nécessaire. L'homme ne produit pas par lui-même ce pouvoir secret, ce principe dont la nature échappe à nos moyens d'investigation qui parfois augmente et parfois diminue. C'est l'excitabilité qui est la force, le pouvoir qui varie selon les individus et les états différents de leur santé. Cette force n'a dans le corps aucun siège spécial, mais se trouve répandue à travers tout l'organisme, car l'être est un entier, une unité parfaite, si bien que tous les changements possibles sur un point quelconque du corps ne sont que des effets de degrés et des effets relatifs.

Brown insiste beaucoup sur cette doctrine de l'être — doctrine à la fois si ancienne et si vraie, — et il va jusqu'à dire que l'excitabilité — qui est pour lui la force vitale — ne peut être accrue sur aucun point de l'organisme si elle a diminué dans l'ensemble de l'organisme. Il veut dire par là que dès que l'activité corporelle languit dans l'ensemble elle languit aussi dans toutes les parties.

L'excitabilité mise en action par un stimulant suffit au travail régulier de la vie, mais à la condition que le stimulant soit adapté au travail à accomplir. Si ce stimulant est trop fort ou trop faible, l'excitabilité, ou action de vie, subira des changements. Si le stimulant est trop fort, l'excitabilité s'épuisera rapidement, il en résultera l'affaiblissement *direct* avec réaction aiguë, et la maladie sera appelée sthénique ; si le stimulant est trop faible, l'excitabilité languira, il en résultera l'affaiblissement indirect, et la maladie sera appelée asthénique. Mais Brown est d'avis qu'il y a très peu d'affections sthéniques et que l'homme éprouve un besoin constant de stimulants. Il ne peut jamais être trop excité si l'on comprend bien la manière de produire cette excitation et de bien diriger l'excitabilité dont le stimulant accroît la puissance. Cependant Brown recommande de prendre en considération les diverses circonstances de la vie, ce qu'Hippocrate appelle l'*occasion* et que nous appellerions la prédisposition ; car pour devenir malade il ne suffit pas d'être excité trop ou trop peu. L'excitation peut être contraire à la nature. Pour Brown, l'opportunité est une sorte de prédisposition. De tout cela, il n'a qu'une idée un peu confuse, on voit cependant qu'il crut à un état préexistant de maladie.

La partie essentielle du traitement que Brown imposait à ses malades était une sage administration de stimulants, puisque d'ailleurs les stimulants existent dans la nature. Dans les maladies sthéniques, les stimulants doivent être employés avec modération ; dans les affections asthéniques, il faut tout

d'abord avoir recours à des stimulants très doux et augmenter graduellement leur force afin d'arriver, grâce à eux, à renouveler et à développer l'excitabilité. Brown considérait l'opium comme le plus fort des stimulants.

Ce système était d'autant plus séduisant qu'il paraissait très vraisemblable; aussi il eut un formidable succès. Girtanner se l'appropria et l'introduisit en Allemagne vers 1772; Locatelli et Moscati le popularisèrent en Italie. Neikand à son tour l'enseigna en Allemagne et dénonça la supercherie de Girtanner. Ce système pénétra aussi en Russie, et la théorie brunonienne ne tarda pas être exploitée de manières diverses dans tous les pays du continent. Rasori et Broussais l'adoptèrent en pratique, mais en en changeant la doctrine, car ils estimaient que les maladies sthéniques étaient les plus fréquentes et les malades asthéniques les plus rares; aussi leur thérapeutique consistait surtout en contre stimulants et en anti-phlogistiques.

Brown démontra clairement qu'il est impossible à tout être vivant de vivre sans son environnement et que sa force intérieure n'entre en action qu'aidée par les sollicitations extérieures. Il est évident que Brown a puisé ses théories dans les vieilles doctrines rencontrées au cours de ses études théologiques. Au lieu de considérer l'environnement extérieur comme l'objet de l'acte, et au lieu de croire que la force vitale pour se développer et agir a besoin d'un objectif, et que c'est son environnement qui lui procure cet objectif et lui crée une issue, il déclare que l'entourage extérieur agit comme stimulant pour la création de la force intérieure. Brown approche la vérité de très près, et cependant le point essentiel lui échappe; car, en disant que les causes extérieures stimulent, il admet que l'action est toujours la même et ne varie que par le degré d'intensité du stimulant. Si les circonstances extérieures sont l'objectif de l'acte, il en résulte nécessairement que la force intérieure doit varier son action selon

son objet, et c'est pourquoi une action qui varie selon sa forme et sa modalité selon l'objet auquel elle s'adapte doit être étudiée en elle-même, car elle ne constitue pas seulement une action accrue ou diminuée selon le stimulant.

Naturalisme. — Il nous faut maintenant examiner brièvement le rôle joué par les naturalistes dans la médecine du XVIIIe siècle. Le célèbre botaniste anglais John Ray mourut au début de ce siècle, et les travaux de Malpighi, Swammerdam, Redi, Lancisi et Leeuwehoock étaient déjà connus. Vinrent ensuite Tournefort, Trembley, Buffon et Daubenton, Linné et Charles Bonnet. Réaumur abandonna mathématiques et physique pour se consacrer à l'étude des insectes, et Camper, successeur de Buffon dans l'étude de l'homme, fut lui-même suivi par Blumenbach, Spallanzani, de Jussieu, Meckel, Erasme, Darwin et John Hunter; tout à la fin du siècle vinrent Humboldt, Lamarck, Geoffroy Saint-Hilaire et Cuvier.

Nous ne pouvons examiner ici les travaux de tous ces savants distingués. Notre unique but est de montrer leur influence sur les doctrines médicales.

Et d'abord c'est à eux que l'on doit la classification des maladies en espèces naturelles. Cette idée avait déjà, sans doute, été admise par Sydenham et quelques autres, mais elle était restée stérile, et les efforts faits dans cette direction par Plater et tentés par Stahl n'avaient pas eu de suite. Ce sont, en réalité, John Ray et Tournefort qui donnèrent l'impulsion première, et Selle et Linné qui, continuant les travaux de Tournefort, furent les premiers à commencer les classifications pathologiques que continuèrent Pinel et de Sauvages.

L'idée d'une *entité morbide* avait pris racine dans la tradition médicale, mais les espèces étaient trop difficiles à identifier, et ce ne fut qu'après les écrits de Tournefort, Buffon et Camper que l'idée d'espèces — si importante en histoire naturelle — fut définitivement appliquée à la médecine.

Les naturalistes donnèrent aussi une vigoureuse impulsion à la science expérimentale ; on peut même dire que ce sont eux qui la créèrent. Dans le siècle précédent, elle avait commencé avec Harvey, Malpighi, Swammerdam et Winslow, mais Buffon, Haller et d'autres naturalistes développèrent la science expérimentale appliquée à la physiologie par leurs écrits sur la génération artificielle, l'irritabilité, la régénération des tissus et l'étude expérimentale de la digestion. Ainsi les naturalistes en arrivèrent, par leur travaux, à adopter les idées de l'Organicisme, mais réagissant contre les théories trop mécaniques et matérialistes de ce système ils avaient, parrallèlement à la physiologie purement organique, constitué une science générale, de l'homme. Durant le XVIIe siècle, les physiologistes s'étaient bien occupés de cette science générale, ainsi que l'avaient fait avant eux tous les anciens philosophes médicaux, mais à Boerhaave et Haller cette science avait rejeté toute alliance à la philosophie, et elle était devenue l'étude purement mécanique des fonctions organiques, ainsi que l'école Cartésienne l'exigeait. Bonnet, Buffon et Blumenthal en revinrent à l'étude de la science générale de l'homme, et ce fut vers ce nouveau courant de la pensée que Barthez et Bichat se rallièrent.

Et enfin les fondements de l'anatomie comparée furent posés par les naturalistes. Cette science avait été déjà, il est vrai, entrevue par Aristote, et durant un temps très court elle avait été pressentie par les philosophes du XIIe siècle, mais son réel fondateur fut Dauberton, bientôt suivi par Vicq d'Azyr, Réaumur, Blumenbach, Darwin, Erasme, Meckel et John Hunter.

CHAPITRE XXI

ORGANICISME ET VITALISME

Vers la fin du XVIIe siècle, le Iatro-mécanisme contrebalançait si bien le Iatro chimisme que l'on étudiait beaucoup plus le mécanisme du corps vivant que la composition de ses diverses humeurs. Ceci provenait, sans aucun doute, de la tendance vers le Solidisme, dont les premiers signes apparurent dans Ettmüller, pour s'accentuer dans Baglivi, Lancisi et Hecquet; tandis que l'école Chimique se mélangeait d'Humoralisme, l'école Iatro-mécanique glissait du Solidisme à l'Organicisme. De l'idée que dans les solides se trouvent les conditions principales de la vie, il n'y avait qu'un pas à franchir pour aboutir à l'idée que le mouvement vital est de toutes les fonctions la plus importante.

Morgagni (1682-1771) dans son livre intitulé *De sedibus et causis morborum*, publié en 1760, Sénac (1693-1770) dans son traité sur les maladies de cœur, qui parut en 1749, Lieutaund (1703-80) dans son ouvrage sur l'assistance médicale, publié de 1749 à 1766, et plus tard dans sa *Médecine pratique* et sa *Materia medica*, et Auenbrugger dans son traité sur la percussion qui porte le titre un peu long de *Inventum novum ex percussione thoracis humani ut signo abstrusos interni pectoris morbos detegendi* et qui parut à Vienne en 1761, soutiennent tous la doctrine qui expliquait la vie, la santé et la maladie par le fonctionnement des organes. Ce fut Bordeu qui le premier décrivit exactement le jeu de ces organes. Ce mouvement subit l'influence de deux grands courants de

pensée, l'un l'entraîna vers le Vitalisme, l'autre vers le Matérialisme.

Théophile de Bordeu, né à Izeste, en France, le 21 février 1722, et mort à Paris le 28 novembre 1776, est une des plus illustres figures de la médecine. Le peu de place dont nous disposons nous interdit d'analyser tous ses remarquables travaux ; il est cependant nécessaire de les passer rapidement en revue afin de comprendre sa doctrine générale. Le système de Bordeu était une réaction contre le Matérialisme des écoles Iatro-chimiques et Iatro-mécaniques, l'auteur ne perdait pas une occasion d'y affirmer et de démontrer que la vie ne peut être expliquée sans le principe de l'être et les lois d'une vitalité différant complètement de tout ce qui n'est que purement chimique ou mécanique. C'était, pour le dire brièvement, la matière composant l'organe qui était tout, et la vie de cet organe était une fonction de l'être. Partant de là, Bordeu repoussait toute force occulte et estimait que toutes les considérations dynamiques, bien qu'elles ne fussent pas fausses, étaient au moins inutiles. Nous allons maintenant examiner rapidement ses écrits.

« Jusqu'à présent, nous avions supposé que les humeurs étaient réellement contenues dans le sang, cette opinion semble plus près de la vérité que celle de ceux qui soutiennent le contraire ; n'oublions pas cependant qu'on peut y faire de nombreuses objections.

« Voyons d'abord si cela peut avoir une influence réelle sur la pratique de la médecine. Si un praticien croit que les humeurs sont réellement contenues dans les fluides et qu'il découvre quelque émunctoire défectueux, il en accusera immédiatement le mauvais mélange des fluides, ou la cacochymie qui résulte de la surabondance des humeurs en état de rétention, et il devra agir en conséquence ; si un autre médecin croit, au contraire, que ces émunctoires sont faits pour former les humeurs que par la suite ils élimineront du corps, il ne craindra que la pléthore résultant d'une excrétion

suspendue, il ne peut donc avoir la même manière de voir que le premier, et leurs opinions différentes se heurteront sur la question dont nous parlons maintenant. » *Recherches anatomiques sur les glandes* CXIV.)

Ce dilemme est bien posé, et c'est le plus important qu'ait eu à résoudre la science médicale du XVIIIe siècle. Si les opinions de Bordeu avaient triomphé, c'était la fin de l'Humoralisme; mais il n'ignorait pas la gravité de cette solution et ne sous-estimait pas les objections qu'on pouvait opposer à ses théories. Il se demande par exemple si la bile est réellement de l'urine et il dit : « Les iatro-chimistes qui admettent l'existence d'un ferment particulier, lequel fabrique l'humeur nécessaire à la réparation (des pertes organiques), peuvent se tromper, il y a cependant quelque vérité de leur côté; il serait peut-être utile d'élucider ces questions une fois pour toutes et de les étudier plus complètement. On pourrait en même temps décider s'il est oui ou non possible, au moyen de drogues, de changer la masse des humeurs chez le sujet vivant, d'altérer ou de suspendre des mouvements qu'on appelle spontanés; si on peut compter, et jusqu'à quel point, sur de semblable remèdes; si, oui ou non, il en existe un qui puisse fabriquer de la bile, et ainsi de suite. » (*Ibid* CXV.)

Et Bordeu entreprend ensuite la question des médicaments. « Il y a peut-être des médicaments qui peuvent faire évacuer une humeur en en augmentant la quantité dans le sang, ou en rendant ces humeurs plus ou moins mobiles, plus ou moins épaisses. D'autres produisent l'évacuation en agissant directement sur un organe glandulaire. Il y a, en vérité, bien des choses à examiner. Elles sont toutes essentielles et doivent être regardées comme le fondement de la véritable *materia medica*. » (*Ibid* CXV.)

Après quoi, il se demande si les remèdes peuvent agir sur un seul organe, qui à son tour influencera les fonctions de tous les autres — ceci est une réminiscence de Paracelse et

de Van Helmont qui, lui, donne la clef de l'énigme. Pour arriver à bien démontrer le point qu'il soutient, il cite l'action du mercure sur les glandes et démontre que ce remède est à la fin évacué par elles, et il demande si, oui ou non, il y a des actions semblables qui sont l'effet de la matière morbide ou de drogues quelconques. Il établit ensuite la différence entre l'excrétion et la sécrétion, une différence qui avait été jusque-là trop difficile à reconnaître et qui était en réalité la clef du problème de l'activité glandulaire.

Ce fut en 1752 que Bordeu proclama pour la première fois sa doctrine, formulant ainsi en même temps celle de l'Organicisme, qui considérait la vie comme la somme de toutes les vies de chacun des organes. Dans cette doctrine, on ne s'occupait certainement pas de l'unité de l'être, pas plus que la coordination de toutes les actions particulières à l'être. Mais l'exagération même de la théorie des fonctions organiques, exagération poussée jusqu'à l'erreur, était peut-être une condition nécessaire et sans laquelle la vérité qu'elle contenait fût restée méconnue.

Nous examinerons maintenant la seconde formule que Bordeu donna vers la fin de sa vie et qu'on trouvera dans la première partie de son livre intitulé *Recherches sur les maladies chroniques*.

« Par maladie, on doit entendre un trouble des fonctions dépendant de certaines viciations organiques provenant de l'action accrue ou diminuée de certaines parties, car cela a déjà été dit, nous sommes malades seulement quand nos fonctions sont troublées, ou quand l'énergie ou tonus de nos parties est détruit. Dans les écrits d'Arétiaeus ou d'autres médecins de son temps, on peut trouver des traces d'organicisme qui était à cette époque mieux compris et plus développé qu'il ne l'a été depuis ; comme c'est de cet organicisme bien compris que dépend la connaissance de la santé et de la maladie, il sera très utile d'y rattacher les

observations que nous allons faire. Le maintien de la santé réclame une série de mouvements organiques déterminés et bien réglés. Dès que cette harmonie n'existe plus, l'indisposition et la maladie apparaissent.

« Chaque maladie a la marche qui lui est propre et la période de temps qui lui est nécessaire pour sa propre évolution. Elle a ses phases de violence et de stagnation, qu'il est impossible de changer. Un observateur attentif notera dans l'excrétion d'une glande ou dans le processus de la digestion : 1° un certain changement qui annonce l'approche de la maladie, ou de la réparation (du corps) ; 2° des phénomènes indiquant sa présence ou sa formation (de la maladie) ; 3° les efforts combinés de tous les organes pour mettre fin à cette maladie, soit en l'extirpant complètement et en ramenant le corps à l'état de santé, soit en la transformant en une autre (maladie); ces efforts peuvent être vaincus par la violence du mal et s'éteindre avec la vie même du patient. Cette succession de changements communs à toutes les maladies semble établir une ressemblance de forme entre elles, ainsi qu'Hippocrate l'avait remarqué, avec les mêmes alternances de sévérité ou de douceur, de lenteur ou de rapidité (dans le développement), que jusqu'ici on n'est pas parvenu à leur enlever.

« En ce qui concerne les miasmes, les corpuscules nuisibles, poisons ou virus de toute espèce, qui sont connus pour être la cause matérielle d'un grand nombre de maux et pour combattre lesquels on vante de nombreux spécifiques, il est certain que ces miasmes existent : mais premièrement leur nature est absolument inconnue et peut-être le sera toujours ; et, secondement, l'expérience nous prouve que leur morbidité n'affecte le corps qu'en proportion de ses dispositions à en être affecté; de façon que — fait digne d'être noté, — ce qui injurie une partie est souvent utile à l'autre ; troisièmement, la guérison d'un corps infecté par ces miasmes, qu'elle soit obtenue par un traitement spécifique

ou autrement, est toujours subordonnée, comme tous les phénomènes qui l'accompagnent, aux lois de la vie, où aux mouvements de la sensibilité des parties et à l'ordre de leurs fonctions. Il s'ensuit donc que : 1° la nature des miasmes nous étant inconnue, les moyens de les combattre nous sont également inconnus, et notre raison ne peut nous en fournir ; 2° que le but du médecin, quand il se trouve en présence de ces pernicieuses substances, est de s'efforcer de comprendre quels sont les tempéraments et idiosyncrasies qu'elles peuvent affecter ; 3° qu'il est d'une importance très grande de savoir par quels moyens l'art ou la nature peuvent arriver à détruire ces miasmes, de manière à en régler les mouvements.

« Prenons comme exemple le virus de la petite vérole... On peut supposer que s'il n'agit pas c'est qu'il ne trouve pas dans le corps une disposition favorable, cette disposition qui a été détruite chez ceux qui ont eu déjà la maladie. Donc cette disposition est partiellement la cause principale de la maladie. Donc la facilité à recevoir l'impression du miasme de la variole et les phénomènes ou effets variés qu'il produit sont ce que le médecin doit spécialement étudier, tout le reste n'est qu'accessoire et très au delà de sa capacité.

« Ainsi que les dispositions particulières de leur corps sont dans les femmes la cause de leur fécondité ou de leur stérilité, ainsi en est-il pour les miasmes de la variole. On peut comparer les accidents qui surviennent au début de la maladie aux phénomènes de la génération. Parce que dans les deux cas il y a pour ainsi dire un bouleversement soudain, l'ordre des mouvements est changé, et celui qui paraissait établi disparaît quand survient une excrétion. S'il y a des tempéraments qui rendent facilement féconds les germes des maladies ; s'il y en a d'autres qui convertissent toute chose en ce qui leur appartient en propre (il veut dire en leurs propres idiosyncrasies ou prédispositions), comme par exemple on peut le constater chez les asthmatiques,

les goutteux et beaucoup d'autres sujets maladifs qui, quand survient une épidémie, ont immédiatement des crises d'asthme ou de goutte, et qui en ont également quand les pleurésies et les maux de gorge se multiplient, ainsi il existe des tempéraments si robustes qu'ils résistent à l'action de la plupart des miasmes, et s'immunisent même contre les poisons. Le tempérament et l'idiosyncrasie sont donc le terrain nécessaire pour les maladies répandues par l'air, l'eau et autres choses non naturelles. Le devoir du médecin consiste à éloigner tout ce qui peut nuire et, en changeant les dispositions du corps, à tenir éloignés du germe les tempéraments qui le fertilisent. C'est leur constitution naturelle qui rend les Turcs si sensibles à la peste, les Anglais à la suette, et ainsi de suite. Quelles sont les dispositions du corps permettant de résister à l'influence pernicieuse? Telle est la chose principale que nous avons à savoir. »

Bordeu croyait à l'âme et à un principe de vie dans l'homme; c'est ce qui ressort de plusieurs passages de son histoire de la médecine. Il avait une connaissance approfondie des œuvres d'Hippocrate et il n'ignorait pas l'affinité des maladies et des mouvements morbides — théorie que Stahl avait ressuscitée, — pas plus qu'il n'ignorait les crises et les évacuations critiques. A tort ou à raison, il se croyait forcé de faire concorder toutes ces théories avec sa conception de l'organicisme. Il désirait réconcilier cet organicisme avec la doctrine de la prédisposition, qu'il avait développée mieux qu'aucun autre avant lui, et pour laquelle, ainsi qu'on peut voir, il était influencé par les arguments de Fernel sur la contagion. Mais, malheureusement, il échoua dans sa tentative de réconciliation, et nous devons reconnaître cet illogisme d'un grand esprit.

Le but de Bordeu était de démontrer que l'être possède des fonctions qui lui sont propres en tant qu'être, et que chaque organe est un élément physiologique possédant ses

propres fonctions qui lui sont spéciales; et quand on remarque combien il insiste sur les relations entre les fonctions diverses et l'attention qu'on doit porter au mouvement vital, qui tantôt se porte sur une fonction, tantôt sur l'autre, il paraît évident qu'il sous-entend plus de choses qu'il n'en dit.

Vitalisme. — A cette époque, on n'en peut douter, le vitalisme existait déjà dans les esprits de beaucoup, et l'expression le « principe vital » était employée avant que Barthez n'apparût sur la scène du monde. Barthez est né à Montpellier, le 11 décembre 1734, et il est mort le 15 octobre 1806. Son principal ouvrage, celui dans lequel il a exposé sa doctrine, parut en 1798, il porte le titre de *Nouvelle mécanique des mouvements de l'homme et des animaux*. Pendant sa vie, Barthez eut peu d'influence sur la médecine de son temps, mais ce serait une erreur de méconnaître l'impulsion qu'il donna à la doctrine du vitalisme. Il entreprit de démontrer qu'il existe un principe de *vie* qui n'a rien de commun avec la mécanique ou avec la chimie, duquel dépendent les phénomènes de la vitalité et qui est également distinct de l'âme. Quelques citations donneront au lecteur une idée de cette doctrine.

« Les faits ne démontrent pas que les mouvements exécutés dans le corps vivant soient dus au même être pensant dont l'influence détermine les mouvements volontaires.

« Dans l'état présent de nos connaissances sur l'homme, les mouvements variés qui se produisent dans le corps humain sont dus à deux principes différents, dont la nature nous est inconnue, mais dont l'action n'est pas mécanique : l'un est l'âme pensante, l'autre le principe de vie. »

Barthez comprenait la nécessité de bien établir l'unité gouvernant les phénomènes variés du corps, et voici ce qu'il dit à ce sujet : « La véritable méthode philosophique dans la science de l'homme exige que les forces vivantes résidant dans chaque organe et qui produisent, en même temps que des fonctions générales, telles que la sensibilité, la nutrition, etc., et des

fonctions spéciales, telles que la digestion, la menstruation, etc., soient considérées comme dues à un seul et même principe de vie. » Il dit encore : « J'appelle principe vital de l'homme la cause qui produit tous les phénomènes de la vie dans le corps humain ; le nom de cette cause m'est indifférent... Si je préfère celui de principe vital, c'est qu'il implique une idée moins limitée que le terme d'*impetum faciens* que lui donne Hippocrate et que tous les autres noms par lesquels on a désigné la cause des fonctions de la vie. »

Barthez insiste sur la différence entre le principe vital et l'âme, parce que les fonctions du corps sont indépendantes de la volonté et aussi parce que la multiplicité des mouvements et des sentiments qui s'opposent les uns aux autres dans l'homme à cause de leurs conditions contradictoires ne peut s'expliquer que par deux principes différents, et il conclut : « Étant données ces preuves, il me paraît que nous ne pouvons éviter de faire une distinction entre le principe vital de l'homme et son âme pensante. »

Il paraît ainsi affirmer que le principe vital et l'âme pensante sont deux principes absolument distincts : d'où le terme de « duo-dynamisme humain » donné à sa doctrine ; mais dans ses conclusions Barthez semble au contraire dire qu'il se pourrait qu'on eût affaire à deux forces appartenant à une seule et même puissance. Ce principe de vie existe dès la fonction de l'être et engendre à la fois la vie et ses fonctions.

Ayant développé la doctrine du principe vital, Barthez entreprend l'étude des phénomènes de la vie dans leurs synergies et leurs sympathies ; c'est là la partie la plus originale du livre. « Je désigne par ce mot de synergie un concours d'actions simultanées ou successives des forces des différents organes, un concours tel que ces actions constituent par leur ordre harmonieux ou leur succession harmonieuse la forme propre à une fonction en état de santé, ou à l'espèce propre à une maladie. »

Barthez définit trois qualités de synergie :

1° La synergie qui dépend d'une analogie de scructure comme par exemple celle de tous les tissus musculaires ; 2° La synergie qui résulte de l'action combinée de plusieurs organes, pour le développement d'une action donnée, ou pour une succession d'actions, sous le contrôle des nerfs ou des vaisseaux sanguins ; 3° la synergie résultant de deux organes ayant entre eux connexion particulière et dépendant en outre ou de la constitution ou d'une idiosyncrasie individuelle.

C'est sur ces considérations générales que Barthez a établi sa pathologie et sa thérapeutique : « D'après mes théories, dit-il, les maladies sont essentiellement le résultat d'affections du principe même de la vie chez l'homme..., ou bien elles sont le résultat nécessaire de lésions physiques primitives dépendant de l'organisation des différentes parties du corps. Mais, selon la même théorie, les maladies sont en général produites automatiquement par l'action des causes morbides internes ou externes, conformément aux lois bien établies du principe vital, lois qui ne sont ni mécaniques ni arbitraires.

Tout ceci pèche par un manque absolu de précision, et Barthez, qui hésite visiblement, est cependant forcé de faire des emprunts aux théories chimiques ou physiques : L'examen de son *Traité des maladies goutteuses* qui est le plus important de ces ouvrages sur la pathologie et la thérapeutique, nous laisse cette impression. Il accepte la spécificité de Sydenham en affirmant qu'il existe dans la goutte un état spécifique, ce qui ne l'empêche pas d'affirmer aussi avec Cullen que la goutte est une diathèse ; quant à la cause de ce principe goutteux, il suppose qu'il est dû à une rétention de matières calcaires dans l'organisme.

Mais au point de vue théorique, la partie la plus intéressante de ce travail est celle où l'auteur explique le système des *Éléments pathologiques* qu'il donne pour base à ses indications thérapeutiques ; les maladies sont composées,

dit-il, d'éléments morbides simples, ainsi qu'il en est pour les rhumatismes, la fièvre, la douleur ou la diathèse calcaire ; et il s'efforce de démontrer que le but de la thérapeutique doit être de combattre ces éléments divers de la maladie ; et ceci nous est une preuve que Barthez avait comme une lueur d'une idée dont la valeur est grande, et qu'il désirait donner plus d'importance aux syndromes de la maladie, très négligés jusque-là.

Pour nous résumer, nous dirons que Barthez a donné une forte impulsion au vitalisme, sans toutefois l'avoir jamais formulé en doctrine.

John Hunter. — Hunter naquit en 1728, et mourut en 1793. Il est un des plus grands médecins que la Grande-Bretagne ait jamais vu naître ; et, bien qu'il soit surtout connu comme anatomiste et chirurgien, ses vrais domaines étaient en réalité la médecine et la physiologie générale. Ses *Conférences sur les principes de chirurgie,* et ses traités sur le sang et les inflammations sont des ouvrages qu'on peut encore lire aujourd'hui avec le plus grand intérêt. Il admet franchement la doctrine du principe vital, il reconnaît que la matière est douée d'un principe que dans le langage ordinaire on appelle la vie, mais que ce principe est peut-être le plus difficile à concevoir, car il n'en est aucun d'autre si complexe dans ses effets. Il montre que ce principe ne résulte pas du changement particulier qui appartient en propre à la matière animale, puisque ce même changement se produit dans le cadavre, alors que le principe n'existe plus. Il croit qu'il y a une certaine analogie entre ce principe et la force magnétique d'un aimant, et il lui attribue deux propriétés : la conservation et l'action. L'idée la plus simple de la vie est celle qui consiste à la considérer comme le principe de la conservation, principe qui empêche la dissolution de la matière animale, processus qui se produit aussitôt qu'une matière est privée de vie. La vie est aussi le principe de l'action : Ce sont là deux propriétés

différentes, bien que procédant du même principe, et la première peut exister indépendamment de la seconde. En fait, il n'est point nécessaire pour la conservation de la matière animale que l'action existe dans toutes les parties du corps ; il y a, dans un animal, plusieurs parties qui paraissent n'avoir que peu de pouvoir d'action et qui cependant jouissent du principe de vie tout autant que les parties les plus actives. Hunter donne comme preuve la vie d'un œuf, qui, tant qu'il est vivant, offre plus de résistance à la congélation que quand il est mort.

Hunter nous démontre que dans l'être tout est vivant, même le sang, et que tout vit dans l'unité grâce à la manière harmonieuse dont sont combinés les solides et les liquides. Il met ainsi fin à la querelle entre solidistes et humoralistes, et sa doctrine pathologique s'accorde avec sa doctrine physiologique. La maladie, pour lui, n'est pas un changement survenu dans les solides et les liquides, ainsi que le prétendaient les galiénistes, mais la maladie est l'action morbide cause de ce changement. Il fait remarquer qu'il est difficile de supposer que la maladie soit dans l'animal un état naturel et qu'elle ne saurait être que le résultat d'une impression anormale venant troubler les actions naturelles du corps. Cette impression anormale peut agir au moment de la formation de l'animal, lui imposant ainsi (à l'animal) une action anormale permanente ; elle peut aussi se produire plus tard, durant la vie intra-utérine. Mais elle se produit plus fréquemment encore après la naissance, parce que l'animal est exposé à des influences nombreuses et variées, constituant autant d'impressions contraires à ses actions naturelles. Hunter croit que, très probablement, les actions morbides viennent des mêmes principes que les actions naturelles. Comme ces dernières, elles font apparaître certaines dispositions des parties et entraînent la formation de produits morbides.

Hunter ajoute que l'idée la plus simple qu'il puisse formu-

ler sur la génération de la maladie est que tout animal est doué de la falcuté de recevoir des impressions. Or, toute impression produit une disposition, cette disposition peut donner naissance à l'action, et cette action constitue le signe immédiat de la maladie. La disposition et l'action sont toujours en relation avec la nature de l'impression, et avec la nature de la partie ayant reçu l'impression. Il croit que toute action, qu'elle soit naturelle ou morbide, a sa source première dans la facilité de l'impression, qui existe indépendamment de toute disposition ou action (pourvu qu'aucun stimulant et aucune impression n'entrent en jeu), parce que la disposition ne se produit que comme le résultat d'une impression, et l'action ne se produit que si la disposition a une intensité suffisante pour que la partie ait une plus grande tendance vers l'action que vers la résolution. Les actions du corps sont semblables à celles de l'esprit, et ceci s'applique aussi aux causes et aux effets de ces actions.

Hunter démontre que tous les animaux sont doués d'un certain nombre de prédispositions qui les rendent susceptibles d'un certain nombre d'impressions dont chacune peut donner naïssance à une disposition qui lui appartient en propre ; certaines prédispositions sont plus fortes que d'autres, et c'est ce qui explique l'innombrable variété des maladies. Hunter ne croit pas qu'à proprement parler, il existe ce qu'on appelle *cause prédisposante* ; ce qu'on nomme ainsi est la prédisposition à la disposition pour telle ou telle action.

Quand on examine l'œuvre si considérable d'Hunter, on est frappé d'étonnement pour deux raisons : on se demande d'abord comment il a pu atteindre à une conception aussi haute de la tradition médicale, et comment cependant il n'a eu qu'une si minime influence sur la médecine anglaise de son temps ? Il est probable que l'influence de Brown et celle de Cullen furent un obstacle à la sienne ; n'oublions pas d'autre part que Hunter était un élève de Paceval Pott, qui,

bien qu'il soit connu surtout comme chirurgien, était surtout remarquable comme médecin. C'est, à n'en pas douter, avec Pott que Hunter apprit les éléments de la médecine traditionnelle, qui, libre de tout conctact avec les autres sciences qui n'étaient pas médicales, et malgré le dédain des contemporains, prit, grâce à lui, un développement admirable. Du reste, dès la fin du XVIIIe siècle et dans les débuts du XIXe, les enseignements de Hunter jouèrent un rôle des plus important dans la réforme de la thérapeutique.

Bichat forme le lien entre le XVIIIe et le XIXe siècle comme Baglivi le forme entre le XVIIe et le XVIIIe. Il naquit en 1771 et mourut en 1802 ; il n'avait pas tout à fait trente et un ans. Pour bien faire comprendre l'importance de son rôle, nous signalerons qu'il fut le représentant des opinions vitalistes de son temps. Et pour les doctrines qu'il professait, quelques citations empruntées à son livre intitulé *Recherches sur la vie et sur la mort* nous en donneront une idée générale. Il commence en disant : « Toutes les définitions de la vie ont pour base des considérations abstraites. Je crois cependant qu'on pourrait la définir ainsi : la vie est la somme totale des fonctions qui résistent à la mort... Telle est l'existence des corps vivants que tous leurs environnements tendent à détruire... S'ils ne possédaient pas un principe permanent de réaction, ils disparaîtraient bientôt ; ce principe est celui de la vie. De nature inconnue, il ne peut être constaté que par ses phénomènes ; le plus général de ces phénomènes est l'alternance habituelle entre l'action exercée par les corps externes et la réaction du corps vivant. »

En anatomie générale, Bichat a les mêmes doctrines. « Il y a, dit-il, deux classes d'êtres dans la nature, deux classes de propriétés et deux classes de science. Les corps sont organiques ou inorganiques, les propriétés vitales ou non vitales, les sciences sont physiques ou physiologiques. Les animaux et les végétaux sont organiques, les minéraux sont inorganiques ;

les propriétés vitales sont la sensibilité et la contractibilité. Les propriétés non vitales sont : la pesanteur, l'affinité, l'élasticité, et ainsi de suite. La physiologie animale et végétale et la médecine forment les sciences physiologiques. L'astronomie, la physique, la chimie, forment les sciences physiques.» Et plus loin il ajoute : « Les propriétés vitales, dont nous avons analysé l'influence, ne sont pas précisément inhérentes aux molécules de la matière qui est leur siège ; en réalité, elles disparaissent dès que ces molécules ont perdu leur arrangement organique, c'est de cet arrangement seul qu'elles dépendent. » Il avait pris cette idée à Von Haller qui expliquait ainsi la sensibilité et l'irritabilité. Bichat restreint les propriétés vitales à la sensibilité et à la contractibilité, et cela nous fait supposer qu'il a mal compris les phénomènes végétatifs. Il admet cependant l'existence d'une vie organique ou végétative à côté de la vie animale.

En même temps, suivant les traces de Bordeu, qu'en réalité il imite, il se jette dans l'organicisme. On peut affirmer que son *Traité des membranes* et son *Anatomie générale* ne sont qu'une suite aux écrits de Bordeu. Mais il ne tarde pas à lui fausser compagnie et au lieu de considérer les fonctions seules dans le jeu d'un organe, il fait dépendre la vie de la somme totale des fonctions de la vie dans chaque organe; afin de rendre sa pensée plus claire, nous citerons les deux passages suivants de son *Anatomie générale.*

« Tous les animaux sont une collection de différents organes; chacun de ces organes accomplit la fonction qui lui est propre pour la conservation du tout (du corps tout entier) ; ce sont autant de machines particulières appartenant à la machine générale qui constitue l'individu. Mais ces machines particulières sont elles-mêmes composées de plusieurs tissus de natures très différentes qui sont, en réalité, les éléments de ces organes. La chimie possède ses corps simples qui, à l'aide de combinaisons variées, forment les corps composés... L'anatomie a de

même ses tissus simples, qui, en se combinant quatre et quatre, six et six, huit et huit, et ainsi de suite, arrivent à former des organes.

« Depuis Bordeu, beaucoup a été dit sur la vie individuelle de chaque organe, vie qui n'est autre chose que le caractère particulier qui distingue la somme totale des propriétés vitales d'un organe de la somme totale des propriétés d'un autre. Avant que ces propriétés n'eussent été analysées avec précision, il était impossible de se former une idée exacte de cette vie individuelle, et, selon l'idée que j'avance, il est évident que la majorité des organes étant composée de tissus simples, très différents les uns des autres, l'idée de vie individuelle peut s'appliquer seulement à ces tissus simples, et non aux organes mêmes ; quelques exemples rendront cette doctrine claire. L'estomac est composé de tissus séreux et muqueux, et aussi de tissus communs, tels que les veines, les artères et autres dont on n'a pas à s'occuper. Si on examine la vie de l'estomac d'une manière générale, il est certain qu'il sera impossible de s'en faire une idée précise. Car le tissu muqueux est si différent du tissu séreux et chacun de ces deux tissus est si différent du tissu musculaire que les considérer dans leur ensemble ne peut que créer la confusion. Ce qui précède s'applique également aux intestins, à la vessie, à l'utérus et aux autres organes. Si on n'établit pas la distinction entre les tissus appartenant à ces organes composés, l'expression de *vie individuelle* n'est pas exacte.

Si nous prenons à la lettre la doctrine de Bichat, la vie de l'estomac serait le résultat de la vie de chacun des tissus qui le composent, et c'est une idée absurde. Mais si, au contraire, nous comprenons ce qu'il entend réellement, c'est-à-dire que pour comprendre les fonctions d'un organe on doit tenir compte de la fonction de chacun de ses tissus, alors tout s'explique et devient cohérent. Mais il fallait faire comprendre cette idée très simple aux hommes de son temps et ainsi mettre

fin aux querelles entre solidistes et humoralistes ; c'est pourquoi l'Organicisme fut une avance réelle sur les deux écoles rivales du Iatro-chimisme et du Iatro-mécanisme. En démontrant que la vie de l'organisme humain tout entier était faite de celle d'organes particuliers, Bichat établissait une vérité. Cette doctrine de l'Organicisme réagit forcément sur la pathologie, et l'étude de la maladie s'établit sur une base solide.

On ne peut douter que dans son livre intitulé *Recherches sur la vie et la mort*, Bichat ne se soit inspiré de l'ouvrage de Lancisi ; mais on peut néanmoins affirmer que par ses propres écrits il a fait revivre la science générale de l'homme qui depuis Boerhaave avait été singulièrement négligée.

Afin de se bien rendre compte des progrès de l'anatomie et de la physiologie durant le XVIIIe siècle, nous diviserons cette époque en trois périodes. La première est celle où se continuent directement les recherches poursuivies au XVIIe siècle, et elle est fertile en découvertes ; la deuxième est, pratiquement, représentée par Haller, et dans la troisième se trouvent encore des découvertes de la plus haute importance.

Première période. — Les discussions sur la circulation du sang se poursuivirent durant la fin du XVIIe et le commencement du XVIIIe siècle ; la doctrine d'Harvey fut férocement attaquée par Méry et Littré, mais finit par triompher, grâce aux travaux de Duverney, Silvestro, Verheyen, et surtout de Winslow et Sénac, qui décrivirent les fibres musculaires et les valvules du cœur.

Stroem, en 1707, démontre la nécessité de l'expiration comme acte obligatoire à la suite de l'inspiration. Méry fut le premier à démontrer que l'air se mêle au sang dans les poumons, après quoi Helvétius étudia la structure des poumons et soutint que le sang s'épaississait par l'addition de l'air. Luberkühn prouva expérimentalement que l'air ne pénétrait pas dans la cavité pleurale, tandis que Hemberger et Haller discutaient le rôle

des muscles intercostaux et du diaphragme dans la respiration, question dont s'occupèrent aussi Sénec, Brémont et quelques autres.

Ramby démontra que ce que Valsalva avait pris pour les conduits excrétoires des capsules surrénales étaient en réalité des artères. Duverney décrivit les vaisseaux lactifères et leur origine.

Littré décrivit le mucus nasal avec plus de détails que ne l'avait fait Schneider. Pourfour du Petit s'efforça de démontrer que les fibres des nerfs s'entre-croisaient dans la substance cérébrale et la moelle allongée, et cette découverte a servi de base à toutes les recherches modernes sur l'anatomie du système nerveux. Il découvrit aussi le *septum lucidum* et réfuta l'opinion d'après laquelle le cervelet était le siège du sentiment. Parmi tant d'autres qui étudièrent le système nerveux, il faut nommer Lecat, Meckel et Huber.

Pemberton démontra que le processus ciliaire change la forme de la lentille oculaire. Morgagni étudia les conduits lacrymaux, et Saint-Yves démontra que la choroïde est sensitive et non la rétine. Pourfour du Petit constata les changements de l'œil aux différents âges de la vie. Dumours démontra que la cornée était tout à fait distincte de la sclérotique et affirma que les fibres de l'iris sont élastiques et non musculaires. Et enfin Zimm étudia les mouvements de l'œil et le processus ciliaire. L'anatomie minutieuse de l'oreille fit d'importants progrès avec Valsalva, Morgagni et Cassebohm.

En 1700 parurent les travaux d'Andry sur la génération ; il y expliquait la fécondation par les spermatozoaires et affirmait que les vers qui se développent dans l'homme provenaient d'œufs dont l'atmosphère était pleine. Duverney et Breudel démontraient l'existence de l'ovule et son passage de l'ovaire dans l'utérus. Lister, Nigrisoli et d'autres discutaient le rôle des spermatozoaires. Hâle démontrait l'existence de l'allantoïde, et Santorini étudiait la structure musculaire de

l'utérus et le *corpus luteum.* Haller étudiait l'incubation de l'ovule tandis que Monro suivait le développement du fœtus chez les animaux et décrivait les fibres musculaires de l'utérus. Son fils étudia les canaux séminaux, et William Hunter procéda à des injections avec leur contenu ainsi qu'avec les éléments lymphatiques des testicules. John Hunter fit des injections dans le placenta et en démontra la savante anatomie. Enfin P. Wolff développa sa théorie de l'épigenèse, et Buffon publia ses recherches sur la génération.

Seconde période. — En 1752, Haller publia ses travaux sur la sensibilité et l'irritabilité, et cette même année Bordeu fit paraître son remarquable ouvrage sur les glandes. L'érudition de Haller était, sans aucun doute, des plus grande, toutes ses découvertes sont cependant contenues dans son travail sur l'irritabilité et la sensibilité et dans ses recherches sur la circulation fœtale. Il est le représentant d'une longue période du XVIIIe siècle, car non seulement il résume en son œuvre les travaux de ses prédécesseurs, mais encore il personnifie en lui les aspirations des médecins de son temps. Il n'est pas exagéré d'affirmer qu'avec Haller l'anatomie physiologique se trouve fondée. Beaucoup de détails restaient sans doute à étudier, mais les bases en étaient posées.

Troisième période. — Cette période comprend les vingt-cinq dernières années du XVIIIe siècle. En 1774, avec la publication des *Nouveaux éléments de la science et de l'homme* de Barthez, le Vitalisme prit une vigueur nouvelle, et si ce remarquable médecin avait eu le courage de ses opinions, le Vitalisme aurait triomphé pour de nombreuses années. Mais la théorie dans laquelle Barthez le ressuscitait, ce principe composé d'une âme et d'un principe vital, ne pouvait supporter l'épreuve de la discussion et était destiné à succomber rapidement.

En 1777, Lavoisier donne au monde sa théorie de la respiration par la combustion ; a découverte en avait déjà été pré-

parée par celle de l'oxygène. En 1780, Spallanzani publia ses travaux sur la digestion et la fécondation artificielle, tranchant ainsi la question si discutée de l'ovule et du spermatozoaire.

En 1785 et 1787, Michaëlis et Ackermann publièrent leurs recherches sur la régénération des nerfs, et Fontana reprit la question de l'irritabilité. En 1788, Sœmmering publia son traité sur le cerveau, et en 1791 il commença la publication de ses études sur les monstruosités.

En 1789, Cruikshank et Mascagni démontraient que tous les vaisseaux lymphatiques se terminaient dans les nodules et que tout le système lymphatique communiquait avec le conduit thoracique. Durant la même année, Crawford complétait l'œuvre de Lavoisier par son essai sur la chaleur animale. En 1790, Priestley calculait la quantité d'oxygène qui passe dans le sang, et Ackermann démontrait la relation existant entre le crétinisme et la forme ou le développement du cerveau.

En 1791, Fischer découvrait les nerfs lombaires, et Galvani démontrait l'action de l'électricité sur les réflexes musculaires. Gall publiait son travail sur la nature de l'homme et admettait l'existence d'une force vitale complètement indépendante de l'âme. Fordyce publiait une étude sur la digestion, dans laquelle il s'efforçait de prouver que l'albumine était la substance nutritive *par excellence.*

En 1792, Danz décrivait l'anatomie du fœtus et les divers stades de la gestation. Vauquelin publiait le résultat de ses recherches sur la respiration des vers et des insectes, tandis qu'Autenrieth analysait le sang. En 1793, Gerlach découvrait le sac synovial ; Peipers décrivait les troisième et quatrième nerfs cervicaux, et Volta donnait l'explication de sa batterie. Abernethy publiait ses recherches sur la composition de la matière animale.

En 1794, Fourcroy et Vauquelin publiaient leurs travaux

sur la chimie animale, et le premier déclarait qu'en aucun cas la chimie ne pouvait expliquer les phénomènes de la vie.

En 1797, Monro publiait son travail sur le cerveau et sur l'oreille ; Rosenmüller étudiait les glandes lacrymales, et Andersh les nerfs du cœur ; Von Humboldt s'occupait du galvanisme, des fibres musculaires et des nerfs, et Roose de la force vitale ; et enfin, en 1799, Bichat publiait ses deux fameux livres sur l'anatomie générale, la vie et la mort.

Le XVIII[e] siècle fut, pour la chirurgie, un siècle brillant, particulièrement en France et en Angleterre. Parmi les chirurgiens les plus fameux, nous mentionnerons pour la France G.-L. Petit, renommé surtout pour ses travaux sur les maladies des os. Nombre d'autres ont contribué aux progrès de leur art. Nous citerons encore Garengeot (1688-1759), Le Dran (1770) ; de Lamotte (1655-1737) ; Morand (1697-1773) ; A. Louis (1723-1792) ; de la Fay (1781) ; Quesnay (1694-1794) Mentionnons tout particulièrement P.-S. Desault (1744-1795), qui publia des travaux sur l'anatomie chirurgicale, et Frère Cosme, célèbre pour son habileté dans l'opération de la pierre.

En Angleterre, nous avons les grands noms de William Cheselde (1688-1752) ; Alexandre Monro d'Edimbourg, Percival Pott et John et William Hunter (ce dernier était un accoucheur), qui contribuèrent tous au progrès de l'art chirurgical.

CONCLUSION

BREF RÉSUMÉ DE L'ÉVOLUTION DE LA THÉRAPEUTIQUE

Comme le but véritable de la médecine est la guérison de la maladie, il nous semble nécessaire de donner un résumés rapide de l'évolution de la médecine durant les diverses périodes que nous venons de parcourir.

Dès la naissance de la médecine, le traitement des maladies fut uniquement empirique ; mais cet empirisme ne tarda pas à s'enrichir des fruits que lui apportait l'expérience. Les Babyloniens exposaient leurs malades sur la place publique et sur les grandes routes, et demandaient des conseils aux passants qui pouvaient avoir vu des cas semblables et, peut-être, en connaissaient des remèdes. Les Égyptiens, auxquels revient l'honneur d'avoir, les premiers, organisé l'art médical, furent aussi les inventeurs de la pharmacie; ils faisaient usage de liniments, d'emplâtres et administraient des potions toniques; ils administraient également des laxatifs et des lavements; mais à ces remèdes ils ajoutaient les cérémonies religieuses, les charmes et les incantations, ce qui prouve qu'en tous temps et en tous lieux la suggestion a eu une valeur curative certaine.

Les premiers Grecs débutèrent aussi par la suggestion. Ils traitaient les maladies internes par des charmes, des prières, des offrandes aux dieux; la pratique médicale réelle s'en tenait aux pansements des ulcères et des blessures. Mais l'hydrothérapie venait en aide à la suggestion, et l'on raconte

que Mélampe guérit les filles de Protée affligées de troubles mentaux au moyen d'ablutions sacrées et de purgatifs à la ciguë.

Dans les temples qui, dès le XIIe siècle avant Jésus-Christ, furent érigés sur les divers points de la Grèce, à Cos, Cnide, Rhode, Épidaure et Pergame, les Asclépiades gardaient jalousement les secrets de leur thérapeutique, plus riche en illusions qu'en remèdes. Ils prononçaient le serment de ne jamais révéler leur savoir; mais à mesure que la pratique médicale se faisait plus rationnelle, ce serment se relâchait; dès le VIe siècle, Pythagore écrivait un ouvrage sur les propriétés des plantes et l'usage des squilles, et dès cette époque reculée la diététique, l'hygiène et la gymnastique entrent pour une grande part dans la médecine courante, dont elles furent expulsées par la suite pour y être rétablies de nos ours.

Un siècle plus tard, Hippocrate vint et réunit toutes les œuvres contenant les connaissances médicales acquises avant lui; il érigeait ainsi un monument immortel qui, après vingt-quatre siècles, fait encore l'admiration de tous ceux qui le connaissent. Ce n'est pas Hippocrate qui enrichit la thérapeutique, car il n'a laissé aucun médicament nouveau; mais il a créé la science de la diététique, et il la porta d'un coup à un tel degré de perfection que, même de nos jours, on trouve peu de choses à y ajouter. Son système médical — lequel quand il s'agit de la cause est le *vitalisme*, et quand il s'agit de l'effet est l'*humoralisme* — ne doit pas nous faire oublier qu'il fut le premier à nous inviter à l'empirisme, quand il dit : « Nous pensons qu'en médecine, il n'est pas bon d'avoir recours aux hypothèses; l'inconnu doit être atteint par le connu; nous devons accepter l'enseignement, même des hommes les plus simples, s'ils nous paraissent connaître une chose décisive sur un sujet donné. C'est par ce moyen, je crois, que notre art s'est développé. Il faut

accorder la plus grande attention à ce qui se produit par hasard, si ce phénomène peut être confirmé par plusieurs récidives. »

Cependant, deux siècles s'écoulèrent avant que Philinus de Cos et Sérapion d'Alexandrie ne vinsent formuler les lois de l'Empirisme. Cette école reconnaissait trois sources d'études : le hasard, qui fournit les faits ; l'expérience, qui les explique quand il est possible de les reproduire, et enfin l'analogie, grâce à laquelle ce qui s'est trouvé utile dans les premiers cas peut être appliqué dans les cas semblables. Archagathus (219 avant J.-C.) introduisit à Rome la médecine grecque ; mais par la faute de ses méthodes brutales il la rendit impopulaire. Dans le siècle suivant, Thémison enseigna le méthodisme; dans cette doctrine le traitement tenait peu de place. Thémison attribuait toutes les maladies au *strictum* ou au *laxum* ; mais cela ne l'empêchait pas, quand il l'estimait nécessaire, de pratiquer l'empirisme tout aussi bien que ses prédécesseurs, chaque fois qu'il ne pouvait pas faire entrer une maladie dans les limites étroites de sa théorie, ce qui devait arriver souvent.

Athénæus (69 avant J.-C.) fonda la secte des pneumatiques. Cette secte se flattait d'avoir eu Platon et Aristote pour précurseurs, et elle eut Arétæus pour disciple. Le Pneumatisme passa comme un vent léger sur l'Empirisme, qui n'en fut même pas ébranlé, puis s'éteignit de lui-même pour ne reparaître qu'avec Stahl au XVIIe siècle, sous le nom d'Animisme.

Pendant cette période, la science pharmaceutique faisait à Rome des progrès rapides et la matière médicale s'enrichissait sans cesse d'acquisitions nouvelles. La pharmacopée, déjà très variée, comprenait l'aconit, le pavot, la jusquiame, la ciguë, l'ellébore et un grand nombre d'autres plantes. Au règne minéral, on empruntait l'arsenic, l'antimoine, le fer, le sulfate et l'acétate de cuivre, les carbonates de sodium et de potassium, le nitrate de potassium, l'alun, le calcium, l'or et

l'argent. Le règne animal fournissait les cantharides, les salamandres, les vipères, et les sources minérales répandaient les bienfaits de leurs eaux sulfureuses, alcalines ou bitumineuses.

Disons cependant pour être véridiques qu'arsenic, aconit, solanées et vipères furent tout d'abord employés comme poisons avant de l'être comme remèdes, et que les médecins les reçurent directement de la main trop experte des magiciens ou des sorciers.

Sous l'impulsion de la riche clientèle qui n'aimait que les remèdes coûteux, la polypharmacie ne connut plus de limites et le succès allait aux remèdes les plus extraordinaires. Andromache de Crète, médecin de Néron, inventa une drogue qui ne comprenait pas moins de soixante-dix-huit ingrédients divers; elle contenait en fait toute la *materia medica* du temps, et on l'appelait *theriaca*, et ce fut, nous osons l'affirmer, le chef-d'œuvre de l'Empirisme. Cette *theriaca* ou thériaque fut du reste longtemps employée; à travers les âges, elle est arrivée presque jusqu'à nous, car on en usait encore au milieu du dernier siècle. Trousseau, le grand Trousseau lui-même, l'ordonnait dans la petite vérole confluente, les cas graves de rougeoles et dans certaines autres formes de fièvres malignes.

Galien parut mettre quelque ordre dans cette course vertigineuse de la science médicale qui partait tout droit pour le royaume de la fantaisie, il ressuscita la doctrine d'Hippocrate, c'est-à-dire la doctrine des quatre humeurs: le sang, la pituite, la bile et l'atrabile. Quand il y a trop de sang, la pléthore survient; quand c'est une des trois autres humeurs qui prédomine, la cacochymie s'ensuit. Ressusciter la doctrine d'Hippocrate, c'était donner à l'Empirisme une impulsion nouvelle. La thérapeutique de Galien n'avait rien d'original, et bien qu'il méritât sa réputation de praticien aussi habile qu'heureux, cette réputation était due surtout à son

excellent jugement dans l'application de médicaments inventés avant lui.

Après Galien et durant la décadence de l'Empire romain, la thérapeutique tomba au niveau le plus bas ; le lecteur n'a probablement pas oublié qu'Aetius d'Amide (502-575 av. J.-C.) traitait ses patients par des incantations. A peu près à la même époque, Alexandre de Tralles (525-605), passant d'un bond à l'autre extrémité de la thérapeutique, inaugura un traitement qui se composait de trois cent soixante-cinq potions différentes et qu'on devait suivre durant deux années consécutives. Durant la longue nuit du moyen âge, l'Arabie fut le seul refuge de la petite flamme où vacillait encore la vie ntellectuelle. Les médecins islamiques, nous l'avons déjà dit, contribuèrent largement aux progrès de la pharmacie ; on peut même affirmer que, comme science, ils en furent les créateurs. Il la perfectionnèrent à un tel degré qu'il a fallu toutes les découvertes de la chimie organique et inorganique moderne pour la ramener au niveau qu'elle avait attein durant la période islamique.

Nous savons qu'Avicenne dorait et argentait ses pilules ; qu'il préparait des extraits, des sirops et des électuaires qui exigeaient des manipulations si délicates qu'elles auraient émerveillé les pharmaciens il y a encore trente ans. L'alambic était familier aux médecins arabes ; c'est avec son aide qu'Abulcasis découvrit l'esprit de vin. Sans énumérer les nombreuses substances que les islamiques surent tirer du règne minéral, nous rappellerons seulement qu'ils publièrent un codex qui régularisait l'emploi des médicaments ; aucun remède nouveau ne pouvait être prescrit sans l'autorisation des autorités compétentes.

Mais le mystère, l'inexplicable et l'impossible les attiraient. Abulcasis tenta la transmutation des métaux, et bien que ses recherches et celles des autres alchimistes aient largement contribué aux progrès de la chimie, on n'en saurait dire

autant des travaux inutiles employés à chercher l'élixir de vie qui excita si longtemps l'ardeur et l'enthousiasme de ce savant et de ses disciples. Ces recherches vaines absorbèrent une force intellectuelle qui mieux dirigée eût certainement aidé aux progrès de la thérapeutique encore dans l'enfance.

Nous ne nous attarderons pas à examiner le *Code de la santé* de l'école de Salerne, dans lequel la thérapeutique était transcrite en vers. Laissant délibérément la médecine stagnante du moyen âge, nous arriverons à la Renaissance que domine ce destructeur de « génie » qui a nom Paracelse. Déclarons tout d'abord que la gloire de Paracelse est due plutôt à son génie qu'à sa puissance de destruction, car les édifices qu'il a voulu détruire sont encore solides, mais celui dont il a posé les premières pierres s'est maintenu debout à travers les siècles passés, et il durera et s'agrandira encore dans les siècles futurs. Paracelse jeta les premières semences de la chimie médicale qui n'existait pas avant lui; il préconisa l'usage de l'antimoine, du fer, du plomb, de l'arsenic et du mercure, ce dernier spécifique de la syphilis survit et survivra longtemps encore et sera probablement la dernière forteresse de l'Empirisme.

Paracelse nous dit : « L'expérience démontre que le mercure est l'unique et souverain remède de tout ulcère souillé par la grande vérole. Le sublimé de mercure a été conservé comme le remède général, parce que sa grande vertu a été reconnue par tout le monde. Il a été administré par la bouche, et amène la guérison en amenant d'abondantes expectorations de salive; non parce que la salive est la cause de la maladie, mais parce qu'elle est mélangée à la maladie. »

Paracelse parle déjà d'extraire la quintessence des plantes, mais on n'y est parvenu qu'au commencement du XIX[e] siècle, quand Pelletier et Caventou trouvèrent le sulfate de quinine et, par la suite, arrivèrent à extraire les alcaloïdes végétaux.

Paracelse avait même prévu l'*asepsie*, car il dit : « Ne

touchez pas les blessures, car elles guérissent d'elles-mêmes ; ce sont les agents extérieurs qui s'opposent au processus de la cicatrisation. » Il fut le premier à employer une ingénieuse méthode de diagnostic employée encore aujourd'hui pour découvrir les manifestations syphilitiques mal définies; et il affirmait que par la nature du remède on peut déterminer la nature de la maladie. Bien que nous soyons obligés d'avouer que l'équilibre mental de Paracelse fut loin d'être parfait, nous devons néanmoins reconnaître qu'il fit faire à la médecine des progrès considérables, entraîné par son amour des sciences occultes, enfoncé dans leurs sombres arcanes, et s'attardant à la recherche de panacées mystérieuses compliquées d'influences astrales, il prévoit cependant avec une lucidiité merveilleuse l'explication de certaines choses encore cachées. « Avant la fin du monde, dit-il, un grand nombre de choses qui nous paraissent surnaturelles s'expliqueront par des causes physiques. »

Tandis que l'anatomie et la chirurgie — cet héritage dédaigné qui nous venait d'Hérophile et d'Érasistrate — allaient progressant, grâce à Vesale, Eustache et Fallope, la thérapeutique paraissait assoupie, comme lasse de l'effort accompli sous l'impulsion donnée par Paracelse. Nous arrivons au XVIIe siècle, durant lequel, sous l'influence fécondante de Descartes, naquirent des doctrines nouvelles. Depuis les jours d'Hippocrate, l'Empirisme avait progressé sans arrêt et avec lui la science expérimentale progressait aussi. Le nombre des maladies connues s'était considérablement accru, et en même temps celui des remèdes et des traitements. Sans rien qui pût les guider, sans méthode positive et ignorants de la pathogenèse, sans physiologie expérimentale pour leur servir de base solide, les médecins d'alors ne pouvaient se fier qu'à leur mémoire, qu'ils emplissaient d'autant de faits qu'elle en pouvait contenir et qu'ils y retrouvaient quand ils se trouvaient devant des cas qui se ressemblaient. Il y avait

certaines théories fragmentaires, certaines opinions spéciales à propos d'un organe donné ou d'une sécrétion quelconque, et d'après ces théories ou ces opinions, sans recourir à l'empirisme, on appliquait une médicamentation qui paraissait logique.

Mais ces théories et ces opinions étaient parfois fantastiques. Nous n'en citerons qu'une qui suffira comme exemple. Au temps d'Hippocrate, on considérait l'utérus comme un animal, qu'on pouvait flatter et séduire par des odeurs agréables, tandis qu'il essayait de fuir et de s'échapper si on l'exposait à des odeurs désagréables ou fétides... Aussi, d'après ces données, il s'est trouvé, vers le milieu du XIVe siècle, un médecin nommé Amatus Lusitanus pour s'efforcer de réduire un prolapsus utérin en faisant inhaler à sa malade des senteurs de musc et de plantes odoriférantes qui devaient attirer la matrice en haut, tandis que la vulve avait à subir des fumigations de galbanum et de cornes brûlées pour que ces exécrables odeurs fissent fuir vers le haut l'organe vagabond. Ainsi qu'on le peut constater, l'Empirisme était à cette époque préférable à cette médecine fondée sur des sophismes dont on commençait à se lasser, et les médecins, fatigués de n'avoir à compter que sur leur mémoire, sentaient la nécessité d'une méthode plus sûre qui leur permît d'établir un traitement rationnel dès les débuts d'une maladie.

C'est alors que vint Borelli, et qu'il développa sa doctrine iatro-mécanique, d'après laquelle tous les actes physiologiques ou pathologiques pouvaient être réduits à un système de mouvement — ou choc, — une sorte de balancement, composé de pression et de relâchement. Pendant ce temps, de son côté, Sylvius créait la chimiatrie, c'est-à-dire la thérapeutique fondée surtout sur l'usage des agents chimiques. D'après cette doctrine, dont Rhazès avait jeté les premières semences, que Paracelse et les *Stagyristes* avaient développée, toutes les maladies venaient de l'acri-

dité. Cette acridité pouvait être acide ou alcaline et devait se traiter par des contraires chimiques, système qui, certainement, simplifiait beaucoup la thérapeutique, mais se trouvait, bien entendu, insuffisant dans la plupart des cas.

Un peu plus plus tard, Baglivi s'efforçait de ressusciter le *strictum* et le *laxum* des méthodistes, mais il ne paraissait pas bien convaincu lui-même, car il déclarait que, si n'importe laquelle de ces théories pouvait se rapporter à tous les faits connus, n'importe laquelle guérissait toutes les maladies : Baglivi étudia le traitement révulsif au moyen des cantharides, que le prudent Hippocrate lui-même administrait à l'intérieur dans les cas d'hydropysie ; mais, en revanche, Baglivi réculait devant l'emploi du quinquina dans la malaria ; il préférait recourir au sel ammoniaque et à la camomille. Cet homme qui avait la prétention de démolir l'Empirisme était en réalité dans sa thérapeutique le plus rétrogade des empiristes.

Son contemporain Boerhaave fut l'apôtre de la doctrine iatro-mécanique. Dans sa jeunesse, il avait souffert d'un ulcère de la cuisse pour lequel il avait été traité quatre ans sans succès. En désespoir de cause, il se résoud à soigner son mal avec de l'urine à cause de la quantité de sel que l'urine contient en solution, et depuis ce moment Boerhaave devint un praticien célèbre et, le premier, inaugura l'enseignement clinique au lit du malade.

Boerhaave enseignait qu'il y a trois sortes de tempéraments : les salés, les putrides et les huileux. Ces « tempéraments » étaient l'équivalent de ce que nous appelons aujourd'hui diathèse, le tempérament huileux était l'arthitisme ; c'était en d'autres termes une condition générale qui ne permettait pas le bon fonctionnement des organes. Les traitements qu'il employait et qui auraient dû, semble-t-il, être toniques et stimulants, étaient plutôt déprimants et débilitants ; ils consistaient principalement en purgatifs, sudorifiques, diète et

saignée, avec, par surcroît, une bonne dose de suggestion.

Comme opposition au Iatro-mécanisme, Stahl créa l'Animisme qui était un pneumatisme perfectionné. Il reconnaissait dans le corps trois mouvements : la circulation, la sécrétion et l'excrétion. L'âme présidait à ces trois mouvements, réglait leur équilibre dans la santé, le rétablissait dans la maladie. Cette théorie semblerait impliquer un traitement psychique et même la suggestion ; mais il n'en était rien. La thérapeutique de Sthal était celle des empiriques de son temps, bien qu'il ne fît qu'un usage modéré des médicaments ; dans les fièvres il n'administrait pas l'écorce de quinquina, mais pratiquait la méthode expectante.

Et plus tard, quand nous en serons au dynamisme organique développé par Frédéric Hoffmann, nous verrons que, bien que le XVIIe siècle n'ait pas apporté la doctrine qu'on aurait attendue de lui, il s'efforce du moins, à plusieurs reprises, de la produire.

Bordeu nous donne un excellent résumé de la condition de l'Empirisme à cette époque dans le passage suivant : « Le roi nomma une commission royale dont son propre médecin est le chef. Cette commission devait rassembler et examiner tous les remèdes empiriques, et choisir ceux qui lui paraîtraient les plus utiles. C'est de cette école, ou plutôt de cette cour, que nous sont venus, en grande majorité, les remèdes employés aujourd'hui (XVIIIe siècle), tels que le mercure, le tartre émétique et divers sels neutres ; le quinquina, l'ipécacuanha, le kermès et tant d'autres produits nous sont aussi venus de là, si bien que les dogmatiques durent se retirer dans leurs retranchements. »

La pratique de l'inoculation de la petite vérole — qui devait bientôt être remplacée par la vaccination due à Jenner — s'était perpétuée à travers les âges et les peuples divers ; lady Mary Wortley Montagu, en faisant vacciner son fils durant son séjour à Constantinople, en avait introduit l'usage

en Angleterre, justifiant ainsi l'aphorisme d'Hippocrate : « l'art médical s'est formé petit à petit et s'enrichit tous les jours de découvertes nouvelles ; il n'atteindra son plus haut point de perfection qu'après que de nombreuses générations seront venues et passées ».

Deux médicaments ont droit à une mention particulière : l'antimoine — ou tartre émétique, — qui, après des éloges hyperboliques et des attaques passionnées, fut définitivement admis dans la *materia medica* et rendit d'immenses services ; le quinquina, qui, dès 1679, fut introduit en France et en Espagne : le spécifique du paludisme prit place aux côtés du spécifique de la syphilis, élargissant ainsi le domaine de l'Empirisme, dont il fut une des plus grandes gloires jusqu'en 1882, où Richard démontra la nature parasitaire des fièvres intermittentes et où Laveran en établit clairement la pathogenèse, transportant ainsi la poudre des Jésuites du domaine de l'empirisme dans celui de la thérapeutique pathogénique qui commençait à poindre.

Il est aisé de voir que dans le XVIIe siècle la lutte contre l'Empirisme n'eut pas beaucoup de succès, les iatro-mécaniques, les chimiâtres, les animistes et les dynamistes avaient tous échoués dans la tentative de se substituer à lui. Le XVIIIe siècle montra plus de prudence. Il ne produisit aucun colosse et sembla même se résigner à accepter la domination du passé ; mais il forgeait en silence des armes invincibles dont le XIXe siècle devait se servir pour assurer le triomphe de la thérapeutique nouvelle.

Leeuwenhoek avait créé la micrographie, dont Bichat devait bientôt faire usage pour ouvrir la voie à une science nouvelle, à l'histologie. A la même époque, Von Haller établissait les fondements de la physiologie, et Lavoisier consolidait la chimie sur les bases solides et inébranlables que Paracelse avait devinées plutôt en thérapeutiste qu'en homme de science ; mais ces idées de Paracelse avaient porté des fruits qui mûrirent

et que le XVIIIe siècle cueillit, car à l'époque même où Lavoisier formulait les lois de la chimie il se trouva un médecin pour remettre en faveur une forme de traitement créée par Paracelse; ce médecin s'appelait Mesmer et son traitement était le magnétisme animal.

Mais la fin de ce siècle fut marquée par une découverte de la plus haute importance, celle de la vaccination, que Jenner pratiqua pour la première fois le 14 mai 1796; la vaccination est la dernière des filles de l'Empirisme et sa gloire la plus grande; elle prit tout naturellement sa place à la tête des remèdes spécifiques, mais en même temps elle ouvrait la voie à une médicamentation nouvelle, celle de la thérapeutique prophylactique. Nous verrons plus tard comment, grâce aux travaux du XIXe siècle, cette découverte finit par renverser la doctrine même dont elle était sortie.

Dès son début, le XIXe siècle profita du travail des siècles précédents. L'observation clinique systématiquement établie par Boerhaave se développait rapidement et augmentait ses moyens d'investigation ; dès 1674, celui-ci avait noté la présence du sucre dans les urines de ses patients diabétiques ; déjà en 1673 Dekkess avait découvert de l'albumine dans certaines urines. Mais c'est à Laënnec et à sa pratique de l'auscultation que la médecine clinique doit d'avoir atteint le niveau auquel nous la voyons aujourd'hui. La précision de ses investigations limita le domaine de l'Empirisme.

Puis vint Broussais et sa théorie de l'excitation. D'après lui, il n'y avait qu'un seul agent pathogénique, c'était l'excitation. Elle avait deux manières de se traduire : trop faible, elle entraînait la débilité, trop forte, l'irritation s'ensuivait. Dans sa thérapeutique, il semble que Broussais ait négligé la débilité pour ne s'occuper que de l'irritation, qu'il traitait par des remèdes déprimants empruntés à l'empirisme. En opposition avec cette doctrine de l'excitation, Samuel Hahnemann soutint une doctrine nouvelle dont l'essence se trouve contenue

en une seule phrase : *similia similibus curantur*. Nous voulons parler de l'homéopathie.

Depuis cette époque, la médecine eut des spécialistes. Les succès de Mesmer tentèrent certains praticiens ; il recherchèrent dans les vieux traitements oubliés ceux qui pouvaient se prêter à un plus grand développement et à une systématisation plus complète ; c'est ainsi que furent créés l'hypnotisme, la métallothérapie, la gymnasthérapie, l'hydrothérapie, et beaucoup d'autres systèmes qu'on a depuis portés à un très haut degré de perfection ; enfin vint la découverte de l'anesthésie générale au moyen de l'éther, découverte faite par Mortor en 1846, tandis qu'une année plus tard, Simpson inaugurait l'anesthésie au chloroforme.

Comme l'histoire du premier emploi de l'éther pour l'anesthésie générale a été souvent très incorrectement rapportée, les lecteurs nous excuseront de donner en détail les faits véritables. Ils sont pris dans les notes biographiques de John Collins Waren de Boston (*Vie de John Collins Warren*, par Edward Warren, Boston 1860). La première opération faite en tenant le patient sous l'influence de l'éther eut lieu le 16 octobre 1846.

« C'est moi qui introduisis l'éther dans les grandes opérations chirurgicales. Mr W. T. G. Morton, dentiste à Boston, vint un jour me trouver et me dit avoir découvert le moyen d'empêcher la douleur dans les opérations, et il semblait si plein de confiance dans ce moyen nouveau, que je convins de l'employer à la première occasion.

« Presque tous les ans, dans mes conférences, j'avais étudié la suppression de la souffrance durant les opérations chirurgicales. J'avais moi-même tenté plusieurs expériences et permis aux mesméritiens et aux magnétiseurs de pratiquer les leurs.

« Rien, cependant, sauf l'opium, n'avait produit l'effet désiré, et dans les opérations menaçant d'être très douloureuses,

comme par exemple dans la lithotomie, si je n'y voyais pas de contre-indication, j'avais l'habitude, pour les adultes mâles, d'en administrer de huit à dix grains et j'en obtenais une atténuation de la douleur.

« Après quelques essais, l'usage de l'éther me parut tout à fait satisfaisant, et depuis lors il y eut à Boston bien peu d'opérations sans éther ; plusieurs centaines ont été faites ainsi par le Dr Mason, Warren et moi-même ; et nous pouvons dire que c'est merveilleux qu'aucun accident ne se soit jamais produit.

« Un peu plus d'un an après l'introduction de l'éther, le Dr Simpson, d'Edimbourg, très malheureusement introduisit le chloroforme comme remplaçant de l'éther. Les chimistes connaissaient bien le chloroforme, et il avait déjà été employé comme anesthésique par le Dr Bell, de Londres. Mais bientôt après commença une série d'accidents mortels causés par le chloroforme ; dans l'espace de deux ans, il y eut jusqu'à vingt morts. Comme je venais de publier un travail intitulé *Ether et remarques chirurgicales* où je racontais l'histoire de l'éther et des cas nombreux dans lesquels il avait été heureusement employé, je me crus tenu d'indiquer les dangereux effets du chloroforme et de mettre en garde les chirurgiens contre son emploi. Il me sembla même utile de recommander l'emploi de l'éther de préférence au chloroforme, ou plutôt, ce que je préférerais encore et dont j'avais indiqué la préparation, du fort chlorure d'éthyl, celui-ci me paraît préférable à l'autre, bien qu'il donne une sensation de piqûre dans la face, inconvénient que l'on évite en enduisant la figure d'une sorte d'onguent.

« Mon premier travail sur l'éther fut un article de journal publié après son introduction en chirurgie. J'écrivis dans les *États du Sud* pour recommander l'emploi de l'éther, j'écrivis également des articles pour le *Britrish and foreign medical revew de Londres* et la *Gazette médicale de Paris*. A la

fin de 1847, je publiai *Etherization with surgicals remarks*, et l'année suivante, *Objections to chloroforme* — effets du chloroforme et du fort chloryde d'éthyl, comme anesthésiques — Je dois aussi mentionner qu'il y a déjà quarante ans, je recommandais et employais l'éther sulfurique pour calmer les dernières souffrances, particulièrement dans les affections pulmonaires. C'est dans ce but que je l'administrai à Thomas Davis esq., alors trésorier d'État, et aussi à ma sœur, Mrs Brown.

« Deux ans avant que Morton ne vînt me trouver, le Dr Wells, du Connecticut, m'avait demandé l'autorisation d'introduire l'oxyde nitrique ou gaz hilarant dans le collège médical du Massachussetts. J'y consentis et on en fit l'essai, mais sans un succès assez certain pour commander l'attention. Je l'ai vu employer depuis avec un résultat anesthésique complet ; mais il n'est pas aussi commode que l'éther et plus dangereux, car il empêche l'oxygénation du sang d'une manière alarmante.

« Ce ne fut pas longtemps après que j'eus employé et préconisé l'éther que j'appris dans une conversation entre le Dr Jackson, le Dr Gould et moi-même que c'était sur la suggestion du Dr Jackson que Mr Morton avait employé l'éther pour supprimer la souffrance. Cela donna lieu, par la suite, à une controverse violente entre les Drs Jackson et Morton, et à plusieurs reprises on fit appel à mon témoignage, que je puis résumer ici en peu de mots. Le Dr Jackson suggéra l'emploi de l'éther au Dr Morton, et celui-ci en fit usage le premier pour supprimer la souffrance durant l'extraction des dents ; après quoi, et sur sa demande, à mon tour je l'employai dans les opérations chirurgicales. Le Dr Jackson m'avait aussi affirmé que c'est lui qui avait conseillé au Dr Morton de s'adresser à moi pour l'emploi de l'éther dans les grandes opérations. »

En 1845, Rynd inventa l'introduction souscutanée des médicaments, méthode, qui plus tard, popularisée par

Pravaz, a rendu d'incalculables services à la thérapeutique empirique.

En 1866, Guérin inventa les pansements faits à l'aide de coton absorbant, qui, jusqu'à un certain point, formait une barrière contre l'infection. Deux ans après, Lister donnait au monde ses méthodes antiseptiques, car l'immortel Pasteur nous avait déjà démontré la fréquence des infections dues aux bactéries venues du dehors. Les découvertes de Pasteur ressuscitèrent la chirurgie et transformèrent la thérapeutique. Par sa découverte des bactéries spécifiques, Pasteur créa la pathogenèse, et par ses expériences sur les virus atténués, il fonda la thérapeutique pathogénique avec son cortège de pharmacothérapie, de sérothérapie et d'opothérapie, qui va se développant de jour en jour pour le plus grand bien de l'humanité.

Ce puissant esprit de la Renaissance dont les satires ont eut une si grande influence sur la réforme de la médecine, de la religion et des lois, François Rabelais, a dit autrefois que la pratique de la médecine n'était qu'une farce jouée par trois acteurs : le médecin, le patient et la maladie.

Il est possible qu'il en fut ainsi jadis. Aujourd'hui, la pratique de la médecine est un empirisme tempéré par la science, mais un empirisme qui deviendra de plus en plus scientifique si nous savons corriger nos engouements d'un jour à l'aide d'une sage philosophie et d'une sûreté dejugement que nous acquerrons seulement par une étude approfondie de l'histoire de la médecine.

INDEX

S

T

U

V

W

Z

TABLE DES MATIÈRES

955-29. — Imp. Crété. — Corbeil. — 5-31.





